RECUEIL
DE DIVERSES
PIECES,
SUR LA PHILOSOPHIE, LA RELIGION NATURELLE, L'HISTOIRE, LES MATHEMATIQUES, &c.

PAR MRS. *LEIBNIZ, CLARKE, NEWTON, & autres Auteurs célèbres.*

BIBL. de FALCONET
DON.

TOME II.

A AMSTERDAM,
Chez DUVILLARD ET CHANGUION.

M D CC XX.

R 25768

TABLE

DES PIECES

Contenuës dans le Tome ſecond.

LETTRES *de M.* LEIBNIZ, *& de M. le Chevalier* NEWTON; *ſur l'Invention des* Fluxions, *& du* Calcul differentiel: *Apoſtille d'une Lettre de M.* LEIBNIZ *à M. L'Abbé* CONTI. *pag.* 3

Réponſe de M. l'Abbé CONTI *à M.* LEIBNIZ. 12

Lettre de M. le Chevalier NEWTON *à M. l'Abbé* CONTI, *ſervant de Reponſe à l'Apoſtille de M.* LEIBNIZ. 16

Lettre de M. LEIBNIZ *à M. l'Abbé* CONTI. 26

Lettre de M. LEIBNIZ *à Madame la Comteſſe de* KIELMANSEGGER. 29

Apoſtille d'une Lettre de M. LEIBNIZ *à M. le Comte de* BOTHMER. 42

Lettre de M. LEIBNIZ *à M. l'Abbé* CONTI, *pour répondre à la Lettre de M le*

TABLE.

Chevalier NEWTON. 48
Apoſtille à cette Lettre. 67
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 72
Remarques de M. le Chevalier NEWTON *ſur la Lettre de M.* LEIBNIZ *à M. l'Abbé* CONTI. 75
Appendix. 99
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 112
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* CHAMBERLAYNE. 116
Lettre de M. le Chevalier NEWTON *à M.* CHAMBERLAYNE. 121
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* CHAMBERLAYNE. 123
LETTRES *&* *Opuſcules de M.* LEIBNIZ:
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 129
AU MEME. 137
Reflexions de M. LEIBNIZ *ſur l'*Eſſai de l'Entendement Humain *de M.* LOCKE. 143
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 155
Lettre de M. LEIBNIZ *à M. l'Abbé de* S. PIERRE. 169
Obſervations ſur le Projet d'une Paix perpetuelle *de M. l'Abbé de* S. PIERRE. 173
Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 185
AU MEME. 198

TABLE.

AU MEME. 205

Examen des Principes *du Pere* MALLEBRANCHE. 211

Remarques ſur un petit Livre traduit de l'Anglois, intitulé Lettre ſur l'Enthouſiaſme, par M. le Comte de SHAFTSBURY. 245

Jugement ſur les Oeuvres de M. le Comte de SHAFTSBURY, *publiées en* 1711. *ſous le Titre de* Characteriſticks, *&c.* 269

Eſſai ſur l'Origine des François. 287

Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND, *contenant des Remarques ſur le Livre du Pere* DU TERTRE *contre le Pere* MALLEBRANCHE. 326

Lettre de M. LEIBNIZ *à M. l'Abbe* CONTI. 337

Lettre de M. LEIBNIZ *à M. de* MONTMORT. 341

Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 346

AU MEME. 352

Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* DES MAIZEAUX. 355

Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* REMOND. 359

Lettre de M. DES MAIZEAUX *à M. l'Abbe* CONTI: *contenant l'explication d'un Paſſage d'*Hippocrate, *& du ſentiment de* Meliſſe *& de* Parmenide *ſur la durée des Subſtances : pour ſervir de Réponſe à un endroit du Syſtême de l'*Harmonie Préetablie *de M.* LEIBNIZ. 362

Let-

APOSTILLE

D'UNE

LETTRE*

DE

M. LEIBNIZ,

A

l'

M. L'ABBE CONTI.

VOILA, Monſieur, la Lettre dont vous pourrez faire uſage ſi vous le jugez à propos. Je viens maintenant à ce qui nous regarde. Je ſuis ravi que vous étes en *Angleterre*, il y a de quoi profiter, & il faut avouer qu'il y a la de très-habiles gens; mais ils voudroient

* La *Lettre* dont on donne ici l'*Apoſtille*, a été imprimée à Veniſe, avec une Réplique de M. l'Abbé Conti à Mr. Nigriſoli.

paſſer pour être preſque ſeuls inventeurs, & c'eſt en quoy apparemment ils ne reuſſiront pas. Il ne paroit point que *M. Newton* ait eu avant moi la Caracteriſtique & l'Algorithme infiniteſimal, ſuivant ce que M. *Bernoulli* a très-bien jugé: quoiqu'il lui auroit été fort aiſe d'y parvenir s'il s'en fut aviſé; comme il auroit été fort aiſé à *Apollonius* de parvenir à l'Analyſe de Deſcartes ſur les Courbes, s'il s'en étoit aviſé. Ceux qui ont écrit contre moi n'ayant pas fait difficulté d'attaquer ma candeur par des interpretations forcées & mal fondées; ils n'auront point le plaiſir de me voir répondre à de petites raiſons de gens qui en uſent ſi mal, & qui d'ailleurs s'écartent du fait. Il s'agit du Calcul des Differences, & ils ſe jettent ſur les *Series*, où M. *Newton* m'a precedé ſans difficulté; mais je trouvai enfin une Methode générale pour les *Series*, & après cela je n'avois plus beſoin de recourir à ſes extractions. Ils auroient mieux fait de donner les Lettres entieres, comme M. *Wallis* a fait avec mon conſentement, & il n'a pas eu la moindre diſpute avec moi, comme ces gens-là voudroient perſuader au Public. Mes Adverſaires n'ont publié du *Commercium Epiſ-*

Epiſtolicum de M. *Collins*, * que ce qu'ils ont crû capable de recevoir leurs mauvaiſes interpretations. Je fis connoiſſance avec M. *Collins* dans mon ſecond voyage d'*Angleterre* ; car au premier (qui dura très-peu, parce que j'étois venu avec un Miniſtre public) je n'avois pas encore la moindre connoiſſance de la Geometrie avancée, & n'avois rien vû ni entendu du Commerce de M. *Collins* avec Meſſieurs *Gregory* & *Newton* ; comme mes Lettres échangées avec M. *Oldenbourg* en ce temps-là, & quelque temps après, feront aſſez voir. Mais à mon ſecond voyage, M. *Collins* me fit voir une partie de ſon Commerce, & j'y remarquai que M. *Newton* avoua auſſi ſon ignorance ſur pluſieurs choſes, & dit entre autres, qu'il n'avoit rien trouvé ſur la Dimenſion des Curvilignes célébres, que la Dimenſion de la Ciſſoide. Mais on a ſupprimé tout cela. Je ſuis faché qu'un auſſi habile homme que M. *Newton* s'eſt attiré la cenſure des perſonnes intelligentes, en déferant trop aux ſuggeſtions de quelques flatteurs, qui l'ont voulu brouiller avec moi.

* Mr. Leibniz parle de l'Ouvrage intitulé, *Commercium Epiſtolicum D. Johannis Collins, & aliorum, de Analyſi promtâ : Juſſu Societatis Regiæ in lucem editum*; imprimé en 1712, in 4.

Sa Philoſophie me paroit un peu étrange, & je ne crois pas qu'elle puiſſe s'établir. Si tout Corps eſt grave, il faut neceſſairement (quoique diſent ſes deffenſeurs & quelque emportement qu'ils témoignent) que la *Gravité* ſoit une *qualité occulte ſcholaſtique*, ou l'effect d'un *miracle*. J'ay fait voir autrefois à M. *Bayle*, que tout ce qui n'eſt pas explicable par la nature des creatures eſt miraculeux. Il ne ſuffit pas de dire, Dieu a fait une telle loy de Nature; donc la choſe eſt naturelle. Il faut que la loy ſoit executable par les natures des creatures. Si Dieu donnoit cette loy, par exemple à un Corps libre, de tourner à l'entour d'un certain centre, il faudroit, ou qu'il y joignit d'autres Corps qui par leur impulſion l'obligeaſſent de reſter toûjours dans ſon orbite circulaire, ou qu'il mit un Ange à ſes trouſſes; ou enfin il faudroit qu'il y concourut extraordinairement. Car naturellement il s'écartera par la Tangente. Dieu agit continuellement ſur les Créatures par la conſervation de leurs natures, & cette conſervation eſt une production continuelle de ce qui eſt perfection en elles. Il eſt *intelligentia ſupramundana*, parce qu'il n'eſt pas l'ame du Monde, & n'a pas beſoin de *Senſorium*.

Je

Je ne trouve pas le *Vuide* demontré par les raiſons de M. *Newton*, ou de ſes Sectateurs ; non plus que la prétenduë Gravité univerſelle, ou les Atomes. On ne peut donner dans le Vuide & dans les Atomes, que par des vûes trop bornées. M. *Clarke* diſpute contre le ſentiment des Carteſiens, qui croyent que Dieu ne ſauroit détruire une partie de la matiere pour faire un vuide, mais je m'étonne qu'il ne voye point que ſi l'Eſpace eſt une ſubſtance differente de Dieu, la même difficulté s'y trouve. Or de dire que Dieu. eſt l'Eſpace, c'eſt lui donner des parties L'eſpace eſt quelque choſe, mais comme le tems : l'un & l'autre eſt un ordre général des choſes. L'Eſpace eſt l'ordre des coëxiſtences, & le tems eſt l'ordre des exiſtences ſucceſſives. Ce ſont des choſes veritables, mais ideales, comme les nombres.

La Matiere même n'eſt pas une ſubſtance, mais ſeulement *ſubſtantiatum*, un Phenomene bien fondé, & qui ne trompe point quand on y procede en raiſonnant ſuivant les loix ideales de l'Arithmetique, de la Geometrie, & de la Dynamique, *&c.* Tout ce que j'avance en cela paroît démontré. A propos de la Dynamique ou de la doctrine des forces,

je m'étonne que M. *Newton* & ſes Sectateurs croyent que Dieu a ſi mal fait ſa Machine, que s'il n'y mettoit la main extraordinairement, la Montre ceſſeroit bien-tôt d'aller. C'eſt avoir des idées bien étroites de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu. J'appelle *extraordinaire*, toute operation de Dieu, qui demande autre choſe que la conſervation des natures des Creatures. Ainſi quoi que je croye la Metaphyſique de ces Meſſieurs-là, *a narrow one*, c'eſt-à-dire, *bornée* & leur Mathematique aſſez *arrivable*; c'eſt-à-dire, *commune ou ſuperficielle*, je ne laiſſe pas d'eſtimer extrement les Meditations Phyſico-Mathematiques de M. *Newton*; & vous obligeriez infiniment le public, Monſieur, ſi vous portiez cet habile homme à nous donner juſqu'à ſes Conjectures en Phyſique. J'approuve fort ſa Methode de tirer des Phenomenes ce qu'on en peut tirer ſans rien ſuppoſer, quand même ce ne ſeroit quelquefois que tirer des conſequences conjecturales. Cependant quand les *Data* ne ſuffiſent point, il eſt permis (comme on fait quelquefois en déchifrant) d'imaginer des Hypotheſes; & ſi elles ſont heureuſes on s'y tient proviſionellement; en attendant que de nouvelles experiences nous apportent *nova*

Du-

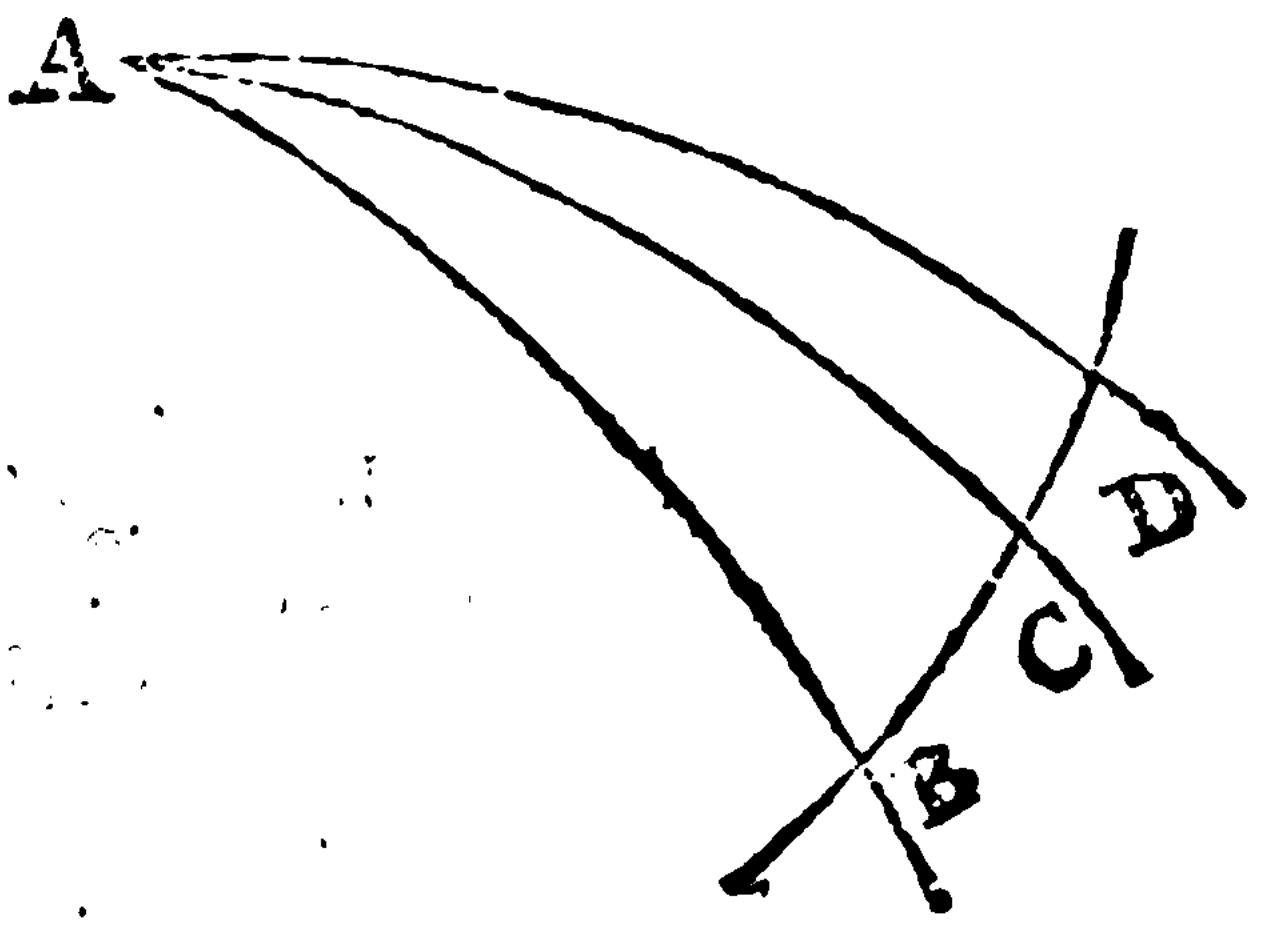
Data, & ce que *Bacon* appelle *experimenta crucis*, pour choiſir entre les Hypotheſes. Comme j'aprens que certains *Anglois* ont mal repreſenté ma Philoſophie dans leurs *Tranſactions*, je ne doute point qu'avec ce que je vous mande ici, je ne puiſſe être juſtifié. Je ſuis fort pour la Philoſophie experimentale ; mais M. *Newton* s'en écarte fort, quand il pretend que toute la matiere eſt péſante (ou que chaque partie de la matiere en attire chaque autre partie) que les experiences ne prouvent nullement, comme M. *Huygens* a déja fort bien jugé. La matiere gravifique ne ſauroit avoir elle-même cette peſanteur dont elle eſt la cauſe, & M. *Newton* n'apporte aucune experience, ni raiſon ſuffiſante pour le Vuide & les Atomes, ou pour l'attraction mutuelle, générale. Et parce qu'on ne ſait pas encore parfaitement & en détail comment ſe produit la gravité ou la force élaſtique, ou la magnetique, *&c.* on n'a pas raiſon pour cela d'en faire des Qualitez occultes ſcholaſtiques, ou des Miracles ; mais on a encore moins raiſon de donner des bornes à la ſageſſe & à la puiſſance de Dieu, & de lui attribuer un *Senſorium*, & choſes ſemblables. Au reſte, je m'étonne que les Sectateurs de M. *Newton* ne don-

nent rien qui marque que leur maiſtre leur a communiqué une bonne Methode J'ai été plus heureux en Diſciples.

C'eſt dommage que M. le Chevalier *Wren*, de qui M. *Newton* & beaucoup d'autres ont apris, quand il étoit jeune, n'a pas continué de regaler le Public. Je crois qu'il eſt encore en vie. Il ſeroit bon de faire connoiſſance avec lui. Dans le tems qu'il étoit jeune, on ſe ſeroit moqué en Angleterre de la nouvelle Philoſophie de certains Anglois. Lui & Mr. *Flamſteed* avec M. *Newton*, ſont preſque le ſeul reſte du ſiecle d'or d'Angleterre par raport aux Sciences. M. *Whiſton* étoit en bon train; mais un certain zele étrange l'a jetté d'un autre coté. Je plains le Public de cette perte. Depuis quelque tems on s'y eſt trop jetté dans les *Ghiribizzi Politici*, ou dans les Controverſes Eccleſiaſtiques. Il y a un François en Angleterre, nommé Mr. de *Moivre*, dont j'eſtime les connoiſſances Mathematiques. Il y a ſans doute d'autres habiles gens, mais qui ne font point de bruit, & dont vous ſaurez ſans doute des nouvelles, Monſieur, & vous m'obligerez de m'en aprendre. Je ſerois bien aiſe d'aprendre comment on tire le Phoſphore de toute ſorte de Corps; par exemple, du miel, du Seigle.

Pour

Pour tâter un peu le pouls à nos Analyſtes Anglois, ayez la bonté, Monſieur, de leur propoſer ce Probleme, comme de vous même, ou d'un Ami : *Trouver une ligne B. C. D. qui coupe à angles droits toutes les courbes d'une ſuite déterminée d'un même genre; par exemple, toutes les Hyperboles AB, AC, AD, qui ont le même Sommet & le même Centre; & cela par une voye generale.*



RE-

REPONSE de M. l'Abbé CONTI à M. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

J'Ai differé juſqu'à cette heure de repondre à votre Lettre, parce que j'ai voulu accompagner ma Réponſe de celle que M. *Newton*, vient de faire à l'Apoſtille que vous y avez ajoutée. Je n'entrerai dans aucun detail à l'égard de la diſpute que vous avez avec M. *Keill*, ou plutôt avec M. *Newton*. Je ne puis dire qu'hiſtoriquement ce que j'ai vû, & ce que j'ai lû, & ce qu'il me manque encore de voir & de lire pour en juger comme il faut.

J'ai lû avec beaucoup d'attention & ſans la moindre prevention le *Commercium Epiſtolicum*, & le petit Livre qui en contient l'*Extrait*.* J'ai vû à la Societé Roya-

* C'eſt un Ecrit de 38. pages in 8, intitulé, *Extrait du Livre intitulé*: Commercium Epiſtolicum Collinii & aliorum de Analyſi promota; *publié par ordre de la Societé Royale, à l'occaſion de la diſpute elevée entre Mr. Leibniz & le Dr. Keil, ſur*

Royale les Papiers Originaux des Lettres du *Commercium* ; une petite Lettre écrite de votre main à M. *Newton*; * l'ancien Manuſcrit que M. *Newton* envoya au Docteur Barrow, & que M. *Jones* a publié depuis peu. †

De tout cela j'en infere, que ſi on ôte à la diſpute toutes les digreſſions étrangeres, il ne s'agit que de chercher ſi M. *Newton* avoit le Calcul des Fluxions ou infinitéſimal, avant vous, ou ſi vous l'avez eu avant lui. Vous l'avez publié le premier, il eſt vrai; mais vous avez avoué auſſi que Mr. *Newton* en avoit laiſſé entrevoir beaucoup dans les Lettres qu'il a écrites à Mr. Oldenbourg & aux autres. On prouve cela fort au long dans le *Commercium*, & dans ſon Extrait. Quelles ſont vos Réponſes: Voila ce qui manque encore au Public, pour juger exactement de l'affaire. Vos

ſur le Droit d'invention à la Methode des Fluxions, par quelques uns appellée, Methode differentielle. On l'a inſeré dans le Tome VII. du *Journal Literaire.*

* On la trouvera ci deſſous à la fin des *Remarques de Mr. Newton ſur la Lettre de Mr. Leibniz à Mr. l'Abbé Conti.*

† Ce Manuſcrit intitulé *de Analyſi per Æquationes infinitas* a été publié en 1711 par Mr. Jones, dans le Recueil qui a pour titre. *Analyſis per Quantitatum Series, Fluxiones, ac Differentias: cum enumeratione Linearum tertii ordinis:* in 4.

Vos Amis attendent votre réponſe avec beaucoup d'impatience, & il leur ſemble que vous ne ſauriez vous diſpenſer de répondre, ſi non à M. *Keil*, du moins à M. *Newton* lui-mêine, qui vous fait un deffi en termes exprès, comme vous verrez dans ſa Lettre.

Je voudrois vous voir en bonne intelligence. Le Public ne profite guere des Diſputes, & il perd ſans reſſource pour bien des ſiecles, toutes les lumieres que ces mêmes Diſputes lui dérobent.

Sa Majeſté a voulu que je l'informaſſe de tout ce qui s'eſt paſſé entre M. Newton, & vous. Je l'ai fait de mon mieux, & je voudrois que ce fut avec ſuccès pour l'un & pour l'autre.

Vôtre Probleme a été reſolu fort aiſément en peu de tems. Pluſieurs Geometres à Londres & à Oxford en ont donné la ſolution. Elle eſt générale ; car elle s'etend à toutes ſortes de Courbes ſoit Geometriques, ſoit Mécaniques. Le Probleme eſt un peu équivoquement propoſé : mais je croi que M. de Moivre ne ſe trompe pas, en diſant : qu'il faudroit fixer l'idée d'une ſuite de Courbes ; par Exemple ſuppoſer qu'elles ayent la même ſoûtangeante pour la même Abciſſe ; ce qui conviendra non ſeulement aux Sections Co-

Coniques, mais à une infinité d'autres tant Geometriques que Mécaniques ; on pourroit encore faire d'autres ſuppoſitions pour fixer cette idée.

Je vous parlerai une autre fois de la Philoſophie de Mr. *Newton*. Il faut convenir auparavant de la Methode de Philoſopher, & diſtinguer avec beaucoup de ſoin la Philoſophie de M. *Newton*, des conſequences que pluſieurs en tirent fort mal à propos. On attribuë à ce grand homme bien des choſes qu'il n'admet pas ; comme il l'a fait voir à ces Meſſieurs François qui vinrent à Londres, à l'occaſion de la grande Eclipſe.

Lorſque Mr. le Baron Diſcau reviendra de Pologne, je me donnerai l'honneur de vous entretenir plus ſouvent, & vous ſerez, peut-être, bien aiſe de ſavoir ce qui ſe paſſe dans une Ville, où les Savans ſont en ſi grand nombre, & où les Sciences & les Arts fleuriſſent plus que jamais.

Je vous remercie tres humblement de la Lettre ſur le Syſteme de M. Nigriſoli. La queſtion n'eſt pas des plus importantes, ni le Philoſophe des plus ſavans ; mais quelquefois il faut ceder au tems, & aux inſtances de ſes Amis. Je ſuis avec tout le reſpect poſſible, Monſieur, vôtre &c.

A Londres le de Mars 1716.

LET-

LETTRE de M. le Chevalier NEWTON à M. l'Abbé CONTI, servant de Réponse à l'Apostille de M. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

VOUS savez que le *Commercium Epistolicum* contient les Lettres & autres papiers de vielle date, qui ont quelque relation à la Dispute agitée entre Monsieur *Leibniz* & Monsieur *Keil*, & qui ont été conservez dans les Archives de la *Societé Royale*, ou dans la Bibliotheque de Monsieur *Collins*. Vous savez qu'ils ont été ramassez & publiez par un Committé nombreux de personnes distinguées de plusieurs Nations, assemblé exprès par ordre de la Societé Royale. Monsieur *Leibniz* jusqu'a present a refusé d'y repondre, sachant bien qu'il est impossible de repondre à des matieres de fait. Pour pretexte de son silence il allegua d'abord qu'il n'avoit point veu ce livre, & qu'il n'avoit pas le loisir de l'examiner, mais qu'il avoit prié un

Ma-

Mathematicien fameux de vouloir bien ſe charger de ce ſoin. La Reponſe du Mathematicien, ou prétendu Mathematicien, datée du 7. *Jun* 1713. fut inſerée dans une Lettre diffamatoire datée du 29. *Juillet* de la même année, & publiée en *Allemagne*, ſans que le nom de l'Auteur ou de l'Imprimeur ou le lieu de l'impreſſion y fuſſent marquez. Le tout a été depuis traduit en François & inſeré dans une autre Lettre du ſtile de la premiere, & apparemment du même Autheur; à laquelle Monſieur *Keil* répondit en 1714.* Mais on n'a pas encore repliqué à cette reponſe.

Monſieur *Leibniz* met a preſent un nouveau pretexte en uſage, pour éviter de répondre; c'eſt qu'il ne veut pas que les *Anglois* ayent le plaiſir de le voir répondre à leurs petites raiſons. Cependant pour me donner le change, il tache à m'engager dans des diſputes Philoſophiques, & me propoſe des Problemes à reſoudre: mais ces diſputes & ces Problemes n'ont aucun rapport à l'affaire dont il s'agit.

* Les *Lettres* dont Mr. *Newton* ſe plaint ici, parurent en François dans le Tome II. du *Journal Literaire*, page 444. & ſuiv: & la *Répon.* *ſe* de Mr. *Keil*, fut inſerée dans le Tome IV. du même Journal; page 319. & ſuiv.

Si on vouloit examiner ſa philoſophie, il ne ſeroit pas difficile de faire voir qu'il détourne la ſignification des mots de leur uſage ordinaire: lors par Exemple, qu'il appelle *Miracles*, les choſes qui arrivent dans le cours ordinaire de la Nature; qu'il donne le nom de *qualitez occultes*, aux choſes dont les cauſes nous ſont inconnues; & qu'il appelle *Ame*, ce qui n'anime pas le Corps de l'homme.

On pourroit faire voir que ſon *Harmonie préetablie* eſt un veritable miracle, & qu'elle eſt contraire à l'experience de tous les hommes; chaque individu ayant en ſoi la puiſſance de voir par ſes propres yeux, & de mouvoir ſon Corps comme il luy plait. On pourroit lui reprocher juſtement qu'il prefere les Hypotheſes aux Argumens d'induction, tirez des experiences; & qu'il m'accuſe d'avoir des opinions qui ne ſont point miennes; & qu'au lieu de propoſer des Queſtions dont l'examen ſoit ſoûmis aux experiences, avant qu'elles ſoient admiſes en Philoſophie, il propoſe des Hypotheſes, qu'il veut que l'on admette avant qu'elles ſoient examinées. Mais cela ne regarde point le *Commercium Epiſtolicum.*

Il ſe plaint que le Committé a agi d'une maniere partiale, en omettant certaines

nes

nes choſes qui ne m'étoient pas favorables ; mais il ne prouve pas ſon accuſation : à la verité, il cite un paſſage d'une de mes Lettres qu'il dit avoir été omis, par lequel je confeſſois mon ignorance. Cependant ce paſſage ſe trouve à la page 74. du *Commercium* lin. 10. 11. & je n'ai pas honte de cet aveu. Mais puis que Monſieur *Collins* lui fit voir ce paſſage, lors qu'il étoit à *Londres* pour la ſeconde fois ; c'eſt-à-dire au mois d'*Octobre* 1676, il s'enſuit qu'il vit la Lettre où ce paſſage étoit contenu, laquelle Lettre étoit datée du 24. *Octobre* 1676. Or dans cette Lettre & dans quelques autres écrites avant ce tems là, on voit une deſcription de ma Methode des Fluxions. Dans cette même Lettre j'avois décrit auſſi deux methodes generales pour les Suites, ſur l'une deſquelles Monſieur *Leibniz* forme à preſent des prétenſions.

Je m'aſſure que vous croyez qu'il eſt raiſonnable, que Monſieur *Leibniz* ne ſe démente point, qu'il reconnoiſſe à preſent ce qu'il reconnoiſſoit il y a plus de quinze ans, & qu'il ne nie point ce qu'il accordoit alors.

Par une Lettre du 20. *May* 1675, il reconnoiſſoit avoir receu une Lettre de Monſieur *Oldenbourg* datée du 15, *Avril*

1675. dans laquelle étoient incluſes pluſieurs Suites Convergentes, & je m'attens qu'il voudra bien le reconnoitre encore. Pluſieurs perſonnes diſtinguées d'*Italie*, de *France* & d'*Allemagne*, du nombre deſquelles vous étiez, ont veu les Lettres originales, & les copies qui en ont été faites, & qui ont été receuillies dans le Portefeuille des Lettres de la Societé Royale: il ne peut donc pas diſconvenir qu'il n'ait veu la Suite de *Gregory*, laquelle ſe trouve inſerée dans ladite Lettre de Monſieur *Oldenbourg* du 15. *Avril* 1675. & dans la Lettre originale de *Gregory*, datée du 15. *Fevrier* 1671.

Dans une Lettre du 12. *May* 1676. laquelle a été veûe par les mêmes perſonnes, il reconnoiſſoit qu'il n'avoit pas la Methode de trouver la Suite qui donne l'Arc par le moyen du Sinus, ni celle qui donne le Sinus, par le moyen de l'Arc; c'étoit donc reconnoitre qu'il ne l'avoit pas dans le tems qu'il écrivoit la Lettre du 26. *Octobre* 1674. Je m'attens à preſent, qu'il voudra bien le reconnoitre encore.

Dans une Reponſe faite par lui à Monſieur *Fatio*, & imprimée dans les Actes de *Leipſic* pour le mois de *May* 1700, ſur ce que Monſieur *Fatio* avoit dit que j'é-

j'étois le premier Inventeur, & que la date de mon invention étoit antecedente à celle de Monſieur *Leibniz* de pluſieurs années ; Monſieur *Leibniz* reconnoit qu'il ne ſache pas qu'il y ait eu perſonne qui ait poſſedé la Methode des Fluxions ou des Differences avant moi & lui, & que perſonne n'avoit donné des preuves par aucun ouvrage rendu public, qu'il eut poſſedé cette Methode. Il avoue donc ici, que j'avois cette Methode avant qu'elle eut été publiée, & avant qu'il l'eut communiquée en *Allemagne* à qui que ce fut. Il avoue que mon livre des *Principes* étoit une preuve que j'avois cette Methode, & que ce livre contenoit les premiers eſſais rendus publics de l'application qu'on en pouvoit faire aux Problemes les plus difficiles. Je m'attens donc qu'il continuera toujours à le reconnoitre. Il ne nioit point alors ce que Monſieur *Fatio* avoit avancé ; s'il le nie à preſent, on en pourra conclurre qu'il agit de mauvaiſe foi.

Dans une de ſes Lettres du 7. *May* 1693. depoſée à preſent dans les Regiſtres de la Societé Royale, on peut voir le paſſage qui ſuit. *Mirificè ampliavera Geometriam tuis Seriebus, ſed edito Prin*

cipiorum opere oſtendiſti patere tibi quæ Analyſi receptæ non ſubſunt. Conatus ſum ego quoque, Notis commodis adhibitis quæ Differentias & Summas exhibent, Geometriam illam quam Tranſcendentem appello, Analyſi quodammodo ſubjicere; nec res malè proceſſit. Ce qu'il m'accordoit alors, il doit donc encore me l'accorder.

Dans ſa Lettre du 21. *Juin* 1677. écrite pour reponſe à la mienne du 24. *Octobre* 1676. il dit qu'il convenoit avec moi que la Methode de *Sluſius* pour les Tangentes n'étoit pas encore parfaite; ſurquoi il décrit ſa Methode Differentielle pour les Tangentes, qui étoit la même que celle qui avoit été publiée par Monſieur *Barrow* en 1670. Mais comme il prétendoit que cette Methode lui appartenoit, il la déguiſa ſous une Notation nouvelle, & fit voir qu'on pouvoit la pouſſer plus loin, & l'amener juſqu'au niveau de la Methode que j'avois décrite. D'où il concluoit que ſa Methode ne differoit pas beaucoup de la mienne, puis qu'entr'autres choſes elle facilitoit les Quadratures. Il publia les Elemens de ſa Methode dans les Actes de *Leipſic* pour le Mois d'*Octobre* 1684. à quoi il

il ajouta qu'elle s'étendoit aux Problemes les plus difficiles, leſquels ne pouvoient pas être reſolus facilement ſans l'aide de cette Methode, ou de quelque autre ſemblable. Il reconnoiſſoit donc en ce tems-là, que lors que j'écrivis la Lettre mentionnée ci-deſſus du 24. *Octobre* 1676. j'avois une Methode qui s'étendoit auſſi loin que la ſienne ; c'eſt pourquoi il doit ſelon la Juſtice le reconnoitre encore, d'autant plus que les Chiffres de cette Lettre ſont à preſent expliquez, auſſi-bien que certaines autres choſes qui ont du rapport à cette Methode, & que l'abregé dont il eſt là fait mention, eſt rendu public.

Il marquoit dans ſa Lettre du 27. *Août* 1676. qu'il ne croyoit pas que mes Methodes fuſſent auſſi generales que je l'aſſurois, dans ma Lettre du 13. de *Juin* precedent ; & qu'il y avoit des Problemes ſi difficiles qu'ils ne dépendoient ni des Equations ni des Quadratures, tel qu'étoit entr'autres le Probleme inverſe des Tangentes. On voit par ces paroles, qu'il reconnoiſſoit n'avoir pas encore trouvé la reduction des Problemes aux Equations Differentielles. Ce qui étoit pour lors reconnu par lui, eſt encore reconnu dans les Actes de *Leipſic* du mois d'*Avril*

1691. pag. 198. & doit ſelon l'equité l'être encore aujourd'hui.

Le Docteur *Wallis*, dans la Preface des deux premiers Volumes de ſes Oeuvres, publiées en 1695. marque que dans mes deux Lettres écrites en 1676. j'avois expliqué à Monſieur *Leibniz* la Methode appellée par moi la Methode des Fluxions, & par lui la Methode Differentielle ; & que j'avois inventé cette methode dix ans auparavant ou plutôt (c'eſt-à-dire, dans l'année 1666. ou avant) Et Monſieur *Leibniz* ayant eu un commerce de Lettres avec le Docteur *Wallis* depuis ce tems-là, & n'ayant point contredit ce qu'il avoit avancé, & même n'y ayant point trouvé à redire, je m'attens qu'à préſent il y voudra bien encore acquieſcer.

Mais comme depuis quelque tems il m'a intenté une accuſation, qui va à me vouloir faire paſſer pour Plagiaire ; s'il perſiſte dans ſon accuſation, il eſt obligé, ſelon les loix établies, de la prouver, à peine de paſſer pour coupable de calomnie. Il s'eſt contenté juſqu'ici d'écrire à ceux avec qui il eſt en commerce, des Lettres pleines d'affirmations, de plaintes & de reflexions qui ne prouvent rien. Mais il eſt l'Aggreſſeur, &

il

il eſt obligé de prouver ce dont il m'accuſe.

Je m'abſtiens d'entrer dans un plus grand détail, vous pouvez être inſtruit du tout dans le *Commercium*, & dans l'Abregé qui en a été fait ; c'eſt pourquoi vous trouverez bon que je vous y renvoye. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obeiſſant Serviteur,

IS. NEWTON.

LETTRE DE M. LEIBNIZ à M. L'ABBE' CONTI.

Hanover ce 14. d'Avril 1716.

MONSIEUR,

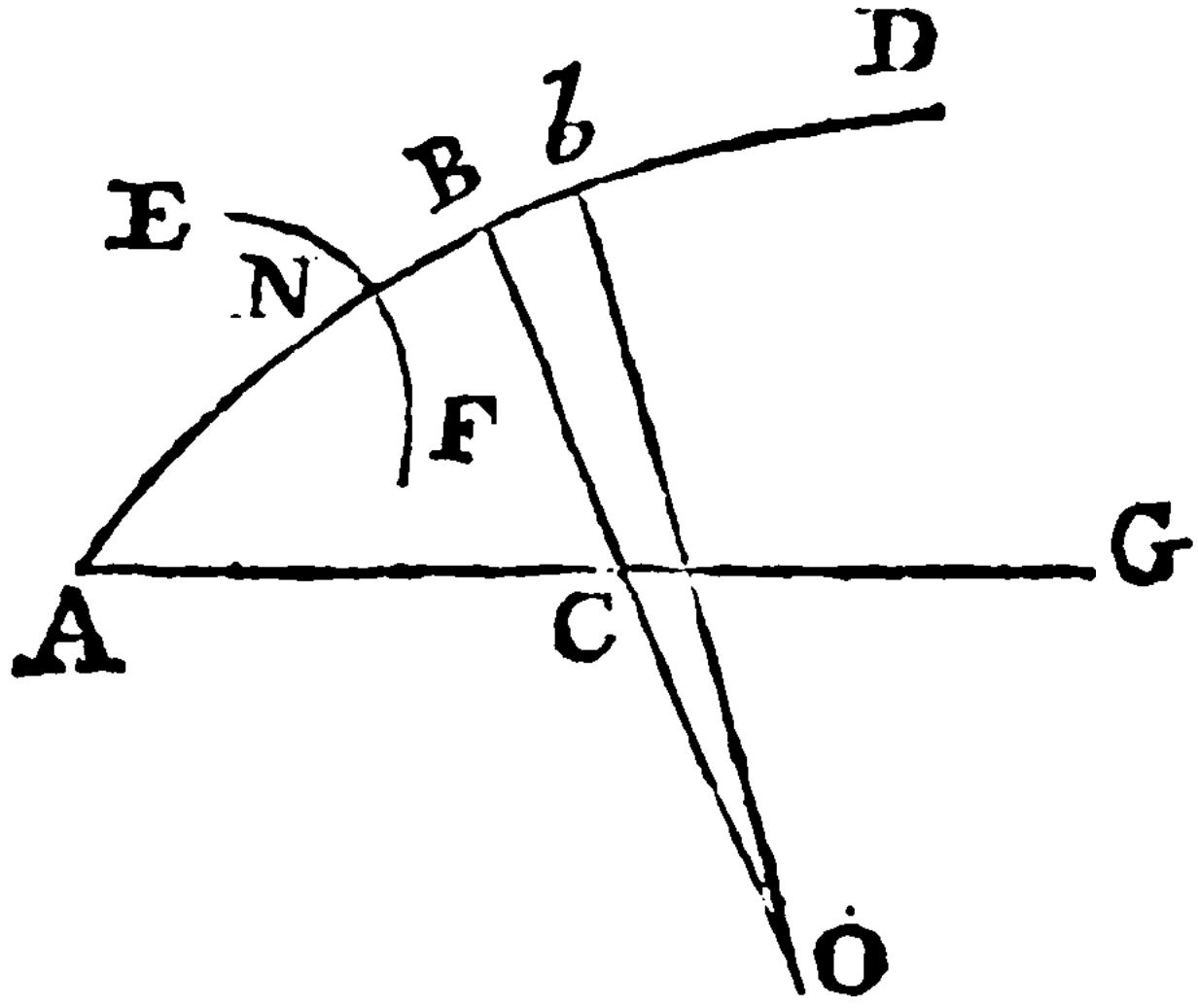
POur ne vous point faire attendre, je vous dirai par avance que j'ai répondu d'abord à l'honneur de votre Lettre, & en même tems à celle que Mr. *Newton* vous a écrite; & j'ai envoyé le tout à Mr. Remond à Paris, qui ne manquera pas de vous le faire tenir. Je me ſuis ſervi de cette voie, pour avoir des temoins neutres & intelligens de notre Diſpute: & M. *Remond* en fera encore part à d'autres. Je lui ai envoyé en même tems une copie de votre Lettre, & de celle de Mr. *Newton*. Après cela vous pourrez juger, ſi la mauvaiſe chicane de quelques-uns de vos nouveaux Amis m'embarraſſe beaucoup.

Quant au Probleme dont quelques-uns parmi eux ont voulu reſoudre des cas particuliers

ticuliers pour en fixer, disent ils, les idées; il y a de l'apparence qu'ils se seront jettez sur des cas faciles, car il y en a dans les Courbes transcendantes aussi-bien que dans les ordinaires; mais il s'agit d'une solution générale. Ce Probleme n'est point nouveau. M. Jean *Bernouilli* l'a deja proposé dans le mois de May des Actes de Leipsic 1697. p. 211. Et comme M. *Fatio* mépriſoit ce que nous avions fait; on en repeta la proposition pour lui & pour ses semblables dans les Actes de May 1700. p. 204. Il peut servir encore aujourd'hui à faire connoitre à quelques-uns, s'ils sont allez aussi avant que nous en Methodes: & en attendant qu'ils trouvent le moyen de parvenir à la solution générale, ils pourront essayer ce qu'ils peuvent en fixant les idées sur un cas particulier, qu'on leur propose dans le papier ci-joint. Sa solution vient encore du même M. *Bernoulli.* Ainsi vous aurez la bonté de ne pas vous rendre trop tôt aux insinuations de ceux qui nous sont contraires; comme lorsqu'ils vous ont fait accroire que notre Probleme leur étoit aisé. Je suis avec zele, Monsieur, Votre &c.

PROBLEMA *continens casum spe-*

cialem Problematis generalis de inveniendâ ſerie Curvarum quarum quælibet ſit ad aliam ſeriem Curvarum perpendicularis.



Super recta AG tanquam axe ex puncto A, conſtructis Curvis quotcunque, qualis eſt ABD, ejus naturæ ut radius oſculi ex ſingulis ſingularum Curvarum punctis B eductus BO ſecetur ab axe AG in C in data ſemper conſtante ratione, ut nempe ſit BO: ad BC ut N: ad N. Conſtruendæ jam ſunt trajectoriæ qualis eſt ENF, priores Curvas ABD ſecantes ad angulos rectos.

LETTRE DE M. LEIBNIZ A MADAME LA COMTESSE DE KILMANSEGGER.

Hanover ce 18. *d'Avril* 1716.

MADAME,

JE ſuis bien aiſe que des Dames auſſi éclairées que vous l'êtes, prennent connoiſſance de ma controverſe avec M. *Newton*. Si vous ne voulez pas prendre la peine de pénétrer dans l'embarras des figures & des Calculs, dont vous ſeriez capable de venir à bout, autant que qui que ce ſoit, vous penetrerez aſſez dans l'Hiſtorique pour n'être point ſurpriſe: & vous autres Dames Hanoveriennes à Londres, ou ici, vous ne devez point être fachées, ce ſemble, qu'il y ait quelque choſe, en quoi Hanover tout petit qu'il eſt, ne cede point au grand Londres. Il cede en Grandeur, en richeſſes, en tout ce qu'il vous plaira; mais non pas en affection pour le Roi, ni par rapport aux merite des Dames,

ni en Geometrie. Voici le fait.

Etant venu en France l'an 1672. jeune Garçon, comme il eſt aiſé de croire, j'apportai de nos Univerſitez toute autre connoiſſance, que celle de la profonde Geometrie. Le Droit & l'Hiſtoire étoient mon fait. Je me plaiſois pourtant à la Mathematique pratique, & je m'étois exercé un peu aux proprietez des Nombres; ayant publiée un petit livre ſur l'Art des Combinaiſons dès l'an 1666. & je fis même une remarque conſiderable ſur les differences des ſuites (ou *ſeries*) des Nombres, où d'autres n'avoient pas aſſez pris garde. A Paris je me fourrois dans les grandes Bibliotheques, & je cherchois des Pieces rares, ſur tout en Hiſtoire; mais je ne laiſſois pas de donner encore quelque tems aux curioſitez de Mathematique. Je fis un tour à Londres, & m'y trouvant au commencement de l'année 1673. quoi que je n'y fiſſe point un long ſéjour, je ne laiſſai pas de faire connoiſſance avec M. Oldenbourg, Secretaire de la Societé des Sciences, que le Roi Charles avoit erigée: & comme j'aimois un peu la Chymie, je pratiquai auſſi M. *Boyle*, chez qui je rencontrai un jour un Mathematicien, nommé M. *Pell*; & lui ayant conté une certaine obſerva-

ſervation, que j'avois faite ſur les Nombres, il m'aprit qu'un Holſteinois, qui ſe trouvoit à Londres, nommé Mr. *Mercator*, l'avoit fait auſſi dans un livre publié depuis peu ſur la figure qui s'apelle Hyperbole. Je cherchai ce livre, & je l'apportai avec moi en France.

Comme j'y pratiquai M. *Huygens* de Zulichem, inventeur du Syſtême de Saturne & des Pendules, & grand Geometre, je commençai à prendre goût aux meditations Geometriques. J'y avançai en peu de temps, & trouvai une ſuite de Nombres (ou *ſeries*) qui faiſoit pour le Cercle ce que celle de Mercator avoit fait pour l'Hyperbole. La decouverte fit du bruit à Paris. M. *Huygens* la fit valoir; & cela joint à d'autres raiſons, fit qu'on me deſtina une place dans l'Academie Royale des Sciences. Nous crûmes que j'étois le premier, qui avois fait quelque choſe de tel ſur le Cercle; & j'en écrivis ſur ce ton-là à M. *Oldenbourg* en 1674. avec qui auparavant je ne m'étois point entretenu de telles choſes, quoi que nous euſſions échangé deja pluſieurs Lettres. M. *Oldenbourg* m'écrivit qu'un M. *Newton* à Cambridge avoit deja donné des choſes ſemblables, non-ſeulement ſur le Cercle, mais encore ſur tou-

tes

tes ſortes d'autres figures, & m'en envoya des eſſais. Cependant le mien fut aſſez aplaudi par M. *Newton* même: Il s'eſt trouvé par après, qu'un nommé M. *Gregory* avoit trouvé juſtement la même *ſeries* que moi. Mais c'eſt ce que j'appris tard.

Mais ce n'eſt pas dequoi il s'agit: car j'allai plus avant & joignant mes anciennes obſervations ſur les differences des Nombres à mes nouvelles meditations de Geometrie, je trouvai environ en 1676 (autant qu'il m'en peut ſouvenir) un nouveau Calcul, que j'appellai *le Calcul des Differences*, dont l'aplication à la Geometrie produiſoit des merveilles. Mais devant retourner en Allemagne, où feu Monſeigneur le Duc Jean Frideric, Oncle de notre Roi, m'avoit apellé la même année, & voulant profiter du peu de ſéjour qui me reſtoit à Paris, on peut bien juger que je n'eus point le tems de demeurer long-tems dans mon Cabinet, & de mediter beaucoup, pour faire valoir d'abord ma nouvelle découverte. Je paſſai par l'Angleterre, & par la Hollande. Etant à Londres, mais très-peu de jours, je fis connoiſſance avec M. *Collins*, qui me montra pluſieurs Lettres de M. *Newton*,

ton, de M *Gregory* & d'autres, qui rouloient principalement ſur les *ſeries*. Etant arrivé à Hanover je recûs de M. *Oldenbourg* en 1677. une Lettre que M. *Newton* lui avoit écrite pour m'être communiquée, où il diſoit pouvoir mener les Tangentes d'une figure donnée ſans ôter les irrationelles, & auſſi reciproquement, qu'il avoit deux Methodes pour trouver la figure propre aux Tangentes d'une nature donnée ; & il cacha l'une & l'autre ſous des Lettres tranſpoſées. Je repondis à M. *Oldenbourg* par une Lettre donnée à Hanover le 21. de Juin 1677. & je lui envoyai ma Methode, que je jugeois fournir tout ce que M. *Newton* promettoit des ſiennes en enigme.

Les choſes en demeurerent là, & j'eus quelque loiſir de pouſſer mes meditations tant ſur ces matieres, que ſur d'autres. Quelques années après des Amis à Leipzic de concert avec moi, commencerent un Journal des Savans en Latin, qui ſe devoit donner tous les ſix Mois, & qui a toujours été continué depuis. Je m'engageai d'y fournir quelque choſe de tems en tems. Cela commença en 1682. Je publiai alors ma *ſeries* pour le Cercle dont j'ai parlé ci-deſſus. En 1684, je publiai le nouveau Calcul des Differences,

ces, que j'avois inventé & gardé presque neuf ans sans me presser de le publier. Cette invention dont on reconnut l'usage par l'application à des questions difficiles, fit du bruit Le Marquis de l'Hospital, Vice-President de l'Academie des Sciences à Paris, fit un livre exprès là-dessus. On s'en servit en France, en Italic, & même en Angleterre. Mais personne ne s'y signala davantage que Messieurs *Bernoulli* en Suisse.

En 1687. M. *Newton* publia son livre intitulé : *Principes Mathematiques de la Nature*. Il dit en Latin page 253. 254. ce qui donne ce sens en François. *Dans le Commerce des Lettres que j'ai eu il y a dix ans (par l'entremise de M.* Oldenbourg) *avec M. Leibniz, très-habile Geometre, lorsque je lui fis savoir que j'avois une methode de déterminer les quantitez les plus grandes ou les plus petites, de mener des Tangeantes, & d'effectuer d'autres choses semblables en termez sourds aussi-bien qu'en termes rationaux, que je cachai sous des Lettres transposées, qui renfermoient ce sens* : "une équation donnée, " qui contient des quantitez fluentes, " trouver les Fluxions ; & reciproque-" ment" : *ce celebre personnage me répondit, qu'il étoit tombé sur une methode,*

de, qui faiſoit auſſi cet effet, & la communiqua; qui ne differoit guere de la mienne, que dans les termes, & dans les caracteres. Ainſi, M. *Newton* ne me conteſta point d'avoir trouvé la choſe de mon chef. J'eus auſſi l'honneteté de le dire publiquement, & de faire dire à mes Amis, que je croyois que M. *Newton* avoit eu de ſon chef quelque choſe de ſemblable à mon invention.

Mais en 1711. quand j'étois environ 27. ans en poſſeſſion de l'invention, il y eut des gens en Angleterre qui pouſſez, ce ſemble, par des mouvemens d'envie, s'aviſerent de me le conteſter. On prit pour pretexte certaines paroles du Journal de Leipſic de l'an 1705. qu'on expliquoit malignement, comme ſi elles diſoient que M. *Newton* l'avoit priſe de moi, quoi qu'il n'y ait pas un mot qui le diſe. Là deſſus on m'accuſa par une eſpece de retorſion prétenduë, d'avoir plutôt apris la choſe de M. *Newton.* On porta la Societé Royale de Londres à donner commiſſion à certaines perſonnes d'examiner les vieux Papiers ſans m'en donner aucune part, & ſans s'avoir ſi je ne recuſerois point quelques Commiſſaires, comme partiaux. Et ſous pretexte du rapport de cette Commiſſion, on publia un livre

vre contre moi en 1711. ſous le titre de *Commerce Epiſtolique*, où l'on inſera des vieux Papiers, & anciennes Lettres, mais en partie tronquées; & on ſuppri-ma celles qui pouvoient faire contre M. *Newton.* Et ce qui eſt le pis, on y ajou-ta des Remarques pleines de fauſſetez ma-lignes, pour donner un mauvais ſens à ce qui n'en avoit point. Mais la Socie-té Royale n'a point voulu prononcer là-deſſus, comme j'ai apris par un Ex-trait de ſes Regiſtres : & pluſieurs per-ſonnes de merite en Angleterre (même de Membres de la Societé Royale) n'ont point voulu prendre aucune part à ce qui s'eſt fait contre moi.

. On me manda la nouvelle de la publi-cation de ce livre, avant que le livre me fut rendu; & ayant ſçû qu'on en avoit envoyé un exemplaire au celebre M. Jean *Bernoulli*, qui connoiſſoit à fonds l'invention dont il s'agiſſoit, & l'avoit faite valoir mieux que perſonne par de belles découvertes, & qui étoit tout à fait impartial, je le priai de m'en dire ſon ſentiment. Il répondit par une Let-tre datée de Bâle le 7. de Juin. 1713. dont voici l'extrait traduit en François. *

Il

* Ce même Extrait de la Lettre de M. *Ber-noulli* a paru dans les *Nouvelles Litteraires* du 28.

„ Il paroit que M. *Newton* a fort
„ avancé par occaſion la Doctrine des
„ *ſeries*, en ſe ſervant de l'extraction
„ des Racines, qu'il y a employée le
„ premier. Et il ſemble qu'il y a mis
„ toute ſon étude au commencement,
„ ſans avoir ſongé à ſon *Calcul des*
„ *Fluxions*, ou *des Fluants*, ou à la
„ reduction de ce calcul à des operations
„ analytiques Générales en forme d'Al-
„ gorithme ou de regles Arithmetiques
„ ou Algebriques. Ma conjecture eſt
„ apuyée ſur un indice très-fort. C'eſt
„ que dans toutes les Lettres du *Com-*
„ *merce Epiſtolique*, on ne trouve point
„ la moindre trace, ni ombre des Lettres
„ comme x, ou y, pointées d'un, deux,
„ trois ou pluſieurs points mis deſſus,
„ qu'il employe maintenant à la place de
„ dx, ddx, $dddx$; dy, ddy, $dddy$ &c.
„ Et même dans l'ouvrage des Princi-
„ pes Mathematiques de la Nature, ou
„ il avoit ſi ſouvent occaſion d'employer
„ ſon Calcul des Fluxions; il n'en dit
„ pas un mot, & on ne voit aucune de
„ ces marques; & tout s'y fait par les li-
„ gnes des figures, ſans aucune certai-
„ ne Analyſe determinée, mais ſeulement
d'une

Decembre 1715. pag. 414.

„ d'une maniere qui a été employée „ non-seulement par lui, mais encore „ par M. *Huygens*, & même en quelque „ façon par Torricelli, Roberval, Ca- „ vallieri, & autres. Ces Lettres poin- „ tées n'ont paru que dans le 3. volume „ des Oeuvres de M. *Wallis*, plusieurs „ années aprez que le Calcul des Diffe- „ rences fut deja reçû par tout. Un au- „ tre indice qui fait conjecturer que le „ Calcul des Fluxions n'est point né a- „ vant celui des Differences, est que la „ veritable maniere de prendre les Flu- „ xions des Fluxions, c'est-à-dire, de „ differencier les differences, n'a pas „ été connue à M. *Newton*. C'est ce „ qui est manifeste par ses *Principes Ma- „ thematiques*, où non seulement l'ac- „ croissement constant de la grandeur x, „ qu'il marqueroit à present par un point, „ est marqué par un o; mais même une „ fausse regle est donnée pour les degrez „ ulterieurs des differences. Par où l'on „ peut juger, qu'au moins la veritable „ maniere de differencier les differences „ ne lui a point été connuë, quand elle „ étoit deja fort en usage auprès d'au- „ tres.

On publia cette Lettre: & je crûs avec raison de pouvoir oppoſer ce jugement à ce-

celui de tous ceux qui pourroient aprouver la maniere, dont on en avoit uſé contre moi dans la publication du livre intitulé *Commerce Epiſtolique*. Et ne pouvant répondre à ce livre de point en point, & en même tems d'une maniere digne de moi, ſans faire un autre livre plus gros, & y employer bien du tems, parce que j'aurois [illegible] de faire ſentir aux Adver[illegible] leur manque encore quelque choſe, je m'en diſpenſay pour lors, ayant des occupations plus neceſſaires & preſque indiſpenſables: outre que j'avois apris d'ailleurs que leur livre ne faiſoit guere d'impreſſion dans le Monde. Mais il eſt arrivé par hazard, qu'on leur donne un Os à ranger. M. *Bernouilli* avoit propoſé un Probleme dans un Journal de Leipſic * & on y inſiſta dans un autre Journal de Leipſic †; pour ceux que mépriſent, nos Methodes & s'en font à croire. On l'a repeté maintenant pour ceux qui prétendent que la Methode des Fluxions de M. *Newton* leur ſuffit. Quelques-uns s'y ſont appliquez; mais on ne croit pas juſqu'ici qu'ils en viennent aiſément à bout.

* May 1697.
† May 1700.

Enfin depuis quelques ſemaines M. *Neu-*

Newton a paru lui-même contre moi par une Lettre écrite à un Ami. Elle m'a été communiquée ; & j'ai fait paſſer ma Réponſe par la voie de France, afin que ce qui ſe fait entre nous ſoit connu des perſonnes neutres & intelligentes.

Voila, Madame, l'hiſtoire de notre controverſe, qui ne peut manquer de vous ennuyer. Mais on ne pouvoit pas vous en donner une pleine information ſans s'étendre ; & on ne ſauroit éviter que les Juges ne bâillent quelquefois, quand ils ont à prendre connoiſſance de Procès auſſi longs & auſſi grands que le notre. Mais ſi les Spectateurs ne s'ennuyoient pas, ils prendroient trop de plaiſir : ils ſe divertiroient à nos dépens. Pour moi, je ne veux pas me mettre en colere pour vous faire rire, vous & vos Amies. Vous pouvez faire (ſans comparaiſon) comme un Cordonnier à Leide, dont j'ai mis autrefois l'hiſtoire dans une Epigramme Latine ; quand on diſputoit des Theſes à l'Univerſité, il ne manquoit jamais de ſe trouver à la Diſpute publique. Enfin quelqu'un qui le connoiſſoit lui demanda s'il entendoit le Latin : *non*, dit-il, *& je ne veux pas même me donner la peine de*

de l'entendre. " Pourquoi venez vous donc
„ ſi ſouvent dans cet Auditoire, où l'on
„ ne parle que Latin? *C'eſt que je prends*
„ *plaiſir à juger des coups.* " Et comment
„ en jugez-vous ſans ſavoir ce qu'on dit?
„ *C'eſt que j'ai un autre moyen de juger, qui a raiſon.* " Et comment? " *C'eſt quand je voi à la mine de quelqu'un qu'il ſe fâche, & qu'il ſe met en colere; je juge que les raiſons lui manquent.*

Il vous ſeroit aiſé, Madame, à vous & à votre Correſpondante * de ſavoir la Geometrie, auſſi-bien que nous: mais vous ne voulez pas en prendre la peine, & vous en voulez cependant juger en vous divertiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je croi d'avoir fourré ici de quoi vous donner le moyen de prendre connoiſſance du point hiſtorique, ſans que vous ayez beſoin d'entrer dans la Geometrie: & du moins vous me trouverez aſſez reſolu, & aſſez gai pour un plaideur. Les Lettres que nous échangeons Mr. *Newton* & moi, vous inſtruiront du reſte. Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre, &c.

C APOS-

* Mademoiſelle de Pelniz, à Hanovre.

APOSTILLE D'UNE LETTRE DE M. LEIBNIZ à M. LE COMTE DE BOTHMER.

JE ſuis bien obligé à U. E. de ce qu'elle paroit deſaprouver les chicanes que certaines perſonnes m'ont ſuſcité. Mais puis-je m'empêcher de repondre, quand on n'attaque pas ſeulement ma ſcience, mais auſſi ma bonne foi & ma reputation ?

Je fis connoitre en 1676. par une Lettre écrite au Sécrétaire de la Societé Royale d'Angleterre, que j'avois trouvé un nouveau Calcul Mathematique. Je ne le publiai qu'en 1684. & il fit grand bruit parmi les connoiſſeurs & fut bien-tôt introduit par tout, & appliqué utilement à cent Queſtions difficiles. M. *Newton* publia un livre en 1686. où il marqua qu'il avoit donné il y avoit longtems quelque choſe de cette nature par Enigme ; mais qu'il n'expliqua qu'alors, avouant que j'avois donné le mien de

mon

mon chef. Quoi que l'explication de l'Enigme ne dit pas assez, néanmoins persuadé alors non-seulement du sçavoir, mais aussi de la candeur de M. *Newton*, j'eus l'honneteté de dire, & de faire dire à mes Amis, que je croyois que M. *Newton* avoit eu de son chef une invention approchante de la mienne. Les choses en demeurerent là, mais après vingt-sept ans de ma possession, quelques personnes envieuses de la reputation d'autrui, voyant le grand usage de l'invention dont le Monde étoit redevable à moi; puisqu'en effet, je l'avois publiée, quoi qu'après huit ans d'attente, pendant que M. *Newton* avoit gardé *in petto* ce qu'il pouvoit avoir eu; ils chercherent un pretexte pour me faire querelle; & ils le trouverent dans certaines paroles d'un Journal Latin de Leipsic, qu'ils supposerent avoir été mises-là avec mon consentement & qu'ils expliquerent comme si j'accusois M. *Newton* d'avoir forgé son Calcul sur le mien.

Soit que M. *Newton* ait été abusé par des suggestions malignes; soit qu'il ait été bien aise d'avoir ce prétexte de s'attribuer l'Invention en m'excluant; ses adherents publiérent un livre contre moi à Londres en 1712. plein de fausses in-

terprétations de vieilles Lettres, par lesquelles ils m'accusoient, comme par forme de retorsion que c'étoit plutot moi, qui avois pris mon invention de M. *Newton* : & on eût grand soin d'envoyer ce libelle en France, en Italie, & ailleurs. J'étois alors à Vienne: j'appris la publication du livre : mais assuré qu'il devoit contenir des faussetez malignes, je ne daignai point le faire venir par la poste; mais j'écrivis à M. *Bernoulli*, l'homme de l'Europe, qui a peut-être le mieux réussi dans la connoissance & dans l'usage de ce Calcul, & qui étoit tout à fait neutre, de m'en mander son sentiment. M. *Bernoulli* m'écrivit une Lettre datée de Bâle le 7. Juin 1713. où il disoit, qu'il paroissoit vrai-semblable, que M. *Newton* avoit fabriqué son Calcul après avoir vû le mien, parce qu'il avoit eu plusieurs fois occasion, dans ses Ouvrages, d'employer ce Calcul, sans qu'il en paroisse aucune trace : & même qu'il avoit fait des fautes, qui paroissoient incompatibles avec une véritable intelligence de ce Calcul. Un de mes amis publia cette Lettre avec des Reflexions: & comme j'avois assez d'autres occupations, je ne voulus point entrer davantage là-dedans, d'autant que M.

New-

Newton n'avoit point parlé lui-même. Ainſi je crus qu'il ſuffiſoit d'avoir oppoſé aux criailleries de ſes Adherents le jugement d'une perſonne de la ſcience & de l'impartialité de M. *Bernoulli.*

Mais enfin on a trouvé le moyen de me faire parler, en donnant connoiſſance de l'affaire au Roi, & en m'envoyant en même tems un Cartel de M. *Newton.* J'y ai répondu par une Lettre, qui n'eſt pas trop longue ; mais apparemment cela ira plus loin, & il faudra entrer dans un grand détail. Car s'il eſt permis à M. *Newton* & à ſes Adherents de continuer de noircir ma reputation ; je ſuis obligé indiſpenſablement de me deffendre, & d'uſer de repreſailles, quoi que je ſouhaiterois d'employer mon tems plus utilement. Il prétend dans ſa Lettre " que je ſuis „ l'Agreſſeur ; que je l'ai accuſé d'avoir „ uſé de mauvaiſe foi ; & que c'eſt à „ moi de prouver cette acculation." Je ſouhaite qu'on examine cette queſtion préalable, qui de nous deux eſt l'agreſſeur. Car il eſt fort aiſé de la vuider. Il ne ſe fonde que ſur les paroles du Journal de Leipſic du Mois de Janvier de l'an 1705. que voici : *Calculi differentialis ejuſque reciproci ſummatorii Elementa*

ab inventore D. Godefrido Guilielmo Leibnitio in his Actis sunt tradita, variique usus, tum ab ipso, tum à D. D. fratribus Bernoulliis, tum & D. Marchione Hospitalio sunt ostensi. Pro differentiis igitur Leibnitianis D. Newtonus adhibet, semperque adhibuit Fluxiones, quæ sunt quam proxime ut fluentium augmenta æqualibus temporis particulis quam minimis genita; iisque tum in suis Principiis Naturæ Mathematicis, tum in aliis postea editis eleganter est usus; quemadmodum & Honoratus Fabrius in sua Synopsi Geometrica, motuum progressus Cavallerianæ methodo substituit.

Il n'y a pas un mot là-dedans qui ne soit vrai à la rigueur ; & il n'y a pas un mot qui dise que M. *Newton* a fabriqué son Calcul sur le mien : mais on l'en a voulu tirer par une Glosse marginale dans le livre fait contre moi p. 108. Car lorsque le Journal de Leipsic dit : *pro differentiis Leibnitianis D. Newtonus adhibet SEMPERQUE ADHIBUIT fluxiones*, l'Auteur de la Glosse l'explique ainsi : *Sensus verborum est, quod Newtonus fluxiones differentiis Leibnitianis SUBSTITUIT* : mais ce *Substituit* est une interpretation maligne du Glossateur, & ne peut point s'accorder avec *semperque ad-*

adhibuit, qui paroit avoir été mis-là tout exprès, pour marquer que déja avant la publication de mon Calcul, M. *Newton* s'étoit ſervi des fluxions ; au lieu qu'on dit *ſubſtituit* en parlant du Pere Fabri, qui étoit venu après Cavallieri, & en avoit changé les expreſſions ; en quoi on a marqué la difference, en diſant que M. *Newton* a toujours employé ſa Methode, au lieu que le Pere Fabri n'a forgé la ſienne qu'à l'imitation d'un autre.

Ainſi on ne peut rien tirer de dérogeant pour M. *Newton* de ces paroles, qu'en les empoiſonnant. Et ſi on les avoit trouvé obſcures, on auroit pû demander une explication, & les Journaliſtes auroient pris plaiſir, ſans doute, de redire ce qu'on avoit dit pluſieurs fois ailleurs, qu'on croyoit que M. *Newton* y étoit parvenu de ſon chef. Mais au lieu de ſe ſervir d'une telle voie, on a voulu chercher querelle : de ſorte que M. *Newton* ſe trouve l'Agreſſeur ; & par conſéquent c'eſt lui qui a l'incumbence de prouver ſon accuſation.

LETTRE DE M. LEIBNIZ à M. l'Abbé CONTI, pour répondre à la LETTRE de M. LE CHEVALIER NEWTON.

MONSIEUR,

C'Eſt ſans doute pour l'amour de la verité que vous vous êtes chargé d'une eſpece de cartel de la part de M. *Newton*. Je n'ai point voulu entrer en lice avec des enfans perdus, qu'il avoit detachez contre moi ; ſoit qu'on entende celui qui a fait l'Accuſateur ſur le fondement du *Commercium Epiſtolicum* ; ſoit qu'on regarde la Preface pleine d'aigreur qu'un autre a miſe devant la nouvelle édition de ſes *Principes*. Mais puiſqu'il veut bien paroître lui-même, je ſerai bien aiſe de lui donner ſatisfaction.

Je fus ſurpris au commencement de cette Diſpute d'apprendre qu'on m'accuſoit d'être l'Aggreſſeur ; car je ne me ſouvenois pas d'avoir parlé de M. *Newton* que d'une maniére fort obligeante.

Mais

Mais je vis depuis qu'on abuſoit pour cela d'un paſſage des *Actes* de *Leipſic* du Mois de Janvier 1705, où il y a ces mots : *Pro differentiis L....tianis, D. N.. nus adhibet, ſemperque adhibuit Fluxiones.* Où l'Auteur des Remarques ſur le *Commercium Epiſtolicum* dit, *pag.* 108. *Senſus verborum eſt, quòd. N...nus Fluxiones differentiis L....tianis ſubſtituit.* Mais c'eſt une interpretation maligne d'un homme qui cherchoit noiſe. Il ſemble que l'Auteur des paroles inſerées dans les Actes de *Leipſic* a voulu y obvier tout exprès, par ces mots ; *adhibet SEMPERQUE adhibuit*, pour inſinuer, que ce n'eſt pas après la vûe de mes Differences, mais deja auparavant, qu'il s'eſt ſervi de Fluxions. Et je défie qui que ce ſoit de donner un autre but raiſonnable à ces paroles, *ſemperque adhibuit* ; au lieu qu'on ſe ſert du mot *ſubſtituit*, en parlant de ce que le Pere *Fabri* a fait après Cavallieri. D'où il faut conclure, ou que M. *Newton*, s'eſt laiſſé tromper par un homme qui a empoiſonné ces paroles des Actes, qu'on ſuppoſoit n'avoir pas été publiées ſans ma connoiſſance, & s'eſt imaginé qu'on l'acculoit d'être Plagiaire ; ou bien qu'il a été bien aiſé de trouver un pretexte de s'attribuer ou faire

attribuer privativement l'Invention du nouveau Calcul (depuis qu'il en remarquoit le ſuccès, & le bruit qu'il faiſoit dans le Monde) contre ſes connoiſſances contraires avouées dans ſon livre des Principes, *page* 253. de la premiere édition. Si l'on avoit fait connoitre qu'on trouvoit quelque difficulté, ou ſujet de plainte dans les paroles des *Actes* de *Leipſic*, je ſuis aſſuré, que ces Meſſieurs qui ont part à ces *Actes*, auroient donné un plein contentement; mais il ſemble qu'on cherchoit un pretexte de rupture.

Je n'ai pas eu connoiſſance du *Comité nombreux de perſonnes diſtinguées de pluſieurs Nations, aſſemblé exprès par ordre de la Societé Royale.* Car on ne m'en a donné aucune part, & je ne ſai pas encore préſentement les Noms de tous ces Commiſſaires, & particuliérement de ceux qui ne ſont pas des Iles Britanniques. Je ne crois pas qu'ils approuvent tout ce qui a été mis dans l'ouvrage publié contre moi.

Il eſt aiſé à croire que j'ai été quelque temps à *Vienne*, avant que d'avoir vû le *Commercium Epiſtolicum* déja publié, quoique j'en euſſe des nouvelles. Ainſi un ami ſachant cela, auſſi zelé pour

moi

moi ; que les ſeconds de M. *Newton* le peuvent être pour lui, a publié un Ecrit, que M. *Newton* appelle *diffamatoire*. Mais cette Piece n'étant pas plus forte que ce qu'on a publié contre moi, M. *Newton* n'a pas droit de s'en plaindre. Si l'on n'a pas marqué l'Auteur ni le lieu de l'impreſſion de cet Ecrit; on connoit aſſez le nom & le lieu de l'Auteur de la Lettre y inſerée d'un excellent Mathematicien que j'avois prié de dire ſon ſentiment ſur le *Commercium*; & cela ſuffit. M. *Newton* (dont les Partiſans ont marqué qu'il ne leur étoit point inconnu) l'appelle un *Mathematicien* ou *prétendu Mathematicien*; & après avoir fait inutilement des efforts pour le gagner, il le mépriſe contre l'opinion publique, qui le met entre ceux du premier rang, & contre l'évidence des choſes verifiées par ſes découvertes.

Lors que j'eus enfin le *Commercium Epiſtolicum*, je vîs qu'on s'y écartoit entierement du but, & que les Lettres qu'on publioit ne contenoient pas un mot qui pût faire revoquer en doute mon Invention du Calcul des Differences, dont il s'agiſſoit. Au lieu de cela je remarquai qu'on ſe jettoit ſur les *Series*, où l'on accorde l'avantage à M. *Newton* & que les

Remarques contenoient de Gloſſes mal tournées, pour tacher de me décrier par des ſoupçons ſans fondement, quelquefois ridicu'es, & quelquefois forgez contre la conſcience de quelques-uns de ceux qui en étoient les auteurs ou approbateurs.

Pour répondre donc de point en point à l'ouvrage publié contre moi, il falloit un autre ouvrage auſſi grand pour le moins que celui-là, il falloit entrer dans un grand détail de quantité de minuties paſſées, il y a 30. à 40. ans, dont je ne me ſouvenois guéres; il me falloit chercher mes vieilles Lettres, dont pluſieurs ſe ſont perdues, outre que le plus ſouvent, je n'ai point gardé les minuts des miennes; & les autres ſont enſevelies dans un grand tas de Papiers, que je ne pouvois debrouiller qu'avec du temps & de la patience. Mais je n'en avois gueres le loiſir, étant chargé préſentement d'occupations d'une toute autre nature.

De plus je remarquai que dans la publication du *Commercium Epiſtolicum* on a ſupprimé des endroits qui pouvoient être au deſavantage de M. *Newton*, au lieu qu'on n'y a rien omis de ce qu'on croyoit pouvoir tourner contre moi par

des

des gloſſes forcées. Comme je n'ai pas daigné lire le *Commercium Epiſtolicum* avec beaucoup d'attention, je me ſuis trompé dans l'Exemple que j'ai cité, n'ayant pas pris garde, ou ayant oublié qu'il s'y trouvoit; mais j'en citerai un autre. M. *Newton* avouoit dans une des ſes Lettres à M. *Collins*, qu'il ne pouvoit point venir à bout des Sections ſecondes (ou Segments ſeconds) de Spheroïdes ou corps ſemblables: mais on n'a point inſeré ce paſſage ou cette Lettre dans le *Commercium Epiſtolicum*. Il auroit été plus ſincére par raport à la Diſpute, & plus utile au public, de donner le Commerce litteraire de M. *Collins* tout entier, là où il contenoit quelque choſe qui meritoit d'être ſû; & particulierement de ne pas tronquer les Lettres; car il y en a peu parmi mes Papiers, ou dont il me reſte des minutes.

Ainſi tout conſideré, voyant tant de marques de malignité & de chicane, je crûs indigne de moi d'entrer en diſcuſſion avec des gens qui en uſoient ſi mal. Je voyois qu'en les refutant on auroit de la peine à éviter des reproches, & des expreſſions fortes, telles que meritoit leur procedé; & je n'avois point envie de donner ce ſpectacle au Public, ayant deſ-

ſein de mieux employer mon tems, qui me doit être précieux, & mépriſant aſſez le Jugement de ceux qui ſur un tel ouvrage voudroient prononcer contre moi; d'autant que la Societé Royale même ne l'a point voulu faire; comme je l'ai appris par un Extrait de ſes Regiſtres.

Je ne crois point avoir dit (comme M. *Newton* me l'impute) que *les Anglois n'auroient point le plaiſir de me voir repondre* à *leurs petites raiſons*; car je ne crois point que tous les Anglois faſſent leur cauſe de celle de M. *Newton*; il y en a de trop habiles & de trop honnêtes, pour épouſer les paſſions de quelques-uns de ſes Adherens.

Après cela, il m'accuſe d'avoir voulu faire diverſion, en combattant ſa Philoſophie, & en voulant l'engager dans des Problemes; mais quant à la Philoſophie, j'ai donné publiquement quelque choſe de mes Principes ſans attaquer les ſiens; ſi ce n'eſt que par occaſion j'en ai parlé dans des Lettres particulieres, depuis qu'on m'en a donné ſujet; & pour ce qui eſt des Problemes, je n'ai garde d'en propoſer à M. *Newton*: car je ne voudrois pas m'y engager quand on m'en propoſeroit à moi; nous pouvons nous en diſpenſer à l'âge où nous ſommes, mais nous

nous avons des amis qui y peuvent ſuppléer à notre defaut.

Je ne veux point entrer ici dans le detail de ce que M. *Newton* dit un peu aigrement contre ma Philoſophie, ou pour la ſienne. Ce n'en eſt point le lieu. J'appelle *miracle* tout Evenement qui ne peut-être arrivé que par la Puiſſance du Createur, ſa Raiſon n'étant pas dans la nature des Creatures : & quand on veut neanmoins l'attribuer aux qualités ou forces des Creatures, alors j'appelle cette Qualité *une Qualité occulte à la Scholaſtique* ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt impoſſible de rendre manifeſte, telle que ſeroit une peſanteur primitive ; car les Qualités occultes qui ne ſont point chimeriques, ſont celles dont nous ignorons la cauſe, mais dont nous ne l'excluons point. Et j'appelle *l'Ame de l'homme* cette Subſtance ſimple qui s'apperçoit de ce qui ſe paſſe dans le corps humain, & dont les Appetits ou Volontés ſont ſuivis par les Efforts du Corps. Je ne prefére pas les *Hypotheſes* aux *Argumens* tirez de l'induction des experiences : mais quelquefois on fait paſſer pour inductions generales ce qui ne conſiſte qu'en obſervations particuliéres ; & quelquefois on veut faire paſ-

paſſer pour une Hypotheſe ce qui eſt demonſtratif. L'idée que M. *Newton* donne ici de mon Harmonie préetablie n'eſt pas celle qu'en ont quantité d'habiles gens hors de l'Angleterre, & quelques-uns en Angleterre; & je ne croïs pas que vous même, Monſieur, en ayez eu une ſemblable, ou l'ayez maintenant, à moins que d'être bien changé.

Je n'ai jamais nié qu'à mon ſecond Voyage en Angleterre j'aye vû quelques Lettres de M. *Newton* chez M. *Collins*; mais je n'en ai jamais vû ou M. *Newton* ait expliqué ſa Methode des Fluxions, & je n'en trouve point dans le *Commercium Epiſtolicum*.

Je n'ai pas vû non plus qu'il ait expliqué la Methode des *Series* que je m'attribue; je crois qu'il veut parler de celle où je prends une *Series* arbitraire; je l'ai fait avant mon ſecond retour en Angleterre. Je ne nie pourtant pas, que M. *Newton* n'eut pû l'avoir auſſi, & ce n'eſt pas même une invention fort difficile.

M. *Newton* veut que j'avoue, & que j'accorde ce que j'ai avoué ou accordé il y a 15. ans; ou autrement, on devroit en attendre de lui autant; car il y a maintenant deux fois quinze ans, que dans la premiere édition de ſes Principes, *pag.* 253.

253. 254. il m'accorde l'invention du Calcul des Differences, indépendement de la ſienne, & depuis il s'eſt aviſé, je ne ſcai comment, de faire ſoutenir le contraire.

Il eſt bon de ſavoir qu'à mon premier Voyage d'Angleterre en 1673. je n'avois pas la moindre connoiſſance des *Series infinies*, telles que M. *Mercator* venoit de donner, ni d'autres matieres de la Geometrie avancée par les dernieres Methodes. Je n'étois pas même aſſez verſé dans l'Analyſe de Deſcartes. Je ne traitois les Mathematiques que comme un *Parergon*, & je ne ſavois guere que la Geometrie des indiviſibiles de *Cavallieri*, & un Livre de Pere *Leotaud*, où il donnoit les Quadratures des Lunules & Figures ſemblables, ce qui m'avoit donné quelque curioſité. Mais je me divertiſſois plûtôt aux proprietez des Nombres, à quoi le petit Traité que j'avois publié preſque petit garçon de l'Art des Combinaiſons en 1666. m'avoit donné occaſion. Et ayant obſervé des lors l'uſage des Differences pour les Sommes, je l'appliquai à des ſuites de Nombres. On voit bien par mes premieres Lettres échangées avec M. *Oldenbourg*, que je n'étois guere allé plus avant. Auſſi n'avois-je point alors la con-

connoiſſance de M. *Collins*; quoi qu'on ait feint malicieuſement le contraire.

Ce fut peu à peu que M. *Huygens* me fit entrer en ces matieres, quand je le pratiquois à *Paris*; & cela joint au Traité de M. *Mercator* (que j'avois rapporté avec moi d'Angleterre parce que M. *Pell* m'en avoit parlé) me fit trouver environ vers la fin de l'an 1673. ma Quadrature Arithmetique du Cercle qui fût fort approuvée par M. *Huygens*, & dont je parlai à M. *Oldenbourg* dans une Lettre de l'an 1674. Alors ni M. *Huygens* ni moi, nous ne ſavions rien des *Series* de M. *Newton* ni de M. *Gregory*. Ainſi je crus être le premier qui eut donné la valeur du Cercle par une ſuite de Nombres rationaux: & M. *Huygens* le crut auſſi. J'en écrivis ſur ce ton-là à M. *Oldenbourg*, qui me répondit qu'on avoit deja de telles *Series* en Angleterre: & l'on voit par ma Lettre du 15. Juillet de 1674. & par la réponſe de M. *Oldenbourg* du 8. Decembre de la même Année, que je n'en devois avoir aucune connoiſſance alors. Autrement M. *Oldenbourg* n'auroit point manqué de me le faire ſentir, ſi lui ou M. *Collins* m'en euſſent communiqué quelque choſe auparavant. Ce ne fut donc qu'alors que j'en apris quelque

que choſe; mais je ne ſavois pas alors les Extractions des Racines des Equations par des *Series*, ni les Regreſſions, ou l'Extraction d'une Equation infinie. J'étois encore un peu neuf en ces matieres. Mais je trouvai pourtant bien-tôt ma Methode generale par des *Series* arbitraires; & j'entrai enfin dans mon Calcul des Differences, où les obſervations que j'avois faites encore fort jeune ſur les differences des ſuites des Nombres, contribuerent à m'ouvrir les yeux. Car ce n'eſt pas par les Fluxions des lignes, mais par les differences des Nombres que j'y ſuis venu; en conſiderant enfin que ces differences appliquées aux grandeurs qui croiſſent continuellement, evanouiſſent en comparaiſon des grandeurs differentes, au lieu qu'elles ſubſiſtent dans les ſuites des Nombres. Et je crois que cette voye eſt la plus analytique: le Calcul Geometrique des differences, qui eſt le même que celui des Fluxions, n'étant qu'un cas ſpecial du Calcul Analytique des Differences en General; & ce cas ſpecial devient plus commode par les evanouiſſements.

M. *Newton* allegue par après les paſſages, où j'accorde qu'il a eu un Calcul approchant de mon Calcul des Differences: mais il pourra bien ſe ſouvenir qu'il m'en

m'en a accordé autant; & s'il lui eſt permis de ſe retracter, pourquoi ne me ſera t'il point permis d'en faire autant? Sur tout après les veriſimilitudes que M. *Bernoulli* a remarquées. J'ai eu une ſi grande opinion de la candeur de M. *Newton*, que je l'ai crû ſur ſa parole. Mais le voyant conniver à des accuſations dont la fauſſeté lui eſt connue, il étoit naturel que je commençaſſe de douter.

Je ne puis avouer ni deſavouer aujourd'hui d'avoir écrit, ou reçû des Lettres écrites il y a plus de 40 ans, telles qu'on les a publiées. Je ſuis obligé de m'en rapporter à ce qui ſe trouve dans les Papiers qu'on cite, mais je ne remarque rien contre moi dans celles que M. *Newton* allegue du 15. d'Avril & 20. May 1675. & du 24. d'Octobre 1676: ſinon dans les fauſſetez du Gloſſateur. Je crois que c'étoit purement par diſtraction, dans un ſéjour comme celui de *Paris*, où je m'occupois à bien d'autres choſes encore qu'aux Mathematiques, & par l'éloignement que j'avois des Calculs, dont je craignois la longueur, que j'ai demandé quelquefois à M. *Oldenbourg* la Demonſtration ou la Methode d'arriver à certaines choſes où j'aurois bien pû arriver moi-même. Par exemple, je crois d'a-

d'avoir deja eu au douze de May 1676. ma Methode d'une *Series Arbitraire*, qui m'auroit pû mener à des *Series* dont j'y demande la raiſon. Car ayant conſulté mon vieux Traité de la Quadrature Arithmetique, achevé quelque temps avant ma ſortie de *France*, je me ſers de la *Series* Arbitraire. Cependant les *Series* marquées dans cette Lettre ſont une choſe dont je conſens d'être redevable à d'autres: & je crois de ne les avoir pas même connues en 1674.

N'entendant pas bien ce que M. *Newton* allegue des Actes de *Leipſic* du mois de May 1700. j'y ai regardé; & je trouve qu'il n'en a pas bien pris le ſens. Il n'y eſt point parlé de l'invention du nouveau Calcul des differences, mais d'un artifice particulier des *Maximis & Minimis*, qui en eſt independant, & dont je m'étois aviſé bien du tems avant que M. *Bernoulli* eut propoſé ſon Probleme de la plus courte deſcente, mais dont je jugeois que M. *Newton* ſe devoit être aviſé auſſi, lors qu'il avoit donné la figure de ſon Vaiſſeau dans ſes Principes. Ainſi j'ai voulu dire, qu'il a fait connoître publiquement avant moi, qu'il poſſedoit cet artifice: ce que je ne pouvois pas dire du Calcul des Differences & des Flu-

Fluxions, puiſque j'en avois fait voir l'utilité publiquement avant la publication de ce Livre. Cet Artifice particulier de *Maximis & Minimis* n'eſt point néceſſaire, quand il s'agit ſimplement d'une grandeur (car alors la Methode de M. *Fermat* perfectionée par les nouveaux Calculs ſuffit) mais quand il s'agit de toute une Figure qui doit faire le mieux un effect demandé, il faut autre choſe.

M. *Newton* hazarde ici une accuſation, mais qui va tomber ſur lui-même. Il pretend que ce que j'ai écrit pour lui à M. *Oldenbourg* en 1677. eſt un déguiſement de la Methode de M. *Barrow*. Mais comme M. *Newton* avoue dans la *Page* 253. & 254. de la premiere Edition de ſes Principes, *me ipſi* (tunc) *Methodum communicaſſe à Methodo ipſius vix abludentem præterquam in verborum & notarum formulis*; il s'enſuivra que ſa Methode auſſi n'eſt qu'un déguiſement de celle de M. *Barrow*.

Je croi que lui & moi nous ſerons aiſément quites de cette accuſation: car une infinité de gens liront le Livre de M. *Barrow*, ſans y trouver nôtre Calcul. Il eſt vrai que feu M. *Tſchirnhaus*, qui s'apperçût un peu tard de l'avantage de ce Calcul, prétendoit qu'on

qu'on pouvoit arriver à tout cela par les Methodes de M. *Barrow* : comme *l'Abbé Catelan*, François, pretendit que même l'Analyſe de Deſcartes ſuffiloit pour toutes ces choſes: mais il étoit plus aiſé de le dire que de le montrer.

Cependant ſi quelqu'un a profité de M. *Barrow*, ce ſera plûtôt M. *Newton*, qui a étudié ſous lui, que moi, qui (autant que je puis m'en ſouvenir) n'ai veu les livres de M. *Barrow* qu'à mon ſecond Voyage d'Angleterre ; & ne les ai jamais lûs avec attention, parce qu'en voyant le livre je m'apperçûs que par la conſidération du Triangle Characteriſtique (dont les Côtez ſont les Elemens de l'Abſciſſe, de l'Ordonnée & de la Courbe) ſemblable à quelque Triangle aſſignable; j'étois venu comme en me jouant aux Quadratures, Surfaces & Solides, dont M. *Barrow* avoit rempli un Chapitre des plus conſiderables de ſes Leçons, Outre que je ne ſuis venu à mon Calcul des Differences dans la Geometrie, qu'après en avoir vû l'uſage (mais moins conſiderable) dans les Nombres: comme mes premieres Lettres dans le *Commercium Epiſtolicum* le peuvent inſinuer. Il ſe peut que M. *Barrow* en ait plus ſçu qu'il n'en a dit dans ſon livre, & qu'il ait donné

donné des Lumieres à M. *Newton* que nous ne ſavons pas. Et ſi j'étois ſemblable à certains temeraires, je pourrois aſſürer ſur de ſimples ſoubçons, ſans autre fondement, que le Calcul des Fluxions de M. *Newton*, quel qu'il puiſſe être, lui a été enſeigné par M. *Barrow*.

On peut bien juger que lors que j'ai parlé en 1676. des Problemes qui ne dépendoient, ni des Equations, ni des Quadratures, j'ai voulu parler des Equations telles qu'on connoiſſoit alors dans le monde; c'eſt-à-dire, des Equations de l'Analyſe ordinaire. Et on le peut juger de ce que j'ajoute les Quadratures comme quelque choſe de plus que ces Equations. Mais les Equations Differentielles vont au de là même des Quadratures; & l'on voit bien que j'entendois même parler des Problemes qui vont à ces ſortes d'Equations inconnuës alors au Public. Cette objection ſe trouvoit deja dans les remarques au *Commercium*; mais je n'avois point crû que M. *Newton* étoit capable de l'employer.

Je juge par un endroit de ma Lettre du 27. d'Août 1676. (*pag.* 65. du *Commercium Epiſtolicum*) que je devois déja avoir alors l'ouverture du Calcul des Differences; car j'y dis d'avoir reſolu d'a-

d'abord par une certaine Analyſe (*certa Analyſi ſolvi*) le Probleme de M. de *Beaune* propoſé à M. Deſcartes. Cette Analyſe n'étoit que cela. On le peut reſoudre ſans cela ; & je crois que Monſieur *Huygens* & Monſieur *Barrow* l'auroient donné au beſoin, comme beaucoup d'autres choſes ; mais ſelon ma maniere de noter, ce n'eſt qu'un jeu. Je trouve une petite faute (dans cette page) : il y a *ludus naturæ* au lieu de *hujus naturæ* ; mais cette faute étoit ancienne, & ſe devoit deja trouver dans la copie de ma Lettre envoyée à M. *Newton*, car il y répond (dans la Lettre du 24. d'Octobre 1676. *pag.* 86. du *Commercium*:) *Hos caſus vix numeraverim inter ludos naturæ* *. Je n'avois point entendu ce qu'il vouloit dire, mais à preſent je voi l'origine de la mépriſe.

Je ne ſaurois dire aujourd'hui ſi j'ay remarqué le paſſage de M. *Wallis*, où il dit que M. *Newton* ſavoit deja la Methode des Fluxions en 1666. Mais quand je l'aurois remarqué, je l'aurois laiſſé

* Cette faute ſe trouve dans le III. Tome des *Oeuvres Mathematiques* de M. *Wallis*, page 633. & 645. Elle aura paſſe de là dans le *Commercium*.

paſſer apparemment ; étant fort porté alors à croire M. *Newton* ſur ſa parole. Mais ſon procedé m'a forcé d'être plus circonſpect à cet égard.

M. *Newton* dit que je l'ai accuſé d'être plagiaire. Mais où eſt-ce que je l'ai fait ? Ce ſont ſes Adherens qui ont paru intenter cette accuſation contre moi, & il y a connivé. Je ne ſai pas s'il adopte entierement ce qu'ils ont publié : mais je conviens avec lui, que la malice de celui qui intente une telle accuſation ſans la prouver, le rend coupable de calomnie.

Il finit ſa Lettre en m'accuſant d'être l'Aggreſſeur, & j'ai commencé celle-ci en prouvant le contraire. Il ſera fort aiſé de vuider ce point préliminaire. Il y a eu du meſentendu, mais ce n'eſt pas ma faute. Au reſte je ſuis avec zele,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obeïſſant
Serviteur,

LEIBNIZ.

Hanover, ce 9. d'Avril 1716.

APOS-

APOSTILLE.

VOus avez donné, Monſieur, la ſolution d'un Problême que les Partiſans de M. *Newton* n'avoient point trouvée juſqu'ici : car vous avez trouvé le moyen de me faire répondre en m'envoiant une Lettre de M. *Newton* lui-même. Après cela vous n'aviez pas beſoin de me faire des exhortations là deſſus. Si la Queſtion avoit été ſeulement lequel de nous deux, de M. *Newton* ou de moi, a trouvé le premier le Calcul en queſtion ; je ne m'en mettrois point en peine. Auſſi eſt-il difficile de décider ce que l'un ou l'autre peut avoir gardé *in petto*, & combien long-tems. Mais un Adherent de M. *Newton* a prétendu que je l'avois apris de lui; & depuis il a paru plus probable à quelques autres, & même à M. Bernoulli, que la maniere de calculer que M. *Newton* a publiée dans les Oeuvres de M. *Wallis* a été fabriquée à l'imitation de mon Calcul des Differences deja publié. Il n'y a pas la moindre trace, ni ombre du Calcul des Differences ou Fluxions dans toutes les anciennes Lettres de M. *Newton* que j'ai vûës : excepté dans celle qu'il a écrite le 24 d'Octobre 1676 ; où il n'en a par-

parlé que par enigme (1) : & la ſolution de cette enigme qu'il n'a donnée que dix ans après, dit quelque choſe, mais elle ne dit pas tout ce qu'on pourroit demander. Cependant, prevenu pour M. *Newton*, j'ai eu autre fois la condeſcendance d'en parler, comme ſi elle diſoit preſque tout: & c'eſt après moi que d'autres en ont parlé de même. Mon honneteté a été mal reconnuë.

Vous me dites, Monſieur, que M. *Jones*, a publié une de mes Lettres à M. *Newton*: aiez la bonté de m'aprendre où (2.)

C'eſt aller un peu vite, que de dire, que mon Probleme a été reſolu fort aiſément. Je croi qu'il n'a point été reſolu du tout. Car de donner quelques cas faciles, comme dans les Coniques, & de ſe reſtraindre au cas de la ſoutangeante &c; ce n'eſt pas faire grand choſe. M. *Bernoulli* l'a reſolu par une methode générale. On fixe aſſez l'idée en diſant, qu'il s'agit généralement de toutes ſortes de lignes qui ne different entr'elles dans leurs conſtructions que par les changemens d'une ſeule

(1) *Commerc. Epiſt.* p. 86.

(2.) M Leibniz confond ici le Traité de M. Newton *de Analyſi* &c, publié par M. *Jones*; avec la Lettre de M. *Leibniz* à M. *Newton*, écrite en 1693. Voyez ci-deſſus p. 13.

ſcule droite conſtante dans la ligne, & changeant de ligne en ligne. Prenez telle ligne qu'il vous plaira, vous aurez d'abord par cette methode une ſuite d'infinité d'autres.

Je m'etonne, Monſieur, que vous dites qu'*avant que de parler de la Philoſophie de M.* Newton, *il faut convenir de la methode de philoſopher.* Eſt-ce qu'il y a une autre Logique à Londres qu'à Hanover? Quand on raiſonne en bonne forme ſur des faits bien averez, ou ſur des Axiomes indubitables; on ne manque pas d'avoir raiſon. Si les ſentimens de M. *Newton* ſont meilleurs qu'on n'a dit; tant mieux: je ſerai toujours bien aiſe de lui rendre juſtice.

Je voi bien que vous n'avez pas encore eu le loiſir, Monſieur, de toucher à rien de tout ce que j'avois eu l'honneur de vous écrire; excepté ce qui regarde M. *Newton.* J'aurois ſouhaité d'aprendre quelques nouvelles de M. *Wren* & de quelques autres excellents hommes. Mais je ne puis vous les demander qu'en grace: & chacun eſt le maître des graces qu'il veut faire. Cependant ſi vous en aprenez quelque choſe, ou quelques autres Particularitez de Doctrine, que vous voudriez bien me communiquer, comme vous me le faites eſperer, je vous ſupplie de ne me point remettre juſqu'à l'arrivée de M. le

Baron Diſcau en Angleterre, pour m'en fait part; puiſque tous les Ordinaires me peuvent apporter l'honneur de vos Ordres: & vous voyez que je n'attends pas le retour de M. Diſcau de Pologne, pour vous répondre.

Je croi de vous avoir dit, Monſieur, que le Regne de Charles II. (au moins dans ſa premiere moitié) me paroiſſoit le ſiécle d'or des Sciences en Angleterre. Il ſemble que je vous ai paru comme ce vieillard d'Horace, *laudator temporis acti*; & que vous avez voulu me redreſſer là deſſus, en diſant que *les Sciences & les Arts fleuriſſent à preſent à Londres plus que jamais*. Vous m'obligerez fort ſi vous me le faites connoître: car j'en ſerai ravi. Mais des gens mieux informez que moi, m'ont avoüé que depuis quelque tems on s'étoit trop attaché à *i ghiribizzi della Politica*, & aux Controverſes de Religion. Je voudrois voir revivre un Prince Robert, dans les Mécaniques; un M. Boyle, dans la Chymie; un M. Hook, dans les Obſervations du Microſcope; un M. Sydenham, ou M. Liſter, dans celles de la Medecine; un M. Ray, dans la Botanique, & ainſi des autres. Et quand M. Wren, M. Newton, M. Flam-

Flamſteed, M. Halley, M. Sloane, M. Woodward, & M. Wotton, ne ſeront plus, je ne ſai ſi les gens qui paroiſſent à préſent les pourront remplacer. Il ſemble que preſque tous les Adherens de M. Newton ne ſont à preſent que Copiſtes; & que les plus aigres le ſont le plus. Mais quand les préſentes paſſions qui diviſent la Nation ſeront appaiſées, j'eſpere que les eſprits, encouragez par le ROI, & par le PRINCE (pour ne rien dire de la PRINCESSE) reprendront leur ancien luſtre.

J'ai peur que ma Lettre précedente ſur le ſyſteme de M. Nigreſoli, vous aura donné auſſi peu de contentement, que le Syſtême même; puiſque vous n'en dites rien d'avantage. Mais j'ai toûjours voulu vous marquer mon zele.

Vous voyez que l'*Apoſtille* eſt pour vous, Monſieur : & la *Lettre* eſt plûtôt pour M. *Newton* ; à l'exemple de celle qu'il vous a écrite.

LETTRE *de M.* LEIBNIZ *à M.* REMOND.

Hanover ce 9. d'Avril 1716.

MONSIEUR.

JE prends la liberté de vous envoyer les Pieces d'un Procès nouveau ou renouvellé, puiſque vous avez eu la bonté de vous intereſſer pour moi. M. l'Abbé Conti, qui avoit fait des démarches de Mediateur, m'a envoyé maintenant un Cartel de Defi de la part de M. Newton. Je reponds à la Lettre de l'un & de l'autre, par la *Lettre*, & par l'*Apoſtille* cijointes: c'eſt-à-dire, à M. *Newton* dans la Lettre, & à M. l'Abbé dans l'*Apoſtille*; & je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous & vos amis, & particulierement

M.

M. l'Abbé Varignon (& d'autres perſonnes de l'Academie Royale des Sciences, à qui il en voudra faire part) en ſoient informez. Je vous ſupplie de garder la copie des Lettres de M. l'Abbé & de M. Newton, & d'envoyer ma Réponſe à M. Abbé. Vous voyez bien, Monſieur, pourquoi j'ai voulu me ſervir de la voie de la France, au lieu de répondre directement d'ici. Si vous croyez, Monſieur, que cette Réponſe vaille la peine qu'on en garde auſſi une copie; cela dépend de votre jugement. Mais je ne voudrois pas qu'on imprimât rien ſans mon conſentement. Je ne fais point d'autres reflexions ſur ces Lettres; on en fera aſſez ſans moi.

J'ai pris la liberté de vous dire dernierement, Monſieur, que je ſouhaiterois que l'Academie Royale des Inſcriptions vît mon Diſcours de *Origine Francorum* (1), & que je voudrois que cela ſe fît avant qu'on en parlât dans les Memoires de Trevoux. Je laiſſe la diſpoſition de cela à vos bontez.

(1) On trouvera ce Diſcours en François dans le *Lettres & Opuſcules de M. Leibniz*, qui font partie de ce Recueil.

Il y a deja du tems, Monſieur, que je vous ai envoyé mon Sentiment ſur le Livre fait contre le Pere Malebranche (1): peut-être que les Reverends Peres Jeſuites, auſſi bien que les Amis de ce Pere ne ſeront point fachez de le voir. Ce que j'ai crû conforme à la verité m'a fait prendre le parti du milieu.

Au reſte, je me rapporte à ma precedente, & je ſuis avec zele, Monſieur, Votre &c.

P. S. Je vous envoye la Lettre à M. l'Abbé Conti *ſub ſigillo volante*, & il n'eſt point neceſſaire que vous la fermiez. Je veux bien qu'on ſache que vous l'avez vûë, Monſieur, & que je ſuis bien aiſe que vous en ſoyez informé.

(1.) Voyez la Lettre de M. Leibniz du 4 de Novembre 1715, dans les *Lettres & Opuſcules de M. Leibniz.*

REMARQUES de M. le Chevalier NEWTON sur la Lettre de M. LEIBNIZ à M. l'Abbé CONTI.

MOnsieur *Leibniz*, dans sa Lettre du 29. *Decembre* 1711. a justifié le passage des Actes de *Leipsic* du mois de *Janvier* 1705. pag. 34 & 35. & par-là il se l'est approprié; à present il tache vainement de l'adoucir, prétendant que les mots, *adhibet semperque adhibuit*, sont interpretez malignement par le mot *substituit*. Mais dans l'interpretation qu'il voudroit y donner, il supprime la force des termes *igitur*, & *quemadmodum*; dont le premier fait que les mots *semperque adhibuit*, sont une consequence de ce qui precede, & dont le dernier les rend équivalens à *substituit*: cette omission étant rétablie, le sens qu'il tache de donner presentement à ces paroles ne sauroit subsister. J'ai donc eu raison de dire qu'il avoit formé une accusation contre moi. Dans les deux Lettres qu'il écrivoit au

Docteur *Sloane*, dont l'une eſt du 4. *Mars*, & l'autre du 29 *Decembre* 1711, il preſſa la Societé Royale de condamner le Docteur *Keill*, & voulut m'obliger à declarer mon opinion avant que j'euſſe pris aucun parti dans cette affaire. Voici les termes de la ſeconde Lettre : *itaque veſtræ æquitati committo, an non coercendæ ſint vanæ & injuſtæ Keillii vociferationes, quas ipſi Newtono Viro inſigni & geſtorum optime conſcio improbari arbitror ; ejuſque ſententiæ ſuæ libenter daturum indicia mihi perſuadeo.* Ces termes ſont très-civils, mais le ſens en eſt, qu'il faut ou que je condamne le Docteur *Keill*, ou que je m'attende à avoir querelle avec M. Leibniz, comme cela eſt arrivé. C'eſt donc lui qui eſt l'Aggreſſeur. Car on ſait très-bien dans ce païs, que j'ai toujours cherché à éviter ces diſputes, juſqu'à ce qu'on m'ait forcé d'y entrer, auſſi-bien que la Societé Royale.

Dans ſa Lettre du 4. *Mars* 1711. N. S. il a preſſé la Societé Royale de condamner le Docteur *Keill* avant que d'entendre les deux parties; & lors que M. *Keill* a donné ſes raiſons, Monſieur *Leibniz* a refuſé d'y répondre, & prétendu qu'il y avoit de l'injuſtice à vouloir exiger une

une réponſe de lui : & cependant il s'eſt obſtiné à demander que l'on condamnât Monſieur *Keill* (1). Ce fut ce procedé de Monſieur *Leibniz* qui obligéa la Societé à faire aſſembler un Committé de leurs membres, pour examiner tous les vieux Ecrits qui pouvoient avoir relation à cette affaire, & pour en faire un raport. Si on a fait cette demarche à ſon inſceu, ç'a été ſa propre faute. Quels égards meritoit un homme qui vouloit l'emporter de hauteur ſur la *Societé*, & qui declaroit qu'on ne pouvoit ſans injuſtice s'attendre qu'il defendit ſa candeur, & qu'il plaidât ſa cauſe devant elle? Si on ne lui a pas donné lieu de marquer les perſonnes qu'il auroit ſouhaité qui fuſſent exceptées du Committé, ça été ſimplement parce qu'il refuſoit de ſe juſtifier; parce qu'on avoit une Authorité ſuffiſante pour faire aſſembler un Committé ſans ſon conſentement, & qu'il n'avoit aucun droit de former des difficultez ſur la conduite qu'on avoit priſe pour être inſtruit des faits. Si on n'a pas encore prononcé de jugement contre lui, c'eſt parce que le Committé n'étoit pas une aſſemblée de Jurez, & que la *So-*

 cieté

(1) Voyez le *Commercium Epiſtolicum* pag 110. 118. 119.

cieté Royale n'eſt pas une Cour de Judica-ture. Le Committé s'eſt contenté d'examiner les Lettres & les autres vieux Ecrits, il a porté ſon Jugement ſur cela ſeul, & a laiſſé à Monſieur *Leibniz* une pleine liberté de ſe juſtifier, s'il le pouvoit. Il ſuffit que la *Societé Royale* ait fait imprimer le raport de leur Committé, avec les Ecrits qui en étoient le fondement, & que Monſieur *Leibniz*, dans trois ans & quatre mois qui ſe ſont écoulez depuis cette Impreſſion (2), n'ait pas pû produire une ſeule preuve contre Monſieur *Keill*.

Monſieur *Leibniz* dit que la *Lettre* que j'appelle *diffamatoire*, n'étant pas plus piquante que ce qui a été publié contre lui, je n'ai aucune raiſon de m'en plaindre. Mais ce qu'il y a de piquant dans cette Lettre conſiſte en accuſations & en reflexions injurieuſes, & entierement deſtituées de preuves: laquelle maniere d'écrire a toujours été regardée comme très-indigne, & comme n'étant employée qu'à ſoutenir les mauvaiſes cauſes. Si le *Commercium* eſt piquant, il l'eſt par raport à des faits

(2.) M. Newton a écrit ces *Remarques* au mois de May 1716; & le *Commercium Epiſtolicum* avoit paru a la fin de Decembre 1712.

faits qu'il eſt permis & juſte de raporter. La Lettre a été publiée d'une maniere clandeſtine & inſidieuſe, comme le ſont ordinairement les Ecrits *diffamatoires* ; ſans le nom ni de l'Auteur ni du *Mathematicien*; qui a écrit la Lettre que celle-là contient; ni de l'Imprimeur ; ni de la Ville où l'impreſſion s'eſt faite : & elle avoit été imprimée plus de deux ans, avant qu'on nous eut appris que le Mathematicien, Auteur de la Lettre inſerée dans celle dont il s'agit, étoit Monſieur *Jean Bernoulli*. A l'égard du *Commercium*, il a été imprimé ouvertement à *Londres* par ordre de la *Societé Royale*.

Le Mathematicien auquel Monſieur *Leibniz* en a appellé du procedé de la *Societe Royale*, a été nommé par moi *Mathematicien* ou *prétendu Mathematicien*; non pour abbaiſſer le ſavoir de Monſieur *Bernoulli*, mais parce que ce même Mathematicien dans la Lettre du 7. de *Juin* 1713, cite Monſieur *Bernoulli* en tierce perſonne. Mais Monſieur *Leibniz* faiſant reimprimer cette Lettre en dernier lieu, a ſupprimé la citation, & nous apprend que le Mathematicien étoit Monſieur *Bernoulli* lui-même. Ainſi je ne ſai lequel des deux on en doit croire, ou du Mathematicien,

ou

ou de Monſieur *Bernoulli*. Monſieur *Bernoulli* tient de M. Leibniz la Methode differentielle; il eſt le chef de ſes Diſciples; il a pris le parti de ſon Maître dans le Journal de Leipſic, avant que d'avoir vû le *Commercium Epiſtolicum*: il étoit donc dans ce tems-là *homo novus & rerum anteactarum parum peritus*, ce que Monſieur *Leibniz* avoit reproché à Monſieur *Keill*. Ce qu'il a écrit depuis ce tems-là, n'a été que pour ſa propre defence, & tout ſon ſavoir en Mathematique n'empeche pas qu'il ne ſoit devenu partie, dans cette Diſpute. Il n'en peut donc pas être juge deſintereſſé.

M. Leibniz ſe plaint que le Committé s'eſt écarté du but, en ſe jettant ſur l'examen des Suites infinies: mais il devoit conſiderer, que les deux Methodes dont je me ſers, ſont deux branches d'une Methode générale d'Analyſe. Je les ai jointes enſemble dans mon Traité de l'Analyſe envoyé par le Docteur Barrow à M. Collins en 1669; je les ai entremêlées dans le Traité que j'écrivis en 1671. comme j'en ai averti dans mes Lettres du 10. *Decembre* 1672. & du 24. *Octobre* 1676. Dans ma Lettre du

13.

13. *Juin* 1676, j'ai dit que ma Methode des Suites s'étendoit preſque à tous les Problemes, mais qu'elle ne devenoit pas générale ſans l'aide d'autres Methodes; entendant par là, comme je m'en explique dans la Lettre ſuivante, la Methode des Fluxions & la Methode des Suites arbitraires. A preſent vouloir me ravir ces deux autres Methodes, c'eſt me reſtraindre à la Methode des Suites, & me reduire à une Methode qui n'eſt pas générale. Dans ma Lettre du 24. *Octobre* 1676, j'appelle toutes ces Methodes priſes enſemble, ma Methode générale; comme on le peut voir dans le *Commercium Epiſtolicum* pag. 86. ligne 16. Et s'il a plu à Monſieur *Leibniz* de mettre en pieces ma Methode générale, & tantôt de m'en prendre une partie, & tantôt une autre, & par-là de tronquer le reſte; il a donné une juſte occaſion à la *Societé Royale* d'examiner le tout enſemble. Il eſt auſſi à remarquer qu'il ſe rend perpetuellement témoignage à lui-même: mais c'eſt la coûtume d'examiner la validité des Témoins.

Il repréſente que le Committé de la *Societé Royale* a omis pluſieurs choſes qui faiſoient contre moi, & a fait imprimer tout ce qui pouvoit être tourné contre lui

lui par des gloſes forcées. Pour prouver cela, il produit dans ſa Lettre penultiéme un exemple de mon ignorance, lequel il dit avoit été omis par le Committé; mais il avouë à preſent qu'il n'a pas été omis, & que ce n'a été que par mépriſe qu'il l'avoit aſſuré. Mais en récompenſe il a un autre exemple à citer, c'eſt que, dans une de mes Lettres à Monſieur *Collins*, je confeſſe ne pouvoir trouver les ſeconds Segments des Spheroïdes, lequel paſſage il dit n'avoir point été inſeré dans le *Commercium*. Si ce paſſage avoit êté véritablement omis, je croi qu'il n'en eut été que mieux; puis qu'il ne fait rien à la choſe en queſtion: mais bien loin d'avoir été omis, Monſieur *Collins* dans une de ſes Lettres à Monſieur *Jaques Gregory* du 24. *Decembre* 1670. & dans une autre écritè à Monſieur *Beriet* du 21. *Février* 1671. toutes deux imprimées dans le *Commercium* pag. 24. 26. marque que ma Methode s'étendoit aux ſeconds Segments des Solides engendrez par Rotation. Monſieur *Oldenburg* avoit marqué la même choſe à Monſieur *Leibniz*, dans une Lettre à lui écrite du 8. *Decembre* 1674. comme on le peut voir dans le *Commercium* pag. 39. Ainſi il paroît que Monſieur *Leib-*

Leibniz a accuſé le Committé de la Societé Royale, ſans être ſûr de la verité de ſon accuſation: ce qui eſt une très-grande temerité, pour ne rien dire de plus fort. Le Committé étoit ſi éloigné d'agir injuſtement par raport à Monſieur *Leibniz*, qu'il a bien voulu ſe taire ſur l'ignorance qu'il avoit de la Geometrie dans ce tems-là, & omettre pluſieurs faits qui lui auroient été deſavantageux; tels ſont les deux Lettres que j'avois alors par devers moi (1) comme auſſi le Paragraphe de la Preface du 1. Tome des Oeuvres Mathematiques de *Wallis* (2). Ils auroient pû remarquer auſſi que la Copie d'une Lettre de *Gregory* du 5. *Septembre* 1670. fut envoyé à Monſieur *Leibniz* aù mois de *Juin* 1676, dans un Recuëil des Lettres de Gregory.

Le Committé affirme dans ſon Raport, que tout ce qui avoit relation à l'affaire qu'il étoit charge d'examiner, avoit été extrait des Lettres, des Regiſtres & autres vieux Ecrits, leſquels il regardoit comme fidelles & authentiques. Monſieur *Leibniz*

(1) Ces deux Lettres écrites à M. *Newton* par Meſſieurs *Leibniz* & *Wallis*, en 1693. & 1695. ſe trouvent dans l'*Appendix* qui ſuit ces *Remarques*.

(2) Ce Paragraphe ſe trouve auſſi dans l'*Appendix*. C'eſt le même paſſage dont parle M. *Leibniz*, ci deſſus p. 65.

Leibniz les accuſe de n'avoir pas donné les Lettres entieres, tant ſur ce qui regardoit l'affaire en queſtion, que ſur ce qui n'y avoit aucun raport: comme s'il n'étoit pas permis de citer ou tranſcrire un paſſage d'un Livre ſans tranſcrire le Livre tout entier. Il ſe plaint donc que le *Commercium Epiſtolicum* n'eſt pas à beaucoup près aſſez étendu: mais quand il faut qu'il y réponde, il ſe plaint qu'il l'eſt trop, & qu'il demanderoit une réponſe du même volume. A ce compte il faut écarter toutes les Pieces authentiques du Procès, pour faire degenerer la queſtion en conteſtations frivoles ſur la Philoſophie, & ſur d'autres matieres qui ne ſont rien à la choſe. Il faut que le grand Mathematicien, qui dans la Lettre du 7. *Juin* 1713. adreſſée à Monſieur *Leibniz* cache ſon nom, afin de mieux paſſer pour juge deſintereſſé; il faut dis-je, que ce grand Mathematicien ſe demaſque à preſent, prene parti dans la diſpute, & qu'il envoye un deffi à tous les Mathematiciens d'*Angleterre* par l'entremiſe de Monſieur *Leibniz*: comme ſi un Duel, ou peut-être une Bataille entre ce qu'il appelle mes Enfans perdus & cette Armée de Diſciples, dont il ſe vante, étoit une voye plus propre pour decider qui

qui a raiſon dans cette Diſpute, qu'un appel fait à d'anciens & authentiques Manuſcrits ; & qu'il faliut qu'à l'avenir les Mathematiques fuſſent remplies des proueſſes d'une Chevalerie Errante ; au lieu de Raiſons & de Demonſtrations.

Monſieur *Leibniz* avouë que lors qu'il étoit à *Londres* pour la ſeconde fois, il vit quelques unes de mes Lettres entre les mains du Monſieur *Collins* ; & entr'autres, celles qui regardent les Suites : & il fait mention de deux de ces Lettres en particulier, ſavoir de celle dont la date eſt du 24. *Octobre* 1676. & de celle où il dit que je confeſſe mon ignorance ſur les ſeconds Segments. Par conſequent il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne ſouhaitât voir ſur tout la Lettre qui contenoit mes Suites principales, particulierement celles qui regardoient la maniere de trouver l'*Arc* par le moyen du *Sinus*, & le *Sinus* par le moyen de l'*Arc*, & la Demonſtration de ces Suites : laquelle Lettre peu de mois auparavant il avoit prié Monſieur *Oldenburg* d'obtenir pour lui de Monſieur *Collins*, & qui a pour titre, *Analyſis per æquationes numero terminorum infinitas.* Cependant il nous dit, qu'il ne ſait point dans quel endroit j'ai appliqué la Methode

de

de des Fluxions, & qu'il n'en trouve rien dans le *Commercium Epiſtolicum*, où cette *Analyſe* auſſi bien que mes Lettres du 10. *Decembre* 1672. du 13. *Juin* 1676. & du 24. *Octobre* 1676. ſe trouvent inſerées. Je m'imagine qu'il veut dire qu'il n'y trouve pas cette Methode, parce qu'il n'y trouve aucune Lettre pointée. Par la même maniere de raiſonner, lui & Monſieur *Bernoulli* peuvent conclure, qu'ils ne trouvent rien de la Methode des Fluxions dans l'Introduction à mon Livre des *Quadratures*.

Il dit auſſi qu'il ne voit point où j'ai expliqué la Methode que je m'attribuë, qui eſt de prendre des Suites arbitraires. Mais s'il lui plait de regarder à la page 56. & à la 86. du *Commercium Epiſtolicum*, il verra que je poſſedois cette Methode dans l'année 1676. & même cinq ans auparavant Il peut avoir vû dans le Second Volume des Oeuvres du Docteur *Wallis*, page 395. lin. 32. que cette Methode n'a pas beſoin d'une explication plus ample que celle que j'en donne, & qui eſt là rapportée. Je ne diſconviens pas que Monſieur *Leibniz* ne l'ait pû trouver de lui-même, mais ç'a été depuis moi ; & on ſait que

les

les ſeconds Inventeurs n'ont pas de droit à l'Invention.

Il pretend que dans mon Livre des *Principes* pag. 252. & 254. je lui ai paſſé qu'il tenoit indépendement de moi l'invention du Calcul Differentiel; & que de m'en attribuer préſentement l'invention à moi même, c'eſt revoquer la conceſſion que je lui ai faite. Mais dans le Paragraphe qu'il cite, je ne trouve pas un ſeul mot qui le favoriſe. Tout au contraire, j'y repreſente que j'avois donné avis de ma Methode à Monſieur *Leibniz*, avant qu'il m'eut donné avis de la ſienne; & je le mets dans l'obligation de prouver qu'il eut trouvé la Methode avant la date de ma Lettre, c'eſt à-dire huit mois pour le moins avant la date de la ſienne. De plus en renvoyant, comme je fais, aux Lettres que nous nous étions écrites Monſieur *Leibniz* & moi, dix ans auparavant; j'ai laiſſé aux Lecteurs à conſulter ces Lettres q.i peuvent ſervir à expliquer le Paragraphe en queſtion. Car ils pouvoient voir par ces Lettres que cinq ans avant qu'elles fuſſent écrites, c'eſt-à-dire en 1671. j'avois compoſé un Traité de cette Methode & de la Methode des Suites, jointes enſemble. Ainſi ce Paragraphe qu'il cite de mon Livre, donne ſuf-

fi-

fiſamment à entendre en peu de mots, ce qu'on doit penſer ſur ce ſujet ; le but du Livre n'étant pas de diſcuter cette matiere.

Il dit que lors qu'il étoit à *Londres* pour la premiere fois, ce qui fut dans les mois de *Janvier* & de *Février* 1673 il ne ſavoit rien des Suites infinies ni de la *Geometrie avancée* ; & même qu il n'avoit oint la connoiſſance de Monſieur *Collins*, comme on l'a *feint malicieuſement*. Mais qui l'a feint, ou quelle neceſſité il y avoit de le feindre, c'eſt ce que j'ignore. Dans ce tems là le Docteur *Pell* lui avoit parlé de la Suite de *Mercator* pour la Quadrature de l'*Hyperbole* ; il emporta à *Paris* le Livre de *Mercator*, quoi qu'il n'entendit pas encore la *Geometrie avancée*, & ceux à qui Monſieur *Collins* avoit communiqué mes Suites & celles de *Gregory*, avoient pû lui en parler, & les lui communiquer auſſi, ſans qu'il connut Monſieur *Collins*.

Il dit qu'à ſon arrivée de *Londres* à *Paris*, ſes premieres Lettres roulerent ſur d'autres ſujets que la Geometrie, ce qui dura juſqu'à ce que Monſieur *Huygens* l'eut inſtruit de ces matieres; qu'il

qu'il trouva la *Quadrature arithmetique* du Cercle vers la fin de l'année 1673. ; qu'il commença à en écrire à M. *Oldenburg* l'année ſuivante ; que peu de tems après il trouva la Methode generale d'une Suite arbitraire, & le *Calcul Differentiel* dans l'année 1676. l'ayant deduit de la Suite des Nombres dont on conſidere les differences; & que dans ſa Lettre du 27. *Août* 1676. par les Mots *certa Ana'yſi* il faut entendre l'Analyſe differentielle. Mais n'ai-je pas un droit égal de me rendre témoignage à moi-même, & d'aſſurer que j'ai inventé les Methodes des Suites & des Fluxions dans l'année 1665.; que je les ai pouſſées plus loin dans l'année 1666.; qu'à préſent j'ai entre les mains pluſieurs papiers Mathematiques écrits en 1664. 1665. & 1666. dont quelques-uns ſont avec date, parmi leſquels il s'en trouve un, dont la date eſt du 13. *Novembre* 1665. lequel contient la directe Methode des Fluxions en ces termes :

Prob. *Etant donnée une Equation exprimant la relation de deux ou pluſieurs lignes* x, y, z, &c. *décrites dans le même tems, par deux ou pluſieurs Mobiles* A, B, C, &c. *trouver la relation de leurs Viteſſes.* p, q, r, &c.

„ SOLUTION. Mettez tous les „ termes d'un ſeul coté de l'Equation, en „ ſorte qu'ils ſoient égaux à Zero; mui- „ tipliez chaque Terme par autant de fois „ $\frac{p}{x}$ que x a de Dimenſions dans ce Ter- „ me; Secondement, multipliez chaque „ Terme par autant de fois $\frac{q}{y}$ que y a de „ Dimenſions dans ce Terme; troiſiéme- „ ment, multipliez chaque Terme par „ autant de fois $\frac{r}{z}$ que z a de Dimen- „ ſions dans ce Terme, *&c.* & la ſomme „ de ces Produits ſera égal à Zero: la- „ quelle Equation donne la relation de p, „ q, r, &c.

Je puis ajouter que cette Solution y eſt illuſtrée par pluſieurs Exemples; qu'elle y eſt demontrée, & qu'elle y eſt appliquée à des Problemes qui regardent les Tangentes & les Curvatures des Courbes: Qu'un autre papier, dont la date eſt du 16. *May* 1666. contient en ſept Propoſitions une Methode generale de reſoudre les Problemes qui regardent le mouvement, & que la derniere de ces Propoſitions eſt la même que le Probleme mentionné ci-deſſus, daté le 13. *Novembre* 1665. Que

dans

dans un petit Traité écrit au Mois de *Novembre* 1666. les dites ſept Propoſitions ſont encore repetées, avec cette difference, que la ſeptiéme y eſt pouſſée juſques là que de n'être point arretée par les fractions ou les Quantitez ſourdes, ni même par celles qu'on appelle à preſent Tranſcendantes; Qu'une huitiéme Propoſition eſt ajoûtée à ce Traité, contenant la Methode Inverſe des Fluxions, telle que je l'avois en ce tems-là; c'eſt-à-dire, autant qu'elle peut dépendre de la Quadrature des Figures curvilignes, des trois Regles ſur leſquelle eſt fondée mon Analyſe *per Æquationes numero terminorum infinitas*; & de la plûpart des autres Theoremes contenus dans le *Scholium* de la dixiéme Propoſition de mon Livre des Quadratures, Que dans ce Traité, lors que l'Aire provenante de quelqu'un des Termes de l'Ordonnée ne peut pas être exprimée par l'Analyſe vulgaire, elle eſt repreſentée en écrivant le Symbole ▭ au devant de ce Terme: par Exemple: ſi l'Abſciſſe eſt x, & l'Ordonnée $ax - b + \frac{bb}{a+x}$, l'Aire totale eſt $\frac{1}{2}axx - bx + \square \frac{bb}{a+x}$; Que dans ce Traité je me ſuis quelquefois ſervi de

Lettres marquées d'un ſeul point, pour denoter des Quantitez qui envelopoient des Fluxions premieres; & quelquefois des mêmes Lettres marquées de deux points pour des Quantitez qui envelopoient des Fluxions ſecondes; Qu'un Traité plus ample que j'avois écrit en 1671., & mentionné dans ma Lettre du 24. *Octobre* 1676. étoit fondé ſur ce petit Traité, & commençoit par la reduction des Quantitez finies en Suites convergentes, & par la Solution de ces deux Problemes. 1. *Relatione Quantitatum fluentium inter ſe data, Fluxionum relationem determinare.* 2. *Expoſita æquatione Fluxiones Quantitatum involvente, invenire relationem Quantitatum inter ſe*: Et que lors que j'écrivois ce Traité, j'avois rendu mon Analyſe ſi univerſelle, par le moyen de la Methode des Suites, & de la Methode des Fluxions jointes enſemble, qu'elle s'étendoit à preſque toute ſorte de Problemes: ce que j'ai mentionné dans ma Lettre du 13. de *Juin* 1676; & que c'eſt là cette Methode que que j'avois décrite dans ma Lettre du 10. *Decembre* 1672.

Dans l'année 1684. M. *Leibniz* publia ſeulement les Elemens du Calcul Differentiel, qu'il appliqua à quelques Queſtions

ſur

ſur les Tangentes, & à quelques autres qui regardent la Methode *de Maximis & Minimis*, comme *Fermat & Gregory* avoient fait avant lui; & fit voir comment on pouvoit proceder dans ces ſortes de Queſtions ſans ôter les Quantitez irrationelles : mais il ne paſſa pas aux Problemes de la plus haute Geometrie. Le Livre des *Principes Mathematiques* contient les premiers exemples, qui aient été publiez, de l'application de ce Calcul aux Problemes les plus relevez; & c'eſt dans ce ſens que j'ai entendu ce que M. *Leibniz* avoit dit dans les Actes de *Leipſic* du mois de *May* 1700. pag. 206. Mais M. *Leibniz* fait remarquer, que ce qu'il avoit dit alors devoit s'entendre d'un Artifice particulier *de Maximis & Minimis*, dont il convient que j'étois inſtruit lors que je donnai, dans mes *Principes*, la figure du Vaiſſeau, ou du Solide de la moindre Reſiſtance. Mais puiſque cet Artifice ſuppoſe la Methode Differentielle comme connüe, & qu'il s'étend encore au de-là; que d'ailleurs c'eſt à cet Artifice que M. *Leibniz* & ſes Diſciples doivent la Solution des Problemes dont il fait le plus de cas; enfin puis que M. *Leibniz* appelie cet Artifice une Methode de la plus haute conſequence, & de la plus gran-

de étenduë ; je me contente de l'aveu qu'il fait, que j'ai été le premier qui dans un Ouvrage donné au public, ai prouvé que cet Artifice m'étoit connu.

Dans l'année 1689. M. *Leibniz* publia comme ſiennes, les propoſitions principales du Livre des *Principes*, dans trois Ecrits differents, intitulez : *Epiſtola de Lineis Opticis ; Schediaſma de reſiſtentia Medii & Motu Pro ectilium gravium in Medio reſiſtente ; & Teniamen de Motuum Cœleſtium Cauſis ;* prétendant qu'il avoit trouvé toutes ces Propoſitions avant que le Livre des *Principes* parût : & afin de mieux s'approprier la principale de ces Propoſitions, il jugea à propos d'y joindre une Demonſtration qu'il avoit fabriquée. Mais comme elle étoit erronée, il ſe trahit lui-même, & fit voir qu'il n'entendoit pas la maniere d'operer dans les ſecondes Differences. Ce fut là le ſecond Eſſai donné au Public, où on appliquât cette Methode aux Problemes de la plus haute Géometrie. Juſques-là cette Methode étoit peu connüe, mais un an ou deux après elle commença à ſe divulguer.

Le Docteur *Barrow* avoit publié ſa Methode differentielle pour les Tangentes, l'année 1670. M. *Gregory* à l'aide de cette Me-

Methode comparée avec la ſienne, deduiſit une Methode generale pour les Tangentes, qui n'avoit pas beſoin de Calcul; il en donna avis à M. *Collins* par une Lettre du 5. *Septembre* 1670. M. *Sluſius* en *Novembre* 1672. donna avis d'une pareille Methode à M. *Oldenburg*. Dans une de mes Lettres du 10. *Decembre* 1672., j'envoyai à M. *Collins* une Methode ſemblable, & ajoûtai, que j'en avois parlé au Docteur *Barrow*, dans le tems qu'il faiſoit imprimer ſes *Lectiones Geometricæ*; que je concevois que les Methodes de *Gregory* & de *Sluſius* étoient les mêmes que la mienne; & que cette Methode n'étoit qu'une branche ou un Corollaire d'une Methode plus generale, laquelle ſans aucun Calcul penible s'étendoit, non ſeulement aux Tangentes, mais encore aux autres Problemes plus abſtrus, tels que ſont ceux qui regardent les Courbures, les Aires, les Longueurs, les Centres de Gravité des Courbes, *&c.* & cela ſans être obligé de delivrer les Equations des Quantitez irrationelles. J'ajoutai auſſi que j'avois joint cette Methode à celle des Suites infinies, voulant dire, dans le Traité que j'avois compoſé en 1671. M. *Oldenburg* en *Juin* 1676 envoia à M. *Leibniz* des copies de ces deux Lettres,

parmi les Extraits de Lettres de *Gregory*; & M. *Leibniz*, dans sa Lettre du 21. *Juin* 1677., n'envoia rien en échange qui n'eût deja été fait auparavant, & dont il n'eût reçu avis par ces Lettres. La Méthode differentielle pour les Tangentes, qu'il envoya pour lors, n'étant que la Méthode meme de *Barrow*, qu'il avoit déguisée sous une Notation nouvelle, & qu'il avoit étenduë aux Methodes des Tangentes de *Gregory* & de *Slusius*, aux Equations enveloppant des quantitez irrationelles, & au cas le plus simple de mes Quadratures. Mais on ne peut pas me reprocher la même chose par rapport à M. *Barrow*: il avoit vû mon Traité d'Analyse en 1669., & avoit témoigné qu'il lui avoit plû *. Et avant que les *Leçons Géometriques* parussent, j'avois déduit la Méthode des Tangentes de Mrs. *Gregory* & *Slusius* de ma Me-

* M. *Barrow* envoya ce Traité à M. *Collins*, comme un Ouvrage que M. *Newton* avoit composé; & lui dit, que par cet Ecrit & par d'autres que M. *Newton* lui avoit envoyez auparavant, il paroissoit qu'il y avoit déja quelques années qu'il avoit inventé la Methode qui y étoit décrite, & qu'il en avoit fait une application générale. Voyez la Lettre de M. *Collins* à M. *Wrode*, du 26. de Juillet 1672, inserée dans le *Commercium Epistolicum*, pag. 28.

Methode generale. Alors M. *Leibniz* non ſeulement ignoroit la haute Géometrie, mais même l'Algebre vulgaire.

Dans ſa Lettre du 27. *Août* 1676., on lit ces Paroles ; *Quod dicere videmini pleraſque difficultates (exceptis Problematibus Diophantæis) ad Series infinitas reduci, id mihi non videtur. Sunt enim multa uſque adeo mira & implexa ut neque ab æquationibus pendeant, neque ex Quadraturis. Qualia ſunt ex multis aliis Problemata Methodi Tangentium inverſæ.* Mais lors que je lui eus fait reponſe, que ces ſortes de Problemes étoient en mon pouvoir, il repliqua dans ſa Lettre du 21. de *Juin* 1677., qu'apparemment je voulois dire par les Suites Infinies ; mais qu'il l'entendoit par les Equations vulgaires : à quoi on peut voir une réponſe dans le *Commercium Epiſtolicum*, pag. 92.

Il dit qu'on peut juger que lors qu'il écrivit ſa Lettre du 27. *Août* 1676., il avoit quelque entrée dans le Calcul differentiel, parce que dans cette Lettre il marque qu'il avoit reſolu le Probleme de M. *de Beaune* par une *Analyſe certaine*. Mais que dira-t-il, ſi on lui fait voir que ce Probleme peut ſe reſoudre par une *Analyſe certaine*, ſans qu'il ſoit beſoin de la Methode

differentielle ? Car pour cela il ne faut point d'autre Analyſe que celle-ci, ſavoir que l'Ordonnée de la Courbe demandée croiſſe ou décroiſſe en Progreſſion géometrique, quand l'Abſciſſe croit en Progreſſion arithmetique; & que par conſequent l'Abſciſſe & l'Ordonnée ont entre elles la même relation que le Logarithme & ſon Nombre correſpondant. Mais d'inferer de là que M. *Leibniz* avoit eu entrée dans la Methode differentielle, c'eſt préciſement comme ſi on diſoit qu'*Archimede* y étoit entré, parce qu'il ſavoit tirer les Tangentes de la Spirale, quarrer la Parabole, & qu'il avoit trouvé la Proportion de la Sphere au Cylindre; ou comme ſi on diſoit que *Cavallerius*, *Fermat* & *Wallis* y étoient entrez, parce qu'ils avoient fait pluſieurs autres choſes qui étoient du même genre de celles que nous venons de marquer.

Le $\frac{18}{29}$ *de May* 1716.

A P

APPENDIX.

LORS que le Committé de la *Societé Royale* publia le *Commercium Epiſtolicum*, les Lettres & autres papiers qui étoient en ma poſſeſſion ne lui furent pas communiquez. J'avois deux Lettres, l'une de M. *Leibniz* datée du $\frac{7}{17}$ de *Mars* 1693. & l'autre du Docteur *Wallis* datée du 10. d'*Avril* 1695., leſquelles, ſur une occaſion qui le demandoit, furent produites il y a deux ans, examinées & placées dans les Archives de la *Societé Royale*. La premiere fait voir ce que M. *Leibniz* penſoit ſur cette Matiere, avant qu'il connût mes Symboles, ou qu'il ſût rien de plus de la Methode des Fluxions, que ce qu'il en avoit appris par mes Lettres & mes autres papiers, écrits dans l'année 1676. & auparavant, ou de mes *Principes Mathematiques*; c'eſt-à-dire, avant le tems que j'euſſe pû former le deſſein de le tromper. On y verra clairement, que dans ce tems-là il me donnoit ſur lui le rang de preſéance. Si

on compare la ſeconde de ces Lettres avec la Preface des Oeuvres Mathematiques du Docteur *Wallis*, on pourra découvrir quelle opinion les Mathematiciens *Anglois*, auſſi bien que ceux du dehors, avoient de cette affaire, lors qu'ils apprirent que cette Methode differentielle commençoit à faire bruit en *Hollande*, & qu'on en attribuoit l'invention à M. *Leibniz*. On a ajoûté ici la premiere de ces deux Lettres toute entiere, & une partie de la ſeconde.

Lettre de M. LEIBNIZ *à M.* NEWTON, *écrite en* 1693.

ILLUSTRI VIRO ISAACO NEWTONO

Godefridus Gulielmus Leibnitius, S.P.D.

„ QUantum tibi Scientiam rerum
„ Mathematicarum totiuſque Natu-
„ ræ debere arbitrer, occaſione data, e-
„ tiam publice ſum profeſſus. Mirifice
„ ampliaveras Geometriam tuis Serie-
„ bus, ſed edito Principiorum opere
„ oſten-

„ oſtendiſti patere Tibi, etiam quæ Ana-
„ lyſi receptæ non ſubſunt. Conatus ſum
„ ego quoque Notis commodis adhibitis,
„ quæ Differentias & Summas exhibent,
„ Geometriam illam quam Tranſcenden-
„ tem appello, Analyſi quodammodo
„ ſubjicere, nec res male proceſſit. Sed à
„ Te adhuc magni aliquod expecto ad
„ Summam manum imponendam, tum
„ ut Problemata, quæ ex data Tangen-
„ tium proprietate quærunt Lineas, re-
„ ducantur optime ad Quadraturas; tum
„ ut Quadraturæ ipſæ (quod valde vel-
„ lem,) reducantur ad Curvarum recti-
„ ficationes, ubique ſuperficierum aut
„ corporum dimenſionibus ſimpliciores.

„ Sed ſuper omnia optem, ut Geome-
„ tricis abſolutis, naturam, uti cœpiſti
„ Mathematice tractare pergas; in quo
„ genere certe tu unus cum pauciſſimis
„ ingens opere pretium feciſti. Mirificum
„ eſt quod inveniſti Ellipſes Keplerianas
„ prodire, ſi tantummodo attractio, ſi-
„ ve gravitatio, & trajectio in Planeta
„ concipiantur. Tametſi enim eò incli-
„ nem, ut credam hæc omnia fluidi am-
„ bientis motu ſive effici, ſive regi, ana-
„ logia gravitatis & magnetiſmi apud nos,

„ nihil tamen ea res dignitati & veritati
„ inventi tui detraxerit.

„ Quæ ſummus & ipſe Mathematicus
„ Chriſtianus Huygenius in tua notavit,
„ Appendice Libelli de Cauſa Luminis
„ & Gravitatis, expenſa Tibi non dubito;
„ & ſententiam viciſſim tuam velim. Ve-
„ ſtra enim amica collatione potiſſimum,
„ qui in hoc genere eminetis, erui veritas
„ poteſt.

„ Cum vero maximum tu quoque lu-
„ men ipſi Dioptricæ intuleris, explicatis
„ colorum Phænomenis inexpectatis, ve-
„ lim quid ſentias de Huygeniana expli-
„ catione radiationis, utique ingenioſiſſi-
„ ma, cùm feliciter adeo prodeat lex ſi-
„ nuum. Significavit mihi Huygenius,
„ neſcio quæ nova Phænomena colorum
„ ſibi à Te communicata. Ego valde op-
„ tem ut ratio colorum, quos fixos vo-
„ cant, ex apparentibus deduci poſſit;
„ ſeu ut oſtendatur ratio efficiendi per re-
„ fractiones, ut tota aliqua ſuperficies
„ certum colorem oſtendat.

„ In librorum apud Anglos editorum
„ indicibus occurrêre mihi aliquoties libri
„ Mathematici autore Newtono, ſed du-
„ bitavi à Te eſſent, quod vellem, an
„ ab alio homonymo.

„ Hein-

„ Heinſius noſter redux teſtis fuit be-
„ nevolentiæ erga me Tuæ. De cultu ve-
„ ro meo erga Te, non ille tantum teſtari
„ poteſt, ſed & Stepneius, tecum ejuſ-
„ dem olim Collegii habitator, nunc Ma-
„ gnæ Britanniæ Regis negotia apud Cæ-
„ ſarem, nuper apud *Sereniſſimum* Ele-
„ ctorem Brandeburgicum, curans.
„ Hæc ſcribo magis ut ſtudia erga Te
„ mea intelligas, quæ nihil tot annorum
„ ſilentio amiſere, quam ut Tua ego ſtu-
„ dia, quibus auges humani generis opes,
„ interrumpere velim vacuis literis & ſu-
„ pervacuis. Vale.

Dabam Hanoveræ $\frac{7}{17}$ *Martii* 1693.

Extrait d'une Lettre de M. Wallis *à M.* Newton, *datée à* Oxford *du* 10. Avril 1695., *traduite de l'Anglois.*

Je ſouhaiterois que vous vouluſſiez faire imprimer vos deux grandes Lettres du Mois de *Juin*, & du Mois d'*Octobre* 1676. On m'a donné avis de *Hollande*, que les Amis que vous avez en ce Païs-là ſouhaiteroient que quelque choſe de cette nature pût être donné au Public, par la rai-

raiſon que votre Doctrine des *Fluxions* y eſt fort applaudie, ſous le nom de *Calcul differentiel de M. Leibniz.* J'ai reçû cet avis lors que toutes les feuilles de mon Livre étoient tirées, à l'exception d'une partie de la Preface; ainſi tout ce que j'ai pu faire a été, pendant que la Preſſe ſe repoſoit, d'y inſerer le Paſſage que vous y trouverez. Ce n'eſt pas avoir de juſtes égards pour votre Reputation, ni pour celle de la Nation, que de laiſſer dans votre Cabinet des Pieces d'un très-grand prix, puis qu'il pourra arriver enfin que d'autres ſe ſaiſiſſent de la Reputation qui vous eſt dûë.

Voici le Paſſage qu'on vient de citer, & qui eſt tiré de la Preface de M. Wallis, *imprimée au Mois d'Avril de l'Année* 1695.

QUÆ in ſecundo Volumine habetur, in Præfatione eidem præfixa dicitur. Ubi (inter alia) habetur *Newtoni* Methodus de *Fluxionibus* (ut ille loquitur) con-

consimilis Naturæ cum *Leibnitii* (ut hic loquitur) *Calculo Differentiali*, (quod qui utramque methodum contulerit, satis animadvertat, utut sub loquendi formulis diversis,) quam ego descripsi (*Algebræ cap.* 91. &c. præsertim *cap.* 95.) ex binis *Newtoni* literis (aut earum alteris) *Junii* 13., & *Octob.* 24. 1676., ad *Oldenburgium* datis, cum *Leibnitio* tum communicandis (iisdem fere verbis, saltem leviter mutatis, quæ in illis literis habentur;) ubi methodum hanc *Leibnitio* exponit, tum ante decem annos, nedum plures, ab ipso excogitatam. Quod moneo ne quis causetur, de hoc *Calculo Differentiali* nihil à nobis dictum esse.

Fragment de l'Extrait des Oeuvres de M. Wallis, *donné dans les* Acta Eruditorum *du Mois de* Juin 1696., pag. 257. 258.

CÆterum ipse *Newtonus*, non minus candore quam præclaris in rem Mathematicam meritis insignis, publicè & privatim agnovit, *Leibnitium* tum, cum (interveniente

niente celeberrimo Viro *Henrico Oldenburgio Bremenſi* Societatis Regiæ *Anglicanæ* tunc Secretario) inter ipſos (ejuſdem jam tum Societatis Socios) Commercium intercederet, id eſt jam ferè ante annos viginti & amplius, Calculum ſuum differentialem, Serieſque infinitas, & pro iis quoque methodos generales habuiſſe; quod *Walliſius*, in Præfatione Operum, factæ inter eos communicationis mentionem faciens, præteriit, quoniam de eo fortaſſe non ſatis ipſi conſtabat. Cæterum Differentiarum conſideratio Leibnitiana, cujus mentionem facit *Walliſius*, (nequis ſcilicet, ut ipſe ait, cauſaretur de Calculo Differentiali nihil ab ipſo dictum fuiſſe) meditationes aperuit, quæ aliunde non æque naſcebantur. Eſt enim Differentia Analyticum quiddam, & Calculi capax, & quod rei caput eſt, Summæ reciprocum.

RE-

REMARQUE
De M. NEWTON.

DAns mes Lettres du 13. *Juin* & du 24. *Octobre* 1676., j'ai affirmé que j'avois la Methode des Fluxions quelques années auparavant : mais je n'ai jamais avoüé que M. *Leibniz* eut la Methode differentielle avant l'année 1677. Je ne savois rien de ses prétensions en ces tems-là, puisque ce ne fut que dans sa Lettre du 21. *Juin* de la même année, qu'il commença à les manifester. Je n'ai point accordé que sa Methode des Transmutations fut une Methode générale pour les Suites, & je ne savois point alors que la Suite qu'il m'avoit envoyée lui eut été envoyée l'année d'auparavant par M. *Oldenburg*, & eut été inventée par M. *Gregory* dans l'année 1671. La Methode des Transmutations n'est pas une Methode pour les Suites, mais un Theoreme particulier pour la Transmutation des Figures de l'une en l'autre, tels

que

que ſont ceux de *Gregory* & de *Barrow*. A l'egard du *Scholium* qui eſt mis à la ſuite du ſecond Lemme du ſecond Livre de mes *Principes Mathematiques*, & qu'on a tant cité mal à propos contre moi, il n'a pas été écrit dans le deſſein de faire honneur de ce Lemme à M. *Leibniz*, mais bien de m'en aſſurer la poſſeſſion. Que M. *Leibniz* l'ait inventé après moi, ou l'ait eu de moi, c'eſt une Queſtion qui n'eſt de nulle conſequence, puis que les Seconds Inventeurs n'ont proprement aucun droit à l'Invention.

Le Docteur *Wallis*, par une Lettre du premier *Decembre* 1696., imprimée dans le troiſieme Tome de ſes Oeuvres, donna avis à M. *Leibniz* du paſſage qu'il avoit inſeré dans la Preface de ſon premier Volume, & qu'on a mentionné ci-deſſus : & M. *Leibniz* ne nia point alors ce que M. *Wallis* avoit avancé, ſavoir que dans l'année 1676., je lui avois expliqué la Methode des Fluxions, trouvée par moi dix ans ou plus auparavant ; & ne forma à ce ſujet aucune plainte contre lui. Dans ſa Lettre du 29. *Mars* 1697., il dit, *De te autem queri nunquam mihi in mentem venit, quem facile apparet noſtra in Actis Lipſienſibus prodita non ſatis vidiſſe.* Il con-

onvenoit que ces Methodes étoient ſem-
lables, comme M. *Wallis* l'avoit affirmé;
'eſt pour cela que dans ſa Lettre du 28.
May 1697., il dit qu'il les appelloit du
ommun nom de *Methode infiniteſimale*: à
uoi il ajoûte que comme l'*Analyſe* de *Vie-*
& celle de *Deſcartes* étoient appellées du
ommun nom d'*Analyſe Specieuſe*, quoi
u'elles differaſſent en quelque choſe, auſſi
non *Analyſe Infiniteſimale* & la ſienne pou-
oient differer en quelque choſe; voulant
lire par là qu'elles differoient par rapport
ux Additions qu'il y avoit faites. Là
leſſus il excuſé M. *Wallis* de n'avoir pas
ait mention de ces Additions, ſur ce qu'il
e les avoit pas vûës dans les Actes de *Leip-*
ic, & declare qu'il ne lui eſt jamais venu
n penſée de ſe plaindre de lui, pour quel-
ue autre ſujet que ce fut.

Mais ſi *Deſcartes* n'a jamais prétendu
tre Auteur de l'*Analyſe Specieuſe* de *Viete*,
M. *Leibniz* en a agi autrement par rapport
la Methode Infiniteſimale, qu'il a tou-
ours appellée ſa Methode; ce qui donna
ieu à M. *Fatio* d'ecrire ce qui ſuit.

Extrait du Traité de M. Nicolas Fatio de Duillier, *intitulé*, Investigatio Geometrica Solidi rotundi, in quod minima fiat resistentia, *publié en* 1699.

„ QUæret forsan *Cl. Leibnitius*, unde
„ mihi cognitus sit iste Calculus quo
„ utor. Ejus equidem fundamenta, ac
„ pleraſque Regulas proprio Marte, An-
„ no 1687., circa mensem Aprilem &
„ sequentes, aliisque deinceps annis, in-
„ veni; quo tempore neminem eo Calcu-
„ li genere præter meipsum, uti putabam.
„. Nec mihi minus cognitus foret, si non-
„ dum natus esset *Leibnitius*. Aliis igitur
„ glorietur Discipulis, me certe non po-
„ test. Quod satis patebit, si olim Literæ
„ quæ inter clarissimum *Hugenium* reque
„ interceſſerunt, publici juris fiant. *Newto-*
„ *num* tamen primum ac pluribus annis ve-
„ tustissimum hujus Calculi Inventorem,
„ ipsa rerum evidentia coactus agnosco:
„ a quo utrum quicquam mutuatus sit
„ *Leibnitius*, secundus ejus Inventor,
„ malo

„ malo eorum quam meum ſit judicium,
„ quibus viſæ fuerint *Newtoni* Literæ.
„ aliique ejuſdem manuſcripti Codices.
„ Neque modeſtioris *Newtoni* ſilentium,
„ aut pronâ *Leibnitii* ſedulitas inventionem
„ hujus Calculi ſibi paſſim tribuentis,
„ ullis imponet, qui ea pertractarint, quæ
„ ipſe evolvi, Inſtrumenta.

REMARQUE

De M. NEWTON.

M *Fatio* parle ici en témoin. Il rapporte ce qu'il a vû, & ſon témoignage eſt d'autant plus fort, qu'il eſt porté contre ſes propres intérêts; & que n'étant point Anglois, il peut moins être ſoupçonné d'avoir voulu me favoriſer. Il entendoit nos Methodes; & il étoit en état de former un jugement veritable, à l'aide de ce qu'il avoit vû & connu.

F I N.

---

* LETTRE

De M. LEIBNIZ *à M.* REMOND.

MONSIEUR,

VOus aurez reçu mon Traité Latin de l'Origine des François par M. *Hullin*; & par la poſte mes Remarques ſur le Refutateur du Pere *Malebranche*, & enfin ma Depeche très-ample à M. l'Abbé *Conti*, que je vous ai envoyée par le dernier Courrier. Je trouve quelque choſe que je vous ſupplie, Monſieur, d'y ajoûter en la lui envoyant.

I. J'ai oublié de nommer deux habiles hommes que je crois être à Londres, qui meritent d'etre connus & ſont tous deux de mes Amis; M. *Sloane*, qui a un excellent Cabinet, & a exercé longtems la fonction de Secretaire de la Societé Royale; & M. *Woodward*, qui a fait de très belles

* Cette *Lettre* a été écrite, & auroit dû être placée, avant la *Réponſe de M. l'Abbé Conti à M Leibniz*, ci-deſſus page 12.

belles recherches ſur les changemens du Globe de la Terre. Peut-etre que M. l'Abbé Conti a déja fait connoiſſance avec eux.

II. Madame la Princeſſe de Galles me marque dans une Lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir, qu'elle ſeroit bien aiſe que ma Theodicée fut traduite en Anglois. Mais ceux à qui elle en a parlé y font naître de la difficulté, & ont renvoyé la choſe à des Gens partiaux pour M. Newton. Il y en a ſans doute aſſez d'autres capables d'une telle Traduction: je ne ſai ſi M. de la Roche, François, qui a écrit autrefois des Memoires de Literature en Anglois, écrit aſſez bien l'Anglois, au jugement des Connoiſſeurs, pour recourir à lui. En ce cas je crois qu'il ſeroit homme à s'en charger: ſinon je m'imagine qu'on en trouveroit aſſez d'autres. L'habile M. Wotton, qui a écrit autrefois en Anglois élegamment & ſavamment & avec moderations ſur les Anciens & Modernes, & ſur les progrès des Sciences, en ſeroit bien capable, ſi on l'y pouvoit porter. Car je ſai qu'il ne mépriſe pas mes ſentimens. Mais enfin ſi quelques-uns ſavoient qu'ils ſeroient plaiſir à ſon Alteſſe Royale, en faiſant cette Traduction, je croi qu'ils ſeroient ravis de l'entreprendre.

III. Si M. l'Abbé Conti n'eſt pas encore connu de Madame la Princeſſe de Galles, & s'il deſire cet honneur-là; il ſuffiroit qu'il s'en raportât à moi. Il pourroit être introduit auprès d'elle, ou par l'entremiſe de M. Querini ſon compatriote; ou par celle de Madame la Comteſſe de Lippe-Bikebourg, qui eſt une Comteſſe de l'Empire, fort aimée de Madame la Princeſſe: car elle a bien du mérite, & elle a auſſi de la bonté pour moi.

IV. On pourra ajouter quelque choſe à ma grande *Apoſtille* à M. l'Abbé Conti. Après ces mots *feront aſſez voir*, qui ſeront vers la fin de la premiere page de cette *Apoſtille*, ou gueres loin du commencement de la ſeconde *, on peut ajouter, *ce n'eſt qu'en France que j'y ſuis entré, & M. Huygens m'en a donné l'entrée.* Et à la fin du premier paragraphe, dans la ſeconde page † après ces mots: *brouiller avec moi*, on peut ajouter: *la Societé Royale ne m'a point fait connoître qu'elle vouloit examiner l'affaire; ainſi je n'ai point été ouï, & ſi l'on m'avoit fait ſavoir les noms de ceux qu'on avoit nommez comme Com-*

* Voyez ci-deſſus page 5. ligne 14.
† Voyez ci-deſſus page 5. ligne 27.

Commiſſaires, j'aurois pû m'expliquer, ſi je recuſois quelques-uns, & ſi j'en deſirois d'autres. C'eſt pourquoi les formalitez eſſentielles n'aiant point été obſervées, la Societé a declaré qu'elle ne prétend point avoir jugé définitivement entre M. Newton & moi.

Je ſuis avec zèle,

Monſieur

Votre &c.

LETTRE DE M. LEIBNIZ A M. CHAMBERLAYNE, à LONDRES.

Vienne ce 28 Avril 1714.

MONSIEUR

JE vous ſuis obligé tant de la communication de la Lettre de l'inſigne M. Wotton, qui m'eſt plus favorable que je ne pouvois eſperer, & que je vous prie de remercier de ſes bons ſentimens; que de votre offre obligeante de moyenner une bonne intelligence entre M. Newton & moi. Ce n'eſt pas moi qui l'ai interrompuë. Un nommé M. Keill inſera quelque choſe contre moi dans une de vos *Tranſactions Philoſophicales* * ; j'en fus fort

* Voyez la Lettre ſuivante, de M. Newton.

fort ſurpris, & j'en demandai réparation par une Lettre à M. Sloane Secretaire de la Societé. M. Sloane m'envoya un Diſcours de M. Keill, où il juſtifioit ſon droit d'une maniere qui attaquoit même ma bonne foi. Je pris cela pour une animoſité particuliere de ce perſonnage, ſans avoir le moindre ſoupçon que la Societé, & même M. Newton y avoit part: & ne trouvant pas à propos d'entrer en diſpute avec un homme mal inſtruit des affaires anterieures, & ſuppoſant d'ailleurs que M. Newton lui-même, mieux informé de ce qui s'étoit paſſé, me feroit rendre juſtice, je continuai ſeulement à demander la ſatisfaction qui m'étoit dûë.

Mais je ne ſai par quelle chicane & ſupercherie, quelques-uns firent enſorte qu'on prit la choſe comme ſi je plaidois devant la Societé, & me ſoûmettois à ſa juriſdiction; à quoi je n'avois jamais penſé: & ſelon la juſtice, on devoit me faire ſavoir que la Societé vouloit examiner le fond de l'affaire, & l'on devoit me donner lieu de declarer ſi j'y voulois propoſer mes raiſons, & ſi je ne tenois aucun des Juges pour ſuſpect. Ainſi on n'y a prononcé qu'*una parte auditâ*, d'une ma-

niere dont la nullité eſt viſible. Auſſi ne crois-je pas que le jugement qu'on a porté, puiſſe être pris pour un Arrêt de la Societé.

Cependant M. Newton l'a fait publier dans le Monde par un Livre imprimé exprès pour me décrediter, & envoyé en Allemagne, en France, & en Italie comme au nom de la Societé *. Ce jugement prétendu, & cet affront fait ſans ſujet à un des plus anciens Membres de la Societé même, & qui ne lui a point fait deshonneur, ne trouvera guere d'Aprobateurs dans le Monde : & dans la Societé même, j'éſpere que tous les membres n'en conviendront pas. Des habiles François, Italiens, & autres deſaprouvent hautement ce procedé, & s'en étonnent : & on a là deſſus des Lettres en main. Les preuves produites contre moi leur paroiſſent bien minces.

Pour moi j'en avois toûjours uſé le plus honnétement du monde envers M. Newton, & quoi qu'il ſe trouve maintenant qu'il y a grand lieu de douter s'il a ſû mon Invention avant que de l'avoir euë de moi ; j'avois parlé comme ſi de ſon chef il avoit eu quelque choſe de ſemblable

* M. Leibniz veut parler du *Commercium Epiſtolicum* &c.

ble à ma methode. Mais abuſé par quelques flateurs mal aviſez, il s'eſt laiſſé porter à m'attaquer d'une maniere très-ſenſible. Jugez maintenant, Monſieur, de quel côté doit venir principalement, ce qui eſt néceſſaire pour faire ceſſer cette conteſtation.

Je n'ai pas encore vû le Livre publié contre moi, étant à Vienne qui eſt l'extremité de l'Allemagne, où de tels Livres ſont portez bien tard. Et je n'ai point daigné le faire venir tout exprès par la poſte. Ainſi je n'ai pas encore pû faire une Apologie telle que l'affaire demande. Mais d'autres ont déja eu ſoin de ma reputation. J'abhorre les diſputes desobligeantes entre les Gens de Lettres, & je les ai toûjours évitées: mais à preſent on a pris toutes les meſures poſſibles pour m'y engager. Si le mal pouvoit être redreſſé, Monſieur, par votre entremiſe à laquelle vous vous offrez ſi obligeamment, j'en ſerois bien aiſe; & je vous en ai déja beaucoup d'obligation par avance.

Vous rendrez, Monſieur, un ſervice conſiderable au Public, en faiſant travailler à un Dictionaire de la Langue Biscayenne, qui eſt ſi ancienne, & dont la connoiſſance ſerviroit à éclaircir les Noms

propres de beaucoup de lieux, nonſeulement en Eſpagne, mais encore dans la France voiſine: car je voi qu'il y a des Noms de Rivieres, de Montagnes, & de Villes ou Villages, communs à l'Eſpagne & à la France meridionale, où je ſoupçonne que la Langue de Aquitains du tems de Ceſar, diſtinguée par lui-même de celle de la Gaule Celtique, a eu quelque choſe d'aprochant de la Biscayenne. Et il ſera auſſi fort important d'examiner, s'il n'y a pas dans l'Hibernois quelque choſe du Biscayen. La Langue Biscayenne mériteroit bien auſſi que la Bible, c'eſt-à-dire, le Vieux Teſtament fut traduit; puiſque vous m'aprenez que le Nouveau s'y trouve déja. Je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

P. S. J'ai quelque ſoupçon que *Cadis*, & *Calis* ou *Calais*, ſont à peu près le même Mot, & ſignifient la même choſe, c'eſt-à-dire, un *Détroit*. Ainſi un Langue ancienne, commune ou approchante, paroit avoir été répanduë par la France & par l'Eſpagne.

LETTRE
DE M. LE CHEVALIER
NEWTON
A
M. CHAMBERLAYNE.

Le 11. *de Mai* 1714. *V. St.*

MONSIEUR.

JE n'entends pas assez à fond la Langue Françoise, pour sentir toute la force des termes de la Lettre de M. Leibniz : mais je comprends qu'il croit que la Societé Royale & moi, ne lui avons pas rendu justice.

Ce que M. Fatio a écrit contre lui, * il l'a fait sans que j'y aye eu la moindre part.

Il y a environ neuf ans que M. Leibniz attaqua ma reputation, en donnant à entendre que j'avois emprunté de lui la Methode des Fluxions †. M. Keill m'a def-

* Dans sa Dissertation *de la Courbe de la plus vîte Descente*, publiée à Londres, en 1699.

† Voyez le *Journal de Leipsic* du mois de Janvier 1705.

deffendu *: & je n'ai rien ſû de ce que M. Leibniz avoit fait imprimer dans le Journal de Leipſic, juſqu'à l'arrivée de la premiere Reponſe à M. Keill †, où il demandoit, en effet, que je retractaſſe ce que j'avois publiée ‡.

Si vous pouvez me marquer quelque choſe en quoi je lui aye fait tort, je tâcherai de lui donner ſatisfaction: mais je ne veux pas retracter ce que je ſai être véritable. Et je croi que le Commité de la Societé Royale ne lui a fait aucun tort.

Je ſuis

Vôtre très-humble ſerviteur

Is. NEWTON.

* Dans les *Tranſactions Philoſophiques*, de Septembre & Octobre 1708.

† Voyez le *Commercium Epiſtolicum*, pag. 109. 110.

‡ Dans l'Introduction du Livre *des Quadratures*, imprimé en 1704.

LETTRE
DE
M. LIEBNIZ.
A
M. CHAMBERLAYNE.

Vienne ce 25. d'Août 1714.

MONSIEUR.

JE vous ſuis obligé de la tentative que vous avez faite à la Sociéte Royale. L'Extrait de ſon Journal du 20. de Mai fait connoître qu'elle ne prétend pas que le raport de ſes Commiſſaires paſſe pour une déciſion de la Societé. Ainſi je ne me ſuis point trompé en croiant qu'elle n'y prenoit point de part. Quand à la Lettre peu polie, dont vous m'avez envoyé la Copie, je la tiens *pro non ſcriptâ*; auſſi bien que l'Imprimé François. Je ne ſuis pas d'humeur de vouloir me mettre en co-ler contre de telles gens.

Puiſqu'il ſemble qu'on a encore des Lettres qui me regardent, parmi celles de

M. Oldenbourg & de M. Collins, qui n'ont pas été publiées, je ſouhaiterois que la Societé Royale voulut donner ordre de me les communiquer. Car quand je ſerai de retour à Hanover, je pourrai publier auſſi un *Commercium Epiſtolicum*, qui pourra ſervir à l'Hiſtoire Litteraire. Je ſerai diſpoſé de ne pas publier moins les Lettres qu'on peut alleguer contre moi, que celles qui me favoriſent; & j'en laiſſerai le jugement au Public.

Ce ſeroit beaucoup ſi la Langue Irlandoiſe étoit ſi voiſine de la Biſcayenne que les Gens de l'un & de l'autre Pays ſe puiſſent entendre ſans beaucoup de difficulté; comme on l'a raporté à la Societé Royale. Cela ne paroît point par les eſſais que l'on voit des deux Langues. Peut-être eſt-ce que le Garçon Irlandois avoit déja converſé autrefois avec des Biſcayens. Cependant la choſe mérite une plus ample diſcuſſion, & ſeroit de conſéquence ſi elle ſe pouvoit vérifier. Je ſuis avec paſſion, Monſieur, Vôtre &c.

E R-

ERRATA.

Page 8, ligne, 12, 13 & 14, liſez, *a narrow one*, * & leur Mathematique aſſez *arrivable* †, & mettez à la marge : * c'eſt-à-dire, bornée, ★ c'eſt-à-dire, *commune* ou *ſuperficielle*, *à laquelle ou peut facilement parvenir*. *P.* 13. l, 3. M. Newton liſ. M. Newton *; p. 16. après la ligne 4. ajoutez cette Date, *A* Londres le 26 *de Fevrier* (ou 8 de Mars) 1716. p. 17. l. 17. *en* 1714, liſ. *en Juillet* 1714. p. 19, *deſquele*s, l. *deſquelles*. p. 21. l. penult. *ampliavera*, l. *ampliaveras*. l. 29. KILLMANSEGGER, l. KYELMANSEGG. p. 30. l. 10. *publiée*, l. *publié*. p. 42, l. 3. U. E. liſ. V. E. ibid. 11. *en* 1676. *en* 1677. p. 52. l. 17, *minuts*, l. *minutes*. p. 56, l. 17. liſ. *ou autrement que l'on en pourra conclure que je ſuis de mauvaiſe foi : on*. pag. 15. dans les Notes l. 5. *ci-deſſous à là fin*, liſ. *ci-deſſous dans* l'Apendix *qui eſt à la fin*. page 79. effacez depuis ligne 16. *Le Mathematicien auquel Monſieur Leibniz*, juſqu'à ces Mots pag. 80. ligne 1. *M. Bernoulli tient* &c ; & mettez à la place ce qui ſuit : M. Leibniz ſuppoſant que je n'ignorois pas que M. *Bernoulli* étoit l'Auteur de la Lettre du 7 de Juin 1713, inſerée dans celle dont je viens de parler, trouve mauvais que je l'aie appellé *Mathematicien* ou *prétendu Mathematicien* : mais je ne me ſuis pas ſervi de cette expreſſion pour ravaler le mérite de M. *Bernoulli*. J'ai ſeulement voulu faire entendre, que le *Mathematicien*, Auteur de cette Lettre, ayant cité M. Bernoulli (& même avec éloge l'appellant *excellent Mathematicien*,) il s'eſt repreſenté comme une perſonne differente de M. *Bernoulli* ; & que d'un autre côté, M. Leibniz ayant fait réimprimer depuis peu

cette

cette même Lettre ſous le nom de M. *Bernoulli* & ſupprimé la citation *, a marqué que M. *Bernoulli* en étoit l'Auteur: de ſorte que je ne ſavois lequel des deux on en devoit croire, ou du *Mathematicien* qui *prétendoit* n'être pas M. *Bernoulli*, ou de M. Leibniz qui aſſuroit que c'étoit M. *Bernoulli* lui-même. M. *Bernoulli* tient &c.

* Dans les *Nouvelles Litteraires* du 28. Decembre 1715. page 413. & *ſuiv.*

FIN.

LETTRES

ET

OPUSCULES

DE

M. LEIBNIZ.

[redacted]

LETTRE
DE
M. LEIBNIZ
A
M. REMOND.

Vienne ce 10. *de Janvier* 1714.

MONSIEUR

N'Avez-vous pas peur de me gâter & de me donner trop de vanité, en m'écrivant une Lettre dont les expreſſions en ma faveur ſont au-deſſus de ce que je pouvois jamais attendre ? Je réponds un peu tard, ne l'aiant reçûë que depuis quelques jours. Car je ſuis à Vienne quaſi depuis toute l'année paſſée, & M. Maſſon qui s'en eſt chargé n'a paſſé à Hanover apparemment que depuis peu ; autrement la Lettre m'auroit été renduë plûtôt.

Je

Je trouve naturel, Monſieur, que vous ayez goûté quelque choſe dans mes penſées, après avoir pénétré dans celles de Platon; Auteur, qui me revient beaucoup, & qui mériteroit d'être mis en Syſtême. Je penſe de pouvoir porter à la démonſtration, des véritez qu'il n'a fait qu'avancer: & aiant ſuivi ſes traces & celles de quelques autres grands hommes, je me flatte d'en avoir profité, & d'avoir atteint, dans un certain point au moins,

Edita Doctrina Sapientum Templa Serena.

C'eſt ſur les véritez générales & qui ne dépendent point des faits; mais qui ſont pourtant encore à mon avis, la clef de la Science qui juge des faits.

J'oſerois ajoûter une choſe, que ſi j'avois été moins diſtrait, ou ſi j'etois plus jeune, ou aſſiſté par de jeunes gens bien diſpoſez, j'eſpererois de donner une maniere de *Specieuſe Générale*, où toutes les véritez de raiſon ſeroient reduites à une façon de Calcul. Ce pourroit être en même-tems une maniere de Langue ou d'Ecriture univerſelle, mais infiniment diffe-

differente de toutes celles qu'on a projettées juſqu'ici : car les caracteres, & les paroles mêmes, dirigeroient la Raiſon ; & les erreurs, excepté celles de fait, n'y ſeroient que des erreurs de calcul. Il ſeroit très-difficile de former ou d'inventer cette Langue Caracteriſtique ; mais très-aiſé de l'apprendre ſans Dictionaires aucuns. Elle ſerviroit auſſi à eſtimer les dégrez de vraiſemblance, lorſque nous n'avons pas *ſufficientia data* pour parvenir à des véritez certaines, & pour voir ce qu'il faut pour y ſuppléer. Et cette eſtime ſeroit des plus importantes pour l'uſage de la vie, & pour les déliberations de pratique, où en eſtimant les probabilitez on ſe mécompte le plus ſouvent de plus de la moitié.

J'apprends que les Peres Journaliſtes de Trevoux, ont donné quelque rapport de ma *Theodicée*. M. l'Abbé Bignon m'avoit promis qu'on en mettroit un dans le *Journal des Savans* ; mais juſqu'ici ceux qui travaillent à ce Journal, ne l'ont point fait * ; peut-être parce

* Les Auteurs du *Journal des Savans* ont donné des extraits fort exacts de la *Theodicée* de M. Leibniz. Voyez *Janvier* p. 9. & *Fevrier* p. 123. de l'Edition de Hollande, qui a changé & bouleverſé l'ordre de celle de Paris.

ce qu'ils n'approuvent point que j'aye osé m'écarter un peu de S. Augustin, dont je reconnois la grande pénétration; mais comme il n'a pas travaillé à son Systême que par repriſes, & à meſure que que ſes adverſaires lui en donnoient l'occaſion, il n'a pas pû le rendre aſſez uni. Outre que nôtre temps nous a donné des lumieres, qu'il ne pouvoit point avoir dans le ſien. Meſſieurs vos Prélats déliberent préſentement ſur des matieres aſſez aprochantes de celles de mon Livre, & je ſerois curieux de ſavoir ſi quelques-uns des excellens hommes qui entrent dans leur Aſſemblée, ont vû mon Livre & ce qu'ils en jugent.

Outre que j'ai eu ſoin de tout diriger à l'édification, j'ai tâché de déterrer & de réunir la vérité enſevelie & diſſipée ſous les opinions des differentes Sectes des Philoſophes; & je crois d'y avoir ajoûté quelque choſe du mien pour faire quelques pas en avant. Les occaſions de mes études dez ma premiere jeuneſſe m'y ont donné de la facilité. Etant enfant j'appris Ariſtote, & même les Scholaſtiques ne me rebuterent point; & je n'en ſuis point fâché préſentement. Mais Platon auſſi dez-lors avec Plotin me donnerent

nerent quelque contentement, ſans parler d'autres Anciens que je conſultai. Par après étant émancipé des Ecoles triviales, je tombai ſur les Modernes : & je me ſouviens que je me promenai ſeul dans un bôcage auprès de Leipſic, appellé le *Roſendal*, à l'âge de 15 ans, pour déliberer ſi je garderois les Formes ſubſtantielles. Enfin le Mecaniſme prévalut & me porta à m'appliquer aux Mathematiques.

Il eſt vrai que je n'entrai dans les plus profondes qu'après avoir converſé avec M. Huygens à Paris. Mais quand je cherchai les dernieres raiſons du Mecaniſme & des loix-même du mouvement ; je fus tout ſurpris de voir qu'il étoit impoſſible de les trouver dans les Mathematiques, & qu'il falloit retourner à la Metaphyſique. C'eſt ce qui me ramena aux Entelechies, & du materiel au formel, & me fit enfin comprendre, après pluſieurs corrections & avancemens de mes notions; que les *Monades*, ou les ſubſtances ſimples, ſont les ſeules véritables ſubſtances, & que les choſes materielles ne ſont que des Phenomenes, mais bien fondez & bien liez. C'eſt dequoi Platon & les Academiciens poſterieurs, & encore les Sceptiques ont entrevû quelque choſe.

choſe. Mais ces Meſſieurs, après Platon, n'en ont pas ſi bien uſé que lui.

J'ai trouvé que la plûpart des Sectes ont raiſon dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas tant en ce qu'elles nient. Les Formaliſtes comme les Platoniciens & les Ariſtoteliciens ont raiſon de chercher la ſource des choſes dans les cauſes finales & formelles. Mais ils ont tort de négliger les efficientes & les materielles, & d'en inferer comme faiſoit M. Henri Morus en Angleterre, & quelques autres Platoniciens, qu'il y a des Phenomenes qui ne peuvent être expliquez Mecaniquement. Mais de l'autre côté les Materialiſtes, ou ceux qui s'attachent uniquement à la Philoſophie Mecanique, ont tort de rejetter les conſiderations Metaphyſiques, & de vouloir tout expliquer par ce qui dépend de l'imagination.

Je me flatte d'avoir pénétré l'Harmonie des differens regnes, & d'avoir vû que les deux Partis ont raiſon pourvû qu'ils ne ſe choquent point: que tout ſe fait Mecaniquement & Metaphyſiquement en même-temps, dans les Phenomenes de la Nature, mais que la ſource de la Mecanique eſt dans la Metaphy-

phyſique; il n'étoit pas aiſé de découvrir ce Myſtere, parce qu'il y a peu de gens qui ſe donnent la peine de joindre ces deux ſortes d'études.

M. Descartes l'avoit fait, mais non pas aſſez. Il étoit allé trop vîte dans la plûpart de ſes dogmes; & l'on peut dire que ſa Philoſophie eſt *à l'Antichambre de la Vérité.* Et ce qui l'a arrêté le plus, c'eſt qu'il a ignoré les véritables loix de la Mecanique ou du mouvement, qui auroient pû le ramener. M. Huygens s'en eſt apperçu le premier, quoi qu'imparfaitement; mais il n'avoit point de goût pour la Metaphyſique, non plus que d'autres perſonnes habiles qui l'ont ſuivi en cultivant ce ſujet. J'ai marqué dans mon Livre, que ſi M. Descartes s'étoit apperçu que la Nature ne conſerve pas ſeulement la même force, mais encore la même direction totale dans les loix du mouvement, il n'auroit pas crû que l'Ame peut changer plus aiſément la direction que la force des corps, & il ſeroit allé tout droit au Syſtême de l'*Harmonie préétablie*, qui eſt une ſuite néceſſaire de la conſervation de la force & de la direction tout enſemble.

Je

Je vous ſuis obligé du ſoin que vous prenez, Monſieur, de mes petits Ouvrages. Si quelque Libraire vouloit mettre enſemble ce qu'il y a de moi dans les differens Journaux, il en pourroit faire un petit volume. Quand je ſerai de retour à Hanover, j'en marquerai les endroits.

La France doit avoir bien des habiles gens que je ne connois point, ne l'aiant point vûë depuis près de 40 ans. Je le juge par ce qu'on ne m'a jamais inſtruit, Monſieur, de vôtre mérite, qui paroît pourtant ſi éminent. Vous m'obligeriez fort ſi vous aviez le loiſir de me donner quelque connoiſſance des perſonnes diſtinguées en ſavoir ; mais plus encore, ſi vous vouliez me faire part de vos lumieres. Cependant je ſuis avec zèle, Monſieur, vôtre &c.

LET-

LETTRE
DE
M. LEIBNIZ.
A
M. REMOND.

A Vienne ce 14. *de Mars* 1714.

MONSIEUR.

LA continuation de vos Lettres eſt un accroiſſement de vos bontez pour moi. M. l'Abbé Fraguier m'a fait bien de l'honneur de me placer dans des Vers Latins, où il vous donne des louanges ſi méritées; & c'eſt fort obligeant, Monſieur, que vous m'y 'avez voulu ſoufrir. Voici une réponſe en Vers Latins auſſi; ma veine toute tarie par le temps, aiant repris quelque vigueur à la lecture d'une auſſi belle Piece que la ſienne. C'eſt tout de bon que je crois qu'un auſſi excellent homme, également Poëte & Philoſophe, & ſur tout Philoſophe Platonicien, pourroit nous donner un Poëme ſur les Principes des choſes, qui paſſe-

roit infiniment ce que Lucrece, & d'autres Poëtes Philoſophes, nous ont donné, n'aiant point eu des ſentimens aſſez relevez : au lieu que ceux de Platon ſont plus ſublimes, & ne laiſſent point d'avoir du ſolide; de ſorte que de la maniere que je prends les choſes, encore ſes hyperboles ſe vérifient bien ſouvent.

J'ai apris de M. le Comte de Sinzendorf, Miniſtre d'Etat & Ambaſſadeur de l'Empereur à Utrecht, que M. le Cardinal de Polignac a fait un beau Poëme en Vers Latins Heroïques, *de natura rerum*, contre Lucrece. Il ſera apparement fondé ſur les principes de M. Des Cartes, alliez peut-être avec ceux de M. Gaſſendi en partie, & embellies par le R. P. Mallebranche & autres modernes Et je vous ai peut-être dit déja, Monſieur, que je conſidere la Philoſophie de M. Des Cartes comme *l'Antichambre de la véritable*, où l'on n'arrivera que peu à peu.

Si j'ai reuſſi à animer des excellens Hommes à cultiver le Calcul des infinitéſimales, c'eſt que j'ai pû donner des échantillons conſiderables de ſon uſage. M. Huygens en aiant ſû quelque choſe par mes Lettres, le mépriſa, & ne crût point

point qu'il y avoit là-dedans quelque myſtere, juſqu'à ce qu'il en vit des uſages ſurprenans, qui le porterent à l'étudier un peu avant ſa mort: lui, à qui un mérite tout à fait éminent donnoit quaſi droit de mépriſer tout ce qu'il ne ſavoit pas. J'ai parlé de ma *Specieuſe Générale* à M. le Marquis de l'Hoſpital, & à d'autres; mais ils n'y ont point donné plus d'attention que ſi je leur avois conté un ſonge. Il faudroit que je l'appuyaſſe par quelque uſage palpable: mais pour cet effet il faudroit fabriquer au moins une partie de ma *Characteriſtique*; ce qui n'eſt pas aiſé, ſur tout dans l'état où je ſuis, & ſans la converſation des Perſonnes qui me puiſſent animer & aſſiſter dans les travaux de cette nature.

La ſource de nos embarras ſur la compoſition du Continu, vient de ce que nous concevons la Matière & l'Eſpace comme des ſubſtances; au lieu que les choſes materielles en elles-mêmes ne ſont que des Phenomenes bien reglez. *Et SPATIUM nihil aliud eſt præciſè quam ordo exiſtendi, ut TEMPUS eſt ordo exiſtendi, ſed non ſimul.* Les parties, autant qu'elles ne ſont marquées dans l'étenduë par des Phenomenes effectifs, ne conſiſtent

que dans la poſſibilité, & ne ſont dans la ligne que comme les fractions ſont dans l'unité. Mais en ſuppoſant tous les points poſſibles, comme actuellement exiſtans dans le tout; ce qu'il faudroit dire ſi ce tout étoit quelque choſe de ſubſtantiel compoſé de tous ſes ingrediens; on s'enfonce dans un labyrinthe inextricable.

J'en ai dit quelque choſe autrefois à M. Hugony, qui me marque dans ſa Lettre d'avoir l'honneur d'être connu de vous. Il a vû auſſi mes Reflexions aſſez étenduës ſur l'Ouvrage de M. Locke, qui traite *de l'Entendement de l'Homme*. Mais je me ſuis dégoûté de publier des refutations des Auteurs morts, quoi qu'elles dûſſent paroître durant leur vie, & être communiquées à eux-mêmes. Quelques petites Remarques m'échapperent, je ne ſai comment, & furent portées en Angleterre par un parent de feu M. Burnet Evêque de Salisbury. M. Locke les aiant vuës en parla avec mépris dans une Lettre à M. Molineux, qu'on peut trouver parmi d'autres Lettres poſthumes de M. Locke. Je n'en apris ſon jugement qu'après cette impreſſion. Je ne m'en étonne point: nous étions un peu trop differens en principes, & ce que j'avançois lui paroiſſoit des paradoxes. Cependant un

ami

ami plus prévenu pour moi, & moins prévenu pour M. Locke, me mande que ce qu'on y a inseré de mes reflexions lui paroît le meilleur de la Collection. Je n'adopte point ce jugement, ne l'aiant point vuë.

M. Locke avoit de la subtilité & de l'adresse, & quelque espece de Metaphysique superficielle qu'il savoit relever ; mais il ignoroit la methode des Mathematiciens.

C'est dommage que M, Pascal, esprit très-mathematique & très-metaphysique en même-temps, s'est affoibli de trop bonne heure, comme M. Huygens me l'a raconté autrefois, par certains travaux trop opiniâtres, & par trop d'application à des Ouvrages Theologiques, qui lui pouvoient procurer l'aplaudissement d'un grand parti, s'il les avoit achevez. Il donna même dans des austeritez qui ne pouvoient être favorables aux méditations relevées, & encore moins à sa santé. M. Perrier, son neveu, me donna un jour à lire & à ranger un excellent Ouvrage de son oncle sur les Coniques, & j'esperois qu'on le publieroit d'abord. On lui auroit conservé par là l'honneur d'original, en des choses qui en valoient la peine.

Je n'ai point encore vû le Traité nou-

veau *de l'Action de Dieu ſur les creatures*; on m'envoyera la Réponſe du R. P. Mallebranche. J'ai touché cette matiere dans ma *Theodicée*, autant qu'il me paroiſſoit néceſſaire.

Je ne ſerois point fâché d'être informé des Brochures du R. P. Daniel, Jeſuite, dont, pour le dire entre nous, *le Voyage du Monde de M. Des-Cartes*, quoique plein d'eſprit, ne me contenta pas. Il ne paroiſſoit pas même trop informé des faits. Le P. Merſenne, par exemple, n'étoit pas tant Carteſien qu'il s'imagine. Ce Pere ſe partageoit entre Roberval, Fermat, Gaſſendi, Des Cartes, Hobbes; & il ne ſe ſoucioit pas d'entrer trop avant dans leurs dogmes & conteſtations: mais il étoit officieux envers tous, & les encourageoit à merveille. Je ſuis avec zèle,

Monſieur, Vôtre &c.

RE'FLEXIONS DE M. LEIBNIZ

sur

L'ESSAY DE L'ENTENDEMENT HUMAIN,

DE

M. LOCKE.

JE trouve tant de marques d'une pénétration peu ordinaire dans ce que *M. Locke* nous a donné ſur *l'Entendement de l'Homme*, & ſur l'*Education*, & je juge la matiere ſi importante, que j'ai cru ne pas mal emploïer le tems que je donnerois à une lecture ſi profitable; d'autant que j'ai fort médité moi-même ſur ce qui regarde les fondemens de nos connoiſſances. C'eſt ce qui m'a fait mettre ſur cette feuille quelques-unes des Remarques qui me ſont venuës en

liſant ſon *Eſſai de l'Entendement.* De toutes les recherches il n'y en a point de plus importante, puis que c'eſt la clef de toutes les autres.

Le PREMIER LIVRE regarde principalement les Principes qu'on dit être nez avec nous. *M. Locke* ne les admet pas, non plus que *les idées innées.* Il a eu ſans doute de grandes raiſons de s'oppoſer en cela aux préjugez ordinaires, car on abuſe extrêmément du nom d'*idées*, & de *principes.* Les Philoſophes vulgaires ſe font des principes à leur phantaiſie; & les *Carteſiens*, qui font profeſſion de plus d'exactitude, ne laiſſent pas de faire leur retranchement des idées prétenduës, de l'*Etenduë*, de la *Matiere*, & de l'*Ame*; voulant s'exempter par là de la néceſſité de prouver ce qu'ils avancent; ſous pretexte que ceux qui méditeront les idées, y trouveront la même choſe qu'eux; c'eſt-à-dire, que ceux qui s'accoûtumeront à leur jargon & à leur maniere de penſer, auront les mêmes préventions, ce qui eſt très-véritable. Mon opinion eſt donc qu'on ne doit rien prendre pour Principe primitif, ſinon les *Experiences*, & l'axiome de l'*identicité* ou, ce qui eſt la même choſe, de la *contradiction,*

diction, qui eſt primitif, puis qu'autrement il n'y auroit point de difference entre la vérité & la fauſſeté; & toutes les recherches ceſſeroient d'abord, s'il eſtoit indifferent de dire ouï ou non. On ne ſauroit donc s'empêcher de ſuppoſer ce Principe, dès qu'on veut raiſonner.

Toutes les autres véritez ſont prouvables, & j'eſtime extrêmement la methode d'*Euclide* qui ſans s'arrêter à ce qu'on croiroit être aſſez prouvé par les prétenduës idées, a démontré, par exemple, que dans un triangle un côté eſt toûjours moindre que les deux autres enſemble. Cependant *Euclide* a eu raiſon de prendre quelques axiomes pour accordez, non pas comme s'ils étoient véritablement primitifs & indémonſtrables mais par ce qu'il ſe ſeroit arrêté, s'il n'avoit voulu venir aux concluſions qu'après une diſcuſſion exacte des principes. Ainſi il a jugé à propos de ſe contenter d'avoir pouſſé les preuves juſqu'à ce petit nombre de Propoſitions, en ſorte qu'on peut dire que ſi elles ſont vraies, tout ce qu'il dit l'eſt auſſi. Il a laiſſé à d'autres le ſoin de démontrer ces principes mêmes qui d'ailleurs ſont déja juſtifiez par les experiences. Mais c'eſt dequoi on ne ſe

contente point en ces matieres : c'eſt pourquoi *Appollonius*, *Proclus*, & autres, ont pris la peine de démontrer quelques-uns des axiomes d'*Euclide*. Cette maniere doit être imitée des Philoſophes, pour venir enfin à quelques établiſſemens, quand ils ne ſeroient que proviſionels, de la maniere que je viens de dire.

Quant aux idées j'en ai donné quelque éclairciſſement dans un petit Ecrit imprimé dans les *Actes des Savans* de *Leipzig*, au mois de Novembre, 1684. pag. 537. qui eſt intitulé, *Meditationes de cognitione, veritate, & ideis*, & j'aurois ſouhaité que M. *Locke* l'eût vû & examiné ; car je ſuis des plus dociles, & rien n'eſt plus propre à avancer nos penſées que les conſiderations & les remarques des perſonnes de mérite, lors qu'elles ſont faites avec attention & avec ſincerité. Je dirai ſeulement ici, que les *idées vrayes* ou *réelles* ſont celles dont on eſt aſſûré que l'execution eſt poſſible ; les autres ſont douteuſes ou (en cas de preuve de l'impoſſibilité) chimeriques. Or la poſſibilité des idées ſe prouve tant *à priori* par des démonſtrations, en ſe ſervant de la poſſibilité d'autres idées plus ſimples ; qu'à *poſteriori* par les experiences, car ce qui eſt ne ſauroit man-

manquer d'être poſſible. Mais les idées primitives ſont celles dont la poſſibilité eſt indémonſtrable, & qui en effet ne ſont autre choſe que les attributs de Dieu.

Pour ce qui eſt de la queſtion, *s'il y a des idées & des veritez créées avec nous.* Je ne trouve point abſolument néceſſaire pour les commencemens, ni pour la pratique de l'art de penſer, de la décider: ſoit qu'elles nous viennent toutes de dehors, ou qu'elles viennent de nous; on raiſonnera juſte pourvu qu'on garde ce que j'ai dit ci-deſſus, & qu'on procede avec ordre & ſans prévention.

La queſtion de *l'origine de nos idées & de nos maximes* n'eſt pas préliminaire en Philoſophie, & il faut avoir fait de grands progrès pour la bien reſoudre. Je croi cependant pouvoir dire que nos idées, même celles de choſes ſenſibles, viennent de nôtre propre fonds, dont on pourra juger par ce que j'ai publié touchant *la nature & la communication des ſubſtances* & ce qu'on appelle *l'union de l'ame avec le corps.* Car j'ai trouvé que ces choſes n'avoient pas été bien priſes. Je ne ſuis nullement pour la *tabula raſa* d'Ariſtote; & il y a quelque choſe de ſolide dans ce

que Platon appelloit la *reminiſcence.* Il y a même quelque choſe de plus, car nous n'avons pas ſeulement une *reminiſcence* de toutes nos penſées paſſées; mais encore un *preſſentiment* de toutes nos penſées. Il eſt vrai que c'eſt confuſement & ſans les diſtinguer; à peu près comme lorſque j'entends le bruit de la mer, j'entends celui de toutes les vagues en particulier qui compoſent le bruit total, quoique ce ſoit ſans diſcerner une vague de l'autre. Et il eſt vrai dans un certain ſens que j'ai expliqué, que non ſeulement nos idées, mais encore nos ſentimens naiſſent de nôtre propre fonds, & que l'ame eſt plus indépendante qu'on ne penſe, quoi qu'il ſoit toûjours vrai que rien ne ſe paſſe en elle qui ne ſoit déterminé.

Dans le LIVRE SECOND, qui vient au detail des idées, j'avoue que les raiſons de M. Locke pour prouver que *l'ame eſt quelquefois ſans penſer à rien*, ne me paroiſſent pas convainquantes; ſi ce n'eſt qu'il donne le nom de *penſées* aux ſeules perceptions aſſez notables pour être diſtinguées & retenuës. Je tiens que l'ame, & même le corps, n'eſt jamais ſans action, & que l'ame n'eſt jamais ſans quelque perception. Meme en dormant on a quel-

quelque ſentiment confus & ſombre du lieu où l'on eſt, & d'autres choſes. Mais quand l'experience ne le confirmeroit pas, je croï qu'il y en a démonſtration. C'eſt à peu près comme on ne ſauroit prouver abſolument par les experiences, s'il n'y a point de vuide dans l'eſpace, & s'il a point de repos dans la matiere. Et cependant ces ſortes de queſtions me paroiſſent décidées démonſtrativement, auſſi bien qu'à M. Locke.

Je demeure d'accord de la difference qu'il met avec beaucoup de raiſon entre la *Matiere* & *l'Eſpace*. Mais pour ce qui eſt du *Vuide*, pluſieurs perſonnes habiles l'ont crû. M. Locke eſt de ce nombre; j'en étois preſque perſuadé moi-même, mais j'en ſuis revenu depuis longtemps. Et l'incomparable M. Huygens qui étoit auſſi pour le Vuide, & pour les Atomes, commença à faire reflexion ſur mes raiſons, comme ſes Lettres le peuvent témoigner. La preuve du Vuide priſe du mouvement, dont M. Locke ſe ſert, ſuppoſe que le corps eſt originairement *dur*, & qu'il eſt compoſé d'un certain nombre de parties inflexibles. Car en ce cas il ſeroit vrai, quelque nombre fini d'atomes qu'on pourroit pren-

dre, que le mouvement ne ſauroit avoir lieu ſans vuide ; mais toutes les parties de la matiere ſont diviſibles & pliables.

Il y a encore quelques autres choſes dans ce ſecond Livre qui m'arrêtent ; par exemple, lors qu'il eſt dit, chap. 17., que *l'infinité ne ſe doit attribuer qu'à l'eſpace, au tems, & aux nombres.* Je crois avec *M.* Locke qu'à proprement parler on peut dire qu'il n'y a point d'eſpace, de temps, ni de nombre, qui ſoit infini, mais qu'il eſt ſeulement vrai que pour grand que ſoit un eſpace, ou temps, ou bien un nombre, il y en toûjours un autre plus grand que lui ſans fin, & qu'ainſi le véritable *infini* ne ſe trouve point dans un tout compoſé de parties. Cependant il ne laiſſe pas de ſe trouver ailleurs, ſavoir dans *l'abſolu*, qui eſt ſans parties, & qui a influence ſur les choſes compoſées, parce qu'elles reſultent de la limitation de l'abſolu. Donc *l'infini poſitif* n'étant autre choſe que l'abſolu, on peut dire qu'il y a en ce ſens un idée poſitive de l'infini, & qu'elle eſt anterieure à celle du fini. Au reſte en rejettant un infini, compoſé on ne nie point ce que les Geometres démontrent de *ſeriebus infinitis*,

tis, & particulierement l'excellent M. Newton.

Quant à ce qui eſt dit, chap. 30. *de ideis adæquatis*, il eſt permis de donner aux termes la ſignification qu'on trouve à propos. Cependant ſans blamer le ſens de M. Locke, je mets un degré dans les idées, ſelon lequel j'appelle *adéquate* celle où il n'y a plus rien à expliquer. Or toutes les idées des qualitez ſenſibles, comme de la lumiere, couleur, chaleur, n'étant point de cette nature, je ne les compte point parmi les *adéquates*, auſſi n'eſt-ce point par elles-mêmes, ni *à priori*, mais par l'experience que nous en ſavons la realité, ou la poſſibilité.

Il y a encore bien de bonnes choſes dans le LIVRE TROSIE'ME, où il eſt traité des *Mots* ou *Termes*. Il eſt très-vrai qu'on ne ſauroit tout définir, & que les qualitez ſenſibles n'ont point de *définition nominale*, & on les peut appeller primitives en ce ſens-là. Mais elles ne laiſſent pas, de pouvoir reçevoir une *définition réelle*. J'ai montré la difference de ces deux ſortes de définitions dans la Méditation citée ci-deſſus. La *définition nominale* explique le nom par les marques de la choſe; mais la *définition réelle* fait con-

connoître *à priori* la poſſibilité du déſini. Au reſte, j'applaudis fort à la doctrine de M. Locke touchant la *démonſtrabilité des vérités morales.*

Le QUATRIE'ME ou dernier LIVRE, où il s'agit de la *connoiſſance de la verité*, montre l'uſage de ce qui vient d'être dit. J'y trouve, auſſi bien que dans les Livres précedens, une infinité de belles reflexions. De faire là-deſſus les remarques convenables, ce ſeroit faire un Livre auſſi grand que l'Ouvrage même. Il me ſemble que les Axiomes y ſont un peu moins conſiderez qu'ils ne méritent de l'être. C'eſt apparement parce qu'excepté ceux des Mathematiciens on n'en trouve guere ordinairement, qui ſoient importans & ſolides: j'ai tâché de remédier à ce defaut. Je ne mépriſe pas les propoſitions identiques, & j'ai trouvé qu'elles ont un grand uſage même dans l'Analyſe. Il eſt très-vrai, que nous connoiſſons nôtre Exiſtence par une intuition immediate, & celle de Dieu par démonſtration; & qu'une maſſe de matiere, dont les parties ſont ſans perception, ne ſauroit faire un tout qui penſe. Je ne mépriſe point l'Argument inventé, il y a quelques ſiecles, par Anſelme, qui prouve que

que l'Etre parfait doit exiſter; quoique je trouve qu'il manque quelque choſe à cet Argument, parce qu'il ſuppoſe que l'Etre parfait eſt poſſible. Car ſi ce ſeul point ſe démontre encore, la démonſtration toute entiere ſera entierement achevée.

Quant à la connoiſſance des autres choſes, il eſt fort bien dit, que la ſeule experience ne ſuffit pas pour avancer aſſez en Phyſique. Un eſprit pénétrant tirera plus de conſequences de quelques experiences aſſez ordinaires, qu'un autre ne ſauroit tirer des plus choiſies; outre qu'il y a un art d'experimenter & d'interroger, pour ainſi dire, la Nature. Cependant il eſt toûjours vrai qu'on ne ſauroit avancer dans le détail de la Phyſique qu'à meſure qu'on a des experiences.

M. Locke eſt de l'opinion de pluſieurs habiles hommes, qui tiennent que la forme des Logiciens eſt de peu d'uſage. Je ſerois quaſi d'un autre ſentiment; & j'ai trouvé ſouvent que les paralogiſmes même dans les mathematiques ſont des manquemens de la forme. M. Huygens a fait la même remarque. Il y auroit bien à dire là-deſſus; & pluſieurs choſes excellentes ſont mépriſées parce qu'on

qu'on n'en fait pas l'uſage dont elles ſont capables. Nous ſommes portez à mépriſer ce que nous avons apris dans les écoles. Il eſt vray que nous y aprenons bien des inutilitez; mais il eſt bon de faire la fonction *della Cruſca*, c'eſt-à-dire, de ſéparer le bon du mauvais. *M.* Locke le peut faire autant que qui que ce ſoit; & de plus il nous donne des penſées conſiderables de ſon propre crû. Il n'eſt pas ſeulement *Eſſayeur*, mais il eſt encore *Tranſmutateur*, par l'augmentation, qu'il donne du bon metal. S'il continuoit d'en faire preſent au Public, nous lui en ſerions fort redevables.

LET-

LETTRE
DE
M. LEIBNIZ
A
M. REMOND.

Vienne ce 26. d'Août 1714.

MONSIEUR

J'Eſpere que ma Reponſe à l'honneur de la vôtre, que je vous avois écrite le mois paſſé, vous aura été renduë. Maintenant je vous envoye un petit Diſcours que j'ai fait ici pour M. le Prince Eugene de Savoye ſur ma Philoſophie. J'ai eſperé que ce petit Ecrit contribueroit à mieux faire entendre mes méditations ; en y joignant ce que j'ai mis dans les *Journaux* de Leipzig, de Paris, & de Hollande. Dans ceux de Leipzig je m'accommode aſſez au

au langage de l'Ecole; dans les autres je m'accommode d'avantage au ſtyle des Carteſiens. Et dans cette derniere Piece je tâche de m'exprimer d'une maniere qui puiſſe être entenduë encore de ceux qui ne ſont pas encore trop accoûtumez au ſtyle des uns & des autres.

Si après cela, Monſieur, vous trouvez encore des difficultez dans ce que j'ai donné au Public, vous aurez la bonté de les remarquer. Elles me donneront occaſion de mieux éclaircir la matiere. Si j'en avois le loiſir je comparerois mes Dogmes avec ceux des Anciens & d'autres habiles hommes. La vérité eſt plus repanduë qu'on ne penſe: mais elle eſt très-ſouvent fardée, & très-ſouvent auſſi enveloppée, & même affoiblie, mutilée, corrompuë par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faiſant remarquer ces traces de la vérité dans les Anciens, ou, pour parler plus généralement, dans les anterieurs, on tireroit l'Or de la bouë, le Diamant de ſa mine, & la Lumiere des tenebres; & ce ſeroit en effet *perennis quædam Philoſophia.*

On peut même dire, qu'on y remarqueroit quelque proprès dans les connoiſſan-

ſances. Les Orientaux ont eu des belles & grandes idées de la Divinité. Les Grecs y ont ajoûté le raiſonnement & une forme de Science. Les Peres de l'Egliſe ont rejetté ce qu'il y avoit de mauvais dans la Philoſophie des Grecs; mais les Scholaſtiques ont tâché d'employer utilement pour le Chriſtianiſme, ce qu'il y avoit de paſſable dans la Philoſophie des Payens. J'ai dit ſouvent, *aurum latere in ſtercore illo Scholaſtico barbariei*; & je ſouhaitterois qu'on pût trouver quelque habile Homme verſé dans cette Philoſophie Hibernoiſe ou Eſpagnole, qui eût de l'inclination & de la capacité pour en tirer le bon. Je ſuis ſûr qu'il trouveroit ſa peine payée par pluſieurs belles & importantes véritez. Il y a eu autrefois un *Suiſſet*, qui avoit mathematiſé dans la Scholaſtique. Ses Ouvrages ſont peu connus, mais ce que j'en ai vû m'a paru profond & conſiderable. Jules Scaliger en a parlé avec eſtime. Mais Vivés en a parlé avec mépris. Je me fierois d'avantage à Scaliger, car Vivés étoit un peu ſuperficiel.

Je ne trouve pas que les ſentimens du R. P. Malebranche ſoient trop éloignez des miens. Le paſſage des *Cauſes occaſionnelles*

ſionnelles à *l'Harmonie préétablie*, ne paroît pas fort difficile. Un certain M. Parent, qui eſt de l'Academie Royale des Sciences, & qui a voulu me refuter par-ci par-là, veut faire croire que je n'ai rien ajoûté à la doctrine des *Cauſes occaſionnelles*. Mais il ne paroît point avoir conſideré que, ſelon moi, les loix des corps ne ſont point dérangées, ni par Dieu, ni par l'Ame. Le R. P. Dom François Lami, Benedictin, a auſſi voulu me refuter dans ſon Livre de la *Connoiſſance de ſoi-même*. Il ne m'avoit point entendu comme il falloit, & je croi que ma réponſe aura été miſe dans un des Journaux de Paris. Je ne ſache point qu'il y ait repliqué. Je ne ſai pas auſſi s'il y a eu une recenſion de ma *Theodicée* dans le Journal des Sçavans. Au reſte, je prends la liberté de vous recommander M. Sully, & je ſuis avec zele, Monſieur, Votre &c.

P. S. Je penſe partir bien-tôt d'ici & je ne ſai ſi je ne ferai pas un tour en Angleterre. Si je dois reçevoir l'honneur de vos Lettres on peut toûjours les adreſſer à Hanover.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ AU MEME.

MONSIEUR.

J'Esperois de joindre à cette Lettre quelque Eclairciſſement ſur les *Monades*, que vous paroiſſez demander; mais il m'a crû ſous la main, & bien des diſtractions m'ont empêché de l'achever ſi-tôt; & vous ſavez bien, Monſieur, que ces ſortes de conſiderations demandent du recueillement *. Ainſi je n'ai

* Voici l'extrait d'une Lettre de M. Leibniz à S. A. R. MADAME LA PRINCESSE SOPHIE, qui tend à éclaicir ſon Syſteme des *Monades* ou des *Unitez* : " Vous avez toutes les „ raiſons du monde de dire que *l'Un* n'eſt pas „ Pluſieurs, & c'eſt pour cela auſſi que l'aſſem„ blage des Etres, n'eſt pas un Etre. Cepen„ dant, là où il y a pluſieurs, ou la Multitude, „ il faut qu'il y ait auſſi des Unitez: car la Mul-

„ titude,

n'ai point voulu tarder d'avantage de répondre à l'honneur de votre Lettre, où je trouve la continuation d'une bonne opinion extraordinaire que vous avez de mes Meditations, que je ſouhaiterois de

„ titude, ou le nombre, eſt compoſé d'Unitez. „ Ainſi s'il n'y avoit qu'une ſeule Unité, c'eſt-à- „ dire, Dieu, il n'y auroit point de Multitude „ dans la Nature, & il ſeroit ſeul. Quant aux „ *Penſées de l'Ame*, comme elles doivent repre- „ ſenter ce qui ſe paſſe dans le Corps, elles ne „ ſauroient être diſtinctes, lorſque les traces „ dans le cerveau ſont confuſes. Ainſi il n'eſt „ pas néceſſaire que les penſées pour être confu- „ ſes tiennent place. Mais il eſt indubitable que „ les images corporelles ſe croiſent & ſe mêlent, „ comme ſi on jettoit à la fois dans de l'eau „ pluſieurs pierres : car chacune feroit ſes pro- „ pres cercles, qui ne ſe brouilleroient pas dans „ la vérité, mais ils paroîtroient enbrouillez aux „ ſpectateurs, qui auroient de la peine à les de- „ mêler. Rien n'eſt plus propre à éclairer la na- „ ture des images corporelles qui ſe forment „ dans nôtre tête : & la comparaiſon du cachet „ dont Platon ſe ſert, ne me paroît pas ſi con- „ venable.

„ Pour ce qui de l'*Ame univerſelle*, ou plutôt „ de cet *Eſprit Général*, qui eſt la ſource des „ choſes, puiſque vous conçevez qu'il eſt une „ Unité, pourquoi ne pourriez-vous pas concevoir „ des Unitez particulierez ? Car être Univerſel „ & Particulier ne fait rien à l'Unité : ou plûtôt, „ il paroît plus aiſé que l'Unité ſoit dans le Par- „ ticulier ".

de pouvoir mériter, en levant les difficultez qui peuvent encore vous arrêter.

Il eſt vrai que ma *Theodicée* ne ſuffit pas pour donner un corps entier de mon Syſteme; mais en y joignant ce que j'ai mis en divers Journaux, c'eſt-à-dire, de Leipſic, de Paris, de M. Bayle, & de M. Basnage, il n'en manquera pas beaucoup, au moins quant aux Principes. Il y a à Veniſe un ſavant François, nommé M. Bourquet, qui m'a fait des objections: je crois qu'il eſt ami de M. l'Abbé Conti. Mais ces objections ont été envoyées à M. Hermann, & je les trouverai à mon retour à Hanover; car je n'ai pas voulu qu'on les envoyât ici, où j'étois un peu trop empêché. Meſſieurs Hermann & Wolfius ont reçû les Remarques de M. L'Abbé Conti ſur mon Syſteme, j'eſpere qu'ils m'en feront part, & je tâcherai d'en profiter. Vous n'étes pas le premier, Monſieur, qui m'ait parlé de cet illuſtre Abbé comme d'un eſprit excellent, & j'ai de l'impatience d'en voir des productions pour en faire uſage: car je ne doute point qu'elles ne ſervent à m'eclaircir.

M. Wolfius eſt entré dans quelques-uns de mes ſentimens; mais comme il

eſt fort occupé à enſeigner, ſur tout les Mathematiques, & que nous n'avons pas eu beaucoup de communication enſemble ſur la Philoſophie, il ne ſauroit connoître preſque de mes ſentimens que ce que j'en ai publié. J'ai vû quelque choſe que des jeunes gens avoient écrit ſous lui: j'y trouvai bien du bon; il y avoit pourtant des endroits dont je ne convenois pas. Ainſi s'il a écrit quelque choſe ſur l'Ame en Allemand ou autrement, je tâcherai de le voir pour en parler.

Puiſque mes Vers n'ont point déplu ni à vous, Monſieur, ni à M. l'Abbé Fraguier, je m'étonne moins que M. le Cardinal de Polignac n'en a pas été malſatisfait. Je vous ſupplie, Monſieur, de marquer mes reſpects à Son Eminence, & de la remercier par avance du précieux preſent qu'elle me deſtine. Je ſouhaite qu'il paroiſſe au premier jour, afin que j'en puiſſe profiter encore pour perfectioner mes propres penſées. Je vous ſupplie auſſi de faire mes complimens à M. l'Abbé Conti, dont j'honnore beaucoup la perſonne & le mérite.

Il y a ici M. le Comte Jorger, d'une des meilleures Familles d'Autriche, qui penſe

penſe à faire un tour en France, où il a été autrefois. Il a déja été le premier des Chambellans de l'Empereur Joſeph, & il a été employé dans les Ambaſſades comme Envoyé Extraordinaire en Angleterre & à Turin; & outre qu'il ſait tout ce qui peut orner un Courtiſan, il a une connoiſſance extraordinaire ſur tout de cette partie de la Phyſique, qui donne la reſolution des corps par le feu. Mais il a encore cela de ſingulier, qu'étant un grand eſtimateur de l'Art général du celebre Raymond Lulle, il ſait s'en ſervir non pas comme le vulgaire pour faire des diſcours en l'air, mais pour méditer & pour en faire des applications aux réalitez. Il préfere Lulle à tous les Modernes, même à M. Deſcartes. Comme il pourra prendre la reſolution d'aller en France quand je ne ſerai plus ici, il m'a demandé, Monſieur, que je vous en écriviſſe par avance, afin qu'il aye un jour l'honneur de vôtre connoiſſance, ayant été charmé de vos Lettres. Ses belles qualitez l'introduiſent aiſément par tout, mais il ſait eſtimer les perſonnes qui vous reſſemblent, & dont il ſeroit à ſouhaiter que le nombre fût plus grand.

Quand j'étois jeune je prenois quelque

plaiſir à l'Art de Lulle ; mais je crûs y trouver bien des defectuoſitez, dont je dis quelque choſe dans un petit Eſſai d'Ecolier intitulé : *de Arte Combinatoria*, publié l'an 1666, qui a été réimprimé par après malgré moi. Mais comme je ne mépriſe rien facilement, excepté les Arts divinatoires, qui ne ſont que des tromperies toutes pures, j'ai trouvé quelque choſe d'eſtimable encore dans l'Art de Lulle; & le *digeſtum Sapientiæ* du Pere Ives, Capucin, m'a fort plu, parce qu'il a auſſi trouvé le moïen d'appliquer les généralitez de Lulle à des particularitez utiles. Mais il me ſemble que M. Deſcartes eſt d'une toute autre profondeur. Cependant ſa Philoſophie, quoi qu'elle ait avancé beaucoup nos connoiſſances, a auſſi ſes defectuoſitez, qui ne ſauroient maintenant vous être inconnuës.

Quant à M. Gaſſendi, dont vous deſirez de ſavoir mes ſentimens, Monſieur; je le trouve d'un ſavoir grand & étendu, très-verſé dans la Lecture des Anciens, dans l'Hiſtoire Profane & Eccleſiaſtique, & en tout genre d'érudition; mais ſes Méditations me contentent moins à preſent qu'elles ne faiſoient quand je commencois

cois de quitter les ſentimens de l'Ecole, Ecolier encore moi-même. Comme la Doctrine des Atomes ſatisfait à l'imagination je donnai fort là dedans ; & le Vuide de Démocrite ou d'Epicure, joint aux corpuscules indomptables de ces deux Auteurs, me paroiſſoit lever toutes les difficultez. Il eſt vrai que cette Hypotheſe peut contenter de ſimples Phyſiciens ; & ſuppoſant qu'il y a de tels Atomes, & leur donnant des mouvemens & figures convenables, il n'y a gueres de qualitez materielles auxquelles il ne ſeroit poſſible de ſatisfaire, ſi nous connoiſſions le détail des choſes. Ainſi on pourroit ſe ſervir de la Philoſophie de M. Gaſſendi pour introduire les jeunes gens dans les connoiſſances de la Nature, en leur diſant pourtant qu'on n'employe le Vuide & les Atomes que comme une Hypotheſe ; & qu'il ſera permis de remplir un jour ce Vuide d'un fluide ſi ſubtil qu'il ne puiſſe guere intereſſer nos Phenomenes, & de ne point prendre l'indomptabilité des Atomes à la rigeur. Mais étant avancé dans les Méditations, j'ai trouvé que le Vuide & les Atomes ne pouvoient point ſubſiſter.

On a publié dans les Memoires de

Trevoux quelques Lettres que j'avois échangées avec M. Hartſoeker, où j'ai allegué quelques raiſons générales tirées des principes plus élevez, qui renverſent les Atomes: mais j'en puis alleguer bien d'autres; car tout mon Syſteme s'y oppoſe.

Pour ce qui eſt des Diſputes qui ont été entre M. Gaſſendi & M. Deſcartes, j'ai trouvé que M. Gaſſendi a raiſon de rejétter quelques prétenduës Démonſtrations de M. Deſcartes touchant Dieu & l'Ame: cependant dans le fonds je croi que les ſentimens de M. Deſcartes ont été meilleurs, quoi qu'ils n'ayent pas été aſſez bien démontrez. Au lieu que M. Gaſſendi m'a parû trop chancelant ſur la nature de l'Ame; & en un mot ſur la Theologie naturelle.

Il paroît par une Lettre de M. Locke à M. Molineux, inſerée dans les Lettres poſthumes de M. Locke, que cet habile Anglois ne ſouffroit pas volontiers des objections. Comme on ne m'avoit point communiqué ce qu'il avoit répondu aux miennes, il ne m'a point été permis d'y repliquer. Je ne ſai pas ſi elles ſe trouvent entieres dans ce Recueil.

J'ai dit mon ſentiment dans la *Théodi-*

cée

sée sur la question de l'Action de Dieu & des Creatures, si agitée maintenant; & il me semble qu'en approfondissant la chose, je suis obligé de m'y tenir. Cependant je ne serai point fâché de voir un jour ce qu'on a objecté au R. P. Mallebranche, & ce qu'il y aura répondu. Ces matieres manquent de clarté faute de bonnes définitions.

J'ai vû la premiere Edition de l'Ouvrage profond de M. de Montmort auprès d'un Ami; mais je serai ravi d'en recevoir la seconde, qui sera sans doute enrichie de recherches nouvelles & importantes *. Je voudrois qu'un habile homme traitât en Mathematicien & en Physicien de toute sorte de Jeux. L'esprit humain brille dans les Jeux, plus qu'en toute autre chose.

M l'Abbé Fraguier donnant par des Vers d'une curieuse beauté du relief à des Méditations aussi mediocres que les miennes, que ne feroit-il pas s'il traitoit un grand sujet, & des matieres relevées? Si je pouvois contribuer par quelques E-

* Cette seconde Edition parut à Paris en 1713. sous ce titre: *Essay d'Analyse sur les Jeux de Hazard. Seconde Edition revûe & augmentee, in 4o.*

clairciſſemens à l'encourager pour l'execution du beau deſſein qu'il paroît avoir, *de donner du corps & de la couleur aux penſées* de la plus ſublime Philoſophie, j'aurois rendu un grand ſervice aux hommes. En attendant je vous ſupplie, Monſieur, de lui faire mes remercimens très-humbles.

LETTRE
DE
M. LEIBNIZ
A
M. L'ABBE'
DE S. PIERRE.

Hanover le 7. de Février 1715.

MONSIEUR,

JE m'eſtime fort honoré de la communication de vôtre Projet, & de la demande que vous me faites de mon ſentiment ſur une matiere qui intereſſe tout le Genre humain, & qui n'eſt pas tout à fait hors de mes objets, puisque je me ſuis appliqué dès ma jeuneſſe au Droit, particulierement à celui des Gens. Le paquet de M. Varignon eſt venu à Hanover long-tems avant que j'aye été de retour chez moi, & après mon retour j'ai été fort occupé. Mais j'ai fait enfin quelque effort pour me tirer à l'é-

cart, & pour lire vôtre excellent Ouvrage avec ſoin. J'y ai trouvé le ſolide & encore l'agreable; & après avoir compris vôtre Syſteme, j'ai pris un plaiſir particulier à la varieté des Objections, & à vôtre maniere nette & ronde d'y répondre. Il n'y a que la volonté qui manque aux hommes pour ſe délivrer d'une infinité de maux. Si cinq ou ſix perſonnes vouloient, elles pourroient faire ceſſer le grand Schiſme d'Occident, & mettre l'Egliſe dans un bon ordre. Un Souverain qui le veut bien peut preſerver ſes Etats de la Peſte. La Maiſon de Brunswick n'y a pas mal réuſſi, graces à Dieu. La Peſte s'eſt arrêtée de mon tems à ſes frontieres. Un Souverain pourroit encore garentir ſes Etats de la Famine. Mais pour faire ceſſer les guerres, il faudroit qu'un autre Henri IV. avec quelques grands Princes de ſon tems, goutât vôtre Projet. Le mal eſt qu'il eſt difficile de le faire entendre aux grands Princes. Un particulier n'oſe s'y émanciper; & j'ai peur que même de petits Souverains n'oſeroient point le propoſer aux grands. Un Miniſtre le pourroit peut-être faire à l'article de la mort, ſur tout ſi des interets de famille ne l'obli-

bligeoient pas de continuer ſa Politique juſqu'au Tombeau & au delà. Cependant il eſt toûjours bon d'en informer le Public ; quelqu'un en pourra être touché quand on y penſera le moins.

Semper tibi pendeat hamus Ovid.
Quo minime reris gurgitis piſcis erit.

Il n'y a point de Miniſtre maintenant qui voudroit propoſer à l'Empereur de renoncer à la ſucceſſion de l'Eſpagne, & des Indes. Les Puiſſances Maritimes & tant d'autres y ont perdu leur Latin. Il y a le plus ſouvent des fatalitez qui empêchent les hommes d'être heureux. L'eſperance de faire paſſer la Monarchie d'Eſpagne dans la Maiſon de France à été la ſource de cinquante ans de guerre ; & il eſt à craindre que l'eſperance de l'en faire reſſortir ne trouble l'Europe encore pendant cinquante autres années. Aider l'Empereur à chaſſer les Turcs de l'Europe ſeroit peut-être le moyen de venir à bout de ce mal. Mais un tel deſſein auroit encore de grandes difficultez.

Comme vous préparez, Monſieur, une troiſième Edition plus ample, il ſeroit

peut-être bon que vôtre Ouvrage fût encore plus embelli par les exemples & par l'Hiſtoire. Les raiſons n'en deviennent point meilleures, mais cet agrément leur donne de l'ingrès. C'étoit la mode du tems de M. de la Motte le Vayer. Aujourd'hui les Ecrivains François, ſous prétexte de s'éloigner du pédantiſme, ſe desaccoûtument un peu trop de faire entrer des traits d'érudition dans leurs Ouvrages; ils n'en ſont pas moins nerveux, mais ils en ſont plus ſecs. Un certain milieu y ſieroit bien dans un Ouvrage comme le vôtre. Mais ſi cela vous arrêtoit trop, il ne faudroit point s'y amuſer. Mes remarques cependant y peuvent donner quelque occaſion. Je vous ſouhaite, Monſieur, autant de vie, qu'il en faut pour goûter les fruits de vos travaux, & je ſuis avec zèle

Monſieur

Votre très humble &
très obeiſſant ſerviteur

LEIBNIZ.

OB.

OBSERVATIONS

SUR LE

PROJET D'UNE PAIX PERPETUELLE DE M. L'ABBE' DE S. PIERRE.

LE Projet de Paix perpetuelle pour l'Europe que M. l'Abbé de S. Pierre m'a fait l'honneur de m'envoyer, ne m'a été rendu que bien tard à cauſe d'une longue abſence ; & de plus la multitude des occupations m'a empêché de le lire plûtôt. Enfin je l'ai lû avec attention, & je ſuis perſuadé qu'un tel Projet en gros eſt faiſable & que ſon execution ſeroit une des plus utiles choſes du monde. Quoique mon ſuffrage ne ſoit d'aucun poids, j'ai pourtant cru que la reconnoiſſance m'obligeoit de ne le point diſſimuler, & d'y joindre quelques remarques pour le contentement d'un Auteur de ce mérite, qui doit avoir beaucoup de reputation & de fermeté, pour avoir oſé & pû avec ſuccès s'oppoſer à

la foule des prévenus & au dechaînement des Railleurs.

Etant fort jeune j'ai eu connoiſſance d'un Livre intitulé, NOUVEAU CYNEAS, dont l'Auteur inconnu conſeilloit aux Souverains de gouverner leurs Etats en Paix, & de faire juger leurs differens par un Tribunal établi; mais je ne ſaurois plus trouver ce Livre, & je ne me ſouviens plus d'aucunes particularitez. L'on ſait que Cyneas étoit un Confident du Roi Pyrrhus, qui lui conſeilla de ſe repoſer d'abord, puiſqu'auſſi bien c'étoit ſon but, comme il le confeſſoit, quand il auroit vaincu la Sicile, la Calabre, Rome & Carthage.

Feu M. le Landgrave Erneſte de Heſſe-Reinfels, qui avoit commandé des Armées avec reputation dans la grande guerre d'Allemagne, & s'étoit appliqué aux Controverſes de Religion, & aux belles connoiſſances après la Paix de Weſtphalie, & ayant quitté les Proteſtans avoit fait tenir un Colloque entre le Pere Valeriano Magni, Capucin, & le Docteur Habercorn, celebre Theologien de la Confeſſion d'Augsbourg. Il s'étoit aviſé dans ſon loiſir, qu'il diſtinguoit par des Voyages faits *incognito*, de faire pluſieurs

Ou-

Ouvrages en Allemand, Francois & Italiens, qu'il faiſoit imprimer & donnoit à ſes Amis. Le plus conſiderable étoit en langue Allemande, intitulé: LE CATHOLIQUE DISCRET, où il raiſonnoit librement & ſouvent très-judicieuſement ſur les Controverſes Theologiques. Mais comme ce Livre contenoit des endroits délicats, il le communiquoit à très-peu de Perſonnes, & il en fit un abregé qui parût dans les boutiques des Libraires. Il y avoit dans cet Ouvrage un Projet aprochant de celui de M. l'Abbé de S. Pierre, mais il n'eſt pas dans l'abregé.

Le Tribunal de la Société des Souverains devoit être établi à Lucerne. Quoique je n'eus l'honneur d'être connu de ce Prince que peu de tems avant ſa mort, il me fit part de ſes vieilles penſées, & il me confia un Exemplaire de cet Ouvrage qui eſt aſſez rare.

Mais j'avouë que l'autorité de Henri IV. vaut mieux que toutes les autres. Et quoiqu'on le puiſſe ſoubçonner d'avoir eu plus en vûë de renverſer la Maiſon d'Autriche, que d'établir la Societé des Souverains, on voit toûjours qu'il a cru ce Projet recevable; & il eſt conſtant

ſtant que ſi les puiſſans Souverains le propoſoient, les autres le reçevroient volontiers. Mais je ne ſai, ſi les moindres oſeroient le propoſer aux grands Princes.

Il y a eu des tems que les Papes avoient formé à demi quelque choſe d'approchant par l'autorité de la Religion & de l'Egliſe Univerſelle. Le Pape Gregoire IV. avec les Evêques de l'Italie, de la France Occidentale & de la France Orientale, s'érigea en Juge des differens entre Louïs le Debonnaire & ſes Enfans. Nicolas I. prétendit ſous main au droit de juger avec un Synode, & de faire depouïller Lothaire Roy d'Auſtraſie; & Charles le Chauve, oncle de ce Prince, appuya les prétentions du Pape pour ſes interêts particuliers. Gregoire VII. prétendit hautement un droit ſemblable, & même plus grand, ſur l'Empereur Henri IV., & Urbain II. ſon ſucceſſeur, après Victor III., éxerça celui de Directeur même du Temporel de l'Egliſe Univerſelle, quoique indirectement, en établiſſant les expeditions d'outremer contre les Infidelles. On voit que les Papes paſſoient pour les Chefs Spirituels, & les Empereurs ou Rois des Romains pour

les

les Chefs Temporels, comme parle notre Bulle d'Or, de l'Egliſe Univerſelle ou de la Societé Chrêtienne; & les Empereurs en devoient être comme les Généraux nez. C'étoit comme un Droit des Gens entre les Chrêtiens Latins durant quelques Siecles, & les Juriſconſultes raiſonnoient ſur ce pied-là; on en voit des échantillons dans mon CODEX JURIS GENTIUM DIPLOMATICUS, & quelques reflexions là-deſſus dans ma Préface. Les Rois de France étoient traitez plus doucement que les autres, parce que les Papes en avoient plus de beſoin. Dans le Concile de Conſtance on s'aviſa de donner un peu plus de forme à cette Societé, en traitant les Affaires par Nations. Et comme il n'y avoit point de Pape alors, l'Empereur Sigismond y fut le Directeur de la Société Chrêtienne. On y prit même des meſures pour tenir ſouvent de tels Conciles. Mais les Papes qui en devoient être bien aiſes pour exercer & étendre leur autorité, n'ayant pas les qualitez d'un Nicolas I. ou d'un Gregoire VII. s'y oppoſerent, craignant d'être ſoumis eux-mêmes à la cenſure. Et ce fut le commencement de leur décadence. Auſſi vit-on un peu après de très-mauvais Papes,

pes, & qui avoient de la peine à maintenir l'autorité de leurs Ancêtres. L'Elevation de deux Maisons rivales survint alors avec la ressuscitation des Lettres. Enfin la grande Reforme dans l'Occident changea extrêmement l'état des choses, & il se fit une Scission, par laquelle la plus grande partie des Peuples, dont la langue est originairement Teutonique, fut détachée des Peuples, dont la langue est originairement Latine.

Cependant je crois que s'il y avoit eu des Papes en grande reputation de sagesse & de vertu, qui eussent voulu suivre les mesures prises à Constance, ils auroient remedié aux abus, prévenu la Rupture, & soutenu ou même avancé davantage la Societé Chrêtienne.

Cependant on peut dire encore présentement, que l'Empereur a quelque droit de direction dans la Societé Chrêtienne, & c'est ce que sa Dignité lui donne, outre la Presçéance. Ainsi je ne crois pas qu'il seroit juste, & à propos, de détruire tout d'un coup le droit de l'Empire Romain, qui a subsisté depuis tant de Siecles. Charles VI. est aussi bien en droit que Charles V. d'aller prendre la Couronne Imperiale à Rome, & de se faire reconnoî-

noître ſur les lieux Roi de Lombardie & Empereur des Romains; il n'a perdu aucun des droits que Charles V. avoit encore; il n'eſt pas même hors de poſſeſſion. Les Juriſconſultes ſavent qu'on ne perd pas ſes droits, ni même leur poſſeſſion quand l'occaſion ne ſe préſente pas de les exercer, & qu'on n'eſt pas même obligé à les faire valoir, que lors que ceux qui doivent ces droits déclarent de s'en vouloir ſouſtraire. Ainſi comme M. l'Abbé de S. Pierre nous a donné deux Plans de la Societé Chrêtienne; l'un où l'Empereur avec l'Empire en fait un membre, & ne compoſe qu'une voix; & l'autre où l'Empire eſt anéanti, & où l'Empereur n'auroit de voix que comme Souverain Héréditaire, & où les Electeurs auroient chacun une voix. Je dois être plûtôt pour le premier. Et la Juſtice préferera auſſi ce Plan, ſuivant le principe même de M. l'Abbé de S. Pierre, que la Societé Chrêtienne doit laiſſer les choſes dans le préſent état. Et comme la Duché de Savoye, & la Principauté de Piédmont rélévent de l'Empire, tout autant qu'aucune Principauté d'Allemagne, je ne vois pas comment on les en puiſſe détacher avec juſtice, & en faire un membre ſéparé dans la Societé Chrê-

Chrêtienne, qui ait une voix ſéparée de celle de l'Empire. Il n'eſt point néceſſaire de diſcuter préſentement d'autres points ſemblables; par exemple, il eſt ſûr que la Duché de Courlande & la Republique de Dantzic dépendent de la Pologne, & n'en ſauroient être démembrées ſuivant les regles de la Juſtice, à moins que la Pologne n'y conſente.

Je trouve que M. l'Abbé de S. Pierre a raiſon de conſiderer l'Empire, comme un modele de la Societé Chrêtienne. Mais il y a cette difference, que dans celle qui ſeroit conforme à ſon Projet, les plaintes des Sujets contre le Souverain ne ſeroient point reçûës: au lieu que dans l'Empire les Sujets peuvent plaider contre leurs Princes, ou contre leurs Magiſtrats. Il y a encore d'autres differences très-importantes; par exemple, dans le Tribunal de la Chambre Imperiale les Aſſeſſeurs ou Juges ne dépendent point des Inſtructions des Princes, ou Etats qui les avoient fait préſenter; ils n'ont qu'à ſuivre les mouvemens de leur Conſcience: au lieu que ſelon le Projet les Députez au Senat Chrêtien ſuivront les Inſtructions de leurs Principaux: auſſi ſont-ils amouvibles ſuivant leur bon plaiſir; mais les Aſſeſſeurs de

de la Chambre Imperiale n'obéiſſent plus aux Electeurs, Princes, ou Cercles, qui les ont nommez. Il en eſt tout autrement aux Diétes tant Imperiales que Circulaires, ou les Députez dépendent entierement des ordres de leurs Principaux ; au lieu que dans la Chambre des Communs du Parlement d'Angleterre les Membres ne dépendent plus des Shires ou Bourgs qui les ont nommez, ne peuvent point être revoquez, & ne doivent ſuivre que les mouvemens de leurs conſciences, comme les Aſſeſſeurs de la Chambre Imperiale. Le défaut de l'Union de l'Empire n'eſt pas, comme M. l'Abbé de S. Pierre le paroît prendre, que l'Empereur y ait trop de pouvoir; mais que l'Empereur comme Empereur n'en a pas aſſez. Car l'Empire n'a preſque point de revenus qui ne ſoient alienez ou négligez, & les reſolutions des Diétes auſſi bien que les Déciſions des Tribunaux, lorſqu'elles vont contre les Puiſſans ont bien de la peine à être executées.

Il ſemble qu'il conçoive l'Union Germanique comme commencée par la ſignature de quelque Traité ; mais cela ne ſauroit être concilié avec l'Hiſtoire. Sous les Rois de Germanie Carlingiens il y avoit

mis auparavant. Rudolphe de Habsbourg ne laiſſa pas de rétablir en quelque façon l'autorité du Chef: mais l'Empire alors ne demeura guéres dans ſa Famille. Il y eut des Chefs foibles, des changemens frequens de Famille, des deſordres, des négligences qui mirent l'Empire en danger d'une diſſolution totale juſqu'à ce qu'il revint à la Maiſon d'Autriche & que le Gouvernement prit ſous Frederic III., ſous Maximilien I., & ſous Charles V. par le moien des Diétes & des Pacifications, la forme qui lui eſt reſtée, à laquelle ceux qui ont fait la Paix de Weſtphalie ont mis la derniere main. Si en France la famille Capetingienne ſe fût bientôt éteinte, & ſi la Couronne eût ſouvent paſſé de Famille en Famille, & ſi d'autres grandes Familles ſe fuſſent conſervées, la France ſeroit apparement aujourd'hui un Corps ſemblable au Corps Germanique, quoi qu'il n'y auroit jamais eu aucun Traité d'Union qui l'eût formée, de même qu'il n'y en a jamais eu en Allemagne.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ A M. REMOND.

Hanover ce 11. *de Fevrier* 1715.

MONSIEUR

VOs Lettres marquent toûjours également vôtre bonté & vos lumieres : je voudrois mériter les unes & ſatisfaire aux autres. La défiance que j'avois de ma ſanté m'a empêché d'accompagner MADAME LA PRINCESSE DE GALLES : en effet la Goute m'a pris depuis ; elle n'eſt point fort douloureuſe, mais elle m'empéche d'agir autrement que dans le Cabinet, où je trouve toûjours le tems trop court, & par conſéquent je ne m'ennuye point. Ce qui eſt un bonheur dans le malheur.

Je viens à vos difficultez, & je vous en remercie, Monſieur; car je ne demande pas mieux que d'en reçevoir des perſonnes de vôtre ſincerité & de vôtre pénétration.

I. Quand à la *Metempſycoſe*, je crois que l'ordre ne l'admet point; il veut que tout ſoit explicable diſtinctement, & que rien ne ſe faſſe par ſaut. Mais le paſſage de l'Ame d'un Corps dans l'autre ſeroit un ſaut étrange & inexplicable. Il ſe fait toûjours dans l'Animal ce qui s'y fait préſentement; c'eſt que le Corps eſt dans un changement continuel, comme un Fleuve, & ce que nous appellons Génération, ou Mort, n'eſt qu'un changement plus grand & plus promt qu'à l'ordinaire, tel que ſeroit le Saut ou la Catarrhacte d'une Riviere. Mais ces Sauts ne ſont pas abſolus & tels que je desaprouve; comme ſeroit celui d'un Corps qui iroit d'un lieu à un autre ſans paſſer par le milieu. Et de tels Sauts ne ſont pas ſeulement défendus dans les mouvemens, mais encore dans tout ordre des choſes ou véritez. C'eſt pourquoi j'ai montré à M. Hartſoeker dans des Lettres qui ont été inſerées il n'y a pas long-tems dans les Mémoires de Trevoux: que la ſup-

ſuppoſition du Vuide & des Atomes nous meneroit à de tels Sauts. Or comme dans une ligne de Géometrie il y a certains points diſtinguez, qu'on appelle ſommets, points d'inflexion, points de rebrouſſement ou autrement; & comme il y a des lignes qui en ont une infinité: c'eſt ainſi qu'il faut conçevoir dans la vie d'un Animal ou d'une Perſonne les temps du changement extraordinaire; qui ne laiſſent pas d'être dans la regle générale: de même que les points diſtinguez dans la courbe ſe peuvent déterminer par ſa nature générale ou ſon Equation. On peut toûjours dire d'un Animal, *c'eſt tout comme ici*, la difference n'eſt que du plus au moins.

II. Puisqu'on peut conçevoir que par le développement & changement de la matière, la machine qui fait le Corps d'un Animal ſpermatique, peut devenir une machine telle qu'il faut pour former le Corps organique d'un homme: il faut qu'en même-temps l'Ame de ſenſitive ſeulement, ſoit devenuë raiſonnable; à cauſe de l'harmonie parfaite entre l'Ame & la machine. Mais comme cette harmonie eſt préétablie, l'état futur étoit déja dans le préſent, & une parfaite in-

telligence reconnoiſſoit il y a long-temps dans l'Animal préſent, l'homme futur; tant dans ſon Ame à part, que dans ſon Corps à part. Ainſi jamais un pur Animal ne deviendra homme, & les Animaux ſpermatiques humains qui ne viennent pas à la grande transformation par la conception, ſont de purs Animaux.

III. Il y a ſans doute mille déréglemens, mille déſordres dans le particulier. Mais il n'eſt pas poſſible qu'il y en ait dans le total, même de chaque Monade; parce que chaque Monade eſt un miroir vivant de l'Univers ſuivant ſon point de vûë. Or il n'eſt pas poſſible que l'Univers entier ne ſoit pas bien reglé, la prévalence en perfections étant la raiſon de l'exiſtence de ce Syſteme des choſes, préférablement à tout autre Syſteme poſſible. Ainſi les desordres ne ſauroient être que dans les parties. C'eſt ainſi qu'il y a des lignes de Géometrie, desquelles il y a des parties irregulieres; mais quand on conſidere la ligne entiere, on la trouve parfaitement reglée ſuivant ſon Equation ou nature générale. Donc tous ces deſordres particuliers, ſont redreſſéz avec avantage dans le total, même en chaque Monade.

IV. Quant à l'inertie de la matière, comme

comme la matière elle-même n'eſt autre choſe qu'un Phénomene, mais bien fondé, reſultant des Monades ; il en eſt de même de l'inertie, qui eſt une propriété de ce Phénomene. Il faut qu'il paroiſſe que la matière eſt une choſe qui reſiſte au mouvement, & qu'un petit corps en mouvement ou en force ne puiſſe pas en donner à un grand en répos, ſans perdre de la ſienne: autrement l'effect ſurpaſſeroit la cauſe ; c'eſt-à-dire, dans l'état ſuivant, il y auroit plus de force que dans l'état précédent: ainſi il paroît que la matière eſt un choſe qui reſiſte au mouvement qu'on tâche de lui donner. Mais dans l'interieur des choſes, comme la réalité abſoluë n'eſt que dans les Monades & léurs perceptions, il faut que ces perceptions ſoiënt bien réglées: c'eſt-à dire, que les régles de convenance s'y obſervent, comme eſt celle qui ordonne que l'effect ne doit point ſurpaſſer ſa cauſe. Si la matière étoit une ſubſtance, comme on la conçoit vulgairement, elle ne pourroit point, ſans miracle, obſerver les régles de la convenance; & laiſſée à elle-même, elle obſerveroit certaines Loix brutes, dépendantes d'une néceſſité mathematique, abſolument éloignées de l'ex-

perience. J'en ai dit quelque choſe il y a bien des années dans un des Journaux de Paris, en répondant je crois à un M. l'Abbé Catelan: & je ſujs fâché de n'être pas maintenant en état d'en marquer l'année & le nombre. Au reſte; comme les Monades ſont ſujettes aux paſſions, excepté la primitive, elles ne ſont pas des forces pures, elles ſont les fondemens non-ſeulement des actions, mais encore des reſiſtances ou paſſibilitez, & leur paſſions ſont dans les perceptions confuſes, ce qui enveloppe la matière ou l'infini en nombres.

Vous voïez, Monſieur, que je fais des efforts pour tâcher de vous contenter; toûjours, comme vous voiez, par les mêmes principes: mais je ne ſai ſi j'ai réuſſi. S'il vous reſte des difficultez, plus elles ſeront expliquées, plus ſerai-je en état d'y entrer & de me rendre, ou de vous ſatisfaire.

J'ai toûjours été fort content, même dès ma jeuneſſe, de la Morale de Platon, & encore en quelque façon de ſa Métaphyſique: auſſi ces deux Sciences vont-elles de compagnie, comme la Mathematique & la Phyſique. Si quelqu'un reduiſoit Platon en Syſteme, il rendroit un

grand

grand ſervice au Genre humain, & l'on verroit que j'en approche un peu. Feu M. Boileau a parlé un peu trop en Janſeniſte en appellant les Anciens *ces antiques damnez* *. Les Jeſuites ſont plus raiſonnables ſur ce chapitre. Mais je crois que M. Boileau a voulu railler. Quand j'étois jeune garçon, les Etudians de mon âge chantoient: *Summus Ariſtoteles, Plato & Euripides, ceciderunt in profundum.*

Je ne ſavois pas que Mylord Shaftsbury étoit l'Auteur du petit Livre ſur *l'utilité de la Raillerie*, lors que je fis des remarques là-deſſus. Auſſi ne les donnai-je à perſonne, me contentant de les avoir fait lire à Madame l'Electrice. Je trouvai par après que M. le Comte de Shaftsbury s'étoit merveilleuſement corrigé dans le progrès de ſes Méditations, & que d'un Lucien il étoit devenu un Platon: métamorphoſe aſſûrement fort extraordinaire, qui me le fait fort regretter. Ainſi je lui parlai tout d'un autre ton, en faiſant des reflexions ſur ſes *Caracteres*. Cependant

* Dans le Satire XII. vs. 213. Mais il ſemble que M. Despréaux ne parle là que des anciens Hérétiques, qu'il damne très-ſérieuſement.

dant je vous envoyerai une copie de mes premieres Remarques.

Mais voici maintenant de petites reflexions d'une toute autre nature, que je prends la liberté, Monſieur, de vous envoyer, & je vous ſupplie après les avoir lûes & même fait copier, ſi vous le voulez, de les mettre dans la Lettre *ſub ſigillo volante*, adreſſée à M. l'Abbé de S. Pierre, que je vous prie de faire cacheter & de l'envoyer ainſi à M. l'Abbé Varignon avec la Lettre pour lui. Car c'eſt lui qui m'a envoyé celle de M. l'Abbé de S. Pierre, avec ſon Ouvrage du *Projet de la Paix perpetuelle*, ſur lequel l'Auteur m'a demandé mon ſentiment. Ce Projet marque beaucoup de bonne intention, & contient des raiſons ſolides. Il eſt très-ſûr que ſi les hommes vouloient, ils ſe pourroient délivrer de ces trois grands fleaux, la Guerre, la Peſte, & la Famine. Quand aux deux derniers, chaque Souverain le peut; mais contre la Guerre il faudroit cet accord des Souverains qu'il eſt difficile d'obtenir. Cette matiere curieuſe pouvoit recevoir de plus grands embelliſſemens ſur tout par l'Hiſtoire.

Je m'imagine que M. Sully, l'Anglois, eſt enfoncé dans quelque Ouvrage mecanique,

nique, & qu'il ſera aſſidu chès Meſſieurs de l'Academie; car il eſt fort appliqué à ſa Profeſſion, Je ne ſai s'il vous aura donné un petit Traité ſur la maniere de bien gouverner les Horloges à Pendule & les Montres à Spirale, qu'il a fait imprimer à Vienne. Il y a joint une petite Lettre ſur l'invention de ces choſes, que je lui ai écrite. Il eſt aſſûrement capable d'y faire quelque choſe de bon. Et comme il eſt jeune, laborieux, & ingenieux, je l'ai exhorté à entreprendre un Ouvrage complet ſur l'Horlogerie, qui nous manque encore. Il y a mille jolies inventions qui mériteroient d'être décrites. Ainſi *fungor vice Cotis.* Cependant vous ferez bien, Monſieur, de le faire appeller; il m'a paru modeſte & officieux; il a peut-être eu peur de vous importuner. Je n'eſpere pas qu'il ſera allé quelque part; en ce cas il auroit tort de n'avoir pas pris congé de vous; & j'eſpere encore plus qu'il ne ſera point tombé malade.

Vous aurez la bonté, Monſieur, de marquer à M. l'Abbé Conti & à M. l'Abbé Fraguier combien je leur ſuis obligé de leur bontez de leur bons ſouhaits, que je rends de tout mon cœur pour beaucoup d'années. M. Hermann & M. Bourguet

m'ont dit des merveilles de M. l'Abbé Conti. Je ſouhaite qu'il faſſe part au public de ſes méditations belles & ſingulieres. M. l'Abbé Fraguier ne m'eſt pas ſeulement connu par vôtre moïen ; il y a long-tems qu'on me l'a loüé comme un excellent Poëte, & comme un excellent Philoſophe : encore dernierement M. le Comte de Bonneval m'a fait ſon éloge à Vienne. J'attends avec impatience l'Ouvrage dont vous me parlez, Monſieur, & qui rendra vos belles Statuës vivantes.

Le R. P. de Tournemine m'a fait ſavoir qu'on a fait réimprimer mon Ouvrage à Paris, & qu'il ne ſe débite pas mal. S'il étoit vendu on pourroit ſonger à une nouvelle Edition, & vous en ſeriez le maître, Monſieur, & me feriez plus d'honneur que je ne mérite en voulant prendre ſoin de ce qui pourroit l'embellir, comme feroient ſans faute les deux beaux Poëmes de M. l'Abbé Fraguier. Si quelque perſonne profonde & ſincere à Paris nous vouloit donner quelques objections dignes d'etre reſoluës, on en pourroit profiter. J'accepte de tout mon cœur l'offre obligeante que vous me faites, Monſieur, de me communiquer des nouvelles de vôtre Republique des Lettres.

Mais

Mais vous avez oublié de m'en donner de M. vôtre Frere, qui eſt ſi profond; & ſur le ſouhait que j'ai fait qu'il veuille ſe donner le loiſir de traiter Mathematiquement & Phyſiquement de toute ſorte de Jeux, & de les expliquer plus diſtinctement pour des étrangers, ou pour des gens qui ne les connoiſſent pas aſſez, & même pour la poſterité. Je l'ai dit plus d'une fois: les hommes ne paroiſſent jamais plus ingenieux que dans les Jeux & dans le badinage; & les Philoſophes en doivent profiter pour perfectionner l'Art des Arts, qui eſt l'Art de penſer.

N'y a-t-il pas aujourd'hui à Paris une Poſte particuliere pour la Ville, comme il y en a à Londres, qui s'appelle *Penny-Poſt*? On y peut faire rendre promtement & ſûrement des Lettres en les envoyant ſeulement au Bureau du quartier, ſans avoir beſoin d'envoyer des valets bien loin. Je ne ſai ſi le *Bureau d'Adreſſe* a été rétabli à Paris. Il y a été commencé & abandonné plus d'une fois. Cependant celui de Londres ſubſiſte; on l'appelle *Houſe of Intelligence**. Oſerois-je encor vous faire une priere, Monſieur? Il y a un

* On l'appelle, *the Penny-Poſt Office.*

habile homme à Paris, Auditeur de la Chambre des Comptes qui a donné une ſeconde Edition de l'Ouvrage Genéalogique du P. Anſelme ſur la Maiſon Royale & les Officiers de la Couronne de France, où il a mis beaucoup du ſien. Il promet un Ouvrage ſur les Origines & Généalogies des Maiſons Souveraines de l'Europe. Je voudrois le connoître & entrer en quelque commerce avec lui, parce que je ſuis quelquefois arrêté ſur ces Origines, que je ne puis me diſpenſer de toucher. Ainſi je vous prie de m'informer de ſon nom & de ſes circonſtances. Et je ſuis avec zèle & obligation, Monſieur, vôtre &c.

APOSTILLE.

Dans le Journal Litteraire de Hollande du mois de Juillet & Aout il y a un endroit p. 459. où il eſt dit que l'Academie de Bourdeaux donnera un Prix à celui qui expliquera le mieux les variations du Barometre. M. le Duc de la Force, Protecteur de l'Academie, adjugera le Prix. Je doute qu'on puiſſe apporter quelque choſe de fort nouveau là-deſſus, après la raiſon que j'ai donnée, pourquoi ordi-

ordinairement le Barometre eſt plus haut dans un temps ferein, & plus bas quand il va pleuvoir; qui eſt que les goutes qui tombent ne peſent plus dans le Cylindre d'air. M. de Fontenelle parle amplement de mon explication dans l'Hiſtoire de l'Academie des Sciences de l'an 1711. Les irregularitez qui font manquer la régle, viennent principalement des Vents. Je ſuis cependant curieux d'apprendre ce qu'on y décidera le 1. de May prochain.

LETTRE DE M. LEIBNIZ.

AU MEME.

Hanover ce 22 de Juin 1715.

MONSIEUR

NE prenez pas en mauvaiſe part, je vous en prie, que j'aie été ſi long-tems ſans répondre. Je n'ai pas été trop bien, & j'ai été bien occupé. La Goute par bonheur ne me cauſe pas de grandes douleurs: auſſi eſt-ce plûtôt un *arthritis vaga*; mais en recompenſe elle m'empêche quelquefois d'agir. Il y a eu des ſemaines où je ne pouvois point écrire; & depuis quelques ſemaines je n'ai point été en état de marcher; une ouverture à la jambe eſt ſurvenuë. Porté comme je ſuis à me flater, je m'imagine que cela ne doit pas avoir ſi-tôt de trop mauvaiſes ſuites. Et quand le contraire arriveroit, mon erreur aura

aura été agréable, & m'aura préſervé des chagrins qu'une autre opinion plus timide me pourroit cauſer.

Je n'ai pas encore vû ce que les Peres Lombardi, & Mallebranche ont donné ſur la Philoſophie des Chinois; & je ſerois bien aiſé d'en avoir plus d'information; puiſque vous y trouvez, Monſieur, quelque choſe de conſiderable, & de reſſemblant aux ſentimens du divin Platon.

J'ai ſait ſavoir à M. le Comte de Bonneval que vous vous ſouveniez de lui avantageuſement, & je ne doute point, Monſieur, d'apprendre par la réponſe de mon Ami, qu'il vous en eſt bien obligé.

J'ai reçû enfin un exemplaire de l'Edition de Paris de ma *Theodicée*, qui eſt *in* 12°, & en caractere plus menu que celle de Hollande. M. le Baron d'Imhof, qui eſt allé en Angleterre complimenter le Roi de la Grande Bretagne de la part de M. le Duc de Wolfenbutel, ſur ſon Avenement à la Couronne; & qui ira de là en France complimenter le Roi ſur la Paix avec l'Empire; vous portera encore quelques bagatelles de ma part: mes premieres *Remarques* ſur un Livre de Mylord Shaftsbury, & une eſpece de *Dialogue* contenant quelques Reflexions ſur certains Entretiens du

R.

R. P. Mallebranche*. Il y a bien long-temps que j'ai fait ce Dialogue; & ce n'eſt pas grand choſe.

Ma Dynamique demanderoit un Ouvrage exprès; car je n'ai pas encore tout dit, ni communiqué ce que j'ai à dire là-deſſus. Vous avez raiſon, Monſieur, de juger que c'eſt en bonne partie le fondement de mon Syſteme, parce qu'on y apprend la difference entre les véritez dont la néceſſité eſt brute & Geometrique, & entre les véritez qui ont leur ſource dans la convenance & dans les finales. Et c'eſt comme un Commentaire ſur ce beau paſſage du Phædon de Platon que j'ai cité quelque part dans un Journal, qu'en ſuppoſant qu'une Intelligence produit toutes choſes, il faut trouver leurs ſources dans les cauſes finales. Socrate y blame Anaxagore, qui avoit dit qu'une Intelligence νοῦς, avoit produit les choſes, & après cela n'avoit parlé que du concours des corpuſcules, ſans employer cette Intelligence & ſans marquer les fins des choſes.

Pour

* Ce ſont les *Entretiens ſur la Métaphyſique & ſur la Religon*, imprimez à Rotterdam en 1688. Les Interlocuteurs ſont, *Theodore*, *Ariſte*, & *Theotime*. M. Leibniz a donné le même nom aux ſiens.

Pour varier un peu, M. d'Imhof vous apportera auſſi une Diſſertation courte, mais un peu paradoxe, que j'ai faite ſur *l'Origine des François*, ſur leurs premiers, ſeconds, troiſièmes & quatrièmes gîtes. Je prouve par des paſſages formels, mais peu obſervez, des Anciens, qu'il ſont venus originairement de la Mer Baltique; que leur ſecond gîte a été entre la Riviere du Mein & les Montagnes du Harz; le troiſième entre le Weſer & le Rhin; & le quatrième dans les Gaules. Je vous prie, Monſieur, de n'en rien dire encore aux Amis, juſqu'à ce que vous aïez reçû cet Ecrit, que je vous ſupplie de faire alors bien copier, afin que M. le Baron d'Imhof le puiſſe préſenter à M. le Marquis de Torcy: car quand M. d'Imhof a paſſé ici, le tems ne permettoit pas de le faire bien copier.

Comme M. Keil écrit d'une maniere un peu groſſiere, je ne lui répondrai pas. Pourquoi ſe chamailler avec de telles gens? Je penſe à répondre à ces Meſſieurs par des réalitez, quand j'en aurai un peu plus de loiſir. Je n'ai pas même encore lû le Livret de M. Keil avec attention. Cependant en le parcourant je n'ai rien remarqué qui paroiſſe prouver ce qu'il prétend.

Meſſieurs

Meſſieurs les Carteſiens vulgaires ſont bien aiſes d'avoir quelque choſe à dire contre moi. Il faut les laiſſer parler, puiſqu'ils ne jugent point avec connoiſſance de cauſe.

Je ſuis fâché que M. Fourmy, Auditeur des Comptes, ſoit mort ; j'aurois été bien aiſe de voir ce qu'il auroit donné ſur l'Origine des Maiſons Souveraines de l'Empire. M. Rouſſeau & M. Clerambaut ont-ils publié quelque choſe ? Je pourrois peut-être les conſulter un jour ſur quelques Maiſons Souveraines qui étoient autrefois en France & qui ſont éteintes. Peut-être que M. Fourmy a laiſſé quelque choſe, ce qu'on pourroit ſavoir de ſes héritiers.

Faites-moi la grace, Monſieur, de me dire comment s'appelle le Jeſuite Antagoniſte du P. Mallebranche. Il me ſemble que toutes les matières agitées entre ces Meſſieurs-là ſont finies & terminées démonſtrativement.

Sans doute, Monſieur, que ce ſeroit une belle choſe ſi quelqu'un ajoûtoit à Pline, ce qui a éré découvert par les Modernes. Quoique le R. P. Hardouin ſoit un homme de grand ſavoir, je crois qu'il faudroit pour cela un habile Medecin ou Mathe-

Mathematicien, comme feu M. Perraut le Medecin, ou feu M. Thevenot. M. de Fontenelle, ſtylé dans ces matières depuis qu'il eſt Secretaire de l'Academie des Sciences, pourroit peut-être compoſer un Pline moderne.

On m'a dit que M. votre Frere eſt allé faire un tour en Angleterre, avec quelques Mathematiciens de Paris. Quand j'apprendrai ſon retour je me donnerai l'honneur de lui écrire, car je ne manquerai pas tout à fait de matière. Quelqu'un m'a dit que M. l'Abbé Conti eſt auſſi allé faire un tour en Angleterre.

Je ne ſai ſi Meſſieurs de l'Academie de Bourdeaux ajoûtent beaucoup à ce que j'ai donné ſur la raiſon du Barometre; au moins qui ſoit reglé. Car les changemens qui ne répondent pas en tout à l'hypotheſe, viennent principalement des Vents.

J'ai oublié de vous dire, Monſieur, qu'autrefois Mylady Masham fille de M. Cudworth, grande Patrone de M. Locke, m'envoya le Syſteme intellectuel de feu M. ſon Pere, où je trouvai beaucoup de ſavoir, mais non pas aſſez de méditation. M. Morus étoit Platonicien & Origeniſte: mais il avoit de plaiſantes opinions ſur la nature de l'Ame, qu'on peut voir dans

ſon

ſon Livre de l'Immortalité de l'Ame ; traduit de l'Anglois.

Je ne ſai ſi M. Des Billettes, grand Ami de M. le Duc de Roannés, de M. Arnaud & de M. Nicole, vit encore. Il me raconta comment le Chevalier de Meré avoit donné occaſion aux Mathematiciens de méditer ſur le hazard, *de Alea.* Cela me donna occaſion de déchifrer quelque choſe dans les Oeuvres Poſthumes de M. de Meré, où il écrit à M. Paſcal, que M. Bayle n'avoit point entendu.

Je ſuis avec beaucoup de zèle & d'obligation, Monſieur, Vôtre &c.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ AU MEME.

Hanover ce 29. de Juillet 1715.

MONSIEUR.

J'Eſpére que la Lettre que je me ſuis donné l'honneur de vous écrire depuis peu, aura été renduë. Maintenant je prends de la liberté, Monſieur, de vous donner avis que Monſieur le Baron d'Imhof, Envoyé Extraordinaire de M. le Duc de Wolfenbuttel, ſera bien-tôt à Paris, comme il me le mande par une Lettre écrite de Londres le 16. de Juillet, où il marque qu'il partira ſans faute dans la ſemaine ſuivante, pour la Cour de France. Or il a bien voulu ſe charger d'un petit paquet pour vous, que je ne doute point qu'il ne vous faſſe rendre bien-

bien-tôt après ſon arrivée. Cependant j'ai voulu vous en avertir, Monſieur; parce qu'il ne s'arrêtera guére en France, après avoir executé ſa Commiſſion; & je ſouhaiterois qu'il donnât à M. le Marquis de Torcy un *Diſcours* que j'ai compoſé *ſur l'Origine des François*, que je ne ſerois point fâché qui fût préſenté au Roi, ſi ce Miniſtre le trouve à propos. Je vous l'envoye maintenant. Ce ne ſont que peu de Feuilles; j'y découvre quelques notices inconnuës à M. de Valois, & d'autres habiles Ecrivains, parce que j'ai vû des Auteurs anciens, qui leur avoient été inconnus. Or je ſouhaiterois que cette Piéce fût copiée par une bonne main, & reliée bien proprement *in octavo*, pour pouvoir être préſentée à M. le Marquis de Torcy par M. le Baron d'Imhof; & j'oſe vous ſupplier, Monſieur, d'en avoir ſoin, & ſi vous trouvez quelque choſe qui ne ſoit pas aſſez bon françois, vous m'obligerez de le corriger.

On pourroit mettre, mais ſeulement dans la Copie qui pourroit être préſentée à M. le Marquis de Torcy, les Vers ſuivans, placez au revers du Titre:

Exiguis egreſſa locis Gens Francica tandem
Complexu eſt Sceptris Solis utramque domum.

MAC-

MAGNE *Tibi* LODOIX *debet faſtigia tanta,*
Et capit ex uno Natio fata Viro.

Madame m'a fait la grace de me faire ſavoir par une perſonne avec laquelle Elle entretient commerce ici, qu'Elle me permet de lui faire adreſſer les Lettres que je voudrois envoyer à M. L'Abbé de S. Pierre. Je lui ai envoyé la Copie d'un Diſcours Allemand, qu'un ſavant Landgrave de Heſſe a fait autrefois ſur une propoſition ſemblable à la ſienne, & dont il a accuſé la reception. Mais ſi Madame me permettoit d'adreſſer encore à ſon Alteſſe Royale les Lettres que je me donnerois l'honneur de vous écrire, cela iroit mieux; & je vous laiſſe juger, Monſieur, ſi vous trouverez à propos de lui demander cette permiſſion.

Je ſerois bien aiſe, Monſieur, d'apprendre ſi M. votre Frere, ſe trouve maintenant à Paris, ou dans le voiſinage; car on m'a dit qu'il avoit fait un tour en Angleterre. S'il en eſt de retour, ou s'il eſt en France, je me donnerai l'honneur de lui écrire. M. Redmond de Montmort.

Je crois de vous avoir marqué que vous trouverez quelqu'une de mes bagatelles dans le paquet que M. le Baron d'Imhof vous apportera. Il y aura mes

Re-

Remarques ſur le Diſcours de Mylord Shaftsbury, touchant *l'uſage de la Raillerie*: Item, une maniere de petit Dialogue *ſur quelques ſentimens du R. P. Mallebranche.* Mais on peut dire que ce ſont des *Diſcours Exoteriques*, & nullement *Acroamatiques.* Il y aura encore un ou deux exemplaires de ma *Theodicée.* C'eſt que dabord que ce Livre fut publié, un de mes Amis allant en France fut chargé de ma part d'en donner un à M. de Fontenelle, & un autre à M. Martine, qui fait nos Affaires à Paris: mais quelques perſonnes de conſideration, lui aïant enlevé ces deux Exemplaires, il ne pût y ſatisfaire. Ainſi je ne ſai ſi je puis oſer vous ſupplier, Monſieur, de faire donner ces deux Exemplaires à ces deux Meſſieurs là, avec un mot de compliment de ma part, qui marque la cauſe du retardement.

Monſieur le Duc d'Arenberg avoit vû à Vienne le Discours que j'avois deſtiné à M. le Prince Eugene, & que je vous ai envoyé auſſi par M. Sully. Or M. le Duc m'aiant fait prier dernierement par M. Sully de lui en laiſſer avoir une copie, je ne ſai, Monſieur, ſi je n'abuſe pas de vos bontez en vous priant de lui com-

communiquer ce Discours, en cas que M. Sully vous le demande.

Je comprends bien, Monsieur, ce que vous me dites au sujet de deux personnes connuës dans la République des Lettres, l'un Religieux, l'autre Abbé, qui m'honnorent de quelque correspondance, & se montrent officieux à mon égard. Et vous jugez bien qu'il est juste que je leur marque reciproquement de la consideration, quoi que je ne sois pas toûjours de leurs sentimens, & quoi qu'ils ne se donnent point la peine d'entrer dans les miens. Et si je me trompe, j'aime toûjours mieux de me tromper à l'avantage qu'au desavantage des personnes. Je suis encore de cette humeur en lisant les Auteurs. J'y cherche, non pas ce que j'y pourrois reprendre, mais ce qui y mérite d'être approuvé, & dont je pourrois profiter. Cette méthode n'est point la plus à la mode, mais elle est la plus équitable, & la plus utile. Cependant quoiqu'il y ait peu de personnes & peu de livres où je ne trouve quelque chose dont on pourroit profiter, je sai faire difference comme il faut, entre les uns & les autres, par raport à l'estime & par raport à la confiance.

Repaſſant ſur le contenu de cette Lettre j'en ſuis quaſi tout honteux, & tenté de la déchirer, parce qu'elle ne contient que des commiſſions dont je vous chargé, & j'ai peur qu'elles n'aillent à l'importunité. Mais votre bonté me raſſûre, & je remets le tout à votre commodité, étant avec zèle,

Monſieur,

Votre très humble &
très obéiſſant ſerviteur

LEIBNIZ.

EXA-

EXAMEN DES PRINCIPES DU R. P. MALLEBRANCHE.

THEODORE étant parti, ARISTE reçût une visite de PHILARETE ancien Ami, Docteur de Sorbonne fort estimé, qui avoit enseigné autrefois la Philosophie & la Theologie à la mode de l'Ecole, & qui ne mépriſoit pas cependant les découvertes des Modernes; mais il y alloit avec beaucoup de circonſpection & d'exactitude. Il s'étoit mis dans une eſpéce de retraite, pour mieux vaquer aux exercices de Pieté, & il travailloit en même-tems à mettre les véritez de la Religion dans leur jour, dont il tâchoit de rectifier & de perfectionner les preuves; & cela l'engageoit à examiner avec rigueur celles qu'on produiſoit, afin de marquer en quoi elles avoient beſoin d'être ſuppléées.

ARISTE le voiant s'écria : ô que vous venez à propos, mon cher PHILARETE, après une ſi longue interruption de notre connoiſſance. Je ſors d'un entretien charmant, dont je voudrois que vous euſſiez été. THEODORE, ce Philoſophe profond, ce Theologien excellent, m'a ravi à moi-même, il m'a fait paſſer de ce Monde corporel & corruptible, dans un Monde intelligible & éternel. Cependant quand j'y penſe ſans lui, je retombe aiſément dans mes anciens préjugez, & je ne ſai quelquefois où j'en ſuis. Perſonne n'eſt plus capable que vous de me fixer & de me faire juger ſûrement, & pour ainſi dire de ſang froid. Car je vous avouë que les grandes & belles expreſſions de THEODORE me touchent, & m'enlevent; mais quand il m'a quitté, je ne ſai plus comment je me ſuis élevé ſi haut, & je me ſens une maniere de vertige qui m'embarraſſe.

PHILARETE. Le mérite de THEODORE m'eſt connu par ſes Ouvrages, où il y a quantité de penſées grandes & belles; il y en a même beaucoup de bien vérifiées: mais il y en a auſſi, & des plus fondamentales, qui auroient encore beſoin d'être éclaircies davantage. Je ne doute point qu'il

qu'il ne vous ait dit mille choſes propres à vous aider dans le beau deſſein que vous avez pris, à ce que j'apprens, de quitter les vanitez du Monde, le bruit étourdiſſant du peuple, & les Entretiens vains, & ſouvent pernicieux des gens mondains; pour vous donner aux Méditations ſolides, qui nous attachent à la vertu, & nous menent à la félicité. Ce que j'ai entendu dire de votre changement heureux, m'a engagé à vous rendre viſite pour renouveller notre ancienne liaiſon: & vous ne me pouviez fournir une meilleure occaſion d'entrer en matière, & de vous montrer mon zèle, qu'en me parlant dabord de ce qui a été depuis longtems l'objet de mes Méditations, & qui doit être un des plus intereſſans des votres. Si vous vous pouviez ſouvenir de la ſubſtance du Diſcours de THEODORE, peut-être pourrois-je vous aider à développer une partie des notions qu'il vous a données, & il acheveroit lui-même par après d'éclaircir & d'établir ce qui nous paroîtroit encore obſcur ou douteux.

ARISTE. Je ſuis ravi de votre ſecours, & je tâcherai de faire une recapitulation de ce que THEODORE m'a dit en ſubſtance: mais n'eſperez point de moi les charmes

mes attachez à tout ce qu'il disoit. Il entreprit premièrement de me faire voir que ce MOY qui pense n'est point un Corps, parce que les pensées ne sont point des manieres d'être de l'Etenduë, dans laquelle consiste l'essence du Corps. Ie lui demandai de me prouver que mon Corps n'est que de l'Etenduë : il me sembloit qu'il le prouvoit, quand je l'écoutois ; mais je ne sai comment cette preuve m'est échapée. Je m'y remets pourtant peu à peu. Il suffit, me dit-il, d'avoir de l'Etenduë pour former le Corps. Il ajouta encore, que si Dieu détruisoit l'Etenduë, le Corps seroit détruit.

PHILARETE. Les Philosophes qui ne sont point Cartesiens n'accorderont point qu'il suffit d'avoir de l'étenduë pour former un Corps ; ils demanderont encore quelque autre chose que les Anciens appelloient *Antitypie*, c'est-à-dire, ce qui fait qu'un Corps est impénétrable à l'autre ; & selon eux, l'Etenduë nuë ne sera que le lieu, ou l'espace dans lequel les Corps se trouvent. Et en effet, il me semble que Descartes & ses Sectateurs, quand ils entreprenent de refuter ce sentiment, ne sont que des suppositions ; &

pour

pour nommer la choſe par ſon nom, des Petitions de Principe.

ARISTE. Mais ne trouvez-vous pas que la ſuppoſition de la deſtruction de l'Etenduë, qui entraîne celle du Corps, prouve que le Corps ne conſiſte que dans l'Etenduë.

PHILARETE. Cela prouve ſeulement que l'Etenduë entre dans l'eſſence ou nature du Corps, mais non pas qu'elle fait toute ſon eſſence. A peu près comme la grandeur entre dans l'eſſence de l'Etenduë, mais elle n'y ſuffit pas; car le nombre, le mouvement ont auſſi de la grandeur, & cependant ils ſont differens de l'Etenduë. Si Dieu détruiſoit toute grandeur actuelle, il détruiroit l'Etenduë; mais en produiſant de la grandeur, il ne produiroit peut-être que du tems, ſans produire de l'Etenduë. Il en eſt de même de l'Etenduë & du Corps. Dieu détruiſant l'Etenduë détruiroit le Corps, mais en ne produiſant que de l'Etenduë il ne produiroit peut-être que l'eſpace ſans Corps; au moins ſelon des gens les Carteſiens n'ont pas encore été bien refutez.

ARISTE. Je ſuis fâché de ne m'être pas aviſé dabord de cette difficulté; mais je

la marquerai pour la propoſer à THÉODORE. Cependant ſi je m'en ſouviens bien, il m'apporta encore un autre Argument, qui tendoit au même but, mais il me paroiſſoit bien ſubtil, car il étoit pris de la nature de la ſubſtance. THÉODORE me prouvoit que l'Etenduë eſt une ſubſtance, & je crois qu'il en vouloit inferer que le Corps ne peut donc être que de l'Etenduë: autrement il ſeroit compoſé de plus d'une ſubſtance. Mais je ne vous garantis pas cela comme de Theodore. Je me puis tromper en donnant à ſon Diſcours une liaiſon differente peut-être de celle qu'il avoit dans l'eſprit, & dont je m'informerai.

PHILARETE. Je trouve encore de la difficulté dans cette conſéquence, que vous n'attribuez à THEODORE qu'en doutant. Car vous ſavez que les Peripateticiens compoſent le Corps de deux Principes ſubſtantiels, qui ſont la matière & la forme. Il faudroit donc prouver qu'il n'eſt pas poſſible que le Corps ſoit compoſé en même tems de deux ſubſtances, c'eſt-à-dire, de l'Etenduë, quand on accorderoit que c'eſt une ſubſtance, & de quelque autre ſubſtance auſſi. Mais voyons comment THÉO-

DORE prouve que l'Etenduë eſt une ſubſtance. Car ce point eſt aſſez important.

ARISTE. Je tâche de m'en ſouvenir. Tout ce qu'on peut conçevoir ſeul & ſans penſer à autre choſe, ou ſans que l'idée qu'on en a repreſente quelque autre-choſe, ou bien ce qu'on peut conçevoir ſeul comme exiſtant indépendant d'autre choſe, eſt une *ſubſtance* : & tout ce qu'on ne peut conçevoir ſeul, ou ſans penſer à quelque autre choſe, eſt une maniere d'être ou une *modification de ſubſtance*. C'eſt ce qu'on entend quand on dit, qu'une ſubſtance eſt un Etre qui ſubſiſte en lui-même : & nous n'avons point d'autre voye pour diſtinguer les ſubſtances des modifications. Or THEODORE me faiſoit voir que je pouvois penſer à l'Etenduë ſans penſer à autre choſe.

PHILARETE. Cette définition de la ſubſtance n'eſt pas exempte de difficultez. Dans le fond il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe être concû comme indépendant d'autre choſe. Dirons-nous donc avec un certain Novateur trop connu que Dieu eſt la ſeule ſubſtance dont les creatures ne ſoient que des modifica-

tions? Que ſi vous reſerrez votre définition en ajoutant, que la ſubſtance eſt ce qui peut être concû indépendamment de toute autre créature, nous trouverons peut-être des choſes qui ont autant d'indépendance que l'Etenduë, ſans être des ſubſtances. Par exemple, la force d'agir, la vie, l'Antitypie, ſont quelque choſe d'eſſentiel, & de primitif en même-tems, & ils peuvent être concûs indépendamment d'autres notions, & même de leurs ſujets, par le moyen de l'abſtraction. Au contraire les ſujets ſont concûs par le moyen de tels attributs. Cependant ces attributs ſont differens des ſubſtances, dont ils ſont les attributs. Il y a donc quelque choſe qui n'eſt point ſubſtance, & qui pourtant ne peut pas être plus conçû dépendamment que la ſubſtance-même. Donc cette indépendance de la notion n'eſt point le caractère de la ſubſtance, puis qu'il doit convenir encore à ce qui eſt eſſentiel à la ſubſtance.

Ariste. Je crois que les abſtraits ne ſauroient être conçûs indépendamment de quelque choſe, au moins dans le ſujet qui ſoit concret, quoi qu'incomplet, & qui joint à l'attribut eſſentiel primitif ſuf-

ſuffiſant, faſſe le ſujet complet. Mais pour nous tirer de ces épines, diſons que la définition ne doit être entenduë que des concrets, ainſi la ſubſtance ſera un concret, indépendant de tout autre concret créé.

PHILARETE. Voilà un nouveau reſſerrement de votre définition. Mais il y reſte encore bien de la difficulté. Car 1. peut-être que l'explication de *ce que c'eſt que le concret*, préſuppoſera la ſubſtance; & de cette manière nous ferions un cercle en définiſſant. 2. Je vous nie que l'Etenduë ſoit un concret, car elle eſt l'abſtrait de l'étendu. 3. Il s'enſuit que le ſujet précis & incomplet, ou le concret ſimple & primitif, lequel joint à l'attribut eſſentiel fait la ſubſtance complete, mérite ſeul le nom de ſubſtance; puis que les abſtraits auſſi bien que les concrets complets ne ſauroient être conçûs ni exiſter ſans lui. 4. Pour ne point inſiſter préſentement ſur la doctrine de ces Théologiens, qui ſoutienent que les accidens peuvent exiſter ſans leur ſujet dans le Sacrement de l'Euchariſtie: car ſuivant eux ils en ſont eſſentielement indépendans, & par conſéquent votre définition leur convient.

ARISTE. Nous nous enfonçons assez dans les subtilitez, & bien m'en prend d'avoir été autrefois au College, & d'avoir retenu quelque chose des termes de l'Ecole. J'avoue cependant que ces subtilitez sont indispensables ici, & que vous les proposez d'une maniere très-intelligible, & qui me met en état de vous répondre. Je répons donc au premier point, que la définition du concret n'a pas besoin de la substance, car des accidens peuvent être aussi des concrets. Par exemple, la chaleur pourra être grande ou avoir de la grandeur: or grand est un concret. Un nombre peut être appellé grand, proportionel, commensurable &c. Quant au second point, je dirois que l'Etenduë, l'espace, le Corps étant une même chose, selon THÉODORE, il dira que l'Etenduë est un concret. Je réponds au troisième, que l'Etenduë ou le Corps est justement ce premier sujet, conçû comme la matière formée par les figures & par les mouvemens pour faire un sujet complet. Enfin, je dis au quatrième point, que Theodore peut-être n'accorde point la possibilité de l'existence des accidens sans sujet. Les autres qui voudront maintenir la définition,

tion, diront que la ſubſtance eſt un concret indépendant naturellement de tout autre concret.

PHILARETE. Votre réponſe au premier point me paroît bonne. Il faudroit pourtant expliquer plus diſtinctement la notion du concret & de l'abſtrait. Mais on ne peut point vous accorder touchant le ſecond point, qu'étendu & Etenduë, ſoient la même choſe: il n'y a point d'exemple dans les créatures de l'identité de l'abſtrait & du concret. La réponſe au troiſième peut paſſer, & encore celle que vous donnez à la quatrième Objection, ſelon ceux qui nient les accidens ſubſiſtans hors du ſujet. Mais ceux qui voudront rectifier la définition par la limitation de ce qui ſe fait *naturellement*, la feront reſſembler à celle de l'*Homme* qu'on attribue à Platon. On raconte qu'il l'avoit défini, *un animal à deux pieds ſans plumes*; & là deſſus Diogene avoit déplumé un *Coq*, & l'avoit jetté dans l'auditoire de Platon, en diſant: *Voici un Homme Platonique*. Un Platonicien pouvoit de même excuſer ſa définition, en diſant qu'on parloit d'un animal tel qu'il eſt naturellement. Mais on demande des définitions priſes de l'eſſentiel

des choſes. Il eſt vrai qu'encore ces définitions priſes de ce qui arrive naturellement (*per ſe*) peuvent ſervir, & qu'on peut diſtinguer trois degrez dans les predicats; *l'eſſentiel*, *le naturel* & ce *qui eſt ſimplement accidentel.* Mais en Métaphyſique on voudroit des attributs eſſentiels, ou pris de ce qu'on appelle raiſon formelle.

ARISTE. A ce que je vois, il ne reſte que cette queſtion entre nous, ſi l'Etenduë eſt un abſtrait ou un concret.

PHILARETE. Je pouvois encore objecter à votre définition, que les Corps ne ſont point indépendans les uns des autres; & qu'ils ont beſoin, par exemple, d'être comprimez ou agitez par les Ambians; mais vous pourriez répondre par ma propre réplique, que l'eſſentiel ſuffit, puis que Dieu peut faire qu'ils en ſoient indépendans, & les conſerver dans leur état, quand tout autre Corps ſeroit anéanti. J'inſiſte donc ſur ce que je viens de dire, que l'Etenduë n'eſt autre choſe qu'un abſtrait, & qu'elle demande quelque choſe qui ſoit étendu. Elle a beſoin d'un ſujet, elle eſt quelque choſe de relatif à ce ſujet, com-

comme la durée. Elle ſuppoſe même quelque choſe d'anterieur dans ce ſujet. Elle ſuppoſe quelque qualité, quelque attribut, quelque nature dans ce ſujet, qui s'étende, ſe répande avec le ſujet, ſe continuë. L'Etenduë eſt la diffuſion de cette qualité ou nature; par exemple, dans le lait il y a une Etenduë ou diffuſion de la blancheur; dans le Diamant une Etenduë ou diffuſion de la dureté; dans le Corps en général une Etenduë ou diffuſion de l'Antitypie ou de la materialité. Par là vous voyez, en même-tems, qu'il y a dans le Corps quelque choſe d'anterieur à l'Etenduë. Et l'on peut dire que l'Etenduë eſt en quelque façon à l'eſpace, comme la durée eſt au tems. La durée & l'Etenduë ſont les attributs des choſes; mais le tems & l'eſpace ſont pris comme hors des choſes, & ſervent à les meſurer.

ARISTE. Ceux qui admettent un eſpace diſtinct du Corps, le conçoivent comme une ſubſtance, qui fait le lieu. Mais les Carteſiens & THEODORE conçoivent la matière-même, comme vous conçevez l'eſpace, excepté qu'ils

y mettent une mobilité avec l'Etenduë.

PHILARETE. Ils avouent donc tacitement que l'Etenduë ne ſuffit point, pour faire la matière ou le Corps ; puis qu'il y faut ajouter la mobilité, qui eſt une ſuite de l'Antitypie ou de la reſiſtance; autrement un Corps ne pourroit point être pouſſé ou mû par un autre.

ARISTE. Ils diront que la mobilité eſt une ſuite de l'Etenduë, puiſque toute Etenduë eſt diviſible, en ſorte que les parties ſoient ſéparables les unes des autres.

PHILARETE. Ceux qui prétendent qu'il y a un Vuide, ou du moins un eſpace réel, diſtinct de la matière qui le remplit, ne vous accorderont pas cette conſéquence. Ils diront qu'on peut marquer des differentes parties dans l'eſpace, mais qu'on ne peut point les ſéparer. Pour moi, quoi que je diſtingue la notion de l'Etenduë de celle du Corps, je ne laiſſe pas de croire qu'il n'y a point de ſubſtance qui puiſſe être appeliée Eſpace; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point de ſujet qui n'ait rien que de l'Etenduë. Cependant quand j'admettrois une telle ſubſtance, je diſtinguerois toûjours

jours entre l'Etenduë ou l'extenſion, & entre cet attribut auquel l'Etenduë ou la diffuſion (notion relative) ſe rapporte, qui ſeroit la ſituation ou la localité. Ainſi la diffuſion du lieu formeroit l'eſpace, lequel ſeroit comme le πρῶτον δεκτικὸν ou le premier ſujet de l'Etenduë, & par lequel elle conviendroit encore à d'autres choſes qui ſont dans l'eſpace. Ainſi l'Etenduë quand elle eſt l'attribut de l'eſpace, eſt la diffuſion ou la continuation de la ſituation ou de la localité; comme l'Etenduë du Corps eſt la diffuſion de l'Antitypie ou de la materialité. Car le lieu eſt dans le point auſſi bien que dans l'eſpace, & par conſéquent le lieu peut être ſans Etenduë ou diffuſion; mais ſa diffuſion ou ſimple longueur fait une ligne locale douée d'Etenduë. Il en eſt de même de la matière; elle eſt dans le point auſſi bien que dans le Corps, & la diffuſion en ſimple longueur fait une ligne materielle. Les autres continuations ou diffuſions en largeur & en profondeur, forment la ſuperficie & le ſolide des Geometres; & en un mot l'eſpace dans le lieu, & le Corps dans la matière.

ARISTE. Ces raports proportionnels entre lieu & matière, eſpace & Corps, me plaiſent, & ſervent à parler avec juſteſſe; & il eſt bon de diſtinguer ces choſes, comme encore la durée du tems, l'Etenduë de l'eſpace. Il faut que je conſulte THEODORE ſur cette queſtion.

PHILARETE. Enfin pour aller plus avant, je ſuis d'opinion que non ſeulement l'Etenduë, mais auſſi le Corps-même, ne ſauroit être conçu indépendamment d'autres choſes. Ainſi il faudroit dire, ou que les Corps ne ſont point des ſubſtances, ou bien qu'être conçu indépendamment ne convient pas à toutes les ſubſtances, quand même il conviendroit aux ſeules ſubſtances; car le Corps étant un tout, dépend eſſentiellement d'autres Corps dont il eſt compoſé, & qui en ſont les parties. Il n'y a que les *Monades*, c'eſt-à-dire, les ſubſtances ſimples ou indiviſibles qui ſoient véritablement indépendantes de toute autre choſe créée concrete.

ARISTE. Je dirai donc que la Subſtance eſt un concret indépendant de tout concret créé hors d'elle. Ainſi la dépendance de la ſubſtance, de ſes attributs

&

& de ſes parties ne ſera point d'obſtacle à nos raiſonnemens.

PHILARETE. Voilà le troiſième reſſerrement de votre définition. Il vous eſt permis d'en faire; mais pour dire la vérité, il y a des choſes permiſes qui ne ſont pas convenables, *non omne quod licet expedit*. Qu'importe ſi le vers qui me ronge eſt dans moi ou hors de moi; en ſerois-je moins dépendant? Les ſeules ſubſtances incorporelles ſont indépendantes de toute autre ſubſtance créée. Ainſi il ſemble que dans la rigueur philoſophique les Corps ne méritent point le nom de ſubſtances; ce qui paroît avoir été déja le ſentiment de Platon, qui a remarqué qu'ils ſont des Etres tranſitoires, qui ne ſubſiſtent jamais au delà d'un moment. Mais c'eſt un point qui demande une plus ample diſcuſſion, & j'ai encore d'autres raiſons importantes qui me portent à refuſer aux Corps le titre & nom de ſubſtances, en langage métaphyſique. Car pour en dire un mot, le Corps n'a point de véritable unité; ce n'eſt qu'un *Aggregé*, que l'Ecole appelle un *per accidens*, un aſſemblage comme un troupeau, ſon unité vient de notre perception. C'eſt un *Etre de raiſon*, ou

plû-

plûtôt *d'imagination*, un Phénomene.

ARISTE. J'eſpere que THEODORE vous ſatisfera comme il faut ſur toutes ces difficultez. Suppoſons cependant que le Corps & l'Etenduë ne different pas beaucoup, puiſque vous n'admettez point de Vuide; ou du moins remettons ce point à une plus ample diſcuſſion, & paſſons au reſte de la démonſtration de THÉODORE. Elle revient à ceci. *Tout ce qui a des modifications qu'on ne ſauroit expliquer par l'Etenduë, eſt diſtinct du Corps*, ſuppoſé que le Corps & l'Etenduë ſoient la même choſe, ou du moins qu'ils ne different que comme l'eſpace, & ce qu'il faut pour le remplir ſimplement, ce qui outre l'Etenduë a encore quelque reſiſtance & mobilité, comme vous ſemblez l'accorder; *Or l'Ame a des modifications qui ne ſont point des modifications de l'Etenduë*, ni, ſi vous voulez, de l'Antitypie, ou du ſimple rempliſſant. Et THEODORE le prouve méme; car mon plaiſir, mon deſir & toutes mes penſées ne ſont point des raports de diſtance, & on ne les ſauroit meſurer par pieds ou par pouces, comme l'eſpace ou ce qui le remplit.

PHILARETE. Je ſuis du ſentiment de

de THÉODORE, quand il ſoutient que les modifications de l'Ame ne ſont point des modifications de la matière, & par conſéquent que l'Ame eſt immateriele. Mais ſa preuve ſouffre pourtant quelque difficulté. Il veut que toutes les penſées ne ſoient pas des raports de diſtance, parce que nous ne ſaurions meſurer les penſées: mais un Sectateur d'Epicure dira, que cela arrive faute de les bien connoître, & que ſi nous connoiſſions les corpuſcules qui forment la penſée & le mouvemens qui ſont néceſſaires pour cela, nous verrions que les penſées ſont meſurables, & que ce ſont les jeux de quelques machines ſubtiles; à peu près comme il ne paroît pas que la nature de la Couleur conſiſte interieurement dans quelque choſe de meſurable; & cependant s'il eſt vrai que la raiſon de ces qualitez des objets vient de certaines configurations & certains mouvemens; comme la blancheur de l'écume, par exemple, vient des petites bulles creuſes polies comme autant de petits miroirs: on reduiroit enfin ces qualitez à quelque choſe de meſurable, de materiel, de mécanique.

ARISTE. Ainſi vous abandonnez aux

aux adverſaires toutes les preuves qu'on peut alleguer pour la diſtinction de l'Ame & du Corps.

PHILARETE. Je n'ai garde: mon intention eſt ſeulement de les perfectionner. Et pour vous en donner quelque petit échantillon ici; je conſidère que la matière ne renferme que ce qui eſt paſſif, & il me ſemble que les Democritiens auſſi bien que les autres Philoſophes qui raiſonnent mécaniquement, en doivent demeurer d'accord. Car non ſeulement l'Etenduë, mais encore l'Antitypie, attribuée aux Corps, eſt une choſe purement paſſive, & par conſéquent l'origine de l'action ne ſauroit être une modification de la matière. Donc le mouvement auſſi bien que la penſée doivent venir de quelque autre choſe.

ARISTE. Souffrez à votre tour que je vous marque en quoi votre Argument me paroît defectueux, car vous m'apprenez à être exact juſqu'à la riguer. Je dirai donc que votre Argument n'eſt bon qu'*ad hominem*, c'eſt-à-dire, pour ceux qui philoſophent comme Democrite & comme Deſcartes: mais les Platoniciens & les Ariſtoteliciens, & quelques nouveaux Archealiſtes, & encore

core les derniers Sympathiſtes, qui ſoutiennent l'attraction des Corps à diſtance, mettent dans les Corps des qualitez inexpliquables mécaniquement ; & par conſequent ils n'accorderont point que les Corps ſoient purement paſſifs. Je me ſouviens même qu'un certain Auteur de vos Amis, quoi qu'il ſoit pour les ſeules explications mécaniques des Phénomenes des Corps, a entrepris dans quelques Eſſais inſerez dans les Actes des Sçavans publiez à Leipſic, de montrer que les Corps ſont douez de quelque force active ; & qu'ainſi les Corps ſont compoſez de deux natures, ſavoir de la force active primitive, appellée *Entelechie premiere* par Ariſtote, & de la matière ou de la force paſſive primitive, qui ſemble être l'*Antitypie*. C'eſt pour cela qu'il ſoutient, que tout ſe peut expliquer mécaniquement dans les choſes materieles, excepté les principes mêmes du mécaniſme, qui ne ſauroient être tirez de la ſeule conſideration de la matière.

PHILARETE. Je ſuis en commerce avec cet Auteur, & j'ai paſſablement bien compris ſes ſentimens. Cette force active primitive, qu'on pourroit appeller la Vie, eſt juſtement, ſelon lui, ce qui eſt ren-

renfermé dans ce que nous appellons *une Ame*, ou dans la ſubſtance ſimple. C'eſt une réalité immaterielle, indiviſible, & indeſtructible: il en met par tout dans les Corps, croiant qu'il n'y a point de partie de la maſſe, où il n'y ait un Corps organiſé, doué de quelque perception, ou d'une maniere d'Ame. Ainſi ce raiſonnement nous méne directement à la diſtinction de l'Ame & de la Matière. Et quand on appelleroit *Corps*; ce que j'aimerois mieux appeller avec lui *ſubſtance corporelle*, compoſé de l'Ame & de la maſſe; ce ne ſeroit qu'une queſtion de nom. Or cette force active eſt juſtement ce qui montre le mieux & d'une maniere bien ſenſible la diſtinction de l'Ame & de la maſſe: parce que les principes du mécaniſme, dont les loix du mouvement ſont les ſuites, ne ſauroient être tirez de ce qui eſt purement paſſif, Geometrique, ou materiel; ni prouvez par les ſeuls axiomes de mathematique. Car cet Auteur a marqué dans plus d'un endroit du *Journal des Sçavans* de Paris, & des Actes de Leipſic, & encore ailleurs où il a parlé de ſa *Dynamique*, & même depuis peu dans ſa *Théodicée*, que pour juſtifier les regles Dynamiques il faut

faut revenir à la Métaphyſique réelle & aux principes de convenance qui affectent les Ames, & qui n'ont pas moins d'exactitude que ceux des Géometres. Vous trouverez auſſi dans les Lettres qu'il a échangées avec M. Hartſoeker, inſerées dans les *Memoires de Trevoux*, comment par des conſiderations plus élevées il détruit le Vuide & les Atomes, y employant même ſa Dynamique en partie, au lieu que ceux qui ne s'occupent que du materiel ne ſauroient décider la queſtion. C'eſt ce qui a fait que les nouveaux Philoſophes étant ordinairement trop materialiſtes, & n'étant point ſtylez à allier la Métaphyſique avec les Mathematiques, n'ont point été en état de décider s'il y a des Atomes & du Vuide ou non; & pluſieurs-même ſont portez à croire qu'il y en a: c'eſt-à dire, ou le Vuide avec les Atomes; ou du moins des Atomes nageans dans un fluide parfait qui exclud le Vuide. Mais il montre que le Vuide, les Atomes ou la dureté parfaite, & enfin le fluide parfait ſont contre la convenance & l'ordre.

ARISTE. C'eſt quelque choſe que cela, & je veus méditer davantage avec votre aſſiſtance, tant ſur la Dynamique, puiſqu'elle eſt ſi importante pour la

connoiſſance des ſubſtances immaterielles, que ſur l'inconvenance du Vuide & de Atomes. Mais j'ai encore une choſe à vous objecter, c'eſt que Dieu pourroit faire lui ſeul immediatement tout ce que vous attribuez aux Ames; ainſi les modifications & les operations qui paſſent la matière ne nous meneroient point aux Ames diſtinctes de la matière, puiſque ce ſeroient les operations de Dieu. Il eſt vrai que cette objection va encore contre THEODORE lui-même, & peut-être plus que contre les autres: car vous ſavez qu'il ne conſidere les Cauſes ſecondes, que comme occaſionnelles.

PHILARETE. Quand les operations en queſtion ſeroient les operations de Dieu, les modifications pourtant qu'on attribue aux Ames, & que nous ſentons dans la notre, ne ſauroient être les modifications de Dieu. Et quant aux operations encore, on ne ſauroit refuſer à nous-mêmes nos actions internes, & elles nous ſuffiroient ici; car la matière n'en eſt point capable, n'étant que paſſive. Mais cette ſuppoſition, qui donne toutes les actions externes à Dieu ſeul, recourt aux miracles, & même à des miracles déraiſonnables, & peu dignes de la ſa-

ſageſſe de Dieu. Par le même droit de faire des fictions que la ſeule toute-puiſſance miraculeuſe de Dieu pourroit rendre poſſibles, il ſeroit permis de ſoutenir que je ſuis ſeul au monde, & que Dieu produit tous les Phénomenes dans mon Ame, comme s'il y avoit d'autres choſes hors de moi, ſans qu'il y en eût. Cependant quand même le raiſonnement préſent qui prouve la diſtinction entre l'Ame & la Matière, entant qu'il eſt fondé ſur les operations externes, ou ſur la Dynamique, n'auroit lieu qu'en ſuppoſant que les choſes ſe font dans le cours ordinaire de la Nature par les forces naturelles, ſans que Dieu y entre qu'en les conſervant ; ce ſeroit toûjours beaucoup. Car il prouvera ou la diſtinction de l'Ame & du Corps, ou bien l'exiſtence de la Divinité. Nous pouvons aller plus loin, & montrer plus diſtinctement comment la Dynamique vérifie l'une & l'autre de ces deux grandes doctrines ; mais cela ſeroit d'une plus grande diſcuſſion, où il ne faut point s'engager préſentement.

ARISTE. Nous en parlerons davantage une autrefois ſuivant votre commodité : Cependant je trouve que c'eſt déja

beaucoup, que les Impies ne ſauroient reſiſter à ce que vous venez de dire pour l'Immortalité des Ames, ſans avoir recours à Dieu ; c'eſt-à-dire, à ce qu'ils fuyent le plus. Et quand ils ſeront une fois convenus de l'exiſtence de Dieu, c'eſt-à-dire, d'un Eſprit infiniment puiſſant & ſage, il ne ſera pas difficile d'en inferer qu'il a encore fait des Eſprits finis, immateriels comme lui ; & d'ailleurs que Dieu ne ſeroit point juſte ſi nos Ames periſſoient avec les Corps.

PHILARETE. Il y a même grand ſujet de douter ſi Dieu a fait d'autres choſes que des Monades, ou des ſubſtances ſans Etenduë, & ſi les Corps ſont autre choſe que les Phénomenes reſultans de ces ſubſtances. Mon Ami dont je vous ai raporté les ſentimens, témoigne aſſez qu'il panche de ce coté-là lors qu'il reduit tout aux Monades, ou aux ſubſtances ſimples & à leurs modifications, avec les Phénomenes qui en reſultent, dont la réalité eſt marquée par leur liaiſon qui les diſtingue des ſonges. J'en ai déja touché quelque choſe, mais préſentement il eſt tems que j'écoute la ſuite des raiſonnemens de votre excellent THÉODORE.

ARI-

ARISTE. Après avoir établi la distinction de l'Ame & du Corps comme le fondement des principaux dogmes de la Philosophie, & même de l'Immortalité de l'Ame; il m'a fait prendre garde aux idées dont l'Ame s'apperçoit, & il soutient que ces idées sont des réalitez. Il va même plus avant, & il veut que ces idées ont une existence éternelle & nécessaire, & qu'elles sont l'Archetype du Monde visible; au lieu que les choses que nous croyons voir hors de nous sont souvent imaginaires, & toûjours passageres. Il m'a apporté même un Argument que voici: Supposons que Dieu anéantisse tous les Etres qu'il a créez, excepté vous & moi: supposons de plus que Dieu présente à notre esprit les mêmes idées qui s'y présentent à la présence des objets, nous verrions les mêmes beautez comme nous les voyons présentement. Donc les beautez que nous voyons ne sont pas des beautez materieles, mais des beautez intelligibles.

PHILARETE. Je demeure assez d'accord que ces choses materieles ne sont point l'objet immediat de nos perceptions, mais je trouve pourtant quelque difficulté dans la preuve & dans la manie-

re d'expliquer la choſe, & je voudrois qu'elle fut un peu mieux dévelopée. Cette propoſition hypothetique majeure de l'Argument, renferme-t-elle une conſéquence bien certaine? *Si dans le cas de l'anéantiſſement des choſes externes, nous verrions tout dans un Monde intelligible, il faut que nous voyons tout encore préſentement dans un Monde intelligible.* Cette conſéquence, dis-je, eſt-elle bien ſûre? Ne ſe peut-il point que notre perception préſente & ordinaire ſoit d'une nature differente de cette perception extraordinaire? La mineure ſeroit: *Or en cas de cet anéantiſſement nous verrions tout dans un Monde intelligible.* Mais encore cette mineure paroîtra douteuſe à bien des gens. L'adverſaire qui croit que les Corps ont une influence ſur les Ames, ne diroit-il pas que Dieu en cas de l'anéantiſſement des Corps ſuppléeroit à leur défaut, & produiroit dans nos Ames les qualitez que les Corps y produiſent, ſans qu'il faille pour cela des idées éternelles, un Monde intelligible, & quand même tout ſe paſſeroit en nous dans les cas ordinaires, comme dans le cas de l'anéantiſſement; c'eſt-à-dire, quand il ſeroit admis que nous mêmes produiſons toûjours en nous, comme je

le

le crois en effet, ou que Dieu, ſelon Theodore, y produit nos Phénomenes internes, ſans que le Corps ait de l'influence ſur nous; eſt-il néceſſaire qu'il y entre des idées externes? Ne ſuffit-il pas que ces Phénomenes ſoient ſimplement des nouvelles modifications paſſageres de nos Ames?

ARISTE. Je ne me ſouviens pas que THEODORE m'ait prouvé en général que les idées que nous voyons ſont des réalitez éternelles; il l'a ſeulement entrepris à l'égard de l'idée de l'eſpace par un raiſonnement particulier: cela fait toûjours un préjugé pour les idées des autres choſes, ou l'eſpace eſt renfermé le plus ſouvent. Il a auſſi fort bien répondu aux Argumens que je lui ai oppoſez de mon côté. Je lui ai objecté que la Terre me reſiſte, & que c'eſt quelque choſe de ſolide que cela: il m'a répondu que cette reſiſtance pourroit être imaginaire, comme dans un ſonge vif, au lieu que les idées ne trompent point, comme je l'ai déja dit, il m'a prouvé que l'idée de l'eſpace eſt néceſſaire, éternelle, immuable, & la même dans tous les Eſprits.

PHILARETE. On vous accordera,

Monſieur, qu'il y a des véritez éternelles; mais tout le monde n'accordera pas qu'il y a des réalitez éternelles qui ſe préſentent à notre Ame quand elle enviſage ces véritez. On dira qu'il ſuffit que nos penſées ayent un raport en cela à celles de Dieu, en qui ſeul ces véritez éternelles ſont réaliſées.

ARISTE. Voici pourtant l'Argument que THEODORE apportoit pour prouver ſa theſe. Quand nous avons l'idée de l'eſpace, nous avons l'idée de l'infini. Mais l'idée de l'infini eſt infinie, & une choſe infinie ne ſauroit être la modification de notre Ame qui eſt finie. Donc il y a des idées que nous voyons qui ne ſont point des modifications de nos Ames.

PHILARETE. Cet Argument me paroît conſiderable, & il mériteroit d'être mieux développé. J'accorde que nous avons l'idée d'un infini en perfection; car pour cela on n'a beſoin que de concevoir l'abſolu, mettant les limitations à part. Et nous avons la perception de cet abſolu, parce que nous y participons, entant que nous avons quelque participation de la perfection. On doutera cependant avec raiſon, ſi nous avons une idée d'un

tout

tout infini, ou d'un infini composé de parties; car un composé ne sauroit être un absolu. On dira que nous conçevons bien, par exemple, que toute ligne droite peut-être prolongée, ou bien qu'il y a toûjours une ligne droite plus grande que la donnée; mais que cependant nous n'avons point d'idée d'une ligne droite infinie, ou qui soit plus grande que toutes les autres qu'on peut assigner.

ARISTE. Le sentiment de THEODORE est que l'idée que nous avons de l'Etenduë est infinie, mais que la pensée que nous en avons, , & qui est une modification de notre Ame, ne l'est point.

PHILARETE. Mais comment prouver qu'il nous faut quelque chose de plus que nos pensées & leurs objets en nous, & que nous avons besoin pour notre objet d'une idée infinie, existente en Dieu, pour n'avoir qu'une pensée finie; ne suffiroit-il pas que ces idées fussent proportionées aux pensées? On dira donc qu'il n'y a point de moyen de s'appercevoir de telles idées.

ARISTE. En voici le moyen que THEODORE m'a fourni. L'esprit ne voit point l'infini, comme s'il le mesu-

roit par ſa penſée. Il ne ſuffit pas auſſi cependant qu'il n'en voye pas le tout, car il pourroit eſperer de le trouver ; mais il comprend qu'il n'y en a point. C'eſt comme les Géometres voyent que la ſous-diviſion étant continuée tant qu'il vous plairra, on ne trouvera jamais une partie aliquote du coté du quarré, quelque petite qu'elle ſoit, qui puiſſe être auſſi la partie aliquote de la diagonale, ou la meſurer exactement. C'eſt auſſi comme les mémes Géometres voyent les lignes aſymptotes de l'hyperbole, qu'ils ſavent ne la pouvoir jamais rencontrer, quoi qu'elles y approchent ſans fin.

PHILARETE. Cette maniere de connoître l'infini eſt certaine & inconteſtable, elle prouve auſſi que les objets n'ont point de bornes. Mais quoi que nous en puiſſions conclurre qu'il n'y a point de dernier tout fini, il ne s'enſuit pas que nous voyons un tout infini. Il n'y a point de ligne droit infinie, mais toute ligne droite peut toûjours être prolongée ou ſurpaſſée par une autre plus grande. Ainſi l'éxemple de l'eſpace ne prouve point particulierement que nous ayons beſoin de la préſence de certaines idées ſubſiſtantes & differentes des modifications paſſageres

res de notre penſée. Car il ſemble d'abord que nos penſées y ſuffiſent.

ARISTE. Ce n"eſt pas moi-même que je vois en voyant l'eſpace, les figures. Je vois donc quelque choſe hors de moi.

PHILARETE. Pourquoi ne verrois-je pas ces choſes en moi? Il eſt vrai que je vois leur eſſence ou poſſibilité, lors-même que je ne m'apperçois point de leur exiſtence; & que ces poſſibilitez, lors-même que nous ne les voyons point, ſubſiſtent toûjours comme des véritez éternelles, des poſſibles dont toute la réalité doit pourtant être fondée dans quelque choſe d'actuel, c'eſt-à-dire, en Dieu: mais la queſtion eſt, ſi nous avons ſujet de dire que nous les voyons en Dieu. Cependant comme j'applaudis aſſez aux belles penſées de THEODORE, voici comment je crois qu'on peut juſtifier ſon ſentiment là-deſſus, quoiqu'il paſſe pour fort paradoxe auprez de ceux qui n'élevent point l'Eſprit au delà des Sens. Je ſuis perſuadé que Dieu eſt le ſeul objet immediat externe des Ames, puiſqu'il n'y a que lui hors de l'Ame qui agiſſe immediatement ſur l'Ame. Et nos penſées avec tout ce qui eſt en nous entant qu'il

renferme quelque perfection, ſont produites ſans intermiſſion par ſon operation continuée. Ainſi entant que nous recevons nos perfections finies des ſiennes qui ſont infinies, nous en ſommes affectez immediatement. Et c'eſt ainſi que notre Eſprit eſt affecté immediatement par les idées éternelles qui ſont en Dieu, lors que notre Eſprit a des penſées qui s'y raportent, & qui en participent. Et c'eſt dans ce ſens que nous pouvons dire, que notre Eſprit voit tout en Dieu.

ARISTE. J'eſpere que vos objections & vos éclairciſſemens rejouiront THEODORE, bien loin de lui déplaire; il aime à ſe communiquer, & le recit que je lui en ferai lui donnera occaſion de nous faire part de plus en plus de ſes lumieres. Je me flatte même de vous pouvoir obliger tous deux en vous faiſant connoître l'un à l'autre; & ce ſera moi qui en profiterai le plus.

REMAR-

REMARQUES

Sur un petit Livre traduit de l'Anglois, intitulé,

LETTRE SUR L'ENTHOUSIASME.

I. LA *Lettre ſur l'Enthouſiaſme* donne dans mon ſens, lorsqu'elle recommande la bonne humeur comme un Préſervatif contre cette maladie, & bien de gens ſeront de même avis; mais il y en aura peu qui approuveront que ſous prétexte *de guerir les Enthouſiaſtes par la raillerie*, on prétende qu'il ſoit permis de railler les choſes les plus ſaintes & les plus vénérables.

II. L'Auteur ſe met d'abord à blâmer les Poëtes modernes qui invoquent les Muſes: & il ne trouve pas cette fiction aſſez vrai-ſemblable: mais ſouvent les Poëtes ne cherchent que le merveilleux. C'eſt ainſi que dans un Poëme Latin ſur la Découverte du nouveau Monde, on introduit l'Amerique qui va ſe plaindre à la Divinité de la Barba-

rie de ſes habitans, & demande les Lumieres accordées aux autres parties de la Terre; cela donne occaſion au Poëte de faire une belle deſcription de cette perſonne imaginaire, & de lui faire dire de jolies choſes.

III. L'Auteur de la Lettre croit même que l'imagination d'être inſpiré par les Muſes donnoit effectivement quel-
§. 3. que Enthouſiaſme au Poëte. Cela peut-être arrivé à quelques-uns, mais Homere & Virgile, les meilleurs Poëtes Heroïques des Anciens, n'y ont gueres été ſujets, & ils ne diſent qu'un mot en paſſant des Muſes au commencement de leurs Poëmes. Cependant on va ici juſqu'à imputer aux Poëtes Payens qu'ils pouvoient bien avoir été perſuadez de la réalité de ces Muſes, & de leur inſpiration, parce que les Hommes reuſſiſſent admirablement bien à ſe tromper, quand ils donnent dans quelque chimere: s'il y en a eu de ſi credules, je n'en ſai rien, mais du moins leurs invocations ne le prouvent point, & il n'y a point d'apparence que Lucrece, par exemple, ait cru une Déeſſe Venus, quoi qu'il l'ait invoquée au commencement de ſon Ouvrage.

IV. L'Au-

IV. L'Auteur témoigne après cela d'être ſatisfait de l'humeur critique de notre Siecle, bien eloignée d'une telle credulité; mais il lui ſemble pourtant que l'autorité publique met trop de bornes à la liberté de critiquer; & il voudroit que rien n'en fut exempt. Je veux croire qu'il ne parle que des dogmes, & qu'il ne niera pas qu'on doit reſpecter certaines perſonnes; mais ſouvent les dogmes ſont liez avec ces perſonnes; & quand ces dogmes ſont véritables & contiennent des véritez très-utiles & très-importantes, je ne vois point à quoi puiſſe ſervir la liberté de critiquer ces véritez & de les rendre douteuſes. §. 4.

V. Il y a encore moins de ſujet de vouloir, qu'il ſoit permis de tourner tout en ridicule; le ridicule, dit-on, ne peut tenir contre la Raiſon. Cela ſeroit vrai ſi les hommes aimoient plus à raiſonner qu'à rire; mais le faux ridicule, ajoute-t-on, n'éblouira que le Vulgaire. Je réponds que le Vulgaire a plus d'étenduë qu'on ne penſe; il y a quantité de gens polis qui ſont Peuple par raport au raiſonnement. Souvent même les plus raiſonnables ſe laiſſent aller au plaiſir de rire plus qu'il ne faut. Nous avons de l'indulgence §. 5.

gence pour ce qui nous donne du plaiſir, & n'aimons point de l'examiner à la rigueur; outre qu'il n'eſt point raiſonnable d'abandonner le Peuple à l'erreur, & de permettre facilement qu'il ſoit ébloui.

VI. On peut dire avec raiſon que la gravité convient à l'impoſture, mais je ne voudrois point dire qu'elle y eſt eſſentielle; la badinerie n'y convient pas moins, tout ce qui amuſe & détourne la veuë du point dont il s'agit, eſt propre à tromper; cependant on reconnoit ici que nous ne pouvons jamais être trop graves, pourvu que le ſujet ſoit réellement grave ou ſolide; mais on prétend en même-tems que lors qu'il y a lieu d'en douter, on ſe peut donner carrière pour s'en mocquer, tout le monde ne ſera pas de cet avis; il faut choiſir le parti le plus ſûr, & comme on ne doit point maltraitter les masques, on ne doit tourner en ridicule que les doctrines, dont le peu de ſolidité eſt aſſez reconnu; & pendant qu'on doute, il eſt bon d'être reſervé. Car de vouloir avec notre Auteur que pour découvrir ſi une choſe eſt ſolide ou non, il faut ſe ſervir de la pierre de touche du ridicule, & voir ſi le ſujet en eſt ſuſceptible ou non, ce n'eſt point recommander un bon moïen,

moïen, il n'y a rien au monde qu'on ne puiſſe tourner en ridicule, au moins par quelque choſe d'emprunté, que le hazard ou la coûtume y peut joindre. Confucius étoit le Socrate des Chinois, cependant les Allemands auſſi bien que les François qui entendent prononcer ce nom, ont de la peine à s'empêcher de rire, chacun par raport à ſa Langue.

VII. Je ne vois pas auſſi que le ris, c'eſt-à-dire, quelque choſe qui tient du mépris & abbaiſſe l'idée de l'objet, ſoit une pierre de touche qui ſerve à reconnoître la vérité. Mépriſer ce qu'on ne connoit pas encore, eſt une prévention dont il faut ſe défaire.

VIII. Mais l'Auteur ſe figure que le grave ou le ſérieux fait du tort au raiſonnement; car, dit-il, lors que nous avons cru devoir être *formaliſtes*, à l'égard d'un certain point, il n'en faut pas davantage pour que nous ne puiſſions pas nous empêcher de l'être à l'égard de tous les autres; mais à mon avis c'eſt aller trop vîte en concluſions. On a beſoin d'être *formaliſte* dans l'Arithmetique, & ceux qui tiennent les Livres de compte des Marchands y ſont obligez: ſont-ils formaliſtes en tout? Les Magiſtrats, les Maîtres de Cé- P. 17.

Cérémonie, & les Herauts d'armes ſe dépouillent de leur *formulaire* avec leurs robes, & avec l'exercice de leurs fonctions publiques.

p. 30. IX. On dit que *tout Enthouſiasme eſt accompagné de Melancolie*, je ne ſai : des gens ſanguins & des gens coleres peuvent bien avoir auſſi une forte imagination, & c'eſt ce qui fait l'Enthouſiasme. J'avouë cependant que la crainte fait ordinairement les plus grandes impreſſions, & que les melancoliques ſont craintifs.

§. 6. X. *Les Sages d'autrefois laiſſoient au peuple la liberté d'être fou.* Cela ſe peut par raport à quelques folies innocentes ; mais pour que celà ſe puiſſe approuver, il faut qu'elles ſoient bien innocentes & bien réjouiſſantes. Le Senat Romain empêcha la célébration des Bacchanales, parce qu'il y avoit de grands desordres.

XI. *Pan* accompagnant Bacchus fit ſi bien retentir ſes cris entre les rochers qu'il donna de la terreur aux ennemis, d'où vient *Terreur Panique* ; ainſi l'explique

§. 7. notre Auteur. Mais d'autres diſent que ce fut l'Aſne de Silene qui donna de la terreur aux ennemis de Bacchus par ſa grande voix, que les Echos multiplièrent. L'Auteur appelle *Panique* tout ce qui ſaiſit

ſit le Vulgaire, il y aura dans ce ſens des paſſions Paniques, & même une Religion Panique. *Pan* en Grec ſignifie quelque choſe de général. §. 9.

XII. On fait bien d'approuver le ſentiment de M. Harrington, lors qu'il veut dans ſon *Oceana* qu'il y ait une Culte public établi par les Loix. M. Harrington Anglois, qui a vêcu ſous Charles I. & un peu au delà du rétabliſſement de Charles II. a fait un Roman ou plûtôt une eſpece d'Utopie dans ſa Langue, intitulée: *Oceana*, où il décrit une Republique telle qu'il croïoit convenir à la Grande Bretagne, Iſle ſituée dans l'Océan; mais notre Auteur ne donne point ici une raiſon ſuffiſante de l'établiſſement d'un Culte public, *Quoi?* dit-on, *n'y auroit-il pas des promenades publiques auſſi bien que des jardins particuliers; des Bibliotheques publiques auſſi bien que des Bibliotheques particulieres?* Ce raiſonnement tend ſeulement à prouver que la choſe ſe peut, mais non pas qu'elle ſe doit; les promenades & les Bibliotheques ſont agréables & utiles, mais le Culte public eſt néceſſaire, parce que le Culte de Dieu eſt néceſſaire; pluſieurs particuliers qui participent au Culte public n'en auroient aucun, s'il n'y en avoit point de public. §. 10.

XIII. On

§. 11. XIII. On loue les Anciens qui toleroient les visionaires, & donnoient une entière liberté aux Philosophes de railler la Religion établie. On peut excuser ces Anciens, car le Paganisme n'avoit presque point de dogmes fixes. En raillant cette Religion, on pouvoit toûjours dire que la Religion véritable n'étoit point touchée, & les visionaires pouvoient toûjours se couvrir de quelque Divinité. Cependant cette tolerance des Anciens n'étoit pas sans exception: Socrate l'éprouva. Mais c'est quelque chose d'assez remarquable que les Anciens n'ont point connu des guerres de Religion; ce fleau étoit reservé aux tems posterieurs.

XIV. Il faut avouer que ceux qui sont persuadez comme il faut, qu'un autre est dans le chemin de la perdition, ont droit & même obligation de tâcher de l'en retirer: mais il faut que ce soit par des voies permises, & il faut aussi qu'ils examinent leur créance avec soin pour savoir certainement qu'elle est bien fondée, sans se décharger du soin de cet examen sur les autres; ce qui est permis aux idiots, à qui la discussion est comme impossible, & non pas à ceux qui se font une affaire de la propagation de la Religion; enfin il faut

faut auſſi qu'ils évitent de cauſer de plus grandes perditions par les moïens qu'ils employent.

XV. C'eſt une bonne remarque qu'on fait, que la contrainte eſt ennemie de la vérité, & que nous aurions de fort mauvais Philoſophes & de fort mauvais Mathematiciens, ſi les loix ſe mêloient de regler ces Sciences. On a éprouvé cela lors que la Philoſophie d'Ariſtote avoit pour elle la Religion & les Magiſtrats; mais c'eſt outrer les choſes lors qu'on dit, que pour empêcher que l'eſprit ne ſoit banni du monde, il faut lui laiſſer une *entière* liberté, méme pour l'uſage de la raillerie. Cela ne ſe peut ni ne ſe doit, ſur tout dans les Ecrits qui doivent paroître en public ſur des choſes ſaintes & reverées: on ne détruit point l'eſprit en l'empêchant de ſe tourner au mal. §. 13.

XVI. De dire que la raillerie eſt l'unique remede dont on ſe puiſſe ſervir avec ſuccez, pour guerir ces maladies melancoliques & hypocondriaques qui font donner dans l'Enthouſiaſme, c'eſt de quoi je doute. Il eſt vrai que la raillerie eſt très-propre à détourner les hommes du vice avant qu'ils y tombent, ou du moins avant qu'ils y ſoient confirmez; mais quand

ils

ils ſont venus à un certain point, la raillerie les effarouche autant & plus que les injures; les fanatiques la prennent pour une eſpece de martyre, & ſe croient honnorez en ſouffrant pour la vérité. C'eſt ce qu'ils ont fait à Londres quand ils ont été piloriez.

XVII. Il y a auſſi des ſuperſtitieux & même de bons Religieux, qui s'irritent étrangement quand on ſe mocque deux; j'ai vû un Capucin aller preſque à la fureur lors qu'on le railla ſur les pratiques religieuſes de ſon parti. Ainſi je ne crois pas que la raillerie ſoit le moïen de convertir les hétérodoxes. Les railleurs en matière de Religion paſſent dans l'eſprit de ceux qu'on raille, non-ſeulement pour ennemis de la Religion raillée, mais encore pour ennemis de toute Religion, & en un mot pour des impies.

§. 14. XVIII. C'eſt une bonne remarque, que s'il y avoit un Tribunal établi contre la licence Poëtique, tout le monde voudroit être Poëte, & donneroit dans les Romans. Il y eut effectivement un Pape aſſez entêté pour former une eſpece d'inquiſition contre les Poëtes, dans les tems que les bonnes lettres commençoient à renaître; ce fut Paul II. Il croioit qu'ils vou-

vouloient rétablir le Paganisme, mais on ſe mocqua de ſes ſoupçons. L'Auteur ne veut donc point qu'on traitte ſérieuſement certains maux, & juge avec raiſon que le vrai moien de guerir les gens du Romanesque, c'eſt de le tourner en ridicule; mais comme les gens Romanesques ne forment point de parti, & que peu de perſonnes donnent là dedans, on n'en peut point tirer de conſéquence; il n'en eſt pas de même à l'égard des ſentiments de Religion. Cependant pour le dire en paſſant, le Chevalier Temple a cru que Dom Quixot a fait du tort à ſa Nation, & qu'en guériſſant ſes Compatriotes de l'entêtement d'une valeur outrée & Romanesque, il les a fait revenir à l'autre extremité, & jusqu'à la molleſſe. Je ne ſai ſi M. Temple a raiſon; mais j'ai peur qu'il en ſeroit ainſi de celui qui voudroit retirer les gens de la ſuperſtition par les railleries, car je croi que s'il réuſſiſſoit il les feroit devenir impies.

XIX. L'Auteur dit, *J'aime mieux risquer le tout pour le tout en m'attachant à la Religion, que de tâcher de bannir mes ſcrupules en occupant mon eſprit à des bagatelles.* §. 15. P. 55. Cela ne s'accorde pas avec le deſſein de railler; auſſi paroit-il que l'Auteur

teur commence maintenant à en revenir,
P. 57. & il ſe borne à la gayeté; *Tout ce que je prétends*, dit-il, *c'eſt qu'on ſe doit mettre en bonne humeur lors qu'on veut penſer à la Religion.* Si la bonne humeur ſignifie des ſentimens de joye, il n'y a rien de ſi raiſonnable.

§. 16. XX. Ce qui ſuit eſt excellent, ſavoir que la bonne humeur, c'eſt-à-dire, le contentement ou la joye, eſt le plus ſûr fondement de la Religion & de la pieté, que cet état de l'Ame nous éloigne de l'opinion de ceux qui croïent que le monde eſt gouverné par un mauvais Principe, & qu'il n'y a presque que la mauvaiſe humeur qui puiſſe faire tomber dans l'atheïſme, parce qu'un homme de mauvaiſe humeur trouve à redire à ce qu'il y a dans l'Univers, & il eſt porté ou à nier Dieu, ou à en avoir de mauvaiſes penſées: car il n'y a, dit-il, que notre propre humeur chagrine qui faſſe attribuer à Dieu de l'aigreur, de la fierté, de l'orgueil. Tout cela eſt de fort bon ſens.

§. 17. XXI. L'Auteur loue les Empereurs Payens qui n'ont pas été perſecuteurs, cependant il attribue à l'Empereur Julien d'avoir ôté aux Chrêtiens les biens des Egliſes & les Ecoles publiques. Cela ne

ſe

ſe trouve pas ainſi; il leur defendit de lire Homere dans leurs Ecoles, & leur ordonna de ſe contenter de S. Matthieu & de S. Luc, ſuivant leurs propres maximes, à ce qu'il diſoit. Il crut par là leur ôter le ſecours des belles lettres.

XXII. On dit que ſi pour être vrai Chrêtien il faut imiter les Anciens Martyrs, il n'y aura point de Chrêtien aujourd'hui, parce qu'il n'y aura point d'homme de bon ſens qui voudroit aller dans une Mosquée interrompre le culte des Turcs, il a raiſon en cela; mais il ſe trompe de croire que c'étoit l'eſprit des Anciens Martyrs, au contraire on trouve que les Peres ont blamé le zèle mal reglé de ceux qui irritoient les Payens mal à propos. §. 18.

XXIII. On raille après cela agréablement & innocemment l'humeur de quelques Refugiez établis en Angleterre, qui ſe fâchoient quaſi qu'on ne leur vouloit pas faire l'honneur de les perſecuter. Ce qu'on dit auſſi d'une farce qui ſe jouoit à la Foire d'Août de Londres, ou des Marionettes repreſentoient les Fanatiques Cevenois avec leurs contorſions, eſt fort à propos. §. 19.

XXIV. Mais on croit que ſi Rome §. 20.

& les Payens s'étoient contentez de tourner les Proteſtans & les Chrêtiens en ridicules, le Chriſtianisme n'auroit gueres fait de progrez, & qu'il n'y auroit point eu de Reforme; il en eſt peut-être quelque choſe: mais peut-être auſſi que ſans l'obſtacle de la rigueur le Chriſtianisme & la Reformation auroient fait leur progrez plûtôt; & il eſt difficile de déterminer ces queſtions de la ſcience que les Theologiens appelent *moyenne*, c'eſt-à-dire de ce qui ſeroit peut-être arrivé dans un certain cas.

§. 21. XXV. On croit que les Juifs dont l'humeur étoit ſombre & ſérieuſe, & qui procedoient avec rigueur contre les nouveaux Chrêtiens, ont été plus ſuſceptibles auſſi des impreſſions que les Apôtres leur donnoient. Il y a de l'apparence en effet, que des gens ſérieux ſont plus aiſez d'être touchez que les railleurs, tels qu'étoient les

§. 22. Atheniens, dont l'Auteur parle enſuite: mais comme les gens peu ſérieux ſont moins ſuſceptibles de mauvaiſes impreſſions & de mauvais deſſeins qui demandent de l'attention, ils ſont auſſi moins ſuſceptibles du bon où il faut un peu d'application.

§. 23. XXVI. On loüe Socrate de ne s'être point

point fâché des railleries du Comedien Ariſtophane. Socrate ne pouvoit guere prendre de meilleur parti, car il ne pouvoit point empêcher ces railleries ; mais les Magiſtrats & les Eccleſiaſtiques n'en uſent pas de même à l'égard de celles qu'ils jugent trop fortes & nuiſibles ; & ils ont raiſon ; car ils ſont en état d'en arrêter une bonne partie. Cependant ils font bien de ne ſe point formaliſer des bagatelles. Les ſages Magiſtrats laiſſent parler le Peuple, pourvû que le Peuple les laiſſe faire.

XXVII. On veut qu'il ſoit permis aux gens d'attaquer la Religion établie. Cela ſe peut accorder, mais avec quelque reſtriction. Il étoit permis aux Reformez en France d'écrire des Livres de Controverſe contre la Doctrine Romaine : on ſouffre auſſi les objections quand il n'y paroît point de mauvaiſe intention, & les Livres des Theologiens mêmes en ſont pleins. § 24.

XXVIII. On revient à dire qu'il eſt bon d'être de bonne humeur quand on penſe à la Religion, & j'y conſens ; mais il ne s'enſuit point que le tems des ſouffrances y ſoit toûjours contraire. J'avoue qu'en général la perſecution n'eſt point ſouhaitable, & qu'elle fait du tort à la § 25.

foi de pluſieurs, mais elle donne du relief à celle de quelques-uns : on ne remarque jamais plus de zèle que dans ces occaſions d'épreuve, & on ne trouve jamais de plus grands exemples d'un grand attachement ; cela doit entrer ſans doute dans les raiſons ſecretes que la Providence peut avoir de permettre la perſecution de la vérité. On peut même dire qu'aſſez ſouvent la Religion rend la bonne humeur dans les adverſitez, & ſert à faire trouver notre conſolation en Dieu & dans l'eſperance de la vie à venir, lors qu'on eſt abandonné par les hommes d'ici bas ; & quand même la Religion de ceux qu'elle conſole ſeroit fauſſe, leur erreur même ne laiſſeroit pas de leur être utile dans cette occaſion.

§. 26. XXIX. Je ſuis fort du ſentiment de l'Auteur lors qu'il dit, que notre eſprit étant en bonne aſſiete a des meilleures idées de Dieu, puis qu'il enviſage mieux ſa bonté & ne ſe plaint point de la Providence ; mais lors qu'il parle contre *ces formalitez de juſtice, ces degrez de chatiment, ce panchant à la vengeance, & ces meſures d'offenſe & d'indignation, que nous attribuons vulgairement à Dieu*, je ne ſai s'il ne va pas trop loin. Il n'y a rien de mau-

vais

vais en Dieu, il n'eſt point ſuſceptible de colere ou de haine, mais il ne s'enſuit pas qu'il ne puniſſe point : les péchez traînent naturellement leur châtiment après eux par une eſpéce d'harmonie préétablie, & ces châtimens tendent toûjours au bien. On a raiſon cependant de dire que Dieu ne punit point celui qui examine s'il exiſte ou non; au contraire cet examen eſt louable quand il eſt bien conduit.

XXX. J'approuve qu'on appelle flatteurs de Dieu avec Job ceux qui appuient les éloges qu'ils donnent à Dieu ſur des fondemens frivoles ; car il eſt à craindre qu'ils n'aient des idées perverſes de la Divinité. §. 27.

XXXI. On dit fort bien auſſi qu'il faut avoir une idée bien fauſſe de la Divinité, pour s'imaginer qu'on courra grand risque dans l'autre monde en examinant les choſes ici par la Raiſon; & pour croire qu'on gagne les bonnes graces de Dieu par des complimens & par des titres. §. 28.

XXXII. On refute une Maxime que bien des habiles gens prenent pour excellente, & on cite à la marge l'Archevêque Tillotſon , M. Paſcal & autres. Voici comme l'on conçoit ici cette maxime ; *c'eſt qu'il faut faire tous ſes efforts pour a-* §. 29.

voir de la foi, & croire ſans exception tout ce qu'on nous enſeigne, parce que s'il n'eſt rien de ce que nous croions, il ne nous arrivera aucun mal de nous être ainſi trompez: mais ſi ce que l'on nous enſeigne eſt effectivement comme on nous le dit, nous courons grand riſque, & nous avons tout à apprehender de notre manque de foi.

L'Auteur croit que cette penſée eſt injurieuſe à Dieu, & rend les gens plus libertins: mais il me ſemble que la maxime n'eſt pas bien conçuë, il ne s'agit pas tant de la foi que de la Pratique. M. Arnaud dans ſon *Art de penſer* & M. Paſcal dans ſes *Penſées*, ſoutiennent que le plus ſûr eſt de vivre conformement aux Loix de la Pieté & de la Vertu, parce qu'il n'y aura point de danger de le faire, & il y en aura beaucoup de ne le pas faire. Ce raiſonnement eſt bon, il ne donne pas proprement une croïance, mais il oblige d'agir ſuivant les préceptes de la croïance; car on n'a pas la croïance quand on veut, mais on agit comme l'on veut; ce n'eſt pas le manque de croïance qui mérite proprement d'être puni, mais la malice & l'obſtination; & c'eſt ce que beaucoup de Theologiens reconnoiſſent expreſſement.

XXXIII.

XXXIII. On a raiſon de dire qu'un grand homme ne ſe fâchera pas ſi quelque ignorant & ſimple ne connoit point ſon mérite: & qu'ainſi cela convient encore moins à Dieu. Mais comme un homme qui ne connoit point le bon Medecin en eſt aſſez puni, parce qu'il n'eſt point gueri, ainſi il peut arriver par la même raiſon, que ceux qui ne connoiſſent point les perfections de la Divinité s'en puniſſent eux-mêmes, parce qu'ils n'en tirent pas le ſecours qu'ils pourroient attendre de cette connoiſſance, §. 30.

XXXIV. Il eſt bien dit auſſi que rien que ce qui eſt *moralement excellent*, ne doit avoir place dans la Divinité, & qu'il ſenſuit que Dieu ſurpaſſe infiniment tous les hommes en bonté: mais lors qu'on ajoute que de *cette maniere il ne nous reſtera plus aucune frayeur ni aucun doute qui puiſſe nous inquiéter, & que nous ne pouvons rien craindre de ce qui eſt bon, mais uniquement de ce qui eſt méchant*: Je trouve quelque choſe à dire à cette conſéquence, qui reſſemble un peu au ſentiment de quelques Peuples, où l'on ne craint qu'une Divinité mauvaiſe. Il y a des peines qui ſervent à corriger, ou ceux qui pechent, ou au moins quelques autres; §. 32.

tres; il y a auſſi des peines naturelles qui ſont la ſuite des péchez, comme j'ai déja dit: & dans toutes ces peines, ou dans tous ces maux infligez au péché, il n'y a rien de contraire à la bonté de Dieu; au contraire c'eſt la bonté ou la ſageſſe qui les demande pour un plus grand bien.

§. 33. XXXV. Ces penſées ſont excellentes: que Dieu eſt un *Eſprit Univerſel*, une Intelligence qui a raport au Tout, un Père commun: & que cette idée nous doit moins effrayer, que celle d'un Monde Orphelin, abandonné au hazard; mais lors qu'on ajoute, que ſur le pied où la Religion eſt *parmi nous*, il y a pluſieurs *bonnes Ames*, qui craindroient moins de ſe voir expoſées à cet accident, & qui auroient l'eſprit plus en repos, ſi elles étoient aſſurées qu'on n'a rien à craindre après cette vie, je crois qu'il faut ajouter encore que ces bonnes Ames ſont mal-inſtruites. Cependant il eſt bon que les méchans craignent le châtiment, & que les bons craignent de devenir méchans. On pourſuit en diſant, que la penſée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais fait trembler perſonne, mais bien celle qu'il y en a un: mais je ne ſuis point de cet avis. On peut trembler non-ſeulement lors qu'on ap-

apprehende un grand mal, mais auſſi lors qu'on penſe à la perte d'un grand bien.

XXXVI. J'approuve fort le conſeil §. 34.
que l'Auteur donne, de rentrer en ſoi pour reconnoître ce qui eſt aimable, & louable, & pour n'attribuer aucune imperfection morale à l'Etre parfait, & qu'autrement nos louanges ne font point d'honneur à Dieu, non plus que les louanges §. 35.
des ſourds en feroient à un excellent Mu- 36.
ſicien. Il n'eſt pas tout à fait mal dit auſſi, qu'on ne ſauroit avoir une idée §. 37.
paſſable de la bonté, que lorſqu'on eſt paſſablement bon. Mais il eſt encore mieux dit, *que pour rendre un vrai culte à Dieu, nous devons apprendre à devenir bons.*

XXXVII. L'Auteur revient à cette §. 38.
occaſion à louer la Raiſon, & à blamer *l'Enthouſiasme*; il dit qu'il y en a un qu'il appelle *de ſeconde main*, lors qu'on ſe laiſſe impoſer par des Enthouſiaſtes, quoi qu'on ne ſoit point ſujet aux viſions & aux convulſions, & lors qu'on croit de faux Miracles: diſpoſition d'eſprit qui fait aiſément embraſſer quelque opinion, mais qui rend en même-temps la foi fort chancelante. Il remarque auſſi qu'en fait de Prophetie, la Sainte Ecriture fait men-

tion d'un bon & d'un mauvais Esprit. Tout cela va bien.

§. 39. XXXVIII. Il parle d'un certain Miracle dont se vantent les nouveaux Prophetes de Londres, mais il n'explique pas assez en quoi il consiste. Il nous apporte

§. 40. après cela les sentimens de M. Lacy sur l'Enthousiasme. C'étoit un homme raisonnable & accommodé, mais qui se laissa entraîner par la contagion des Enthousiastes, jusqu'à écrire pour eux, & à devenir lui-même Enthousiaste. L'Auteur dit l'avoir vû dans son extase proferant une Prophetie en stile Latin du plus pompeux, quoi que hors de cette émotion il semblât en être absolument incapable; & il le compare avec la Sybille de Virgile, & cite quelque chose de sem-

§. 41. blable de Tite-Live. Il allegue aussi les

§. 42. raisons que Lucrece en donne, & il parle

§. 43. des Lymphatiques des Anciens, comparant leur mal avec l'Hydrophobie de ceux qui sont mordus d'un chien enragé & crai-

§ 44. gnent l'eau, ou lymphe. Il parle même

§. 45. des Poëtes qui se disent inspirez d'Apol-

46. lon ou de Bacchus: mais je doute, comme je l'ai déja dit ci-dessus, que les Poëtes ayent fort besoin de s'imaginer la présence

ſence & l'inſpiration de quelque Divinité, & il ſemble qu'ils n'en parlent que par coûtume, & pour embellir leurs Poëmes.

XXXIX. Au reſte, notre Auteur §. 47.
a raiſon de dire, que l'Enthouſiasme va plus loin qu'on ne penſe, & qu'il y a juſqu'à des Athées fanatiques : car ils peuvent avoir des imaginations ou viſions creuſes auſſi bien que les autres. On peut être incredule d'un côté, & credule de l'autre, comme un M. Du Son, habile machiniſte de l'Electeur Palatin Charles Louïs, qui croïoit les Propheties de Noſtradamus, & ne croïoit pas celles de la Bible ; & comme un Juif des Païs-bas qui de tout le Nouveau Teſtament ne recevoit que l'Apocalypſe, parce qu'il y croïoit trouver la Pierre Philoſophale. L'Auteur remarque auſſi fort à propos qu'on attribue à une eſpece de bon Enthouſiasme, c'eſt-à-dire, à Dieu, à quelque choſe de divin, tout ce qu'il y a de ſublime dans les actions humaines ; mais il a raiſon d'ajouter, qu'on a lieu bien §. 48.
ſouvent de douter ſi les Eſprits ſont de Dieu. Nous conſacrons nos Paſſions, & ſelon Virgile,

Sua cuique Deus fit dira Cupido.

Cependant il faut avouer que nous ſommes pouſſez quelquefois par un certain inſtinct à quelque choſe de grand & de ſublime, ſans que notre Raiſon y ait part: & quand cela va à la lumiere, à la Vertu, au vrai bien, on a ſujet de l'attribuer à Dieu; quoi qu'il y en ait des raiſons naturelles, puis que les perfections de la Nature ſont des émanations de la Divinité.

JUGE-

JUGEMENT

Sur les OEUVRES

DE M. LE COMTE

DE SHAFTSBURY*,

Publiées en Anglois à Londres en 1711, *ſous le Titre de* CHARACTERISTICKS, *&c.*

I. LA LETTRE SUR L'ENTHOUSIASME contient mille belles penſées; & je croi que la Raillerie eſt un bon préſervatif contre ce vice. Mais, je ne trouve point qu'elle ſoit propre à en guérir les gens. Au contraire le mépris qui eſt enveloppé dans la Raillerie, ſera pris par eux pour une ſouffrance & perſecution: & j'ai remarqué que, lorſqu'on raille ſur les erreurs & abſurditez en matière de Religion, on irrite infiniment les gens qui en ſont prévenus; & c'eſt le vrai moyen de paſſer pour *Athée* dans leur Eſprit.

* Ce Seigneur étant allé à Naples, pour le retabliſſement de ſa ſanté, y mourut le 15. de Fevrier 1713.

Je ne ſai pas auſſi, ſi l'application du Ridicule eſt une bonne pierre de touche; puiſque les meilleures choſes & les plus importantes peuvent être tournées en ridicule; & il n'eſt pas toûjours ſûr que la Vérité aura les Rieurs de ſon côté, car le plus ſouvent elle eſt cachée aux yeux du Vulgaire. Je l'ai déja dit, toute Raillerie enveloppe un peu de mépris; & il n'eſt point juſte qu'on travaille à faire mépriſer ce qui ne le mérite point. Mais il eſt bon qu'on ſoit toûjours de bonne humeur, & que la joie, plûtôt que le chagrin, paroiſſe dans nos diſcours & dans nos Ouvrages.

II. L'ESSAI SUR LES MATIERES LIBRES, SUR L'ESPRIT, ET SUR LA BONNE HUMEUR, paroît avoir le même but de porter les hommes de notre temps à s'humaniſer, & à égayer les matières : & cet Ouvrage y eſt merveilleuſement propre par ſes raiſons & par ſon exemple. Ce qu'on y dit d'abord, mais ironiquement, en faveur de ceux qui déclarent les hommes loups les uns aux autres, & contre ceux qui ſont pour leur bon naturel, eſt agréablement tourné. Mais on peut dire, que les hommes ordinairement ne ſont ni aſſez méchans, ni aſſez bons; & *Machiavel*

vel a bien remarqué, que les deux extrémitez ſont également rares, ce qui fait que les grandes actions le ſont auſſi.

Les *Iroquois* & les *Hurons*, Sauvages voiſins de la Nouvelle France, & de la Nouvelle Angleterre, ont renverſé les Maximes politiques trop univerſelles d'Ariſtote & de Hobbes. Ils ont montré par une conduite ſurprenante, que des Peuples entiers peuvent être *ſans Magiſtrats & ſans querelles*; & que par conſéquent les hommes ne ſont ni aſſès portez par leur bon naturel, ni aſſès forcez par leur méchanceté à ſe pourvoir d'un Gouvernement & à renoncer à leur liberté. Mais la rudeſſe de ces Sauvages fait voir, que ce n'eſt pas tant la néceſſité, que l'inclination d'aller au meilleur & d'approcher de la felicité, par l'aſſiſtance mutuelle, qui fait le fondement des Societez & des Etats; mais il faut avouer que *la ſureté* en eſt le Point le plus eſſentiel.

Je trouve bien remarqué p. 98. que la véritable *Vertu* doit être *deſintereſſée*, c'eſt-à-dire, comme je l'interprête, qu'on doit être porté à trouver du plaiſir dans l'exercice de la Vertu; & du dégoût du Vice; & cela devroit être le but de l'éducation.

La

La Remarque eſt bonne auſſi p. 99. que l'*Amitié particulière* eſt peu recommandée dans notre Religion, qui nous porte à la *Charité*, c'eſt-à-dire, à une bienveillance générale. Auſſi peut-on dire, qu'une amitié à l'épreuve eſt bien rare; & qu'elle doit être l'effet ou d'une grande & belle paſſion, on d'une grande Vertu, qui ſe rencontre en même temps en deux perſonnes. Il eſt vrai que de vrais Amis très-vertueux ſeroient capables d'aller loin.

Notre illuſtre Auteur refute avec raiſon, p. 109. ceux qui croïent qu'il n'y a point d'obligation dans l'Etat de la Nature, & hors du Gouvernement; car les obligations par pactes devant former le droit du Gouvernement même, ſelon les Auteurs de ces Principes; il eſt manifeſte que l'obligation eſt anterieure au Gouvernement qu'elle doit former.

C'eſt un Dicton commun, que l'*Intérêt gouverne le Monde*; mais on a raiſon p. 115. de dire que ce ſont plûtôt les Paſſions. Le Duc de *Rohan* commence ſon Livre Politique par cette Sentence, *que les Princes commandent aux Peuples, & que l'Intérêt commande aux Princes.* Il ſeroit à ſouhaiter que cela fût vrai, car en

en ce cas on écouteroit mieux la Raiſon. Mais la Raiſon veut auſſi, qu'outre l'intérêt mercenaire, nous donnions beaucoup à notre ſatisfaction: elle nous ordonne de tendre à la *felicité*, qui n'eſt autre choſe que l'état d'une joye durable; & ce qui y va, eſt notre vrai intérêt.

A l'égard de ceux qui raportent tout à eux-mêmes, dont on parle p. 118. & qui ſemblent oppoſez à ceux qui aiment leurs Amis, Parens, Patrie, Etat, & même les hommes en général; je croi qu'à bien entendre les choſes on peut les concilier, pourvû que les uns & les autres entendent raiſon. Notre bien eſt ſans doute le Principe des Motifs; mais nous trouvons très-ſouvent non ſeulement notre utilité, mais même notre plaiſir dans le bien d'autrui; & dans le dernier cas c'eſt proprement ce qu'on doit appeller l'*Amour deſintereſſé*, comme je l'ai fait voir autrefois, en expliquant les Principes de la Juſtice, dans la Préface du *Code Diplomatique du Droit des gens.* Ainſi ſouvent la felicité d'autrui fait partie de la notre. Et l'on trouvera que la *Vertu*, c'eſt-à-dire l'habitude d'agir raiſonnablement, eſt ce qui fait le plus qu'on ſe puiſſe promettre un plaiſir durable.

J'ap-

J'applaudis extrémement à ce qu'on dit p. 123. *& ſeq.*, pour faire voir que la véritable *Honnêteté* ne dépend pas proprement de l'opinion d'autrui. Il eſt vrai que le mot a degenéré un peu aujourd hui, comme les ſentimens auſſi; & quand on dit un *honnête homme*, on entend un homme qui a le talent de ſe faire eſtimer, qui a bonne apparence; *ſpecioſum, pelle decorâ.*

Je n'oſerois être de moitié avec celui qui défieroit les gens (p. 129.) de tourner en ridicule la véritable Generoſité, ou le vrai Courage. Les hommes ont aſſès d'eſprit pour tourner le meilleur en mal; & les Satyres ſont écoutées trop favorablement.

Il eſt bien remarqué p. 130. *& ſeq.* que celui qui eſt véritablement honnête homme ne ſera pas même capable de deliberer ſur une mauvaiſe action. M. Bayle a dit quelque choſe d'approchant que j'ai fort approuvé, *Theodicée* §. 318. ayant obſervé §. 75. que ceux qui diſoient de Caton, qu'*il lui étoit impoſſible de manquer à ſon devoir*, ont crû le loüer davantage. Moins on peut être tenté par le Vice, plus on eſt confirmé dans la Vertu. Mais c'eſt une queſtion aſſès importante, lequel des deux vaut mieux, être flottant ou être con-

confirmé dans le Vice. Notre illuſtre Auteur paroît ſe conformer à ce Paſſage d'*Horace*, Lib. 2. Sat. 8.

——— *Quanto conſtantior idem*
In vitiis, tanto levius miſer ac prior illo
Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

En effet on ſouffre moins, quand on a pris ſon parti, que lors qu'on eſt dans une irreſolution embarraſſante: & les Auteurs du Peché philoſophique ſont allez plus loin, parce que ceux qui pechent avec moins de remords ſont, ſelon eux, plus innocens. Mais Ariſtote eſt pour les demi-mechans, qu'il appelle incontinens; & on peut dire que leur maladie eſt plus curable. Les vicieux achevez ſont comme ceux qui ont la gangrene, qui ne reſſentent point leur mal.

Les raiſonnemens peu ſatisfaiſans de quelques Philoſophes Modernes font dire, p. 132. que de la manière que les choſes ſont aujourd'hui, l'Honnéteté & la bonne Morale n'ont pas la mine de gagner beaucoup par la Philoſophie & par les ſpeculations profondes; & qu'il faut ſe tenir au Sens commun. On ajoûte qu'ordinairement ce que les hommes jugent

gent d'abord, vaut mieux là-deſſus que leurs reflexions & penſées poſterieures. Cela ſe peut quand on raiſonne ſuivant les principes de M. Hobbes, & peut-être même ſuivant ceux de M. Locke. Mais je ſerois bien fâché que cela fût vrai ſelon la véritable Philoſophie, dont je me flatte d'avoir donné des échantillons dans ma *Theodicée*.

III. Je me trouve ſurpris par la quantité de belles choſes que je rencontre dans le Soliloque, & du beau tour qu'on leur donne. Ce qu'on y dit du deſtin parallele de la Liberté & des Sciences chez les Romains p. 219. *ſeq.* me paroît très-conſiderable. Il eſt à ſouhaiter que la Grande Bretagne maintienne le tître glorieux qu'on lui donne avec tant de juſtice, p. 225. Mais les Lettres ſur tout ſont obligées à notre illuſtre Auteur de la recommandation dont il les honore auprès des Grands, p. 224. qui y trouveront auſſi leur compte, s'ils ont égard à cette recommandation.

Je doute que le Sublime dans le Stile ſoit le plus aiſé d'être atteint, comme il ſemble qu'on dit p. 242. Car parmi les Anciens mêmes qui ont ſi bien reüſſi ailleurs, il y en a peu qui y ſoient arrivez.

Et

Et je ne ſai ſi ce Caractère ſe trouve avec aſſez d'uniformité chez les Latins, hors de Virgile & de Tacite.

C'eſt un excellent avis qu'on donne aux Auteurs (p. 264. p. 271.) de ne ſe pas régler uniquement ſur les préjugez de leur Païs & de leur Siécle; & au lieu de flatter le Vulgaire, de travailler à le corriger. Mais il n'y a que les Auteurs qui lui reſſemblent, c'eſt-à-dire qui ſoient d'un genie ſuperieur qui puiſſent profiter de ce conſeil. Le commun des Auteurs reſſemble à celui qui a compoſé une Piéce de Theatre & qui ſe contente de voir les Loges bien remplies.

Je croi que p. 287. on veut parler de feu M. van Helmont le Fils, qui fut dans les Priſons de l'Inquiſition à Rome, & qui s'aviſa dans cette ſolitude d'examiner l'uſage des Organes dans la prononciation des Lettres, & crut y trouver la formation de leurs caractères. J'ai connu particulierement le même Perſonnage; & il faut que je lui faſſe la juſtice de dire, qu'il n'étoit pas ſi ignorant dans la Morale qu'il ſemble qu'on le repreſente ici. Ce fut lui qui fit réimprimer le Lycurgus d'*Ottavio Piſani* qui avoit donné des avis au Public ſur la manière d'abreger les Procès. Sa con-

conduite étoit ſans reproche, ſes actions pleines de charité & de déſintereſſement ; & à quelques chimeres près, qui lui étoient reſtées des impreſſions de la Jeuneſſe & comme une maladie héréditaire, c'étoit un excellent homme dont la converſation étoit très-inſtructive pour ceux qui en ſavoient profiter. Ses Ouvrages ne font voir que ce qu'il y avoit en lui de moins loüable.

On remarque fort bien p. 293. que la connoiſſance Phyſiologique des Paſſions, à laquelle M. Deſcartes s'eſt attaché, ne ſert pas aſſez dans la Morale, quoi qu'elle aït ſon utilité dans la Medecine. Les Stoïciens avoient peut-être tort de définir les Paſſions par l'Opinion, comme par leur genre commun ; mais ils avoient raiſon d'examiner les Opinions qui contribuent à les former & entretenir.

On a raiſon p. 299. de mépriſer une Philoſophie ſtérile : mais je ſuis d'opinion que ſi l'on avoit des idées véritables de l'Eſpace, de la Matière, & ſur tout de la Subſtance (dont on y parle comme d'aſſez inutiles, mais qui ne ſont pas ſi communes & ſi connuës qu'on pourroit bien s'imaginer) on y trouveroit cette connoiſſance de ſoi-même qu'on y recommande.

mande. On y trouveroit encore ce qu'on cherche p. 300. ſavoir le moyen de s'aſſurer de ſes idées, & d'accorder les Opinions préſentes avec les futures. La Queſtion s'il y a du Vuide ou non (p. 301.) eſt plus éloignée de la Morale; mais celui qui voudra établir les vrais Principes, même de la Morale, & s'en aſſurer par des Demonſtrations, ne la trouvera point mépriſable. L'*agrément* & *deſagrément* des *idées* ne ſe connoît pas par une ſimple confrontation de nos Imaginations; il faut venir à une Analyſe, qui n'a pas été aſſès connuë à M. Locke, tout habile homme qu'il étoit.

De la connoiſſance de la Subſtance & par conſéquent de l'Ame dépend la notion de la Vertu & de la Juſtice, & la queſtion qu'on forme p. 302. s'*il eſt raiſonnable de hazarder ſa vie pour le bien d'autrui*? Notre Auteur s'éleve ici; ſes Charmes & Conjurations font paroître avantageuſement cette Calliope, cette Clio, & cette Uranie, dont il eſt ſi bien parlé p. 316.

Plût à Dieu qu'on trouvât le moyen de concilier les Etudes avec une Education *gentille*, recommandée p. 335. & de diriger l'un & l'autre à la Vertu! Si notre

tre illuſtre Auteur avoit beaucoup de compagnons en qualité & en mérite, on y parviendroit bien-tôt. On a raiſon auſſi de blâmer p. 349. l'amour des contes vains, extravagans, qui regne; & plus encore p. 352. les ſentimens indignes des lumiéres de notre Siècle, qui repreſentent la Vertu & le Vice comme indifferens naturellement.

IV. Je viens au ſecond Volume, ou Traité, intitulé, RECHERCHE DE CE QUI REGARDE LA VERTU ET LE MERITE. Il eſt tout-à-fait Syſtematique, & contient des ſentimens très-ſolides ſur la nature de la Vertu & de la Felicité, en faiſant voir que les Affections que la Nature nous a données, nous portent, non ſeulement à chercher notre propre Bien, mais encor à procurer celui de nos Relations & même de la Societé; & qu'on eſt heureux quand on agit ſuivant ces affections naturelles. Il me ſemble que je reconcilierois cela fort aiſément avec mon langage & mes ſentimens. En effet nos Affections naturelles ſont notre contentement; & plus on eſt dans le naturel, plus on eſt porté à trouver ſon plaiſir dans le Bien d'autrui, ce qui eſt le fondement de la bienveillance univerſelle, de la Charité,

rité, de la Juſtice. Car comme je l'ai expliqué dans la Préface de mon *Code*, citée ci-deſſus, la Juſtice dans le fond n'eſt autre choſe qu'une charité conforme à la ſageſſe. Ce n'eſt qu'à regret, & pour un plus grand bien, que la Juſtice oblige quelquefois à faire du mal. La ſageſſe ordonne que cette bienveillance ait ſes degrez: & comme l'Air, quoi qu'il s'étende tout à l'entour de notre Globe, à une aſſez grande hauteur, a plus de corps & de denſité proche de nous que celui qui eſt dans les hautes regions de notre Athmoſphere; on peut dire de même que la Charité, qui ſe raporte à ceux qui nous touchent de plus près, doit avoir plus d'intenſion & plus de force.

On debute par la Divinité dans cet Ouvrage, & l'on diſtingue élegamment le *Theïſme* véritable, qui ne conçoit qu'une ſubſtance parfaitement bonne, gouvernant l'Univers; le *Polytheïſme*, qui partage la puiſſance; le *Démoniſme*, qui accorde le Gouvernement à quelque Pouvoir malfaiſant; & l'*Atheïſme*, qui fait tout dépendre du hazard, ou du concours des Cauſes non intelligentes. Il ſemble que cette Divinité, qui ſert d'entrée, n'eſt pas aſſez employée dans le cours de l'Ou-

vrage. Cependant je voi que l'Auteur a voulu montrer que les Athées mêmes ſont obligez de ſuivre la Vertu; & qu'il eſt pourtant vrai que la Nature nous porte à admettre une Divinité bienfaiſante; puiſque nos Affections naturelles ſont conformes à ce qu'une telle Puiſſance ordonneroit. On peut dire, qu'il y a un certain dégré de bonne Morale indépendemment de la Divinité: mais que la conſideration de la Providence de Dieu & de l'Immortalité de l'Ame, porte la Morale à ſon comble, & fait que chez le Sage les qualitez Morales ſont tout-à-fait réaliſées, & l'Honnête identifié avec l'Utile, ſans qu'il y ait exception ni échapatoire.

V. Je croyois d'avoir pénétré bien avant dans les ſentimens de notre illuſtre Auteur, juſqu'à ce qu'étant arrivé au Traité intitulé injuſtement RAPSODIE, je me ſuis apperçu que je n'avois été que dans l'Antichambre, & j'ai été tout ſurpris de me trouver maintenant dans le Cabinet, ou pour dire quelque choſe de plus convenable, dans le *ſacrarium* de la plus ſublime Philoſophie, où j'ai été auſſi enchanté que ſon Philocles auprès de Theocles & de Palamon.

Le tour du Diſcours, la Lettre, le Dia-

Dialogue, le Platoiſme nouveau, la manière d'argumenter par interrogations ; mais, ſur tout, la grandeur & la beauté des idées, l'Enthouſiasme lumineux, la Divinité apoſtrophée, me raviſſoient & me mettoient en extaſe. Enfin je ſuis revenu à moi-même à la fin du Livre, & j'ai eu le loiſir de faire des reflexions. J'y ai trouvé d'abord preſque toute ma *Theodicée* (mais plus agréablement tournée) avant qu'elle eût vu le jour. L'Univers tout d'une piéce, ſa beauté, ſon harmonie univerſelle; l'évanouïſſement du Mal réel, principalement par raport au tout; l'Unité des véritables ſubſtances; la grande unité de la ſupréme Subſtance, dont toutes les autres ne ſont que des émanations & des imitations, y ſont mis dans le plus beau jour du monde. Il ne manque preſque que mon *Harmonie préétablie*, mon *banniſſement de la mort* & ma reduction de la matière ou de la multitude aux *unitez*, ou aux *ſubſtances ſimples*. Je n'avois cru trouver qu'une Philoſophie ſemblable à celle de M. *Locke*: mais j'ai été mené au de là de *Platon*, & de *Descartes*. Si j'avois vu cet Ouvrage avant la publication de ma *Theodicée*, j'en aurois profité comme il faut, & j'en aurois emprunté

de grands paſſages. Je ne trouve à redire qu'au titre, qui promet ſi peu, & je ſuis ſeulement fâché que le Livre ne remplit pas tout un Volume.

VI. Je voudrois, auſſi, que ces grandes & belles Meditations euſſent été diferées dans le troiſième Volume, à la fin de toute la Collection. Car j'ai de la peine à deſcendre de ce ſublime & de goûter d'abord une lecture plus ordinaire, qui ſe préſente dans les MELANGES qui ſuivent, & dont le troiſième Volume eſt compoſé. J'y aurois pris un plus grand plaiſir ſi j'avois ſu qu'il falloit les lire plutôt. Cependant je m'y accoûtume peu à peu, & je me mets inſenſiblement en état de les eſtimer comme ils le méritent. Je m'aperçois même que j'ai eu tort de vouloir changer la diſpoſition des Volumes, puiſque ce dernier contient le ſupplement de deux autres; & nous donnant des remarques ſur les Traitez qu'ils contiennent, finira encore apparemment par la bonne bouche.

Je ſouſcris fort aux loüanges données à l'Empereur Julien, pag. 86. qui m'a toûjours paru plus malheureux que méchant. Pour ce qui eſt de la rencontre du grand Attila & du Pape Leon I. (pag. 91.),

91.) il y a des Hiſtoriens dignes de foi, (comme *Priſcus*, & après lui *Jornandes de rebus Geticis* c. 42., qui marquent que ce qui contribua beaucoup à détourner Attila du deſſein d'aller à Rome, fut la crainte qu'il eut de mourir bientôt après une telle expedition; cette Opinion s'étant répanduë dans le Monde, parce qu'Alaric Roi des Wiſigots étoit mort un peu après la priſe de Rome; & qu'on croïoit que les Dieux avoient puni cette hardieſſe: tant étoit grand encore alors le reſpect qu'on avoit pour cette Capitale de notre Monde.

Le Diſcours ſur le Goût *Miſ.* 3. c. 2. me paroît conſiderable. Le Goût diſtingué de l'Entendement conſiſte dans les Perceptions confuſes dont on ne ſauroit aſſés rendre raiſon. C'eſt quelque choſe d'approchant de l'Inſtinct. Le Goût eſt formé par le Naturel, & par l'Uſage. Et pour l'avoir bon il faut s'exercer à goûter les bonnes choſes que la Raiſon & l'Experience ont déja autoriſées. En quoi les jeunes gens ont beſoin de guides.

On a raiſon, p. 211, de comparer avec des gens qu'on appelle *Moonblinds*, qui ne voyent qu'au clair de la Lune, ceux qui cherchent des Démonſtrations par tout, & ne ſauroient rien voir au jour or-

dinaire : car il y a quantité de vrai-ſemblances qu'on eſt obligé de ſuivre dans la vie : cependant le plus ſûr eſt de ſatisfaire encore ces gens-là s'il eſt poſſible.

On dit des choſes excellentes p. 214. *& ſeq.* ſur les inclinations naturelles : & rien n'eſt ſi ſenſible, que les Exemples des Bêtes qu'on apporte. Malheureuſement les hommes, par leur manière de vivre artificielle, ont perdu beaucoup de leur inſtinct naturel par raport au Phyſique, où peut-être des Sauvages nous paſſent. Mais on a conſervé d'avantage dans le Moral ; & heureuſement la Raiſon & le ſentiment concourent, pourvû qu'on ne les étouffe point.

Notre Auteur juge ſainement des choſes ; & au lieu que des perſonnes de méditation auſſi bien que les Beaux Eſprits (dont il a reüni les talens preſque oppoſez) ont coûtume de mépriſer les anciennes Langues, les Humanitez & la Critique ; il en reconnoit l'importance, même par raport à la Religion : p. 267. *& ſeq.*

Je ne toûche point aux endroits qui regardent l'Etat & l'Egliſe d'Angleterre, dont je n'ai pas aſſez de connoiſſance : mais je ne doute point que les ſages de la Nation ne penſent efficacement à ce qui peut établir ſa ſûreté, qui eſt auſſi celle de l'Europe libre.

ESSAI

ESSAI SUR L'ORIGINE DES FRANÇOIS.

I. AYant mis dans les Mêlanges de Berlin un Eſſai ſur l'Origine des Peuples j'y parlai en paſſant du Païs natal des François, ou du lieu de la plus ancienne habitation de cette Nation où l'Hiſtoire nous puiſſe mèner; & je remarquai que c'étoit le rivage de la Mer Baltique. Ce ſentiment nouveau a paru paradoxe à pluſieurs, & on a deſiré que j'en publiaſſe les preuves. Jean-Iſaac Pontanus, Hadrian le Valois, & autres habiles gens, qui ont fort bien écrit des Origines & Antiquitez Françoiſes, ſe ſont contentez de montrer que les François avant que de paſſer dans les Gaules avoient habité dans la Germanie le long du Bas Rhin à main droite; & ces Auteurs n'ont pas pû aller plus avant, parce qu'ils

ont manqué de certains anciens Monumens ou Livres qui ſont venus à ma connoiſſance, dont une partie n'a paru qu'après leur mort, & dont une partie ne ſe trouve encore qu'en Manuſcrit.

II. Une opinion ridicule a regné autrefois que les François étoient ſortis de Troye, après la priſe de la Ville par les Grecs, & s'étant mis dans des Vaiſſeaux étoient venus par le Pont Euxin, premièrement aux Palus Méotiques, & puis dans le Danube, & juſqu'en Pannonie, appellée aujourd'hui Hongrie; que l'Empereur Valentinien le premier les en avoit tirez pour s'en ſervir contre les Alains; & qu'après cela ils étoient entrez dans la Germanie & dans les Gaules. L'ancien Auteur des Geſtes des Rois François nous fait ce conte dont les circonſtances ne ſont pas bien liées. Et ce qu'il dit des François appellez de la Pannonie par l'Empereur Valentinien, eſt une abſurdité manifeſte; puiſqu'il eſt conſtant par des Hiſtoriens contemporains, qu'ils ſe ſont trouvez déja au rivage du Rhin longtems avant cet Empereur.

III. L'Abbé Tritheme nous a donné une liſte fabuleuſe des Princes ou Rois François depuis leur prétenduë ſortie de Troye,

Troye, qu'il dit avoir tirée d'un certain Ecrivain ancien nommé Hunibald. Mais on croit que cet Auteur prétendn eſt de la propre fabrique de Tritheme. J'ai vu la Lettre que Frederic, Prince Electeur Duc de Saxe, lui avoit écrite pour avoir communication de ce Hunibald; mais Tritheme s'en excuſa ſur ſon changement de lieu, aïant paſſé de l'Abbaye de Hitſchau à celle de Wurtzbourg; ce qui étoit cauſe, diſoit-il, qu'il n'étoit plus le maître de ce Manuſcrit.

IV. Je ſoupçonne que la Fable de l'origine Troyenne eſt venuë de ce qu'on a lû dans les Faſtes de Proſper Tiron, à la quatrième année de l'Empereur Gratien, que *Priamus* regnoit alors ſur les François, & que c'étoit le plus ancien de leurs Rois que l'Auteur avoit pû déterrer. Ce mot de *Priamus* a ſuffi pour forger la fable. Et une erreur ſi agréable a été bientôt reçuë. Car pluſieurs Peuples affectoient d'être reputez Troyens d'origine. Lucain dans le premier Livre de ſon Poëme raporte que les Auvergnats ſe diſoient Freres des Romains, & prétendoient être ſortis de Troye auſſi bien qu'eux.

Arvernique auſi Latio ſe fingere fratres
Sanguine ab Iliaco.

Et Galfroy de Monmouth marchant ſur les traces de quelques autres Auteurs fabuleux, fait venir les Britons habitans de la Grande Bretagne, d'un Brutus fils d'Aſcagne petit fils d'Enée. Il paroît donc que les anciens François ont donné dans une ſemblable opinion, auſſi-tôt qu'ils ont commencé d'avoir des gens capables de s'appliquer à l'Hiſtoire.

V. Il y en a eu qui ont débité pour fortifier la fable que Sunnon, Prince ou Roi des François, avoit été fils d'un *Antenor*; c'eſt ce que raporte le dit Auteur des Geſtes. Mais cette opinion eſt détruite par de meilleures autoritez, qui font Sunnon frere de Marcomir. Et il eſt croyable que *Priam* n'eſt qu'une contraction du nom de Pharamond; car les Romains eſtropioient fort les noms de ceux qu'ils appelloient barbares. J'entends un Pharamond plus ancien que celui qui eſt connu & qui ſeroit l'ayeul du dernier; car ſuivant l'Auteur de la Vie du Roi Sigebert, Priam étoit père de Marcomir; & ſuivant l'Auteur des Geſtes, Marcomir étoit père de ce Pharamond connu, qui paroît avoir eu le nom de ſon Ayeul, comme c'étoit aſſès l'uſage. Cependant la fable ayant pris ſon origine de la corruption

tion

tion d'un nom, a été reçuë comme une vérité conſtante; & Paul le Diacre, Lombard de nation, l'a favoriſée pour complaire aux François de ſon tems, ayant paru dire qu'Anſegiſe, fils d'Arnulphe Evêque de Metz, de qui deſcend, ſans doute, la Maiſon de Charlemagne, venoit d'Anchiſe le Troyen. C'eſt ce qu'il inſinuë non ſeulement dans ſon Livre des Evêques de Metz, mais auſſi dans l'Epitaphe de Rothais Sœur de Charlemagne.

Aſt abavus Anchiſe potens qui ducit ab illo
Trojano Anchiſa longo poſt tempore nomen.

VI. Mais ce n'étoit pas aſsès; & pour relever d'avantage la gloire de la Nation, on trouva à propos d'aller à Alexandre le Grand & aux Macedoniens. C'eſt pourquoi Fredegaire avança, que les François ſortis de Troye s'étoient diviſez en deux troupes, dont l'une étoit venuë dans la Macedoine, & l'autre ſous un Roi Friga, étoit allée en Aſie, & puis au Danube & au rivage de l'Ocean, & qu'enfin venus en Europe, comme ſi le Danube étoit en Aſie, ils s'étoient poſtez aux bords du Rhin ſous la conduite de Fran-

cion. Il cite S. Jerome, mais par abus: car S. Jerome aïant continué la Chronique d'Eusebe, & Prosper celle de S. Jerome; on a attribué à ce Pere le passage de son Continuateur, où il parle du Roi Priam.

VII. Mais puisque les François étoient venus en Macedoine, il étoit bien juste qu'ils assistassent le Grand Alexandre dans ses expeditions. Offrid, Moine de Weissenbourg qui a vêcu du tems des petit-fils de Charlemagne, dit dans son Proëme à Louis Roi de Germanie Livre I. Chap. 1. de sa Paraphrase des Evangiles en vers Teutoniques: que les François étoient de la cognation ou du sang d'Alexandre le Grand: & ne la démentoient point par leur reputation.

In einem buachen ih weiz war,
Sie in Sibbu joh in ahtu
Sin Alexandres Stanin.

Il dit d'avoir trouvé cela dans un Livre: & qu'étant sortis de la Macedoine ils avoient conservé leur liberté sans vouloir obeïr à aucun autre Peuple. Mais le Moine Aimoin, Auteur des Gestes des François, raportant les contes tant de Fre-

Fredegaire que de l'ancien Auteur des Geſtes des Rois François, ajoute que c'étoit avec leur aſſiſtance que Philippe & Alexandre avoient fait de ſi grandes actions. Et il ſe trouve que les Saxons, à l'exemple des François, ont auſſi prétendu à la gloire d'avoir milité ſous Alexandre le Grand, auſſi-tôt qu'ils ont commencé d'avoir des Ecrivains de leur Nation, comme on le peut juger par ce que dit Witikind Moine de la Corbeje Allemande. Aimoin a été ſuivi par Sigebert de Gemblours & autres poſterieurs, qu'il ſeroit ſuperflu de citer.

VIII. Gregoire Evêque de Tours, le plus ancien Hiſtorien des François que nous aïons, ne dit rien ni de Troye ni de Macedoine; mais il fait toûjours venir les François de la Pannonie, où il veut qu'ils aïent bâti une Ville nommée *Sicambrie* que quelques-uns croient être *Bude*. Mais il ſe trompe auſſi: les anciens Auteurs qui ont écrit quand les choſes ſe ſont paſſées, ou qui en ont puiſé leurs narrations, donnent de tout autres habitans à la Pannonie, & de tout autres habitations aux François. Les François ont été appellez quelquefois Sicambres, parce qu'ils avoient pris la place des anciens Peuples de

ce nom, qui demeuroient auprès de la Riviere de Siga vis à vis de Cologne, un peu plus haut: mais cela n'a aucun raport à la Pannonie.

IX. Le Pere Lacarty, qui a écrit des Colonies des Gaulois, & quelques autres ſavans hommes de ſa Nation, ne pouvant point nier ce que Cluver, Pontanus, le Valois & autres avoient ſi bien établi de l'Origine Teutonique des François, ſe ſont pourtant imaginez, par un zèle mal-entendu pour la gloire de leur Patrie, qu'il ſeroit plus honorable de tirer les habitans modernes de la Gaule, des anciens Gaulois-mêmes. Ainſi ils font bien venir les François de la Germanie, mais non pas des Peuples Germaniques: car aïant lu dans Jules Cæſar que les Gaulois avoient envoyé autrefois des Colonies dans la Forêt Hercinie, ils ont trouvé bon d'établir ſans en avoir ni Auteur ni preuve, que c'étoit de ces Colonies Gauloiſes que les François avoient leur Origine, & qu'ainſi les Gaulois étoient retournez dans les Gaules. Mais c'eſt ſoutenir ce qu'on ſouhaite, & non pas ce qu'on trouve. Et il ſe trouve tout le contraire, la langue des anciens François a été Teutonique ſans contredit, & ce que nous alleguerons repugne à cette de-

deduction. Il eſt vrai que la Religion des Boies a été attribuée aux Colonies Gauloiſes; & il eſt raiſonnable de juger que les Gaulois traverſant la Germanie pour aller en Gréce & en Aſie, en compagnie de quantité de Germains qui ſe ſont joints à eux, ont laiſſé quelques-uns des leurs dans la Boheme, & dans quelques autres Pays voiſins du Danube. Mais de croire qu'ils ſe ſoient écartez de leur chemin pour aller où rien ne les attiroit, c'eſt-à-dire, juſqu'à la Mer Baltique, d'où je montrerai que les François ſont venus; & d'avoir pû s'établir & conſerver au milieu de tous ces Peuples feroces, que Tacite appelle Sueves; c'eſt une choſe éloignée de la Raiſon & des autoritez des Anciens.

X. L'Auteur qui m'a apris le Pays natal des François, ou le plus ancien lieu connoiſſable de leur habitation, eſt un certain vieux Geographe de Ravenne, Auteur originaire lui-même, comme il paroît, de quelque Peuple Teutonique, des Gots, peut-être, comme Jornandes auſſi de Ravenne; car il cite d'autres Auteurs Teutoniques inconnus aux Ecrivains Romains. Il a été déterré & publié par

le Pere Dom Porcheron très-ſavant Moine de la fameuſe Abbaye de S. Germain. Puis M. Gronovius le fils, auſſi célébre que le Pere, en a donné une ſeconde Edition ſur le Manuſcrit de Leyde, que Grotius avoit déja indiqué. Cet Auteur dont le nom nous eſt inconnu, dit Liv. I. chap. XI. *à la quatrième heure de la nuit eſt, la Patrie ou Region des Normans que les anciens appelloient la Danie; au devant de laquelle eſt la Region de l'Elbe que les Anciens appelloient Maurunganie, & c'eſt dans cette Kegion de l'Elbe, ou la ligne des François a eu ſa demeure durant pluſieurs années.*

XI. L'on ſait par le Livre, où Paul le Diacre, cité ci-deſſus, raporte les marches ou expeditions des Lombards quoique fabuleuſes en partie, que cette Mauringanie ou plûtôt Mauringavie, que ce Diacre appelle *Mauringie*, étoit ſituée le long de la Mer Baltique. Le nom auſſi le marque, car il ſignifie une Region maritime, comme le nom des Peuples appellez *Morini*, & des *Aremoriques*; & cette même Province, en partie au moins, s'appelle aujourd'hui *Pomeranie*; ce qui veut dire en Eſclavon, Pays auprès de la Mer, comme

comme *Polabi* étoient des Peuples ſur le bord de l'Elbe, que les Wendes ou Slaves appellent *Labe.*

XII. Il paroît donc par le Geographe de Ravenne, que *la Ligne des François*, c'eſt-à-dire, leurs ancetres, habitoient entre l'Elbe & la Mer Baltique, & apparemment dans les Pays ſituez environ entre l'Eider & l'Oder, & même un peu au delà de ces Rivieres. Ce qui, ſelon les noms Modernes, comprend le Holſtein, le Lawenbourg, le Meclebourg & la Pomeranie au moins en partie; de ſorte que les premiers François auroient été un detachement de pluſieurs Peuples qui habitoient alors dans ces Provinces. Tacite nomme les Reudignes ou, ſelon Cluver Deuringues, les Avions, puis Cavions ou Chaibons, les Angles, les Werins ou Warnes, les Eudoſiens & autres: auxquels je crois qu'on pourroit ajouter les Hercules, les Rugiens, & ceux que les Anciens appelloient Cimbres, & même les Saxons, & au delà de l'Eider une partie des Danois & des Jutes; porté à cela par l'autorité d'un Nigellus, que je citerai tantôt.

XII. Cette Colonie cherchoit de nouveaux Pays, ce que les Anciens appelloient

Ver

Ver Sacrum, portée à cela ou par l'abondance des habitans, ou peut-être par la marche & par les exemples d'autres Peuples devant eux qui leur faiſoient place. Et cela eſt arrivé apparemment dans le tems de la grande Guerre entre les Romains & les Peuples du Nord, ſous l'Empereur Marc-Antonin, appellée Marcomanique du nom des Marcomans habitans pour lors de la Boheme & de la Moravie, mais ou quantité d'autres Peuples prennoient part, toute la Barbarie voiſine ſe remuant pour ainſi dire. Et l'on peut juger qu'environ dans les mêmes tems, les Gots ſont allez vers l'Orient, & les François vers le Midi, ceux-là ſe tournant un peu au Midi, & ceux-ci à l'Occident, tous venant de la Mer Baltique, les premiers du Pays au delà de l'Oder & les derniers des Pays en deçà.

XIV. Le témoignage du Géographe de Ravenne eſt renforcé par celui d'Ermold le Noiret, *Ermoldus Nigellus*, Ecrivain François, dont il nous eſt reſté le Poëme qui n'a pas encore été imprimé, adreſſé à l'Empereur Louis le Debonnaire; ou parlant de Harald, Prince du Sang Royal Danois, qui avoit embraſſé la Religion Chrêtienne à la Cour de cet Empe-

pereur; il dit positivement que les François étoient compatriotes des Danois & descendoient même d'eux; ce que j'entends d'une partie des François, les autres parties de cette Nation venant des Peuples voisins de la même origine avec les Danois; & je fais cette remarque pour concilier notre Ermold avec l'Auteur de Ravenne. Voici les paroles d'Ermold, où il dit: que les Peuples dont étoit le Prince Harald avoient été appellez *Dênes* ou Danois; qu'on les appelloit aussi Nortmans, qu'on en louoit la vîtesse & l'agilité, & qu'ils passoient pour des grands guerriers, qu'ils étoient fort connus, qu'ils cherchoient leur subsistance par leurs Navires, & qu'il sembloit que la Mer étoit leur habitation. Qu'ils étoient bienfaits, bien mis, beaux de visage & de belle taille; & que la renommée disoit *que les François descendoient d'eux.* Enfin que l'Empereur poussé par l'amour de Dieu & aïant pitié des descendans de ses Ayeux tâchoit de les gagner au vrai Dieu.

Hic populus porro veteri cognomine Deni
Ante vocabantur, & vocitantur adhuc.
Nort *quoque Francisco dicuntur nomine* manni
Veloces, agiles, *armigerique nimis.*
Ipse quidem populus latè pernotus habetur
Lintre dapes quærens, incolit atque mare.

Pulcher

Pulcher adeſt facie cultuque ſtatuque decorus
Unde genus Francis *aufore fama reſert.*
Victus amore Dei, generisque *miſertus* aviti
Temptat & hos Cæſar lucrificare Deo.

XV. Il les appelle Dênes ou Daines, comme on fait encore aujourd'hui en Allemagne; & non pas Danes à la façon des Latins. Je juge que ce nom leur eſt venu de la Riviere de Däne, ou Dine, qui eſt l'ancien nom de la Riviere d'Eider, dont le veſtige eſt reſté dans le nom de la Ville de Dening ou Toning, à l'embouchеure de cette Riviere. Car il eſt conſtant qu'Eider eſt un nom poſterieur, venu de Hegge-dor, c'eſt-à-dire, Haye, *Hegge*, ou *Hecke* en Allemand, avec une porte ou ouverture. Ce qui ſignifie l'Ouvrage que les anciens Danois y avoient fait, & que les poſterieurs ont quelquefois renouvellé, comme on le voit dans l'Evêque Ditmar, pour fermer l'entrée de leur Pays. L'ancien nom de la Riviere m'a encore été enſeigné par le Géographe de Ravenne, qui m'a fourni en même-tems le moyen de donner quelque jour aux premières Antiquitez Danoiſes, comme aux Françoiſes. Et quoique les Danois ne ſe trouvent point nommez des Anciens avant Jornandés ou Jourdain, au moins dans

dans les Ouvrages qui nous reſtent le Géographe de Ravenne nous apprend qu'ils étoient eſtimez & louez des Romains ; & il raporte un dicton militaire Romain : *Laudabatur Parſus Marco, dum non noverat Gothos, ſed ô ubi eſt Danus? Marc,* (peut-être Marc-Antonin) *louoit les Perſes, quand il ne connoiſſoit pas encore les Gots ; mais que diroit-il des Danois?* C'eſt préferer, ce ſemble, les Gots aux Perſans, & les Danois aux Gots. J'ai voulu faire ces remarques en paſſant, parce qu'elles ſont encore peu connuës, quoique je les aye déja touchées dans mon Recueil des anciens Ecrivains qui ſervent à l'Hiſtoire de Brunſwic Tom. I. p. 29. & parce qu'elles ſont encore honorables aux anciens François & Saxons, Peuples autrefois voiſins & pour dire ainſi proches parens des anciens Danois. Oroſe a dit que les Saxons étoient terribles par leur agilité, *Saxones agilitate terribiles.* Mais l'Auteur de Ravenne dit que la vîteſſe des Danois paſſoit celle de toutes les autres Nations. Il paroît qu'anciennement les Danois, les Werins ou Warnes qui ont formé depuis un Royaume à part, & autres Peuples voiſins comme les Anglois & les Jutes, ont été compris ſous le nom

des

des Saxons, qui couroient l'Ocean & ravageoient les côtes de la Gaule & de la Grande Bretagne. Car il n'y a point d'apparence que les autres Peuples plus ſeptentrionaux que les Saxons, appellez depuis Normans, ſe ſoient alors tenus en repos. Ethelwerd, Auteur deſcendu de la Famille Royale des Anglo-Saxons, dans un Livré dédié à la Princeſſe Mathilde fille de l'Empereur Otton le Grand, dit que les Saxons occupoient tout le rivage de l'Ocean, depuis le Rhin juſqu'à la ville qu'il appelle *Donie*, qui ne peut-être autre que *Toningue*; *à Rheno fluvio uſque ad Doniam urbem*; c'eſt-à-dire, depuis le Rhin juſqu'à l'Eider. Et Cambden raportant ce paſſage dans ſa Grande Bretagne, Chap. des Danois, croit qu'Ethelwerd s'eſt imaginé que les Danois avoient leur nom de cette Ville. Mais ils l'ont eu de la Riviere du même nom à peu près dont la Ville a eu le ſien, & dont les Danois tenoient les bords du côté droit. Et il paroît que ce nom de *Danois* qui anciennement n'appartenoit qu'à une Nation peu étenduë, a été donné peu à peu à tous les Peuples au delà, dans la Jutlande & dans les Iſles voiſines, comme cela arrive aſſez ſouvent. C'eſt ainſi

que

que les François ont donné le nom d'Allemans appartenant aux ſeuls Suabes & Suiſſes, à tous les Peuples Germaniques ulterieurs ; & que les anciens Gaulois ont donné le nom de Germains, appartenant aux ſeuls Herminons ou Hermunders, qui étoient voiſins du Rhin à tous les Peuples Teutoniques au delà juſqu'en Scandinavie, y comprenant tous les Peuples ſeptentrionaux dont la Langue eſt originairement Teutonique, juſqu'aux Finlandois & Lappons qui ont un autre langage, & une autre origine.

XVI. La *Troiſième Preuve* de l'origine que je viens d'aſſigner aux François ſe peut tirer des Auteurs-mêmes qui ont dit le contraire, ſur tout de l'Auteur des Geſtes des anciens Rois François, & de ceux qui le ſuivent ; en ce qu'ils font venir les François des Palus Méotiques. Car il faut ſavoir que les Auteurs éloignez par raport aux tems & aux lieux, ont confondu quelquefois la Méotide avec la Mer Baltique. C'eſt ce qu'Adam de Breme, Auteur de l'onzième ſiècle a déja remarqué Liv. 4. Je crois, dit-il, que par un changement des noms cette Mer (la Baltique) a été quelquefois entenduë par les anciens Romains ſous le nom des Palus

lus Scythiques ou Méotiques. Il a raiſon, & Procope nous en donne un exemple bien viſible. Car il dit dans ſon premier Livre de la Guerre des Vandales, que le premier lieu de l'habitation des Vandales avoit été aux environs de la Méotide. Au lieu qu'on ſait par Tacite & autres, qu'ils ſont venus de la Germanie & du rivage de la Mer Baltique, comme les Gots & les Bourguignons. Je n'ajouterai point ici les conjectures d'un de mes Amis qui n'ont rien de déraiſonnable. Car pour confirmer mon ſentiment, il croit que la Pannonie pourroit avoir été aſſignée aux anciens François par ceux qui ignoroient ce que c'eſt que le Fleuve Panis ou Pene, qui coule dans leur ancien Pays, & ſe rend dans la Mer Baltique en Pomeranie : & que le Roi Friga, que Fredegaire met à la tete des anciens François, pourroit avoir *été* un *Fricio*, puiſque les ſeptentrionaux ont eu des anciens Heros ou Rois de ce nom, qu'ils ont mis parmi les Dieux, comme on peut le juger de ce que Paul le Diacre dit des Lombards. Le même Fredegaire auſſi dans ſa narration confuſe, met une partie des anciens François auprès de l'Ocean.

XVII. Nous avons, ce ſemble, aſſez mon-

montré par les témoignages du Géographe de Ravenne, & d'Ermoldus Nigellus, & par d'autres preuves, que le premier Pays où les François ayent habité, autant qu'on le peut connoître par l'Hiſtoire, doit être cherché entre l'Elbe & la Mer Baltique. Maintenant je ferai voir par la Préface de la Loi Salique, peu entenduë juſqu'ici, que leur ſecond établiſſement a été entre l'Elbe & le Weſer; avant qu'ils ſoient venus dans leur troiſième Pays entre le Weſer & le Rhin, où ils ont commencé d'être connus des Romains par leurs courſes, & d'où ils ont paſſé enfin dans les Gaules, & ont établi un très-grand & très-fleuriſſant Empire, tant au delà qu'en deçà du Rhin; aïant chaſſé les Romains & les Wiſigots, ſoumis les Allemans, les Bourguignons, les Thuringiens, les Werins & les Bajoariens, & enfin les Lombards & les Saxons.

XVIII. Il eſt certain que la Loi Salique, publiée il y a long-tems avec d'autres Loix des anciens Peuples Germaniques, a été faite par les François quand ils n'avoient pas encore aucune teinture de la Religion Chrêtienne. Il paroît auſſi que la Nation n'avoit point de Roi pour lors, non plus que les Saxons en avoient, quand

Charlemagne les a combattus; ou, ſelon un ancien Poëte de leur Nation, ils avoient

Quot pagos tot pene Duces,

autant de Chefs que de Pays ou de Cantons. Car la Préface de la Loi Salique raporte, que pour faire cette Loi, des Députez de divers Cantons s'aſſemblerent; & il n'y a aucune mention d'un Roi, qui devoit raiſonnablement préſider à l'Aſſemblée. Olfrid inſinuë à l'endroit cité ci-deſſus, que les anciens François n'avoient point de Roi. Et ce qui ſe trouve dans la Loi Salique, du Roi, des Loix du Roi, de ſes Ambaſſadeurs ou Miſſes, & choſes ſemblables, vient des alterations des poſterieurs. Car l'ancien Ecrit de la Loi Salique, fait quand les François habitoient dans le cœur de la Germanie, a été retouché depuis, mis en Latin, changé en pluſieurs manières & accommodé aux temps ſous les Rois Clovis, Theodoric, Childebert, Clotaire, & Dagobert, comme nous l'apprenons par la même Préface.

XIX. Pluſieurs ont crû, que lors que les François firent la Loi Salique, ils avoient déja paſſé le Rhin, & s'étoient établis dans la Gaule Belgique, dans le

Pay

Pays des Tongres & des Aduatiques, aux environs de la Meuſe & de l'Eſcaut, où eſt aujourd'hui le Liegeois, le Duché de Brabant, & la Comté de Flandres. Ce fut l'opinion du célébre M. Chiflet & de M. Wendelin, qui l'a voulu prouver par un Livre exprès qu'il a fait du Pays natal de la Loi Salique.

XX. Mais il eſt ſûr que c'eſt bien plus tard que les François ont pû s'établir dans ces Pays-Bas, comme il paroîtra tantôt : & les raiſons de Wendelin ſont très-foibles & en partie ridicules. Il a eu une étrange imagination ſur les vieux mots Teutoniques, qui ſe trouvent inſerez dans l'Edition de la Loi Salique donnée par Heroldus. Ces mots expriment ſouvent la choſe dont il s'agit dans la Loi, & étoient en uſage apparemment dans les *Malbergues* ou Aſſemblées quand la juſtice s'y rendoit; comme ces Lettres: M A L B qui y ſont ajoûtées le font connoître. Et M. Eccard, à qui la Langue Germanique aura beaucoup d'obligation, les a bien expliquez en pluſieurs endroits. Auſſi attend-on de lui une nouvelle Edition de cet important monument des Antiquitez Teutoniques, où il donnera quantité de belles remarques. Mais Wen-

delin qui n'y connoiſſoit rien, alla s'imaginer que c'étoient des noms des Villages du Brabant où, diſoit-il, ces Malbergues avoient été tenus, & où, ſelon lui, ces Loix avoient été faites, chacune ſi nous le croïons dans un Village à part, & il en a fait une Carte Géographique. Ce qui donne un plaiſant exemple de l'égarement où une fauſſe ſuppoſition peut mener même un ſavant homme ; mais qui donne trop à ſes imaginations ; pour ne rien dire de pluſieurs autres choſes qu'il dit pour ſoutenir ſa theſe, qui ne ſont pas moins vaines, & qu'il ſeroit trop long d'examiner ici.

XXI. Ce qui a contribué beaucoup à tromper ces Auteurs, a été le paſſage corrompu de Gregoire de Tours ; où ils ont lu *Tongre* au lieu de *Turingue* ; & en ont tiré que les François venus de Pannonie avoient paſſé le Rhin de bonne heure, pour s'établir dans le Pays des Tongres ; c'eſt-à-dire dans le Liegeois. Mais le P. Dom Ruinart, qui nous a donné la derniere Edition de cet Auteur, a fort bien remarqué que preſque tous les Manuſcrits ont *Turingue* ; & c'eſt ainſi que tous les anciens Copiſtes de Gregoire de Tours ont lu ce Paſſage.

XXII.

XXII. Voici ces paroles : *Tradunt multi eoſdem* (Francos) *de Pannonia ſuiſſe digreſſos, & primum quidem litora Rheni amnis incoluiſſe, debinc tranſacto Rheno Thuringiam tranſmeaſſe, ibique juxtà pagos vel civitates Reges crinitos ſuper ſe creaviſſe.* C'eſt-à-dire : *Pluſieurs raportent que les François ſont venus de Pannonie & ont habité premièrement aux bords du Rhin, & que puis aïant paſſé le Rhin ils ſont venus dans la Turingue, & ſe ſont donnez des Rois chevelus, ſelon les differens Cantons ou Cités.* Mais la Turingue eſt plus voiſine de la Pannonie que le Rhin, & pour venir du rivage du Rhin en Thuringue, on n'a point beſoin de paſſer ce Fleuve. C'eſt pourquoi M. Adrian le Valois, au lieu du Rhin lit ou entend le Mein. (*pro Rheno Mœnum*) Et en effet on ſatisfait par cette correction à ce qu'il paroît que l'Auteur a voulu dire, en faiſant venir les François de la Pannonie, mais non pas à ce qui ſe trouve dans la vérité de la choſe; puiſque les François ne ſont point venus du Danube, mais des Pays au delà de l'Elbe, pour s'établir dans celui qu'on appelle aujourd'hui la Turingue.

XXIII. Quelques autres habiles gens

ſur tout en Hollande & dans les autres Provinces-Unies, ont voulu trouver chez eux le lieu natal de la Loi Salique, aïant crû qu'elle avoit ſon nom de la Riviere d'Iſſel, qu'ils appellent *Iſſale*, ou même *Sale*. Mais il ne ſe trouve point que l'Iſſel ait jamais été appellé Sale. Il eſt vrai qu'un jour les François Saliens ſont venus s'établir dans l'Iſle des Bataves aujourd'hui le Betow, mais c'étoit plus tard quand ils avoient déja quitté leurs anciennes habitations, où ils avoient fait la Loi Salique; & nous verrons tantôt que ce n'eſt pas de l'Iſſel, mais de la Sale, Riviere de la Françonie, qu'ils ont eu le nom de Saliens.

XIV. Or le ſecond établiſſement des François ne ſe peut mieux connoître que par ladite Préface de la Loi Salique, jointe à d'autres anciens Monumens. On y marque trois grands diſtricts, Pays (*Pagos*) ou Cantons des François. qu'on appel'e *Gavi'n* ou *Geven* en Allemand; ſavoir *Salageve*, *Bodageve* & *Windogeve*, ſelon l'Edition de Heroldus: ou comme d'autres ont lu déja autrefois, ce qui revient pourtant à la même choſe, *Salaheim*, *Bodoheim* & *Windoheim*. Et dans ces trois diſtricts, ont été tenus trois *Malles* ou Aſſem-

Aſſemblées apparament l'une après l'autre ; où ſe ſont rendus les Députez des quatre grands Cantons ou Provinces pour lors des François. Ces Députez ſont appellez *Wiſogaſt*, *Bodogaſt*, *Windogaſt* & *Salagaſt*. M. Valois a pris ces appellations pour des noms propres, ce qui a fait qu'ils lui ont paru ſuſpects ; mais elles ne ſignifient que les Provinces dont ils étoient les Députez. *Gaſt* veut dire *hoſpes*, un paſſant, un nouveau venu, & paroît avoir quelque rapport au mot *Gau*, *Geve*, *Goa*, γαῖα, c'eſt-à-dire, au Pays où l'on vient, ou dont on vient. Ainſi *Salagaſt* ſeroit celui qui vient du Canton de la Sale, ou de Salageve, & ainſi des autres. Il n'y a là que trois Malles conſecutifs en trois Provinces. Mais il y a eu encore une quatrième Province appellée *Wiſogeve*, qui a envoyé ſon Wiſogaſt ou Député dans les trois autres. Les noms des lieux & des Députez ſe trouvent fort défigurez dans Adon, Sigebert & autres ; mais on ſe tient à l'ancien Manuſcrit de Fulde, qui a été ſuivi par Heroldus, lorſqu'il a publié cette Loi ; & le ſens que ce Manuſcrit nous fournit eſt le plus net.

XXV. Or j'ai déterré la ſituation du *Salageve*, qui paroît avoir été le Canton

principal, & qui a donné le nom à toute la Loi, quoiqu'il ſemble qu'on n'en ait fait dans ce Canton qu'une partie: Et j'ai déterminé cette ſituation, non pas par des conjectures, mais par des Titres ou Monumens plus anciens en partie que Charlemagne, ou ce *Gau* ou Pays eſt marqué très-expreſſément & très-ſouvent. Ce ſont les Traditions ou Titres de l'ancien Monaſtere de Fulde, dont une partie a été publiée par Jean Piſtorius de Nidda, & j'en ai obtenu le reſte qu'il n'avoit point vu, & qui eſt encore plus important que ce qu'il a publié. On y trouve le *pagus*, ou Pays dit *Salageve*, nommé cent fois dans des Ecritures faites du tems du Roi Pepin, Père de Charlemagne, & un peu après. Et on voit clairement que la Riviere de Sale, dont il a ſon nom, n'eſt pas la Sale de la Turingue, dont pluſieurs ont voulu tirer le nom de la Loi Salique, mais la Sale de la Françonie qui ſe perd dans le Mein, y entrant par le côté droit de ſes bords auprès de Geminde, lieu qui en a ſon nom; car *Munde*, ou *Geminde* en Allemand, veut dire bouche ou embouchure. Or une bonne partie des Villages, ou lieux de ce *pagus* ou *Gau* nommez dans ces vieux Ti-

Titres, s'y trouve encore: de ſorte qu'il n'y a plus aucun lieu de douter de la ſituation du Canton Salageve.

XXVI. C'eſt cette Sale de Franconie où Charlemagne s'eſt trouvé quelquefois, & où il a eu un Palais Royal, qui n'eſt plus, mais dont le lieu garde encore aujourd'hui le nom de *Konigshofe*, qui veut dire, Cour ou habitation Royale, dont l'ancien Poëte Saxon parle, marquant qu'elle étoit voiſine de la ſource de la Sale.

Naſcenti vicina Salæ,

& que là ſe fit une Capitulation ou eſpece de Pacte entre les François & les Saxons, par lequel les Saxons furent aſſociez & égalez aux François dans leur Republique, comme ſi c'étoit un même Peuple. Et des habiles gens qui ont crû que le lieu de ce Traité avoit été *Salfeld*, ſitué auprès de la Sale de Turingue, ſe ſont trompez.

XXVII. Quant aux Provinces des François, appellées *Bodogeve* & *Wiſogeve*, rien n'eſt plus convenable que de les placer auſſi auprès des Rivieres qui ont dû donner ces noms; c'eſt-à-dire, auprès de la *Bode*, & auprès du *Wiſer*, dit *Vi-*

ſurgis par les Romains, vulgairement Weſer, Riviere très-connuë, qui ſépare aujourd'hui la Weſtfalie de la Baſſe-Saxe. La Bode vient des Montagnes du Hartz, & tombe enfin, bien que non immediatement, dans l'Elbe. Le Pays appellé depuis *Hartegau* doit avoir été une partie de cette Province, & il ſe trouve aſſez, que les noms des grands *Gaus* ont été perdus ou chargez, mais que les petits Cantons ont retenu les leurs, ou même ſe ſont approprié le nom de la Province entière. C'eſt ainſi que le *pagus Leingau* devoit comprendre autrefois tout le Pays le long de la Leine, & puis on ne le trouve appliqué dans les Titres qu'à la partie ſuperieure de ce Fleuve, aux environs de Gottingue. Je ne ſaurois ſi bien marquer le *Widogeve*. Peut-être qu'il avoit ſon nom de l'*Unſtrut*, Fleuve principal qui coupe la Turingue où les François habitoient alors. Il ſemble qu'*Unſtrut* veut dire autant qu'*Indrieſta*, qui eſt encore aujourd'hui le nom d'une autre Riviere, qu'on voit couler auprès de Hildesheim. Et comme l'on ſait que la lettre W, initielle, eſt ſouvent omiſe, l'ancien nom pourroit avoir été *Windriſta*, & par contraction ou par le retranchement de la termination,

Winda,

Winda. En effet le *Windogeve* ne peut être raiſonnablement entendu que de la Turingue.

XXVIII. On peut juger par ces quatre Provinces ou grands Cantons des François, qui en comprenoient pluſieurs petits ; qu'ils devoient habiter depuis les Montagnes du Hartz, dont la Bode a ſes ſources, juſqu'à la rive du Mein, dans lequel la Sale Franconienne ſe décharge. Ainſi ils embraſſoient une partie du Pays de Brunſwic, du Halberſtat & Magdebourg, de la Heſſe, preſque toute la Thuringue, & la partie de la Franconie qui eſt du côté droit du Mein. Et par conſéquent ils s'étoient plantez dans les Pays des Lombards, des Cheruſques, des Cattes, & ſur tout des Hermundures ; & s'étoient peut-être unis à la partie de ces Peuples, que ceux qui étoient allez plus avant, avoient laiſſée dans leur Pays. Et on peut croire que la troupe de braves gens venus de la Mer Baltique a crû en chemin comme une balle de neige ; d'autres s'y aſſociant de gré ou de force. Ainſi les limites des François ont été alors le Mein au Midi ; les Montagnes du Hartz au Septentrion ; la Sale de Thuringue avec l'Elbe, où elle ſe rend, à l'Orient ; &

le Weſer continué en remontant par la Fulde à l'Occident. Ainſi ils ont tenu principalement le Pays des Herminons ou Hermunders (*Hermundurorum*) dont le nom ne differe que par la manière de prononcer de celui des Germains, comme j'ai montré ailleurs. Et de cela peut être venu que S. Jerôme & autres ont marqué, que ceux qu'on appelloit alors Francs, ou François avoient été autrefois appellez Germains, dans un ſens plus borné qu'à l'ordinaire.

XXIX. Il paroît que les François penſant à aller plus avant, & à paſſer le Weſer, ont voulu ſe faire des Loix qu'ils ont miſes par écrit, ſans doute, dans leur langue naturelle. Et quelques mots reſtez apparemment de cet original, perdu depuis, ſignifiant le plus ſouvent les principaux points de la Loi, ſe trouvent encore inſerez dans l'ancienne Verſion Latine, telle qu'elle a été publiée par Heroldus: & quoi qu'ils manquent dans les autres Editions, & dans la plûpart des exemplaires Manuſcrits, on les voit pourtant dans quelques-uns des plus anciens. On peut croire que la Verſion Latine n'a été faite que lorſque les François étoient déja établis dans les Gaules; & il faut que leurs

leurs Ancêtres aïent déja eu quelque uſage des Lettres & de l'Ecriture dans leur propre langue. Et ce qui nous en reſte diſperſé dans ladite Verſion, où il y a pourtant quelques gloſes mêlées qui viennent de quelque plume poſterieure, eſt ce qu'on a de plus ancien du langage Teutonique ; paſſant encore en antiquité la Verſion des Evangiles d'Ulfila Evêque des Gots, qui n'a été faite qu'après Conſtantin le Grand, & qui a été conſervée en bonne partie par le moyen du *Codex argenteus*, qui dans la grande guerre d'Allemagne a été enlevé de l'ancien Monaſtere de Werde, & transferé depuis en Suede. Et l'on peut dire que cette Verſion des Evangiles eſt le plus ancien Livre de l'Europe, & peut-être du Monde, qui ſubſiſte encore, & qui ſoit écrit dans une langue differente des trois langues qu'on appelle Savantes, qui ſont l'Hebraïque, la Grecque & la Latine.

XXX. La nouvelle migration des François doit avoir été faite un peu après le commencement du troiſième Siècle de Notre Seigneur. Car, ſuivant les anciens Auteurs, le bruit des Armes Françoiſes a été entendu des Romains ſous Valerien Auguſte. Flave Vopiſque raporte qu'Au-

relien qui eſt parvenu depuis à l'Empire commandant à Mayence & aux environs, les repouſſa quand ils penſoient attaquer les Gaules. On peut donc juger qu'ils étoient déja venus alors dans le reſte du Pays des Cattes, & dans les Pays des Sigambres, Bructeres, Chamaves, Amſibariens & autres Peuples voiſins. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la Wedderavie, le Weſterwald, la Heſſe, & la Weſtfalie. J'ai déja dit que les Sigambres habitoient auprès de la Riviere de Sige; & j'ai remarqué ailleurs, que les Amſibariens étoient auprès de la Riviere d'Ems, & les Chamaves aux environs de Ham. Et c'eſt de ces Pays que les François ont fait depuis des courſes dans les Provinces Romaines.

XXXI. Ceux qu'ils avoient laiſſez dans la region des Hermundures & autres, & généralement entre le Hartz & le Mein, en ont été chaſſez depuis par les Thuringiens ſurvenus, qui y ont établi un nouveau Royaume. C'eſt ce que nous apprenons par un paſſage fort mémorable du Livre 3. de Gregoire Evêque de Tours; ou Theodoric Roi des François, fils de Clovis, animant les ſiens contre les Thuringiens qu'il vouloit attaquer, dit qu'autre-

trefois les Thuringiens étoient tombez ſur leurs parens, & leur avoient fait beaucoup de mal. La ſuite de cette expedition de Theodoric fut la deſtruction du Royaume de Thuringue, de laquelle nous avons un Poëme de Venantius Fortunatus.

XXXII. Mais pour revenir aux François arrivez au Rhin, l'on ſait qu'ils ont fait ſouvent de grandes courſes au delà de ce Fleuve, & qu'étant parvenus juſqu'à l'Ocean Germanique, & aïant attiré à eux les Friſons, Marſaciens & Bataves, ils ont été des écumeurs de mer, comme depuis les Saxons & les Normans; & aïant eu la hardieſſe, d'entrer dans la Mediterranée par le Detroit qu'on appelle aujourd'hui de Gibraltar, ils ont pillé la côté de l'Eſpagne Terraconnoiſe; c'eſt-à-dire, les côtes de la Catalogne & de Valence. Il eſt vrai qu'ils ſouffrirent un grand échec au Rhin, aïant été défaits par l Empereur Probus.

XXXIII. Quelques années après les Saxons ſurvenus avec d'autres Peuples Septentrionaux joints à eux, originaires de ces mêmes Provinces ou environs, dont les François étoient ſortis autrefois, exclurent les François de la Mer; & aïant attiré dans leur Societé & dans leur noms

ces

les Friſons, Chauces, Cheruſques, Angles, Warnes, Danois, ils inquiéterent toute la côte de la Grande Bretagne, & les Provinces Gauloiſes ſituées le long de l'Ocean ; tellement que ces côtes eurent le nom de *Littus Saxonicum*, le rivage des Saxons. Ce fut alors qu'ils chaſſerent les François Saliens de l'Iſle des Bataves, comme Zoſime le raporte.

XXXIV. Mais les affaires de l'Empire Romain allant en décadence de plus en plus, les François maltraitez & tenus en bride auparavant par Conſtantin le Grand & par Julien, reprirent vigueur ; ſur tout lors que toute la Nation ſe ſoûmit à un Roi, vers les commencemens de Theodoſe le Grand, quand Proſper leur donne ce Priam dont j'ai parlé ci-deſſus. Car diſant que c'étoit le premier Roi qu'il leur avoit pû trouver, il fait aſſez connoître qu'il parle de toute la Nation ; car il ne pouvoit point ignorer qu'ils avoient eu de petits Rois déja du tems de Conſtantin le Grand, qui en aïant pris quelques-uns les traita fort cruellement, juſqu'à les faire déchirer par les bêtes feroces dans un Spectacle public. Proſper dit que ce Priam, ou plûtôt Pharamond, regnoit *dans la France*, cela vouloit dire alors, dans la

Ger-

Germanie le long du Rhin, depuis Mayence juſqu'aux Bataves, où l'ancienne Table Géographique de Conrad Peutinger, faite apparemment dans ce tems-là, place les François. L'Auteur des Geſtes des Rois de France donne Marcomir pour fils à ce Priam, & d'autres y ajoutent Sunnon & Gennebaud. Et Claudien parlant de Marcomir & de Sunnon, fait connoître, au jugement de M. de Valois qu'ils étoient freres; les appellant dans le Livre I. des louanges de Stilicon:

Ingenio ſcelerumque cupidine fratres.

voulant dire, ce ſemble, qu'ils n'étoient pas moins freres de genie & d'inclination à faire du mal (aux Romains s'entend) que de nature.

XXXV. Or que Pharamond, connu juſqu'ici, le ſecond ſelon ma conjecture, ait été le fils de Marcomir, & Clodion fils de ce Pharamond, c'eſt ce que dit l'Auteur des Geſtes. Le nom de Clodion, que Sidone appelle Clogion, eſt apparemment le même que celui de Clovis ou Illudevic aujourd'hui Louïs. Or Clodion aïant attaqué de nouveau la Gaule Belgique parvint juſqu'à Arras, mais il fut

fut repouſſé par Aëtius Général des Romains. On juge par le raport d'un fragment de Priſcus qu'il eut deux fils, qui ſe conteſterent le Sceptre; que l'aîné fut favoriſé par Attila, & le ſecond par les Romains. Il ſemble que Merovée qui a regné un peu après, les a exclus tous deux, & qu'il a été le chef d'une nouvelle Famille Royale, puisqu'il lui a donné le nom. Et néanmoins l'Auteur des Geſtes peut avoir eu raiſon de dire, qu'il avoit été *de Genere Clodionis*, de la race de Clodion, car cela ſe dit ſouvent de ceux qui ne ſont parens que par femmes. Ainſi il auroit pû être fils de la ſœur, ou proche d'une autre manière. Au reſte, il eſt conſtant que Merovée a été Père de Childeric, & Ayeul de Clovis.

XXXVI. Un des Princes exclus, c'eſt-à-dire, celui qui s'étoit attaché aux Romains, pourroit avoir été ce Prince dont Sidone décrit les Nôces avec une Demoiſelle Romaine, fille d'un Préfet de Prétoire, qui pourroit avoir été Tonantius Ferreolus. Et j'aimerois mieux en dériver les ancêtres de Charlemagne, avec quelques ſavans hommes, que d'une Famille Romaine comme fait M. du Bouchet; ſuivant lequel Charlemagne ne ſeroit

roit point de race Françoiſe. Ainſi Arnulphe Evêque de Metz auroit pû être d'origine Senatorienne, mais par une inſertion de mariage. Le ſentiment contraire eſt fondé ſur les Vies de S. Firmin & de S. Ferreole, dont il faudroit examiner l'autorité pour en bien juger.

XXXVII. L'opinion commune porte que Clodion s'étoit établi dans la Gaule Belgique. M. de Valois a de l'inclination à le croire, alleguant le paſſage de Salvien, Lib. I. *de Gubern. Dei*, où il nomme les François parmi les Peuples ſous leſquels les Romains ſe trouvoient mieux que ſous les Romains mêmes; & l'Epître I. du I. Livre de Sidonius, où il eſt dit que les Gaulois mépriſoient la ſimplicité des Sicambres, ou Françcis, des Alains & des Gelons, habitans parmi eux, mais qu'ils en craignoient la ferocité; & l'Epitre 17. où Sidonius marque, que le Droit Romain avec la langue étoit déja aboli quaſi dans les Provinces Belgiques.

XXXVIII. Mais ces autoritez ne ſont pas aſſès déciſives, & on peut leur oppoſer un autre paſſage de Sidonius, Liv. 8. Ep. 3., où il paroît appeller les François: *barbaros ad Vabalim*, des Barbares aux bords du Wahl; diſant qu'Evaric Roi des

des Wiſigots avoit fait un Traité avec eux. Ce lieu de leur demeure au Rhin ou au Wahl, marque qu'ils n'étoient pas encore allez bien avant alors. Le tombeau de Childeric Père de Clovis, trouvé auprès de Tournay, paroît inſinuer, qu'ils avoient fait de plus grands progrès depuis. Cependant le R. P. Daniel, qui a donné de grandes preuves de ſon eſprit & de ſon ſavoir, juge qu'il a pu être enterré là dans une expedition, quoiqu'il n'y eût pas encore été établi, & il reſerve à Clovis la gloire d'avoir tranſporté l'Empire des François au delà du Rhin dans les Provinces Romaines. Procope parle de certains *Arboriches*, qui s'étoient joints aux François; ce ſavant Pere croit que c'étoient des Peuples particuliers & quelques-uns les cherchent dans le Brabant; mais je ſuis du ſentiment de M. de Valois, que ce ne ſont que les habitans de la Gaule Aremorique, depuis l'Eſcaut juſqu'à la baſſe Bretagne, qui commencerent alors de quitter les Romains & ſe ſoumirent aux François. Le paſſage de Zoſime, Liv. 6, qui les appelle *Armoriches*, me paroît déciſif, & il ſemble que Procope a pris ce nom de lui & l'a mal lû ou corrompu. Auſſi étoit-il fort mal informé des affai-

affaires de l'Occident. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit maintenant. Et il nous ſuffit ici d'avoir montré le Pays natal des François, & d'avoir marqué leurs migrations pendant qu'ils ſont demeurez dans la Germanie.

F I N.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ

A M. REMOND,

Contenant des Remarques *ſur le Livre du Pere du* TERTRE *contre le Pere* MALEBRANCHE.

Hanover ce 4 de Novembre 1715.

MONSIEUR.

JE viens de reçevoir votre Paquet, & je vous remercie des Piéces curieuſes dont vous m'avez fait part. Je ne vous dis rien ſur le Procès d'Homere; mais comme après les Livres ſacrez, c'eſt le plus ancien de tous les Auteurs dont il nous reſte des Ouvrages; je voudroi qu'on tachât d'éclaircir les difficultez hiſtoriques & Géographiques, que la grande antiquité fait naître dans ſes Ouvrages, & principalement dans l'Odyſſée, touchant

chant l'ancienne Géographie: car tout fabuleux que ſont les Voyages d'Ulyſſe, il eſt toûjours ſûr qu'Homere l'a mené dans les Pays dont on parloit alors, mais qu'il eſt difficile de reconnoître maintenant.

Je paſſe aux Piéces Philoſophiques qui regardent le R. P. Mallbranche, dont je regrette fort la perte, & qui tendent à éclaircir la Theologie naturelle des Chinois. La refutation de ce Père, partagée en trois petits Tomes, eſt ſans doute d'un habile homme, car elle eſt nette & ingenieuſe: j'en approuve même une partie; mais une partie en eſt outrée. On y témoigne trop d'éloignement des ſentimens de Descartes & du P. Mallebranche, lors même qu'ils reçoivent un bon ſens. Il ſeroit tems de quitter ces animoſitez, que les Carteſiens ſe ſont peut-être attirées en témoignant trop de mépris pour les Anciens & pour l'Ecole; où il y a pourtant auſſi des ſoliditez qui méritent notre attention: ainſi on doit ſe rendre juſtice de part & d'autre, & profiter des découvertes des uns & des autres: comme on a droit de rejetter ce que les uns & les autres avancent ſans fondement.

I. On a raiſon de refuter les Carteſiens, quand

quand ils disent que l'Ame n'est autre chose que la pensée; comme aussi quand ils disent que la Matière n'est autre chose que l'Etenduë. Car l'Ame est un sujet ou *concretum* qui pense, & la Matière est un sujet étendu ou doué d'Etenduë. C'est pourquoi je tiens qu'il ne faut pas confondre l'Espace avec la Matière, quoique je demeure d'accord que naturellement il n'y a point d'espace vuide: l'Ecole a raison de distinguer les *Concrets* & les *Abstraits*, lorsqu'il s'agit d'exactitude.

II. J'accorde aux Cartesiens que l'Ame pense toûjours actuellement, mais je n'accorde point qu'elle s'apperçoit de toutes ses pensées. Car nos grandes perceptions & nos grands appetits, dont nous nous apperçevons, sont composez d'une infinité de petites perceptions, & de petites inclinations, dont on ne sauroit s'apperçevoir. Et c'est dans les perceptions insensibles que se trouve la raison de ce qui se passe en nous; comme la raison de ce qui se passe dans les Corps sensibles, consiste dans les mouvemens insensibles.

III. On a grande raison aussi de refuter le R. P. Malebranche en particulier, lors qu'il soutient que l'Ame est purement passive. Je crois d'avoir démontré

que

que toute ſubſtance eſt active, & l'Ame ſur tout. C'eſt auſſi l'idée que les Anciens & des Modernes en ont euë ; & l'*Entelechie* d'Ariſtote, qui a fait tant de bruit, n'eſt autre choſe, que la force ou l'activité ; c'eſt-à-dire, un état dont l'action ſuit naturellement, ſi rien ne l'empêche. Mais la *Matière premiere*, & pure, priſe ſans les Ames ou vies qui lui ſont unies, eſt purement paſſive : auſſi à proprement parler n'eſt-elle pas une ſubſtance, mais quelque choſe d'incomplet. Et la *Matière ſeconde*, comme par exemple le Corps organique, n'eſt pas une ſubſtance, mais par une autre raiſon ; c'eſt qu'elle eſt un amas de pluſieurs ſubſtances, comme un Etang plein de Poiſſons, ou comme un troupeau de Brebis : & par conſequent elle eſt ce qu'on appelle *Unum per accidens*, en un mot, un Phénomene. Une véritable ſubſtance, telle qu'un Animal, eſt compoſée d'une Ame immaterielle, & d'un Corps organique ; & c'eſt le compoſé de ces deux qu'on appelle *Unum per ſe.*

IV. *Quand à l'efficace* des Cauſes ſecondes, on a encore raiſon de la ſoûtenir contre le ſentiment de ce Pere. J'ai démontré que chaque ſubſtance ſimple ou

Monade, telles que ſont les Ames, ſuit les propres loix, en produiſant ſes Actions ſans y pouvoir étre troublée par l'influence d'une autre ſubſtance ſimple créé; & qu'ainſi les Corps ne changent pas les loix Ethico-Logiques des Ames, comme les Ames ne changent point non plus les loix Phyſico-Mécaniques des Corps. C'eſt pourquoi les Cauſes ſecondes agiſſent véritablement, mais ſans aucune influence d'une ſubſtance ſimple créée ſur une autre; & les Ames s'accordent avec les Corps & entre elles en vertu de l'Harmonie préétablie, & nullement par une influence Phyſique mutuelle; ſauve l'union Métaphyſique de l'Ame & de ſon Corps qui les fait compoſer *Unum per ſe*: un Animal, un vivant. On a donc eu raiſon de refuter le ſentiment de ceux qui nient l'Action des Cauſes ſecondes; mais il faut le faire ſans renouveller les fauſſes influences telles que ſont les eſpéces de l'Ecole.

V. Le P. Malebranche s'étoit ſervi de cet Argument: que l'Etenduë n'étant pas une manière d'être de la Matière, doit être ſa ſubſtance. L'Auteur de la Refutation diſtingue entre les manières d'être purement negatives & les manières d'être poſitives; & il prétend que l'Etenduë eſt

Tom. I. pag. 91.

une

une des manières d'être de la ſeconde ſorte; leſquelles il croit pouvoir être conçuës par elles-mêmes. Mais il n'y a point de manières d'être poſitives, elles conſiſtent toutes dans la variété des limitations, & toutes ne peuvent être conçuës que par l'Etre dont elles ſont les manières & les façons. Et quand à l'Etenduë, on peut dire qu'elle n'eſt pas une manière d'être de la Matière, & cependant qu'elle n'eſt pas une ſubſtance non plus. Qu'eſt elle donc, direz-vous, Monſieur? Je réponds qu'elle eſt un attribut des ſubſtances, & il y a bien de la difference entre les attributs & les manières d'être.

VI. Il me ſemble auſſi que l'Auteur de la Refutation, ne combat pas bien le ſentiment des Carteſiens ſur l'Infini, qu'ils conſiderent avec raiſon comme anterieur au fini, & dont le fini n'eſt qu'une limitation. Il dit, que ſi l'eſprit avoit une veuë claire & directe de l'Infini, le P. Malebranche n'auroit pas eu beſoin de tant de raiſonnemens pour nous y faire penſer. Mais par le même Argument on rejetteroit la connoiſſance très-ſimple & très-naturelle que nous avons de la Divinité. Ces ſortes d'objections ne valent rien: car on a beſoin de travail & d'application pour

Tom. I. p. 303.

pour donner aux hommes l'attention néceſſaire aux notions les plus ſimples, & on n'en vient guéres à bout qu'en les rappellant de leur diſſipation à eux-mêmes. C'eſt auſſi pour cela que les Théologiens, qui ont fait des Ouvrages ſur l'Eternité, ont eu beſoin de beaucoup de Diſcours, de comparaiſons & d'exemples, pour la bien faire connoître ; quoiqu'il n'y ait rien de plus ſimple que la notion de l'Eternité. Mais c'eſt que tout dépend de l'attention en de telles matières. L'Au-
Tom. I. teur ajoûte que dans la prétenduë con-
p. 307. noiſſance de l'Infini, l'eſprit voit ſeulement, que les longueurs peuvent être miſes bout-à-bout & repetées tant qu'on voudra. Fort bien, mais cet Auteur pouvoit conſiderer, que c'eſt déja connoître l'Infini, que de connoître que cette repetition ſe peut toûjours faire.

VII. Le même Auteur examine dans ſon ſecond Tome la Théologie naturelle du P. Malebranche ; mais ſon debut me paroît outré, quoiqu'il declare de ne repreſenter que les ſoupçons d'autrui. Ce Pere diſant que Dieu eſt l'Etre en général, on prend cela pour un Etre vague & notional ; comme eſt le genre dans la Logique ; & peu s'en faut qu'on n'accuſe

le

le P. Malebranche d'Athéïſme ; mais je crois que ce Pere a entendu, non pas un Etre vague & indéterminé, mais l'Etre abſolu, qui differe des Etres particuliers bornez, comme l'Eſpace abſolu & ſans bornes differe d'un Cercle ou d'un Quarré.

VIII. Il y a plus d'apparence de combattre le ſentiment du P. Malebranche ſur les Idées. Car il n'y a aucune néceſſité, ce ſemble, de les prendre pour quelque choſe qui ſoit hors de nous. Il ſuffit de conſiderer les Idées comme des Notions; c'eſt-à-dire, comme des modifications de notre Ame. C'eſt ainſi que l'Ecole, M. Des-Cartes, & M. Arnaud les prennent. Mais comme Dieu eſt la ſource des poſſibilitez, & par conſéquent des Idées; on peut excuſer & même louer ce Pere d'avoir changé de termes, & d'avoir donné aux Idées une ſignification plus relevée, en les diſtinguant des Notions, & en les prenant pour des perfections qui ſont en Dieu, auxquelles nous participons par nos connoiſſances. Ce langage myſtique du Pere n'étoit donc point néceſſaire; mais je trouve qu'il eſt utile, car il nous fait mieux enviſager notre dépendance de Dieu. Il ſemble même que Platon parlant des Idées, &

S. Auguſtin parlant de la Vérité, ont eu des penſées approchantes, que je trouve fort raiſonnables, & c'eſt la partie du Syſtême du P. Malebranche que je ſerois bien aiſe qu'on conſervât avec les phraſes & formules qui en dépendent; comme je ſuis bien aiſe qu'on conſerve la partie la plus ſolide de la Théologie des Myſtiques. Et bien loin de dire avec l'Auteur de la Refutation, que *le Syſtême de S. Auguſtin eſt un peu infecté du langage & des opinions Platoniciennes*; je dirois qu'il en eſt enrichi, & qu'elles lui donnent du relief.

Tom. II. P. 304.

IX. J'en dis preſqu'autant du ſentiment du P. Malebranche, quand il aſſûre que *nous voyons tout en Dieu.* Je dis que c'eſt une expreſſion qu'on peut excuſer, & meme louer, pourvû qu'on la prenne bien; car il eſt plus aiſé de s'y méprendre que dans l'article précedent des Idées. Il eſt donc bon de conſiderer, que non ſeulement dans le Syſtême du P. Malebranche mais encore dans le mien, Dieu ſeul eſt l'objet immediat externe des Ames, exerçant ſur elles une influence réelle. Et quoique l'Ecole vulgaire ſemble admettre d'autres influences, par le moyen de certaines eſpeces, qu'elle croit

que

que les objets envoyent dans l'Ame; elle ne laisse pas de reconnoître que toutes nos perfections sont un don continuel de Dieu & une participation bornée de sa perfection infinie. Ce qui suffit pour juger qu'encore ce qu'il y a de vrai & de bon dans nos connoissances, est une émanation de la lumiere de Dieu; & que c'est dans ce sens qu'on peut dire, que *nous voyons les choses en Dieu.*

X. Le troisiéme Tome, refute le Systême de la Théologie relevée du P. Malebranche, par raport sur tout à la Grace & à la Prédestination. Mais comme je n'ai point assès étudié les sentimens Théologiques particuliers de cet Auteur; & comme je crois d'avoir assès éclairci la matière dans mes Essais de *Theodicée*; je me dispense d'y entrer à présent.

Il resteroit maintenant de vous parler, Monsieur, de la Théologie Naturelle des Lettrez Chinois, selon ce que le Pere Longobardi Jesuite & le P. Antoine de S. Marie, de l'Ordre des Mineurs, nous en raportent dans les Traittez que vous m'avez envoyez, pour en avoir mon sentiment; aussi bien que sur la manière dont le R. P. Malebranche s'est pris pour donner à un Chinois Lettré, quelque entrée

dans notre Théologie; mais cela demande une Lettre à part; celle que je viens d'écrire étant déja assez prolixe. Je suis avec zèle, en me raportant au reste à ma précédente,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant serviteur

LEIBNIZ.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ

à M. L'ABBE' CONTI *,

à LONDRES.

MONSIEUR.

ON ma dit tant de bien de votre pénétration & de vos nobles desseins pour la recherche de la Vérité, que l'honneur de votre Lettre ne m'a pû être que

* La plus grande partie de cette Lettre avoit déja paru à la fin d'une Replique de M. l'Abbé Conti à M. Nigrisoli imprimée à Venise en 1716, sous ce titre: *Risposta del Signor Abate Conte Antonio Conti, Nobile Veneziano, alla Difesa delle Considerazioni intorno alla Generazione de' Viventi* &c. in 8. M. Leibniz joignit à cette Lettre une *Apostille* qu'on trouvera dans ce Recueil, page 3 des *Lettres de M. Leibniz & de M. Newton sur l'Invention des Fluxions & du Calcul Differentiel.*

très-agréable; & je ſouhaiterois de vous y pouvoir aider.

M. Nigriſoli doit être homme de mérite & de reputation, puiſque vous avez pris la peine d'entrer en diſpute avec lui. La *Lumière ſeminale* eſt un beau mot; mais dont on ne connoît point le ſens. Je m'imagine que ces Meſſieurs qui s'en ſervent, l'entendent dans un ſens metaphorique: que la *Lumière* leur ſignifie quelque matière ſubtile douée de grandes perfections; comme la Lumière paroît le plus parfait fluide qui nous ſoit connu. Ils logeront dans un Corps ſi parfait, un artifice aſſez grand pour former les Animaux, mais cela n'explique rien. Il faut qu'une matière capable d'organiſer, ſoit organiſée elle-même: mais un fluide, tel que la Lumière, ne dit pas cela. La Lumière priſe dans le ſens metaphorique, dont je viens de parler, conviendroit aſſez avec l'eſprit de M. Newton.

Vous avez bien remarqué, Monſieur, que les anciens Philoſophes de l'Orient ſe ſont ſervis de la Lumière ou de la Chaleur, pour expliquer les Principes des choſes. C'eſt ainſi que Zoroaſtre & les Mages ont honoré le Feu. Il ſemble que l'Ombre étoit le mauvais Principe; & ils ima-

imaginoient deux Piramides, ou deux Cones égaux & ſemblables, directement oppoſez l'un à l'autre; l'un, de Lumière, l'autre d'Ombre ou de Tenebres; en ſorte que la pointe de l'un arrivoit juſqu'à la baſe de l'autre; pour faire voir le mêlange du Bien & du Mal dans les Etres, & leurs dégrez.

Si M. Nigriſoli entend la *Lumière* dans le ſens propre, je ne voi nulle raiſon pourquoi il diroit plutôt, *Lumière ſeminale*, que *Son ſeminal*, ou *Odeur ſeminale*; ſi ce n'eſt parce que la *Lumière* eſt quelque choſe de plus ſubtil: car du reſte, elle n'a pas plus de raport à la force plaſtique, que le *Son*, qui reçoit d'auſſi grandes variétez; comme il paroît par la Muſique: & on pourroit s'imaginer des Airs de Muſique plaſtiques, que Dieu auroit mis *in aura ſeminali*; & même quelques-uns ſe ſont aviſez de parler *de hac aura ſeminali*. Amphion par le moyen de ſa Muſique a bâti le Château de Thebes: il encheriſſoit beaucoup ſur Orphée qui n'étoit ſuivi que par des Animaux. Quand Amphion touchoit ſa Harpe, les pierres mêmes ſe tremouſſoient & ſe rangeoient comme il faut. Voila la force plaſtique: *ridendo dicere verum quid vetat?*

tat? Ainſi nous avons trouvé des Sons plaſtiques. Et il me ſemble qu'un ſavant Anglois, qui croïoit la Transmigration des Ames, ou quelque choſe d'approchant, a crû que les Ames ſorties des Corps, étoient attirées & invitées à ſe rendre dans de nouveaux Corps, par une certaine Odeur: & cette Odeur apparemment étoit plaſtique.

L'Hypotheſe d'une Organiſation toute faite, qui accompagne toûjours l'Ame, même avant la Conception, & ne la quite point après la mort; leve toutes les difficultez, & nous délivre de la peine de chercher ces forces plaſtiques, trop difficiles à trouver dans la Matière, & cherchées trop loin hors de la Matière. Ce Syſtéme nous délivre auſſi de la difficulté d'expliquer comment les Ames ſouffrent ou agiſſent. Car, ſelon ce Syſtême, *c'eſt tout comme ici*, aux degrèz près. En developant les notions comme vous avez fait, Monſieur, il me ſemble que la diſpute eſt finie; & il faut avouer qu'en parlant de la Lumière ſeminale, on ne nous apprend rien:

Vox eſt, pulchra quidem; præterea que nihil.

LETTRE DE M. LEIBNIZ A M. DE MONTMORT.

Hanover ce 17. de Janvier 1716.

MONSIEUR.

JE croïois que vous étiez encore en Angleterre, aïant prié Monsieur votre Frere de m'apprendre votre retour. Enfin il me mande que vous étes déja chez vous dépuis plusieurs mois. Ainsi je ne dois pas differer d'avantage de vous écrire & de vous remercier de toutes vos bontès. Le Gentil-homme qui me devoit porter quelque chose à Vienne, ne m'y aura plus trouvé. Votre excellent Ouvrage*, m'a rejoui extrêmement. Les hom-

* *Essai sur l'Analyse des Jeux de Hazard.*

mes ne ſont jamais plus ingenieux que dans l'invention des Jeux; l'eſprit s'y trouve à ſon aiſe. C'eſt pourquoi j'ai ſouhaité qu'un homme auſſi habile que vous l'étes, Monſieur, ſe mit à les examiner. Vous avez rempli mon attente. J'euſſe ſouhaité les loix des Jeux un peu mieux décrites, & les termes expliquez en faveur des Etrangers & de la poſterité. Je ſouhaiterois que vous achevaſſiez tous les Jeux qui dépendent des nombres. Un Evêque de Tournai nommé Balderic, qui vivoit dans l'onzieme Siécle a laiſſé une Chronique de Cambrai où il parle d'un Jeu d'Evêque, inventé par l'Evêque Wicbaldus; les vertus & les paſſions y entrent, mais on a de la peine à le déchifrer. On trouve certaines Rhithmomachies dans les vieux Manuſcrits, & le Duc Auguſte de Wolfenbutel, Grand-Père de celui d'apréſent, aïant publié ſon Livre en Allemand ſur les Echecs, y a joint un tel ancien Jeu.

Lib. I. cap. 88.

Je vois, Monſieur, que vous avez extrêmement bien traité des Sommes des *Series* des nombres. Il y a un endroit dans les Actes de Leipſic où j'ai montré, que les *Series* des nombres rationaux où la variante n'entre point dans l'expoſant, ſont ou ſommables

mables ou reduiſibles à la ſomme des $\frac{1}{x}$ ou des $\frac{1}{xx}$ ou des $\frac{1}{x3}$ &c. On pourroit venir à bout des $\frac{1}{xx}$, $\frac{1}{x3}$ &c, parce qu'on les peut faire dépendre des quadratures, & les quadratures ſe peuvent donner aſſès près de la vérité; mais ſur $\frac{1}{x}$, *Series* la plus ſimple de toutes, je ne me ſatisfais pas encore; car commençant du plus grand terme & deſcendant comme pour ſommer $\frac{1}{1} + \frac{1}{2} + \frac{1}{3} +$ &c, & continuant à l'infini, la *Series* eſt infinie: au lieu que $\frac{1}{1} + \frac{1}{4} + \frac{1}{9} +$ &c, fait une ſomme infinie. Quand la variante entre dans l'expoſant, & on demande les Sommes des *Series*, ce ſont des Problemes à enquerre le plus ſouvent; ſur tout ſi x dans l'expoſant alloit au quarré ou au delà.

Après les Jeux qui dépendent uniquement des nombres, viennent les Jeux où entre encore la ſituation, comme dans le Trictrac, dans les Dames, & ſur tout dans les Echecs. Le Jeu nommé *le Solitaire*, me plût aſſès. Je le pris d'une maniere renverſée; c'eſt-à dire, au lieu de défaire un compoſé de Pièces, ſelon la loi de ce Jeu, qui eſt de ſauter dans une place vuide, & ôter la Pièce ſur laquelle on ſaute, j'ai crû

crû qu'il ſeroit plus beau de rétablir ce qui a été défait, en rempliſſant un trou ſur lequel on ſaute; & par ce moyen on pourroit ſe propoſer de former une telle ou telle figure propoſée ſi elle eſt faiſable, comme elle l'eſt ſans doute, ſi elle eſt defaiſable. Mais à quoi bon cela dira-t-on? Je réponds, à perfectioner l'art d'inventer. Car il faudroit avoir des méthodes pour venir à bout de tout ce qui ſe peut trouver par raiſon.

Après les Jeux où n'entre que le nombre & la ſituation, viendroient les Jeux où entre le mouvement; comme dans le Jeu du Billard, & dans le Jeu de Paume. Un tel Jeu eſt une conteſtation entre deux Vaiſſeaux qui tâchent de ſe gagner le vent, ſuppoſé qu'ils ſoyent également bons voiliers. Enfin, il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût un cours entier des Jeux traitez mathematiquement. Vous aurez vû, Monſieur, ce que j'ai dit *in Miſcellaneis Berolinenſibus* ſur le Jeu des Chinois, où l'on joue ſans ſe battre, & on ne fait que s'enfermer & affamer, pour ainſi dire, pour obliger l'Ennemi à ſe rendre. Je voudrois qu'on rétablit *ludum antiquum latrunculorum*, qui ne reſſemble à aucun des modernes. La principale Loi

de

de ce Jeu étoit fort raiſonnable; quand ma Pièce eſt touchée par deux Ennemis à la fois, elle eſt perduë: *cum vitreus gemino miles ab hoſte perit.* C'étoit comme des Larrons qui venoient fondre ſur leur proye *ex inſidiis.*

Il me ſemble, Monſieur, que vous avez été en Angleterre au beau ſpectacle de l'Eclipſe: mais je m'imagine que vous aurez encore profité du Voyage en bien d'autres manières. Les Anglois ſont profonds, mais ils ſe ſont un peu gâtez depuis quelque tems, en s'appliquant trop aux controverſes Politiques & Théologiques. Vous m'obligerez, Monſieur, en me faiſant quelque part de vos meditations & obſervations.

La guerre ſur Homere ne finira pas ſi-tôt à ce que je voi. Au lieu de diſputer ſur le mérite de l'un des plus anciens Auteurs, il faudroit tâcher de l'éclaircir, par exemple, ſur la Géographie de ſon tems. Ce ſeroit une affaire pour Meſſieurs Boivin ou Terraſſon. L'Academie de Berlin n'eſt point tombée, mais elle ne bat que d'une aîle, peut-être qu'elle ſe remettra. Je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ A M. REMOND.

Hanover ce 27. de Mars 1716.

MONSIEUR,

JE vous remercie des ſoins que vous prenez de mes petits Ecrits. Je ſerois bien aiſe de ſavoir particulierement en quoi le R. P. Germon n'eſt pas de mon avis, cela me ſervira où à éclaircir la matière, ou à me corriger. Mais il ſeroit peut-être de la bienſéance que mon Ecrit, avant qu'on en parlât dans le Journal de Trevoux, ou ailleurs, fut communiqué à Meſſieurs de l'Academie Royale des Belles Lettres, où, comme je crois, préſide auſſi M. l'Abbé Bignon. Je vous ſupplie, Monſieur, d'y ſonger; &, ſi vous le trouvez à propos, le communi-

quer

quer de ma part à cet illuſtre Abbé, pour être produit dans l'Academie, & le prier de me faire communiquer les objections. Mais ſi c'eſt aujourd'hui l'affaire de M. l'Abbé Anſelme, vous aurez la bonté, Monſieur, de le lui adreſſer. C'eſt ainſi que mon Ouvrage ſera plus propre à être réimprimé avec des corrections & des augmentations. Voila à quoi il ſert de faire imprimer de petits Eſſais, afin qu'ils deviennent en même-tems plus grands & meilleurs.

Mes petits maux ſont fort tolerables & même ſans douleur, quand je me tiens en repos. Ils ne m'ont point empêché de faire un tour à Brunswic, pour ſouhaiter un heureux voyage à Madame la Ducheſſe, Mere de l'Imperatrice regnante, qui va trouver ſa fille pour aſſiſter à l'acouchement. Et ces maux, s'ils ne deviennent point plus grands, ne m'empêcheront point dans la ſuite de faire de plus grands voyages. Mais à préſent je travaille à achever mes Annales qui ſont preſque de trois ſiecles de l'Empire d'Occident, & même des plus tenebreux. Je rectifie quantité de points même ſur l'Hiſtoire de France. L'Ouvrage ſera en état d'être imprimé avant la fin de cette année. J'ai des

moyens

moyens de lever preſque toutes les difficultez Chronologiques. Après cela, ſi Dieu me laiſſe quelque tems de reſte, ce ſera pour pouſſer quelques méditations, & pour les pouſſer juſqu'à la démonſtration.

M. Clarke, Chapelain du Roi de la Grande Bretagne, attaché à M. Newton, diſpute avec moi pour ſon Maître, & Madame la Princeſſe de Galles a la bonté de prendre connoiſſance de notre Diſpute. Je lui ai envoyé dernierement une démonſtration que l'Eſpace, qui eſt *idolum tribus* de pluſieurs, comme parle *Verulamius*, n'eſt plus une ſubſtance, ni un Etre abſolu, mais un ordre comme le tems. C'eſt pour cela que les Anciens ont eu raiſon d'appeller l'Eſpace hors du monde, c'eſt-à-dire l'Eſpace ſans le Corps, imaginaire. Je crois que M. l'Abbé Conti prend connoiſſance de notre Diſpute & en a communication, quoiqu'il ne me diſe plus rien après ce que vous m'avez envoyé autrefois de ſa part. Juſqu'ici on na pas bien vû les conſéquences de ce grand principe que *rien n'arrive ſans une Raiſon ſuffiſante*; & il s'enſuit entre autres, que l'Eſpace n'eſt pas un Etre abſolu.

Je ſuis fort content que M. l'Abbé Conti

Conti eſtime M. Newton, & en profite: & comme il ne me connoit guéres, je ne ſerois point ſurpris s'il panchoit plus de ſon côté. Mais je ſerois faché qu'il eût fait quelque choſe à mon égard, où j'aurois eu ſujet de ne me point attendre. Je l'avois prié de propoſer un Problême ſans me nommer; je crois qu'il l'aura oublié. Mais la reſolution en certains cas particuliers, comme en Coniques, n'eſt rien, je n'en avois parlé que pour faire entendre le Problême en général. Le fils de M. Bernoulli, jeune garçon de grande eſperance, l'a bien reſolu dans un cas particulier des Coniques. Mais M. Bernoulli en a donné une Solution générale, & c'eſt-là où on offenſe ceux qui ſe vantent de mieux ſavoir le Calcul des differences, que M. Bernoulli & mes Amis en France. M. l'Abbé Varignon m'a fait un détail de l'Audience que l'Academie des Sciences a euë de Monſieur le Regent, & cela m'a charmé. De ce beau debut ne peuvent ſuivre que des conſéquences belles, & même importantes pour le bien général.

Je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous êtes Ami de Mylord Stairs, & vous m'obligerez en lui marquant mes reſpects quoi-

quoiqu'inconnus. Je ſuis bien aſſuré que le vrai interêt de la France, & de Monſieur le Regent eſt tel que vous dites, & je ne voudrois pas que des pointilles portaſſent les gens à s'en écarter. Je ſuis même perſuadé que dans l'état préſent des choſes, le feu Roi s'il vivoit encore y penſeroit plus d'une fois, avant que de s'écarter de la Paix d'Utrecht, ſur-tout après la-Suede bannie de notre Continent. Car toute l'Allemagne a maintenant les mains libres pour ſecourir l'Angleterre & la Hollande, qui ne manqueroient pas d'entrer conjointement en guerre, ſi l'on violoit le Traité d'Utrecht, & ſeroient capables de les ſoutenir, quand même l'Empereur ſeroit obligé de faire la guerre aux Turcs, comme je crois qu'il arrivera ſelon toutes les Lettres de Vienne, ſi les Turcs pouſſent la guerre contre les Venitiens.

Je trouve fort raiſonnable que la Sorbonne ſoit pour la ſuperiorité des Conciles, & pour les Libertez Gallicanes; mais je ne voudrois pas qu'on prit trop le parti de la prétenduë grace efficace par elle-même, & d'autres ſentimens outrez des Diſciples de S. Auguſtin. Je crois d'avoir développé & diſtingué ces choſes dans

dans ma *Theodicée*, & je voudrois ſavoir ce qu'en jugent les Théologiens qui ne ſont pas trop pour outrer les matières. Il faut que je ſois un peu plus libre pour achever tout-à-fait mon Diſcours ſur la Théologie naturelle Chinoiſe. Je vous demande pardon, Monſieur, d'écrire ſi peu liſiblement, la poſte preſſe, & je ſuis avec zèle, Votre, &c.

P. S. Oſerois-je vous charger de ma Lettre pour Son Alteſſe Royale Madame.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ AU MEME.

Aux Eaux de Pirmont, à la Cour du Roi de la Grande Bretagne, ce 15 d'Août 1716.

MONSIEUR.

JE prends la liberté de vous recommander M. Nemitsch qui a été à Paris il n'y a pas long-tems, & qui y retourne maintenant avec un jeune Comte de Waldeck, dont il est Gouverneur; & je vous supplie, Monsieur, de lui être favorable, aussi bien qu'à ce jeune Seigneur, frere du Comte Regent. Vos généreuses bontez pour moi & pour des étrangers, sont si sûres que je me flatte de votre permission.

Monsieur Nemitsch aïant eu l'avantage d'avoir été connu à son premier voyage

de

de Monſieur Huet, Ancien Evêque d'Avranches, & de M. l'Abbé Baluze; il pourra me procurer le ſentiment de ces deux grands hommes ſur un petit Ouvrage *de Origine Francorum*, ſur les objections du R. P. de Tournemine, & ſur ma Réponſe, que j'eſpere que ce Reverend Père aura fait mettre dans les Memoires de Trevoux, auſſi bien que ces objections qui s'y trouvent. Car c'eſt ſur le jugement des perſonnes d'un mérite ſi éminent qu'on peut faire fond.

Ainſi je vous ſupplie, Monſieur, de communiquer à M. Nemitſch mon petit Traité Latin imprimé, que j'avois pris la liberté de vous envoyer avec quelques corrections; pour en faire part à ces deux Meſſieurs, & pour les ſupplier de ma part, de peſer les raiſons de part & d'autre, & de dire ce qui leur paroît le plus vraiſemblable. Je ſouhaite pour l'amour du Public & pour l'honneur non ſeulement de la France, mais encore du Siècle, qu'on puiſſe encore jouir de ces excellens hommes auſſi long-tems qu'il ſera poſſible. Il paroît qu'ils ſont tous deux Amis du R. P. de Tournemine; l'un demeurant chez les RR. PP. Jeſuites, l'autre aïant adreſſé quelque choſe depuis peu à ce Pè-

re: mais je ne compte pas moins ſur leur équité; & je compte même ſur celle de cet illuſtre Jeſuite, à qui M. l'Abbé de S. Pierre aura fait rendre apparement ma Réponſe, que je pris la liberté, Monſieur, de vous envoyer, & je m'imagine qu'elle aura déja paru ou paroîtra bien-tôt dans les Memoires de Trevoux.

J'eſpere auſſi que M. de Montmort aura reçû ma reponſe, & je ſerai ravi de continuer de profiter de ſes communications inſtructives. Je ſerai bien aiſe de voir un jour auſſi ce qu'il aura écrit à M. Brook Taylor, Anglois. M. Clarke, ou plûtôt M. Newton dont M. Clarke ſoutient les dogmes, eſt en diſpute avec moi ſur la Philoſophie; nous avons déja échangé pluſieurs Ecrits, & Madame la Princeſſe de Galles a la bonté de ſouffrir que cela paſſe par ſes mains. Le Roi m'a fait la grace de dire ici, que *l'Abbé Conti viendra un jour en Allemagne, pour me convertir.* Il faut voir. Je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

LETTRE DE M. LEIBNIZ A M. DES MAIZEAUX.

Hanover ce 21. d'Août n. st. 1716.

MONSIEUR,

JE dois vous remercier, de ce que vous prenez en main mes interêts *. J'ai eu autrefois l'honneur de quelque commerce avec vous, tant du vivant de Monsieur Bayle, qu'après sa mort †, quand

* Un Ami de M. Leibniz lui avoit écrit que M. Des Maizeaux tâcheroit de lui procurer un bon Traducteur pour la Version Angloise de sa *Theodicée*, que Madame la Princesse de Galles souhaitoit que l'on fit.

† Voyez la Lettre de M. Leibniz à M. Des Maizeaux dans l'*Histoire Critique de la Republique des Lettres*, Tome XI. p. 72.

vous m'avez demandé ſi j'avois quelques Lettres de cet excellent homme qui mériteroient d'être publiées. Mais je vous avois répondu, Monſieur, que celles que j'avois reçuës de lui, avoient été très courtes, & n'avoient été que des aveus de la reception de mes Réponſes à ſes Objections; où il avoit repliqué par après dans ſes Ouvrages, excepté ma derniere Réponſe, à laquelle je ne ſai s'il a repliqué; car il ne s'en eſt rien trouvé dans ce qu'il a fait imprimer depuis. C'eſt pourquoi je vous avois envoyé cette dernière Réponſe, qui n'a pas encore paru en public *; pour vous donner occaſion de vous informer ſi M. Bayle a repliqué.

J'eſpere que vous aurez reçû ce qui s'eſt paſſé entre M. Clarke & moi, juſqu'à ſon quatrième Ecrit incluſivement; auquel je réponds plus amplement qu'aux autres, pour éclaircir la choſe à fond & pour m'aprocher de la fin de la Diſpute. MADAME LA PRINCESSE DE GALLES recevra maintenant le reſte de cette Réponſe; & je vous envoye auſſi

* Cette Réponſe fût publiée, peu de tems avant la mort de M. Leibniz, dans la même *Hiſtoire Critique* &c., Tom. XI, p. 78. *& ſuiv.*

ſi maintenant, Monſieur, la moitié de la copie: mais vous en aurez l'autre moitié par la poſte prochaine. J'eſpere qu'il y a beaucoup de gens en Angleterre, qui ne ſeront pas de l'avis de M. Newton ou de M. Clarke ſur la Philoſophie, & qui ne goûteront point les Attractions proprement dites; ni le Vuide; ni le *Senſorium* de Dieu; ni cette Imperfection de l'Univers, qui oblige Dieu de le redreſſer de tems en tems; ni de la néceſſité où les Sectateurs de M. Newton ſe trouvent, de nier le grand Principe d'une *Raiſon ſuffiſante*, par lequel je les bats en ruine *.

Pour ce qui eſt de la Traduction de la *Theodicée*, j'eſpere que MADAME LA PRINCESSE DE GALLES permettra bien que le Traducteur ou le Libraire la lui dédient; & même qu'on marque dans la Dédicace, ou dans quelque Mot de Préface, qu'en la faiſant on a voulu ſatisfaire à ce qu'elle deſiroit. J'attends ſes ſentimens là-deſſus.

Il ſera peut-être bon de ſavoir qui en ſera le Traducteur. Car vous ſavez,

* Voyez ce que M. Clarke à répondu ſur tous ces Chefs, particulierement dans ſa *Cinquième Réplique*

Monſieur, combien les Anglois ſont délicats maintenant ſur le ſtyle: & peut-être que SON ALTESSE ROYALE voudroit en être informée elle-même, de peur qu'on ne lui impute d'avoir mal choiſi. Il eſt vrai que pour moi, je me repoſe, Monſieur, ſur votre choix, & ſur votre ſurintendence, ſi vous voulez bien pouſſer votre bonté ſi loin.

Je pourrois peut-être auſſi marquer quelques endroits où je voudrois faire quelque petit changement. J'eſpere auſſi qu'on aura un exemplaire complet, car j'en ai vû où il manquoit quelque choſe aux Additions. On le pourra juger par la Liſte des Pièces même additionelles qui ſe trouve à la ſeconde page, immediatement avant la Préface.

Je ſouhaiterois de mériter vos ſoins obligeans, & je ſuis avez zèle,

Monſieur,

Votre très humble &
très obéiſſant ſerviteur

LEIBNIZ.

LET-

LETTRE DE M. LEIBNIZ A M. REMOND.

Hanover ce 19 d'Octobre 1716.

MONSIEUR,

VOtre ſilence depuis pluſieurs ſemaines m'a mis en peine. Je craignois pour votre ſanté, & même pour celle de M. votre frere. Je ſuis ravi d'être tiré de peine par raport à cela ſur l'une & ſur l'autre. J'attends avec impatience ce que M. de Montmort me voudra communiquer. J'ai donné occaſion peut-être dans ma Lettre à quelques éclairciſſemens & notices que j'eſpere de lui. Je ne doute point que ſa Lettre à M. Taylor ne ſoit belle & bonne.

M. Huet, Ancien Evêque d'Avranches, eſt d'un ſavoir ſi univerſel & d'un

ſi bon jugement, que je crois qu'il pourra encore juger comme il faut de mon *Eſſai*.

Il eſt vrai que M. Baluze eſt plus verſé dans l'Hiſtoire poſterieure. Comme je n'avois point l'honneur de connoître M. l'Abbé de Longueruë autrement que par reputation, je n'oſois m'adreſſer à lui. Mais vous m'obligerez, Monſieur, de recourir auſſi à ſon jugement. Un Dictionaire Hiſtorique vivant eſt une merveille. Il y a un Prince en Allemagne qui l'eſt preſque. C'eſt M. le Duc de Saxe-Zeitz.

Monſieur Clarke & moi nous avons cet honneur que notre Diſpute paſſe par les mains de Madame la Princeſſe de Galles. J'ai envoyé ma quatrième Réponſe, & j'attends la ſienne, ſur laquelle je me reglerai; car dans la dernière je ſuis plus prolixe pour finir bien-tôt. Il a fait quaſi ſemblant d'ignorer ma *Theodicée*, & m'a forcé à des repetitions. J'ai reduit l'état de notre Diſpute à ce grand Axiome, que *rien n'exiſte ou arrive ſans qu'il y ait une raiſon ſuffiſante, pourquoi il en eſt plûtôt ainſi qu'autrement*. S'il continue à me le nier, où en ſera ſa ſincerité? s'il me l'accorde, adieu le Vuide, les Atomes, & toute la Philoſophie de M. Newton.

Quand

Quand nous aurons fini je ne manquerai pas de vous en faire part, & j'eſpere que ce ſera avec la permiſſion de Madame la Princeſſe de Galles.

M. l'Abbé du Bois a tellement voulu être *incognito* ici, que je n'ai point oſé m'ingerer de chercher l'honneur de ſa connoiſſance. Et les derniers jours qu'il a été viſible je n'ai point été oiſif.

Je vous ſuis bien obligé de m'avoir adreſſé une Lettre pour lui, qui m'auroit ſervi de moyen pour m'introduire. Mais comme elle eſt venuë trop tard, je la renvoye. Au reſte, je ſuis avec zèle, Monſieur, votre &c.

LETTRE DE M. DES MAIZEAUX A M. L'ABBE' CONTI;

*Contenant l'explication d'un passage d'*HIPOCRATE, *dans le Livre* de la Diete; *& du sentiment de* MELISSE *& de* PARMENIDE, *sur la Durée des Substances &c: pour servir de Réponse à un endroit du* nouveau systême de M. LEIBNIZ, de la Nature & de la Communication des Substances, ou de l'Harmonie préetablie.

A Kensington le 21 *d'Août* 1718.

MONSIEUR.

J'Ai lû avec beaucoup de plaisir les Piéces manuscrites de M. Leibniz, que vous m'avez fait la grace de m'envoyer. Elles méritent, sans doute, d'être données au Public: & je ne manquerai pas de les

les joindre aux autres Ecrits de ce grand homme, que je vais faire imprimer en Hollande. Le Public vous en ſera redevable, Monſieur ; en attendant que vous lui faſſiez part des excellens Ouvrages de votre façon, que vous lui préparez. Je ſouhaiterois pouvoir trouver ici quelque nouveauté qui fût digne de vous être envoyée, en échange de tant de belles choſes. L'Aſtronomie de M. Keill, & la ſuite du Livre de M. Prideaux viennent de paroître. Je vous les enverrai au premier jour.

A l'égard des Remarques ſur le *nouveau Syſtême de la Nature & de la Communication des ſubſtances* de M. Leibniz, que je compoſai en 1700, & que vous me demandez, Monſieur ; je vous ferai la même réponſe que je fis il y a trois ans à M. Maſſon *, qui ayant lû, comme vous, ce que M. Bayle en dit dans une de ſes Lettres †, eût auſſi la curioſité de les voir. Je lui apris que ce petit Ouvrage étoit perdu, ou du moins ſi bien égaré qu'il ne m'avoit pas été poſſible de le

* M. Jean Maſſon, habile dans la Science des Antiquitez & des Medailles.

† *Lettres choiſies de M. Bayle* ; Lettre du 22 d'Octobre 1700. Tom. II. p. 705 & 706.

trouver, lorsque j'ecrivis à M. Leibniz, en 1711, pour le prier de m'envoyer les Lettres qu'il avoit reçues de M. Bayle; que je ne lui en avois pû faire tenir qu'un Fragment, dont il ne me reſte point de copie. Cependant le hazard m'ayant enſuite fait retrouver un morceau de ce Fragment, je l'envoyai à M. Maſſon, après l'avoir un peu rajuſté; & il le fit imprimer dans le Journal de M. ſon frere *. Ce morceau roule ſur la conformité que M. Leibniz a crû apercevoir entre ſon Hypotheſe touchant *l'inextinction* ou *indeſtructibilité* des Animaux, & le ſentiment de quelques anciens Philoſophes: & puisque vous ne l'avez point vû, Monſieur, vous ne ſerez peut-être pas faché que je le joigne ici.

Mais avant que de venir au fait, permettez moi, Monſieur, de rapeller ici quelques traits du *nouveau Syſtême* de M. Leibniz. *Après bien des méditations*, † dit-il, *je m'aperçus qu'il eſt impoſſible de trouver* les principes d'une veritable Unité *dans*

* *Hiſtoire Critique de la Republique des Lettres tant ancienne que moderne.* Tom. XI. p. 52. *& ſuiv.*

† *Journal des Savans* de l'année 1695. page 446. edit. de *Holl.*

dans la matiere ſeule, ou dans ce qui n'eſt que paſſif, puiſque tout n'y eſt que collection ou amas de parties à l'infini, &c. Cette Reflexion l'a obligé d'avoir recours aux *Atomes*; non pas à des *Atomes de matiere*; car, outre * qu'*ils ſont contraires à la Raiſon, ils ſont encore compoſez de parties*; mais à des *Atomes de ſubſtance*, c'eſt-à-dire, *des Unites réelles, & abſolument deſtituées de parties, qui ſoient les ſources des actions, & les premiers principes abſolus de la compoſition des choſes, & comme les derniers élemens de l'analyſe des ſubſtances.* Il croit qu'on les pourroit appeller *points métaphyſiques*; & il ajoûte, qu'*ils ont quelque choſe de vital, & une eſpéce de perception*; & que *les point Mathematiques ſont leur point de vûë pour exprimer l'Univers.* Il leur donne auſſi le nom † de *formes ſubſtantielles*, dont *la nature conſiſte dans la force*; *d'où s'enſuit quelque choſe d'analogique au ſentiment & à l'apetit*; & qu'*ainſi il faut les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des* AMES. Il les appelle encore *forces primitives, qui ne contiennent pas ſeulement l'Acte ou le Complement de la poſſibilité, mais encore une Activité originale.*

* *Ibid.* p. 453. † p. 446.

Je voiois, continuë M. Leibniz, * *que ces formes & ces Ames devoient être indivisibles, auſſi bien que nôtre Eſprit*; d'où il *s'enſuit qu'elles ne ſauroient commencer que par Creation, ni finir que par Annihilation. Ainſi*, ajoûte-t-il, *excepté les Ames que Dieu veut encore créer exprès, j'étois obligé de reconnoître qu'il faut que les formes conſtitutives des ſubſtances aient été créées avec le Monde, & qu'elles ſubſiſtent toûjours.* Cependant, il ne veut pas leur attribuer un *paſſage de Corps en Corps* †; ce ſeroit établir la *Metempſycoſe.* Il aime mieux recourir ‡ aux *transformations* de Meſſieurs *Swammerdam*, *Malpighi & Leewenhoek*, *qui ſont les plus excellents Obſervateurs de nôtre tems*; & poſer que l'*Animal*, & toute *autre ſubſtance organiſée*, *ne commence point lorſque nous le croyons, & que ſa génération aparente n'eſt qu'un dévelopement & une eſpéce d'augmentation.* Mais il reſte une grande difficulté. *Que deviennent*, dira-t-on, *ces Ames, ou ces formes, par la mort de l'Animal, ou par la deſtruction de l'individu de la ſubſtance organiſée? Il n'y a*, répond M. Leibniz, *qu'un ſeul parti à prendre: & c'eſt celui de la conſervation non*

* p. 443. † p. 448. ‡ p. 449.

non ſeulement de l'Ame, mais encore de l'Animal même, & de ſa machine organique; quoique la deſtruction des parties groſſieres l'ait reduit à une petiteſſe, qui n'échape pas moins à nos ſens, que celle où il étoit avant que de naitre. Et en effet, *il n'y a perſonne*, ajoûte-t-il, * *qui puiſſe bien marquer le veritable tems de la mort, laquelle peut paſſer long tems pour une ſimple ſuſpenſion des actions notables, & dans le fond n'eſt jamais autre choſe dans les ſimples Animaux, témoin les* Reſſuſcitations *des mouches noyées, & puis enſevelies ſous de la craye pulveriſée, &c. Il eſt donc naturel,* conclut-il, *que l'Animal ayant toûjours été vivant & organiſé, il le demeure auſſi toûjours. Et puis qu'ainſi il n'y a point de première naiſſance, ni de génération entiérement nouvelle de l'Animal, il s'enſuit qu'il n'y en aura point d'extinction finale, ni de mort entiere priſe à la rigueur métaphyſique; & que par conſéquent, au lieu de la tranſmigration des Ames, il n'y a qu'une tranſformation d'une même Animal, ſelon que ſes organes ſont pliez différemment, & plus ou moins développez.*

Voilà, MONSIEUR, un *Syſtême* tout *nouveau*, & par conſéquent très-digne d'être

* p. 450....

d'être mis au nombre de tant d'autres découvertes, dont M. Leibniz a enrichi le Public. Cependant il n'en a pas jugé lui même ſi favorablement, par raport à l'*inextinction* des Animaux : ſa modeſtie l'a perſuadé, que pluſieurs anciens Philoſophes avoient eu ſur cette matiere les mêmes idées que lui. *Pour ce qui eſt*, dit-il, * *du cours ordinaire des Animaux & d'autres ſubſtances corporelles, dont on a crû juſqu'ici l'extinction entiere, & dont les changemens dépendent plutôt des régles mécaniques que des loix morales, je remarquai avec plaiſir, que l'ancien Auteur du Livre de la Diete, qu'on attribuë à Hippocrate, avoit entrevû quelque choſe de la vérité, lorſqu'il a dit en termes exprès, que les Animaux ne naiſſent & ne meurent point, & que les choſes qu'on croit commencer & périr, ne ſont que paroître & diſparoître. C'étoit auſſi le ſentiment de Parmenide & de Meliſſe chez Ariſtote. Car ces Anciens étoient plus ſolides qu'on ne croit.*

Il eſt certain, comme le remarque fort bien M. Leibniz, que *ces Anciens étoient plus ſolides que l'on ne croit* : mais il n'eſt pas moins vrai, que ſon Syſtême ſur l'*indeſtructibilité* des Animaux ne leur a point été

* p. 451...

été connû. La gloire de l'invention lui en eſt entierement dûe, & nous ne devons pas permettre qu'il ſe dépouille d'un bien ſi légitimement acquis, pour le donner à des gens qui n'ont pas le moindre droit d'y prétendre. Vous n'en douterez point, Monſieur, lorſque vous aurez vû, le ſentiment de ces Philoſophes, que M. Leibniz a crû être ſemblable au ſien. Commençons par l'Auteur du Livre *de la Diete*.

Après une eſpéce de préambule, il poſe cette Maxime générale, que *Tous les Etres vivans, auſſi bien que l'Homme, ſont compoſez de deux principes, ſavoir* LE FEU *&* L'EAU; *qui different bien en vertu, mais qui s'accordent néanmoins dans leur uſage* *. Il ajoûte, que par leur Union ils ſe ſoutiennent eux-mêmes, & forment tous les au-

* Ξυνίσχται μὴν ἓν τὰ ζῶα, τάτε ἄλλα πάντα, καὶ ὁ ἄνθρωπος, ἀπὸ δυοῖν. διαφόροις μὲν τῷ δυναμιν, συμφόροις δὲ, τῷ χρῆσιν. πυρὸς λέγω καὶ ὕδατος. De *Diæta*, Lib. I. §. IV. p. 182. Tom. I. *Op. Hip.* ed. Vander Lind. M. Dacier ſemble n'avoir pas bien compris le Syſtême Philoſophique de cet Auteur: car au-lieu de ſuivre l'Original, il n'a fait que traduire ici la Verſion Latine de Cornarius, qui s'eſt imaginé que ζῶα ſignifioit ici les *Animaux*. *Tous les Animaux*, dit-il, *tant les Bêtes que les Hommes, ſont compoſez de deux principes* &c.

autres Etres; mais qu'ils ne ſauroient rien produire ſéparement: que le *Feu* donne le mouvement, & l'*Eau* la nourriture à toutes choſes: que ces deux principes ſe combattent & ſe ſurmontent continuellement l'un l'autre, ſans pouvoir jamais ſe vaincre ou ſe détruire tout-à-fait: qu'ils ſe communiquent auſſi mutuellement leurs qualitez; & que de là vient cette diverſité infinie qui paroit dans tout les Etres du Monde. Il poſe enſuite une autre Maxime, c'eſt qu'*aucun Etre ne périt; & qu'il ne s'en produit aucun, qui n'exiſtât auparavant: mais qu'ils changent ſeulement de forme en ſe mêlant emſemble, ou ſe ſéparant les uns des autres*: d'où il conclut, que le peuple ſe trompe groſſierement, lorſqu'il croit qu'il y a des productions & des deſtructions proprement dites. *Cependant*, dit-il, *les hommes, voulant en croire leurs yeux plûtôt que leur Raiſon, s'imaginent qu'une choſe ſe produit, lors qu'en croiſſant, elle paſſe des ténébres à la lumiere*; (c'eſt-à-dire, lorſqu'elle devient viſible, d'inviſible qu'elle étoit auparavant;) & *ils croyent qu'elle perit, lorſqu'en diminuant, elle va de la lumiere dans les ténébres*, (c'eſt-à-dire, quand elle devient inviſible, de viſible qu'elle étoit.) *Mais moi*,

moi, ajoûte-t-il, *je m'en vais prouver le contraire par la raiſon. Ces Etres-là*, (qui croiſſent) *auſſi bien que ceux-ci* (qui diminuent) *ſont vivans*, c'eſt-à-dire, réels, effectifs. *Or un Etre vivant*, (c'eſt-à-dire, une ſubſtance, une réalité) *ne ſauroit mourir, à moins que l'Univers entier ne meure auſſi; & il mourroit effectivement. Il n'eſt pas poſſible non plus que ce qui n'eſt point, naiſſe; puis qu'il n'y a rien dont il puiſſe tirer ſa naiſſance: mais toutes choſes croiſſent ou diminuent, autant que leur nature le permet* *.

C'eſt là, Monſieur, l'endroit du Livre *de la Diéte*, que M. Leibniz a voulu marquer. Il n'y a rien, comme vous voyez, qui aproche de ſon Syſtême ſur l'immortalité des *Animaux*: ils n'y ſont pas ſeulement nommez. L'Auteur fait un raiſonne-

* Ἀπόλλυσθαι μὲν [γὰρ] ὐδὲν ἀπαλλῶν χρημάτων, ὐδὲ γίνεσθαι, ὅ, τι μὴ καὶ πρόσθεν ἦν. ξυμμισγόμενα δὲ καὶ διακρινόμενα ἀλλοιοῦται. νομίζεσθαι δὲ παρὰ τῶν ἀνθρώπων, τὸ μὲν ἐξ ἄδου εἰς φῶς αὐξηθὲν, γενέσθαι. Τὸ δὲ ἐκ τοῦ φανεροῦ εἰς ἄδηλα μειωθὲν, ἀπολέσθαι. ὀφθαλμοῖσι δὲ δεῖ πιστεύεσθαι μᾶλλον, ἢ γνώμῃσιν. ἐγὼ δὲ τάδε γνώμῃ ἐξηγέομαι ζῶα γὰρ κἀκεῖνα, καὶ τάδε. καὶ ὅτε τὸ ζῶον ἀποθνῄσκειν οἷόν τε μὴ μετὰ πάντων. καὶ γὰρ ἀποθνῄσκει. ὅτε τὸ μὴ ὂν γενέσθαι, μὴ ὄντος ἄθεν ἂν γενήσεσθαι. ἀλλ' αὔξεται πάντα καὶ μειοῦται, ἐς τὸ μήκιστον καὶ ἐς τὸ ἐλαχίστον τῶν γε δυνατῶν. ibid. §. V.

nement général qui s'étend à toute ſorte d'*Etres*, qu'il déſigne populairement ſous le nom d'*Etres vivans* ; parce que le peuple, qui ne conſidére les choſes que par la plus forte relation qu'il a avec elles, ne fait proprement attention qu'aux changemens qui arrivent dans les Plantes & les Animaux, qui ſont des *Etres vivans*. Tant qu'il les voit *vivre*, c'eſt-à-dire, croître, agir, ou ſe mouvoir ; il ne doute point de leur exiſtence : mais dès qu'ils viennent à *mourir*, c'eſt-à-dire, à diminuer ou à diſparoitre ; il s'imagine qu'ils perdent entierement leur exiſtence, & rentrent dans le néant, d'où ils étoient ſortis. Notre Auteur voulant combattre ce préjugé, comprend, à la maniere du peuple, tous les Etres en général ſous le nom d'*Etres vivans*, & fait voir qu'ayant une fois exiſté dans le Monde, il faut qu'ils exiſtent toûjours, quoique ſous des formes & des modifications différentes. Il eſt vrai que le mot de ζῶον, dont il ſe ſert, ſignifie un *Animal*, auſſi bien qu'un *Etre vivant* ; & c'eſt ainſi, en effet, que Cornarius l'a rendu dans cet endroit * : mais il eſt ſi viſible qu'il ne s'agit pas là des *Animaux*, que

* *Animalia enim*, dit Cornarius, *ſunt & illa*

que M. Dacier, d'ailleurs assez fidelle Traducteur de Cornarius, l'a abandonné dans cette occasion, & fort bien traduit, *car tous les Etres, tant ceux qui diminuent, que ceux qui croissent, sont des Etres vivans.* Je ne dissimulerai pourtant pas, qu'il a mis les termes d'*Etres vivans* en Ita-

& hæc : & neque Animal mori possibile est, non cum omnibus, (unde enim moriantur ?) neque quod non est, generari &c. Ce qui est un véritable galimatias ; outre qu'au lieu d'exprimer le sens du *καὶ γὰρ ἀποθανεῖται* de l'Original, il a mis, *unde enim moriatur* ? interrogation qui ne convient ni à la liaison du discours, ni au raisonnement de l'Auteur. Cependant, M. Dacier a suivi encore icî Cornarius, quoiqu'il s'en soit éloigné dans les paroles qui precédent. *Car tous les Etres*, dit-il, *tant ceux qui diminuent, que ceux qui croissent*, sont vivans. *Or il n'est pas possible qu'un Etre vivant meure, s'il ne meurt avec l'Univers. Car qu'est-ce qui le pourroit faire mourir ?* Comme s'il devoit y avoir dans l'Original, *ὅλον γὰρ ἀποθανεῖται* ; Il avertit neanmoins dans les Remarques, qu'*au lieu de cette interrogation, la leçon la plus commune est, καὶ γὰρ ἀποθανεῖται, & il mourra aussi*; mais ce qu'il ajoûte, fait voir qu'il n'est pas entré tout-à-fait dans le sens de son Auteur : *ce qui me paroit*, dit-il, *remarquable ; car Hippocrate diroit en termes formels, que l'Univers doit périr ; à moins qu'on n'explique ce passage comme Zuingerus*, „ car tout mourra si une partie meurt. " il falloit dire, *car le Tout mourra, si chaque partie meurt* : & en effet cette *explication* est préferable à toutes les autres ; on peut même dire, que c'est la seule raisonnable.

Italique, ſans en remarquer la raiſon dans ſes Remarques: mais quelque motif qu'il ait pû avoir d'en uſer ainſi, on ne peut pas lui refuſer la juſtice d'avoir bien rencontré. Il me ſemble qu'on pourroit donc paraphraſer, à peu près de cette maniere, le paſſage dont il s'agit. „ Le peuple s'i-
„ magine que les choſes qui viennent à pa-
„ roître nouvellement, ou à croître,
„ ſont créées, c'eſt-à-dire, prennent
„ naiſſance, ou aquierent un être qu'el-
„ les n'avoient pas; & que celles qui
„ viennent à diminuer & à diſparoître,
„ ſont anéanties, c'eſt-à-dire, meurent,
„ périſſent, ou perdent l'être qu'elles a-
„ voient: mais ne m'accordera-t-on
„ pas que les choſes qui croiſſent, auſſi
„ bien que celles qui diminuent, ſont
„ (après avoir crû & avant que de di-
„ minuer) des réalitez, ou de véritables
„ Etres? Or ſi cela eſt, elles ne ſau-
„ roient périr que le Monde entier ne
„ périſſe. Car comme il n'eſt autre cho-
„ ſe qu'un aſſemblage d'Etres particuliers,
„ ſi on poſe une fois la perte entiere de
„ chacun de ces Etres, il faudra qu'elle
„ ſoit ſuivie de celle de l'Univers. On
„ dira, peut-être, que le Monde n'y
„ perd rien, parce que les choſes qu'on

„ voit

„ voit ſortir & croître, prennent la place
„ de celles qui périſſent, en aquerant un
„ être qu'elles n'avoient pas auparavant.
„ Mais d'où veut-on qu'une choſe qui
„ n'eſt point, tire ſon être? Queſt-ce
„ qui peut le lui donner? Ce n'eſt pas
„ une autre choſe, qui n'exiſte point
„ non plus qu'elle. Sera-ce donc une
„ choſe qui exiſte déja? Mais d'où pren-
„ dra-t-elle ce qu'elle n'a pas? Et ſi
„ elle le renferme en elle-même, il exi-
„ ſtoit donc avant que de devenir viſi-
„ ble: c'étoit donc déja un Etre réel,
„ & effectif. Il faut donc qu'on avouë
„ qu'il ne ſauroit y avoir de production,
„ ni de deſtruction proprement dite;
„ ou ſi l'on veut, de naiſſance, ni de
„ mort, de la manière que le peuple l'en-
„ tend: & par conſéquent, que tous les
„ changemens qui arrivent dans le Mon-
„ de, ne ſont que des accroiſſemens, &
„ des diminutions; des réünions, & des
„ diviſions; des mélanges, & des ſépara-
„ tions; des modifications, ou manières
„ d'être. " C'eſt ainſi que cet Auteur
s'exprime lui-même, dans ce qui ſuit immédiatement. Car après avoir promis d'expliquer en faveur du peuple ce qu'il entend par *naitre* & *mourir*, il dit qu'il

n'entend par-là autre choſe que SE MELER & SE SEPARER *. Et il dévélope encore plus particulierement ſa penſée, en remarquant qu'il n'y a point de différence entre *naitre*, & *mourir*; *ſe mêler*, & *ſe ſéparer*; *naitre*, & *ſe mêler*; *mourir*, *diminuer*, & *ſe ſéparer*: à quoi il ajoûte, que *le raport de châque partie, eſt le même* †. Et c'eſt là-deſſus qu'eſt fondé ce qu'il avoit dit auparavant, qui ſi un Etre vivant pouvoit mourir, le Monde entier devroit ſubir le même ſort.

De ſorte que ce principe de l'Auteur du Livre de la Diete, que *rien ne nait*, *ni ne meurt* dans le Monde, revient préciſément à ce que tous les anciens Philoſophes ont unanimément ſoutenu, que rien ne ſauroit être produit de rien; ni ce qui a une fois exiſté être reduit à rien:

Nil poſſe creari
De Nihilo, neque quod genitum eſt
ad Nil revocari ‡.

Diogene Apolloniate a dit auſſi, que rien

* Ταῦτα δὲ καὶ ξυμμίσγεσθαι καὶ διακρίνεσθαι ἀλλῶ. ib. §. VI.

† ἕκαστον πρὸς πάντα, καὶ πάντα προς ἕκαστον τωὐτὸ. ibid.

‡ LUCRET. *Lib.* I. vers 544. 545.

rien ne peut naitre de ce qui n'eſt pas, ni ſe corrompre, ou reduire, *en ce qui n'eſt pas* *. Et de là il ſuit néceſſairement, que tous les changemens qui arrivent dans le Monde, ne ſont que mêlanges, & ſéparations; qu'augmentations & diminutions; en un mot, que de ſimples modifications. Notre Auteur a raiſon de dire, après cela, *qu'il n'en faut pas croire ſes yeux*; car en les prenant ici pour juges, il faudroit croire que ce qui leur échape, n'exiſte plus; & que ce qui leur paroit nouvellement, n'exiſtoit point avant cela.

Parmenide avoit les mêmes idées. Il *diſtinguoit deux ſortes de Philoſophie: une* populaire & groſſière, *qui raiſonne des choſes ſelon qu'elles paroiſſent aux ſens; & une autre* plus exacte & plus judicieuſe, *qui les conſidere par la Raiſon, & telles qu'elles ſont en elles-mêmes* †. Meliſſe étoit dans le même ſentiment *Il y a*, dit Ariſtote, *des Philoſophes, comme Meliſſe*

* οὐδὲν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος γίνεσθαι, οὐδὲ εἰς τὸ μὴ ὂν φθείρεσθαι. DIOG LAERT. *Lib.* IX. §. 57.

† διττὰς ἔφη εἶναι τὴν φιλοσοφίαν, τὴν μὲν κατὰ ἀλήθειαν, τὴν δὲ κατὰ δόξαν.... κριτήριον δὲ τὸν λόγον εἶπε, αἰσθήσεις μὴ ἀεὶ ἀληθεῖς ὑπάρχειν. DIOG. LAERT. *ib.* §. 22.

& Parmenide, qui nient toute ſorte de génération & de corruption. Car ils diſent que rien ne naît, ni ne ſe corrompt en effet; mais que cela nous paroit ſeulement ainſi *. Ariſtote lui-même ne ſemble pas fort éloigné de ce ſentiment, lorſqu'il dit, qu'*à l'égard des ſubſtances la génération de l'une eſt toûjours la corruption de l'autre; & la corruption de l'une, la génération de l'autre* †. Cependant nous avons vû qu'il n'approuve pas Meliſſe & Parmenide d'avoir *nié toute ſorte de génération & de corruption*: mais peut-être auſſi, qu'il y a là du mal entendu. Au reſte, vous me ferez plaiſir de me dire, Monſieur; vous qui poſſedez, à fonds les differens Syſtêmes des Philoſophes anciens & modernes; ſi vous croyez que Meliſſe, Parmenide, Xenophanes &c., ayent recuſé abſolument & à la Lettre le témoignage des Sens, & ſoutenu l'*Acataleplie*, où Incom-

* Οἱ μὲν γὰρ ἀϊδίων ἀνεῖλον ὅλως γένεσιν καὶ φθοράν. οὐδὲν γὰρ ὅτε γίγνεσθαι φασιν, ὅτε φθείρεσθαι τῶν ὄντων, ἀλλὰ μόνον δοκεῖν ἡμῖν, οἷον οἴπερ περὶ Μέλισσόν τε καὶ Παρμενίδην. ARIST. *de Cœlo. Lib.* III. *c.* 1. Tom. I. Oper. p. 654. edit. Aur. Allobr. 1607. in 8.

† ἔστιν ἡ θατέρου γένεσις ἀεὶ τῶν θατέρων ἄλλου φθορὰ, καὶ ἡ ἄλλου φθορὰ ἄλλου γένεσις. id. *de Generat. & Corrupt. Lib.* I. pag. 692.

comprehenſibilité de toutes choſes. N'eſt-il pas plus vrai-ſemblable qu'ils ont ſeulement voulu combattre l'opinion du Peuple, où qu'ils n'ont parlé que par raport aux apparences exterieures ? N'attendez pas que votre Traité de la Philoſophie des Anciens, ſoit compoſé, pour me dire ce que vous penſez là-deſſus.

Si je voulois pouſſer plus loin le paralléle entre le Syſtême de l'Auteur du Livre *de la Diéte*, & celui des autres anciens Philoſophes; je remarquerois qu'il y en a pluſieurs qui reconnoiſſent les deux mêmes principes que lui, c'eſt-à-dire, *l'eau* & *le feu*. Parmenide, au jugement de Diogene Laerce, attribuoit au *Soleil* la génération des hommes; & ajoutoit que cet Aſtre *étoit compoſé de froid & de chaud, qui ſont*, dit-il, *les principes de toutes choſes* *. Zenon croyoit que *toutes choſes devoient leur nature au chaud & au froid* †. Heraclite attribuoit au *feu* l'origine de toutes choſes; mais par le mot de *feu* il entendoit une chaleur temperée, ou mê-

* ἀυτὸν δὲ ὑπάρχειν τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν, ἐξ ὧν τὰ πάντα συνεστάναι. DIOG. LAERT. *Lib.* IX. §. 21. 22.

† γεγενῆσθαι δὲ τὴν πάντων φύσιν ἐκ θέρμης καὶ ψύχρς &c. idem, ibid. §. 29.

lée d'*humidité*; ce que Lucréce n'ayant pas compris, a tâché de le tourner en ridicule:

Dicere porrò Ignem res omneis eſſe, neque ullam
Rem veram in numero rerum conſtare, niſi Ignem,
Quod facit hic idem, perdelirum eſſe videtur *.

Mais pour revenir à M. Leibniz, il me ſemble, Monſieur, avoir montré aſſez clairement, que les anciens Philoſophes, qu'il nomme, n'ont rien *entrevû* de ſemblable à ſon Hypothéſe de l'*inextinction des Animaux*, lorſqu'ils ont ſoutenu, que *rien ne naît, ni ne meurt*; & que *les choſes qu'on croit commencer & périr, ne font que paroître & diſparoître.* M. Leibniz ſemble en convenir lui-même dans la LETTRE qu'il me fit l'honneur de m'écrire, aprés avoir vû le fragment, dont je viens de vous donner un morceau. Vous ſerez, ſans doute, bien aiſe, MONSIEUR, de voir cette Lettre: tout ce qui eſt ſorti des mains d'un ſi grand homme eſt précieux; & d'ailleurs elle peut contribuër à faire mieux entendre ſon nou-

* LUCRET. *Lib.* I. vers 69: *& ſuiv.*

nouveau Syſtême de la Nature & de la Communication des Subſtances, ou de l'*Harmonie préétablie*. Il eut la bonté de me communiquer, en même tems, ſa REPLIQUE aux Objections que M. Bayle avoit faites contre ce Syſtême, dans la ſeconde Edition de ſon *Dictionaire*. M. Leibniz ayant fait connoitre, quelque tems après, qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'on donnât ce petit Ouvrage au Public *, il fut inſeré dans le Journal de M. Maſſon, avec la Lettre dont je viens de parler †. Vous le trouverez ici joint à cette Lettre. Outre les éclairciſſemens qui ont du raport aux Objections de M. Bayle, cette *Réplique* contient bien des choſes que vous lirez avec plaiſir. Vous ſavez que M. Leibniz avoit l'art d'égayer toûjours ſa matière, par quelque trait curieux & intereſſant. Je ſuis avec un parfait attachement, Monſieur, Votre &c.

* Voyez les *Nouvelles Litteraires* de M. Du Sauzet; *Nouvelles* du 9 Novembre 1715. Tom. II. p. 290.

† *Hiſtoire Critique de la Republique des Lettres*, Tom. XI. pag. 72. & 78.

LETTRE

DE

M. LEIBNIZ

A

M. DES MAIZEAUX,

*Contenant quelques Eclairciſſemens ſur l'*EXPLICATION *précédente, & ſur d'autres endroits du Syſtême de l'*HARMONIE PRE'ETABLIE, &c.

Hanover ce 8. *Juillet* 1711.

MONSIEUR,

JE vous ſuis fort obligé de l'honneur de votre Lettre, & de la communication que vous y joignez. On m'a ſommé de votre part, quand j'étois à Berlin, de vous envoyer les Lettres que je pourrois avoir euës de M. Bayle. Mais les trois ou quatre, que j'ai euës de lui, n'étoient preſque que relatives à d'autres Ecrits. Ce qui fait que je ne les ai point gardées avec

avec ſoin, & que je ne les ſaurois retrouver aiſément, quand elles ſeroient encore dans le tas de mes vieux papiers. Je me ſouviens que dans l'une de ſes Lettres il croyoit que je concevois la force que je donne aux Corps, comme quelque choſe qui y pouvoit être renfermé, lorſqu'ils ſont même en repos. Mais je lui marquai, que chez moi la force eſt toûjours accompagnée d'un mouvement effectif; à-peu-près comme ce qui ſe paſſe dans l'Ame, eſt toûjours accompagné de ce qui y répond dans le Corps. Auſſi un état momentanée d'un Corps qui eſt en mouvement, ne pouvant point contenir du mouvement, qui demande du tems; ne laiſſe pas de renfermer de la force.

Cependant, pour ſatisfaire en quelque choſe à votre demande, Monſieur, je vous envoye ma REPLIQUE à ce que M. Bayle avoit mis à l'égard de mon *Syſtême*, dans la ſeconde Edition de ſon *Dictionaire*, Article RORARIUS. Peut-être que M. Bayle a répondu dans quelque *Supplément* à ſon Dictionaire, ou dans quelque autre endroit non encore imprimé. Car il me marquoit, ce me ſemble, qu'il y vouloit penſer. Mais comme ni cette Replique de ma part, ni ſa Dupli-

que n'ont pas encore parû; je vous envoye mon Ecrit, tel à peu près que je l'avois envoyé à M. Bayle. Je dis *à-peu-près*, car j'ai changé quelque peu de choſe en le reliſant. Et je ſerai bien aiſe d'en aprendre votre ſentiment, ſi vous voulez bien le conférer avec ledit endroit de M. Bayle, comme je ſerai ravi auſſi de l'avoir ſur mon dernier Livre *.

Je viens au Fragment de vos Reflexions ſur mon *nouveau Syſtême*, envoyées à M. Bayle; & que je voudrois avoir vû toutes. Je ne refuſe point aux *Hommes* le privilége que j'accorde aux *Animaux*. Ainſi je croi que les Ames des hommes ont préexiſté, non pas en Ames raiſonnables; mais en Ames ſenſitives ſeulement, qui ne ſont parvenuës à ce degré ſuperieur, c'eſt-à-dire, à la Raiſon, que lorſque l'Homme, que l'Ame devoit animer, a été conçû.

J'accorde une exiſtence auſſi ancienne que le Monde, non ſeulement aux Ames des Bêtes, mais généralement à toutes les *Monades*, ou ſubſtances ſimples, dont les Phénoménes compoſez reſultent; & je tiens que chaque Ame, ou Monade, eſt toûjours accompagnée d'un Corps organique,

* La *Théodicée*.

nique, mais qui eſt dans un changement perpetuel, de ſorte que le Corps n'eſt pas le même, quoique l'Ame & l'Animal le ſoit. Ces regles ont encore lieu par raport au Corps humain, mais apparemment d'une manière plus excellente qu'à l'égard des autres Animaux qui nous ſont connûs : l'Homme devant demeurer non ſeulement un Animal ; mais encore un perſonnage & un Citoyen de la Cité de Dieu, qui eſt le plus parfait Etat poſſible, ſous le plus parfait Monarque.

Vous dites, Monſieur, dans votre Fragment, que vous ne comprenez pas trop bien *quelles ſont ces autres ſubſtances corporelles, outre les Animaux, dont on a crû juſqu'ici l'extinction entiere.* Mais s'il y a dans la Nature d'autres Corps organiques vivans que ceux des Animaux, comme il y a bien de l'apparence, & comme les Plantes nous en ſemblent fournir un exemple ; ces Corps auſſi auront leurs ſubſtances ſimples, ou *Monades*, qui leur donneront de la vie, c'eſt-à-dire, de la perception & de l'appetit ; quoiqu'il ne ſoit point néceſſaire que cette perception ſoit une ſenſation. Il y a apparemment une infinité de degrès dans la perception, & par conſéquent dans les

Vivans; mais ces Vivans ſeront toûjours indeſtructibles, non ſeulement par raport à la ſubſtance ſimple, mais encore parce qu'elle garde toûjours quelque Corps organique.

Pour ce qui eſt des Anciens; j'avouë que leurs ſentimens ordinaires n'arrivent pas à mon ſentiment de l'*inextinction* des Animaux. Leur *indeſtructibilité* ne s'entend ordinairement que de celle de la Matière, ou tout au plus des Atomes. Et l'on peut dire que dans l'Hypothéſe de ceux qui n'admettent ni Atomes, ni Entelechies, aucune ſubſtance ne ſe conſerve. Cependant dans cette varieté des penſées des Anciens, il ſe peut qu'il y en ait eu dont les opinions euſſent aproché des miennes. Platon croyoit que les choſes materielles étoient dans un flux perpetuel, mais que les véritables ſubſtances ſubſiſtoient: il paroit ne l'avoir entendu que des Ames. Mais peut-être que Démocrite, tout Atomiſte qu'il étoit, a conſervé encore l'Animal. Car il enſeignoit une reviviſcence; puiſque Pline a dit de lui: *reviviſcendi promiſſa Democrito vanitas, qui ipſe non revixit.* Nous ne ſavons preſque de ce grand homme, que ce qu'Epicure en a emprunté, qui n'étoit pas capable

pable d'en prendre toûjours le meilleur. Peut-être que Parmenide, qui (chez Platon) enſeignoit que tout étoit *Un*, avoit des ſentimens aprochans de ceux de Spinoſa: & qu'ainſi il ne faudroit pas tant s'étonner, ſi quelques-uns ſe feroient aproché des miens. Et quoique la Conſervation de l'Animal ſoit favoriſée par les Microſcopes; cependant on a reconnu les petits Corps avant leur découverte, & ainſi on peut fort bien auſſi avoir prévû les petits Animaux; comme Démocrite a prévû les Etoiles inſenſibles dans la *Voïe lactée*, avant la découverte des Teleſcopes. La ſimple conſervation de la Matière, ou des Elemens, ne paroit pas ſuffire à expliquer l'Auteur de la Diéte, puiſqu'il dit poſitivement qu'*aucun Vivant ne meurt*, & généralement qu'*aucun véritable Etre* (aucune ſubſtance) *ne ſauroit naître, ni périr*. S'il entendoit la ſeule conſervation de la Matière, en parleroit-il ainſi? Du moins il faudra avoüer, qu'en ce cas ſes paroles conviendroient mieux à mon Syſtême, qu'au ſien.

Au reſte, vous avez raiſon, MONSIEUR, de m'attribuer dans ce Fragment *un reſte de Carteſianiſme*. Car j'avoüe d'approuver une partie de la do-

ctrine des Carteſiens. Mais mon ſentiment ſur le Commerce de l'Ame & du Corps a des fondemens reçûs, généralement, avant la naiſſance du Carteſianiſme.

La Feuille eſt pleine, & je ne puis ajouter, que ce qu'il faut pour marquer que je ſuis avec zèle,

Monſieur,

Votre très humble &
très obéiſſant ſerviteur

LEIBNIZ.

REPLIQUE
DE
M. LEIBNIZ

Aux Réflexions contenuës dans la ſeconde Edition du Dictionaire Critique *de* M. BAYLE, *Article* RORARIUS, *ſur le Syſtême de l'*Harmonie préétablie.

J'Avois fait inſérer dans le Journal des Savans de Paris (*Juin* & *Juillet* 1695.) quelques Eſſais, ſur un Syſtême nouveau, qui me paroiſſoient propres à expliquer l'union de l'Ame & du Corps; où au lieu de la voïe de l'*influence* des Ecoles, & de la voïe de l'*aſſiſtence* des Carteſiens, j'avois emploïé la voïe de l'*Harmonie préétablie*. M. Bayle, qui ſait donner aux meditations les plus abſtraites l'agrément, dont elles ont beſoin pour attirer l'attention du Lecteur, & qui les approfondit en même tems, en les mettant dans leur jour, avoit bien voulu ſe donner la peine d'enrichir ce Syſtême, par

ſes Réflexions inſerées dans ſon Dictionnaire, Article RORARIUS : mais comme il y raportoit en même tems des difficultez, qu'il jugeoit avoir beſoin d'être éclaircies, j'avois tâché d'y ſatisfaire dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans, *Juillet* 1698. M. Bayle vient d'y repliquer, dans la ſeconde Edition de ſon Dictionaire, au même Article de *Rorarius* *. Il a l'honêteté de dire, que mes *réponſes ont mieux développé le ſujet*; & ſi la *poſſibilité* de l'Hypothéſe de l'*Harmonie* préétablie étoit bien avérée, qu'il ne feroit point difficulté de la *préférer* à l'Hypothéſe Carteſienne; parce que la première *donne une haute idée de l'Auteur des choſes*, & *éloigne* (dans le cours ordinaire de la Nature) *toute notion de conduite miraculeuſe*. Cependant il lui paroit difficile encore de concevoir, que cette Harmonie préétablie ſoit *poſſible*; & pour le faire voir, il commence par quelque choſe de plus facile que cela, à ſon avis, & qu'on trouve pourtant peu faiſable. C'eſt qu'il compare cette Hypothéſe avec la ſuppoſition d'un *Vaiſſeau*, qui ſans être dirigé de perſonne, va ſe rendre de ſoi-même au port deſiré. Il dit là-deſſus, qu'on *conviendra que*

* Remarque L, page 2610.

que l'infinité de Dieu n'eſt pas trop grande, pour communiquer à un Vaiſſeau une telle faculté; il ne prononce point abſolument ſur l'impoſſibilité de la choſe, il juge pourtant, que d'autres la croiront; car *vous direz même* (ajoûte-t-il) *que la nature du Vaiſſeau n'eſt pas capable de recevoir de Dieu cette faculté-là.* Peut-être qu'il a jugé, que, ſelon l'Hypothéſe en queſtion, il faudroit ſuppoſer, que Dieu a donné au Vaiſſeau, pour cet effet, une faculté à la Scholaſtique, comme celle qu'on donne aux Corps peſans dans les Ecoles, pour les mener vers le centre. Si c'eſt ainſi qu'il l'entend, je ſuis le premier à rejetter la ſuppoſition, mais s'il l'entend d'une faculté du Vaiſſeau explicable par les regles de la Mecanique, & par les reſſorts internes, auſſi bien que par les circonſtances externes; & s'il rejette neanmoins la ſuppoſition, comme impoſſible, je voudrois qu'il eût donné quelque raiſon de ce jugement. Car bien que je n'aie point beſoin de la poſſibilité de quelque choſe qui reſſemble à ce Vaiſſeau, de la manière que M. Bayle le ſemble concevoir, comme je ferai voir plus bas; je crois pourtant, qu'à bien conſidérer les choſes, bien loin qu'il y ait de la difficulté

culté là-dessus à l'égard de Dieu, il semble plûtôt qu'un Esprit fini pourroit être assez habile pour en venir à bout. Il n'y a point de doute qu'un homme pourroit faire une machine, capable de se promener durant quelque tems par une ville, & de se tourner justement aux coins de certaines ruës. Un Esprit incomparablement plus parfait, quoique borné, pourroit aussi prévoir & éviter un nombre incomparablement plus grand d'obstacles. Ce qui est si vrai, que si ce Monde, selon l'Hypothése de quelques-uns, n'étoit qu'un composé d'un nombre fini d'Atomes, qui se remuassent suivant les Loix de la Mécanique; il est sûr, qu'un Esprit fini pourroit être assez relevé, pour comprendre, & prévoir demonstrativement, tout ce qui y doit arriver dans un tems déterminé: de sorte que cet Esprit pourroit non seulement fabriquer un Vaisseau, capable d'aller tout seul, à un port nommé, en lui donnant d'abord le tour, la direction, & les ressorts qu'il faut; mais il pourroit encore former un corps capable de contrefaire un homme; car il n'y a que du plus & du moins, qui ne changent rien dans le Païs des possibilitez: & quelque grande que soit la multitude

titude des fonctions d'une machine, la puiſſance & l'artifice de l'Ouvrier peuvent croître à proportion. Et n'en point voir la poſſibilité, ſeroit ne pas aſſez conſidérer les degrès des choſes. Il eſt vrai que le Monde n'eſt pas un compoſé d'un nombre fini d'Atomes; mais une machine compoſée, dans chacune de ſes parties, d'un nombre véritablement infini de reſſorts: mais il eſt vrai auſſi, que celui qui l'a faite, & qui la gouverne, eſt d'une perfection encore plus infinie; puiſqu'elle va à une infinité de Mondes poſſibles, dont il a choiſi celui qui lui a plû. Cependant pour revenir aux Eſprits bornez, on peut juger par de petits échantillons, qui ſe trouvent quelques fois parmi nous, où peuvent aller ceux, que nous ne connoiſſons pas. Il y a, par exemple, des hommes capables de faire promtement des grands calculs d'Arithmétique, par la ſeule penſée. M. de Monconis fait mention d'un tel homme, qui étoit de ſon tems en Italie; & il y en a un aujourd'hui en Suede, qui n'a pas même apris l'Arithmetique ordinaire, & que je voudrois qu'on ne negligeât point de bien tâter ſur ſa manière de procéder. Et qu'eſt-ce que l'homme, quelque excellent qu'il puiſſe

être,

être, au prix de tant de Créatures poſſibles & meme exiſtentes ? telles que les Anges, ou Génies, qui nous pourroient ſurpaſſer en toute ſorte de comprehenſions & de raiſonnemens ; incomparablement plus que ces merveilleux poſſeſſeurs d'une Arithmétique naturelle, nous ſurpaſſent en matière de nombres. J'avouë que le vulgaire n'entre point dans ces conſidérations ; on l'étourdit par des objections, où il faut penſer à ce qui n'eſt pas ordinaire, ou même qui eſt ſans exemple parmi nous. Mais quand on penſe à la grandeur & à varieté de l'Univers, on en juge tout autrement. M. Bayle ſur-tout ne peut point manquer de voir la juſteſſe de ces conſéquences. Il eſt vrai, que mon Hypothéſe n'en dépend point, comme je montrerai tantôt ; mais quand elle en dépendroit, & quand on auroit droit de dire, qu'elle eſt *plus ſurprenante*, que celle des Automates (dont je ferai voir pourtant plus bas, qu'elle ne fait que pouſſer les bons endroits, & ce qu'il y a de ſolide) je ne m'en allarmerois pas, ſuppoſé qu'il n'y ait point d'autre moïen d'expliquer les choſes conformément aux loix de la Nature. Car il ne faut point ſe regler en ces matières ſur les notions populaires,

laires, au préjudice des conſéquences certaines. D'ailleurs, ce n'eſt pas dans le merveilleux de la ſuppoſition, que conſiſte ce qu'un Philoſophe doit objecter aux Automates, mais dans le défaut des principes; puiſqu'il faut par tout des *Entélechies*; & c'eſt avoir une petite idée de l'Auteur de la nature (qui multiplie, autant qu'il ſe peut, ſes *petits Mondes*, ou ſes *miroirs actifs indiviſibles*,) que de n'en donner qu'aux Corps humains. Il eſt meme impoſſible qu'il n'y en ait partout.

Juſqu'ici nous n'avons parlé que de ce que peut une ſubſtance bornée: mais à l'égard de Dieu, c'eſt bien autre choſe; & bien loin que ce qui a parû *impoſſible* d'abord, le ſoit en effet, il faut dire plûtôt, qu'il eſt impoſſible que Dieu en uſe autrement; étant comme il eſt infiniment puiſſant & ſage, & gardant en tout l'ordre & l'harmonie, autant qu'il eſt poſſible. Mais qui plus eſt, ce qui paroit ſi étrange quand on le conſidere détaché, eſt une conſéquence certaine de la conſtitution des choſes: de ſorte que le merveilleux univerſel fait ceſſer & abſorbe, pour ainſi dire, le merveilleux particulier, puiſqu'il en rend raiſon. Car tout eſt telle-

ment reglé & lié, que ces machines de la nature, qui ne manquent point, & qu'on compare à des *Vaiſſeaux*, qui iroient au port d'eux-mêmes, malgré tous les détours, & toutes les tempêtes; ne ſauroient être jugées plus étranges, qu'une fuſée qui coule le long d'une corde, ou qu'une liqueur qui court dans un canal. De plus les Corps n'étant pas des *Atomes*, mais diviſibles & diviſez même à l'infini; & tout en étant plein; il s'enſuit, que le moindre petit Corps reçoit quelque impreſſion du moindre changement de tous les autres, quelques éloignez & petits qu'ils ſoient, & doit être ainſi un miroir exact de l'Univers; ce qui fait qu'un Eſprit aſſez pénétrant pour cela pourroit à meſure de ſa pénétration voir & prévoir dans chaque corpuſcule, ce qui ſe paſſe & ſe paſſera, & dans ce corpuſcule & au dehors. Ainſi rien n'y arrive, pas même par le choc des Corps environnans, qui ne ſuive de ce qui eſt déja interne, & qui en puiſſe troubler l'ordre. Et cela eſt encore plus manifeſte dans les ſubſtances ſimples, ou dans les principes actifs mêmes, que j'appelle des *Entélechies* primitives avec Ariſtote, & que, ſelon moi, rien ne ſauroit troubler. C'eſt pour répondre

pondre à une Note marginale de M. Bayle * où il m'objecte, qu'un Corps organique étant *composé de plusieurs substances*, dont *chacune a un principe d'action, réellement distinct du principe de chacune des autres*, & *l'action de chaque principe* étant *spontanée, cela doit varier à l'infini les effets*; & *le choc des Corps voisins doit mêler quelque contrainte à la spontanéité naturelle de chacun.* Mais il faut considerer que c'est de tout tems que l'un s'est déja accommodé à tout autre, & se porte à ce que l'autre éxigera de lui. Ainsi il n'y a de la contrainte dans les substances qu'au dehors, & dans les apparences. Et cela est si vrai, que le mouvement de quelque point qu'on puisse prendre dans le Monde, se fait dans une ligne d'une nature déterminée, que ce point a prise une fois pour toutes, & que rien ne lui fera jamais quitter. Et c'est-ce que je crois pouvoir dire de plus précis & de plus clair pour des Esprits Géométriques, quoique ces sortes de lignes passent infiniment celles, qu'un Esprit fini peut comprendre. Il est vrai, que cette ligne seroit droite, si ce point pouvoit être seul dans le Monde; & que maintenant elle est dûe, en ver-

* Page 2611, let. *b*.

vertu des loix de Mécanique, au concours de tous les Corps: auſſi eſt-ce par ce concours même, qu'elle eſt *préétablie*. Ainſi j'avouë que la *ſpontanéité* n'eſt pas proprement dans la maſſe (à moins que de prendre l'Univers tout entier, à qui rien ne reſiſte): car ſi ce point pouvoit commencer d'être ſeul, il continueroit, non pas dans la ligne préétablie, mais dans la droite tangente. C'eſt donc proprement dans l'*Entelechie*, (dont ce point eſt le point de vûe) que la ſpontanéité ſe trouve; & au lieu, que le point ne peut avoir de ſoi que la tendence dans la droite touchante, parce qu'il n'a point de memoire, pour ainſi dire, ni de preſſentiment; l'Entélechie exprime la courbe préétablie même, de ſorte qu'en ce ſens rien n'eſt violent à ſon égard. Ce qui fait voir enfin, comment toutes les merveilles du *Vaiſſeau*, qui ſe conduit lui-même au port, ou de la *machine* qui fait les fonctions de l'homme ſans intelligence, & je ne ſai combien d'autres fictions qu'on peut objecter encore, & qui font paroitre nos ſuppoſitions incroïables lors qu'on les conſidere comme détachées, ceſſent de faire difficulté; & comment tout ce qu'on avoit trouvé étrange, ſe pérd entierement, lorſqu'on

qu'on conſidere que les choſes ſont déterminées à ce qu'elles doivent faire. Tout ce que l'ambition, ou autre paſſion fait faire à *l'Ame de Ceſar*, eſt auſſi repreſenté dans ſon Corps ; & tous les mouvemens de ces paſſions viennent des impreſſions des objets joints aux mouvemens internes, & le Corps eſt fait en ſorte, que l'Ame ne prend jamais des reſolutions, où les mouvemens du Corps ne s'accordent ; les raiſonnemens mêmes les plus abſtraits y trouvant leur jeu, par le moïen des caractères, qui les repréſentent à l'imagination. En un mot, tout ſe fait dans le Corps, à l'égard du détail des phénoménes, comme ſi la mauvaiſe doctrine de ceux, qui croïent que l'Ame eſt materielle, ſuivant Epicure & Hobbes, étoit véritable ; ou comme ſi l'homme même n'étoit que Corps, ou qu'Automate. Auſſi ont-ils pouſſé juſqu'à l'homme, ce que les Carteſiens accordent à l'égard de tous les autres Animaux ; aïant fait voir en effet, que rien ne ſe fait par l'homme avec toute ſa raiſon, qui dans le Corps ne ſoit un jeu d'images, de paſſions & de mouvemens. On s'eſt proſtitué, en voulant prouver le contraire, & on a ſeulement preparé matière de triomphe à l'erreur,

reur, en ſe prenant de ce biais. Les Carteſiens ont fort mal reuſſi, à peu près comme Epicure avec ſa *declinaiſon des Atomes*, dont Ciceron ſe moque ſi bien lors qu'ils ont voulu, que l'Ame ne pouvant point donner du mouvement au Corps, en change pourtant la direction; mais ni l'un ni l'autre ne ſe peut ni ſe doit; & les Materialiſtes n'ont point beſoin d'y recourir: de ſorte que rien qui paroit au dehors de l'homme, eſt capable, de refuter leur doctrine; ce qui ſuffit pour établir une partie de mon Hypothéſe. Ceux qui montrent aux Carteſiens, que leur manière de prouver que les Bêtes ne ſont que des *Automates*, va juſqu'à juſtifier celui qui diroit, que tous les autres hommes, hormis lui, ſont de ſimples Automates auſſi, ont dit juſtement & préciſement ce qu'il me faut pour cette moitié de mon Hypothéſe, qui regarde le Corps. Mais outre les principes Metaphyſiques, qui établiſſent les *Monades*, dont les compoſez ne ſont que les reſultats; l'expérience interne refuſe la doctrine Epicurienne: c'eſt la conſcience qui eſt en nous, de ce Moi qui s'aperçoit des choſes qui ſe paſſent dans le Corps: & la perception ne pouvant être expliquée par les

les figures & mouvemens, établit l'autre moitié de mon Hypothéſe, & nous oblige d'admettre en nous une *ſubſtance indiviſible*, qui doit être elle-même la ſource de ſes phénoménes: de ſorte, que ſuivant cette ſeconde moitié de mon Hypothéſe, tout ſe fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de Corps; de même que ſelon la première moitié, tout ſe fait dans le Corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Outre que j'ai montré ſouvent, que dans les Corps mêmes, quoïque le détail des phénomenes ait des raiſons méchaniques, la derniere analyſe des loix de Mécanique, & la nature des ſubſtances, nous oblige enfin de recourir aux principes actifs indiviſibles; & que l'ordre admirable, qui s'y trouve, nous fait voir, qu'il y a un Principe univerſel, dont l'intelligence auſſi bien que la puiſſance eſt ſupréme. Et comme il paroit par ce qu'il y a de bon & de ſolide dans la fauſſe & méchante doctrine d'Epicure, qu'on n'a point beſoin de dire, que l'Ame change les tendences, qui ſont dans le Corps; il eſt aiſé de juger auſſi, qu'il n'eſt point néceſſaire non plus, que la maſſe materielle envoie des penſées à l'Ame par l'influence de je ne ſai quelles eſpeces chimeriques;

riques ; ni que Dieu ſoit toûjours l'interpréte du Corps auprès de l'Ame, tout auſſi peu qu'il a beſoin d'interpréter les volontez de l'Ame au Corps ; l'*Harmonie préétablie* étant un bon truchement de part & d'autre. Ce qui fait voir qu'il ſe réünit ici le bon qu'il y a dans les Hypothéſes d'Epicure & de Platon, des plus grands Materialiſtes, & des plus grands Idéaliſtes ; & qu'il n'y a plus rien de ſurprenant ici, que la ſeule ſurćminente perfection du ſouverain Principe, montrée maintenant dans ſon ouvrage au delà de tout ce qu'on en a cru juſqu'ici. Quelle merveille donc, que tout aille bien & avec juſteſſe, puiſque toutes choſes conſpirent & ſe conduiſent par la main, depuis qu'on ſuppoſe que tout eſt parfaitement bien conçû ? Ce ſeroit plûtôt la plus grande de toutes les merveilles, ou plûtôt ce ſeroit la plus étrange des abſurditez, ſi ce Vaiſſeau deſtiné à bien aller, ſi cette machine à qui le chemin a été tracé de tout tems, pouvoit manquer, malgré les meſures que Dieu a priſes. *Il ne faut donc pas comparer notre Hypothéſe, à l'égard de la maſſe corporelle, avec un Vaiſſeau qui ſe méne ſoi-même au port* ; mais avec ces bateaux de trajet, attachez à une corde, qui

qui traverſent la Rivière. C'eſt comme dans les machines de Théatre, & dans les feux d'artifice, dont on ne trouve plus la juſteſſe étrange, quand on ſait comment tout eſt conduit : il eſt vrai qu'on tranſporte l'admiration de l'ouvrage à l'inventeur; tout comme lors qu'on voit maintenant, que les Planétes n'ont point beſoin d'être menées par des Intelligences.

Juſqu'ici nous n'avons preſque parlé que des objections qui regardent le Corps ou la Matière, & il n'y a point d'autre difficulté qu'on ait apportée juſqu'ici, que celle du merveilleux (mais beau & reglé, & univerſel) qui ſe doit trouver dans les Corps, afin qu'ils s'accordent entre eux, & avec les Ames; ce qui à mon avis doit être pris plûtôt pour une preuve, que pour une objection, auprès des perſonnes qui jugent comme il faut *de la puiſſance & de l'intelligence de l'Art Divin*, pour parler avec M. Bayle; qui avouë auſſi, qu'il ne ſe peut rien imaginer qui donne une ſi haute idée de l'intelligence & de la puiſſance de l'Auteur de toutes choſes. Maintenant il faut *venir à l'Ame*, où M. Bayle trouve encore des difficultez, après ce que j'avois dit

pour reſoudre les premières. Il commence par la comparaiſon de cette Ame toute ſeule, & priſe à part, ſans recevoir rien au dehors, avec un *Atome* d'Epicure, environné de vuide: & en effet, je conſidére les Ames, ou plûtôt les *Monades*, comme des *Atomes de ſubſtance*; puiſqu'à mon avis, il n'y a point d'*Atomes de matière* dans la Nature, la moindre parcelle de la matière ayant encore des parties. Or l'Atome, tel qu'Epicure l'a imaginé, ayant de la force mouvante, qui lui donne une certaine direction, l'executera ſans empêchement & uniformement, ſuppoſé qu'il ne recontre aucun autre Atome. L'Ame de même, poſée dans cet état, où rien de dehors ne la change, ayant reçû d'abord un ſentiment de plaiſir; il ſemble, ſelon M. Bayle, qu'elle ſe doit toûjours tenir à ce ſentiment. Car lors que la cauſe totale demeure, l'effet doit toûjours demeurer. Que ſi j'objecte, que l'Ame doit être conſidérée comme dans un état de changement, & qu'ainſi la cauſe totale ne demeure point; M. Bayle répond, que ce changement doit être ſemblable au changement d'un *Atome*, qui ſe meut continuellement ſur la même ligne (droite) & d'une vîteſſe uniforme. Et quand

quand il accorderoit, dit-il, la métamorphoſe des penſées, pour le moins faudroit-il que le paſſage, que j'établis d'une penſée à l'autre, renfermât quelque raiſon d'affinité. Je demeure d'accord des fondemens de ces objections, & je les emploie moi-même, pour expliquer mon Syſtême. L'état de l'*Ame*, comme de l'*Atome*, eſt un état de changement, une tendence; l'Atome tend à changer de lieu, l'Ame à changer de penſée; l'un & l'autre de ſoi change de la manière la plus ſimple & la plus uniforme, que ſon état permet. D'où vient-il donc, me dira-t-on, qu'il y a tant de ſimplicité dans le changement de l'*Atome*, & tant de varieté dans les changemens de l'*Ame*? C'eſt que l'Atome (tel qu'on le ſuppoſe, quoiqu'il n'y ait rien de tel dans la Nature) bien qu'il ait des parties, n'a rien qui cauſe de la varieté dans ſa tendence, parce qu'on ſuppoſe, que ces parties ne changent point leurs raports; au lieu que l'Ame, toute indiviſible qu'elle eſt, renferme une tendence compoſée, c'eſt-à-dire, une multitude de penſées préſentes, dont chacune tend à un changement particulier, ſuivant ce qu'elle renferme, & qui ſe trouvent en elle tout à la fois, en vertu de

ſon raport eſſentiel à toutes les autres choſes du monde. Auſſi eſt-ce le défaut de ce raport, qui bannit les Atomes d'Epicure de la Nature. Car il n'y a point de choſe individuelle, qui ne doive exprimer toutes les autres; de ſorte que l'Ame, à l'égard de la varieté de ſes *modifications*, doit être comparée avec l'*Univers*, qu'elle repreſente, ſelon ſon *point de vûë*, & même en quelque façon avec Dieu, dont elle repréſente *finiment* l'*infinité*, à cauſe de ſa perception confuſe & imparfaite de l'infini, plûtôt qu'avec un *Atome materiel*. Et la raiſon du changement des penſées dans l'Ame, eſt la même que celle du changement des choſes dans l'*Univers*, qu'elle repréſente. Car les raiſons de Mécanique, qui ſont développées dans les Corps, ſont reünies, &, pour ainſi dire, concentrées dans les Ames ou *Entélechies*, & y trouvent même leur ſource. Il eſt vrai que toutes les Entélechies ne ſont pas, comme notre Ame, *des Images de Dieu*, n'étant pas toutes faites pour être membres d'une Societé, ou d'un Etat, dont il ſoit le Chef; mais elles ſont toûjours des *Images de l'Univers*. Ce ſont des *Mondes* en raccourci, à leür mode; des *ſimplicitez* fécondes; des *unitez* de *ſubſtance*,

ſtance, mais *virtuellement infinies*, par la multitude de leurs modifications; des centres qui expriment une *circonference infinie*. Et il eſt néceſſaire qu'elles le ſoient, comme je l'ai expliqué autrefois dans des Lettres échangées avec M. *Arnaud*. Et leur durée ne doit embaraſſer perſonne, non plus que celle des *Atomes* des Gaſſendiſtes. Au reſte, comme Socrate a remarqué dans le *Phedon* de Platon, parlant d'un homme qui ſe gratte, ſouvent du plaiſir à la douleur il n'y a qu'un pas, *extrema gaudii luctus occupat*. De ſorte qu'il ne faut point s'étonner de ce paſſage; il ſemble quelquefois que le plaiſir n'eſt qu'un compoſé de petites perceptions, dont chacune ſeroit une douleur, ſi elle étoit grande.

M. Bayle reconnoit déja, que j'ai tâché de répondre à une bonne partie de ſes objections; il conſidére auſſi, que dans le Syſtême des cauſes occaſionelles, il faut que Dieu ſoit l'executeur de ſes propres loix, au-lieu que dans le notre c'eſt l'Ame: mais il objecte, que l'Ame n'a point *d'inſtrumens pour une ſemblable execution*. Je réponds, & j'ai répondu, qu'elle en a: ce ſont ſes penſées préſentes, dont naiſſent les ſuivantes: & on peut dire,

qu'en elle, comme par tout ailleurs, *le préſent eſt gros de l'avenir.*

Je crois que M. Bayle demeurera d'accord, & tous les Philoſophes avec lui, que nos penſées ne ſont jamais ſimples, & qu'à l'égard de certaines penſées l'Ame a le pouvoir de paſſer d'elle même de l'une à l'autre: comme lors qu'elle va des premiſſes à la concluſion, ou de la fin aux moïens. Le Reverend Pere Malebranche même demeure d'accord, que l'Ame a des actions internes volontaires. Or quelle raiſon y a-t-il, pour empêcher que cela n'ait lieu en toutes ſes penſées? C'eſt peut-être, qu'on a cru que les penſées confuſes différent *toto genere* des diſtinctes, au lieu qu'elles ſont ſeulement moins diſtinguées, & moins développées, à cauſe de leur multiplicité. Cela a fait, qu'on a tellement attribué au Corps certains mouvemens, qu'on a raiſon d'appeller involontaires, qu'on a cru qu'il n'y a rien dans l'Ame qui y réponde; & on a cru reciproquement, que certaines penſées abſtraites ne ſont point repréſentées dans le Corps. Mais il y a erreur dans l'un & dans l'autre, comme il arrive ordinairement dans ces ſortes de diſtinctions, parce qu'on n'a pris garde qu'à ce qui pa-

paroit le plus. Les plus abſtraites penſées ont beſoin de quelque imagination ; & quand on conſidére ce que c'eſt que les penſées confuſes, qui ne manquent jamais d'accompagner les plus diſtinctes que nous puiſſions avoir, on reconnoît qu'elles enveloppent toûjours l'infini, & non ſeulement ce qui ſe paſſe en notre Corps, mais encore par ſon moïen, ce qui arrive ailleurs; & ſervent ainſi bien plus ici à notre but, que cette legion de ſubſtances dont parle M. Bayle, comme d'un inſtrument qui ſembloit néceſſaire aux fonctions que je donne à l'Ame. Il eſt vrai qu'elle a ces legions à ſon ſervice, mais non pas au dedans d'elle-même. C'eſt donc des perceptions préſentes avec la tendence reglée au changement, que ſe forme cette *tablature* de Muſique qui fait ſa leçon. Mais, dit M. Bayle, *ne faudroit*-il *pas qu*'elle *connût* (diſtinctement) *la ſuite des notes, & y penſât* (ainſi) *actuellement* ? Je répons que non : il lui ſuffit de les avoir enveloppées dans ſes penſées confuſes; autrement toute *Entélechie* ſeroit Dieu. Car Dieu exprime tout diſtinctement & parfaitement à la fois, poſſible & exiſtant; paſſé, preſent, & futur; il eſt la ſource univerſelle de tout;

& les *Monades* créées l'imitent autant qu'il eſt poſſible que des creatures le faſſent : il les a fait ſources de leurs phénoménes, qui contiennent des raports à tout, mais plus ou moins diſtincts, ſelon les degrez de perfection de chacune de ces ſubſtances. Où en eſt l'impoſſibilité? Je voudrois voir quelque Argument poſitif, qui menât à quelque contradiction, ou à l'oppoſition de quelque vérité prouvée. De dire que cela eſt ſurprenant, ce ne ſeroit pas une objection. Au contraire, tous ceux qui reconnoiſſent des ſubſtances immaterielles & indiviſibles, leur accordent une multitude de perceptions à la fois, & une *ſpontaneïté* dans leurs raiſonnemens & actes volontaires. De ſorte que je ne fais qu'étendre la *ſpontaneïté* aux penſées confuſes & involontaires, & montrer que leur nature eſt, d'envelopper des raports à tout ce qui eſt au dehors. Comment prouver que cela ne ſe peut, ou qu'il faut néceſſairement que tout ce qui eſt en nous, nous ſoit connu diſtinctement? N'eſt-il pas vrai, que nous ne nous ſaurions ſouvenir toûjours, même de ce que nous ſavons, & où nous rentrons tout d'un coup, par une petite occaſion de reminiſcence? Et combien de varie-

varietez ne pouvons-nous pas avoir encor dans l'Ame, où il ne nous eſt point permis d'entrer ſi vîte? Autrement l'Ame ſeroit un Dieu, au lieu qu'il lui ſuffit d'être un petit monde, qu'on trouve auſſi *imperturbable* que le grand, lorſqu'on conſidere qu'il y a de la ſpontaneïté dans le confus, comme dans le diſtinct. Mais on a raiſon dans un autre ſens d'appeller *perturbations* avec les Anciens, ou paſſions, ce qui conſiſte dans les penſées confuſes, où il y a de l'involontaire & de l'inconnu: & c'eſt ce que dans le langage commun, on n'attribuë pas mal au combat du Corps & de l'Eſprit, puiſque nos penſées confuſes repréſentent le Corps ou la Chair, & font notre imperfection.

Comme j'avois déja donné cette réponſe en ſubſtance, que les perceptions confuſes enveloppent tout ce qui eſt au dehors, & renferment des raports infinis; M. Bayle, après l'avoir raportée, ne la refute pas, il dit plûtôt *que cette ſuppoſition, quand elle ſera bien développée, eſt le vrai moïen de reſoudre toutes les difficultez*; & il me fait l'honneur de dire, qu'il eſpére que je reſoudrai ſolidement les ſiennes. Quand il ne l'auroit dit que par honêteté, je n'aurois pas laiſſé de fai-

re des efforts pour cela, & je crois de n'en avoir paſſé aucune : & ſi j'ai laiſſé quelque choſe ſans tâcher d'y ſatisfaire, il faudra que je n'aïe point pû voir en quoi conſiſtoit la difficulté, qu'on me vouloit oppoſer ; ce qui me donne quelquefois le plus de peine en répondant. J'aurois ſouhaité de voir pourquoi l'on croit, que cette multitude de perceptions, que je ſuppoſe dans une *Subſtance indiviſible*, n'y ſauroit avoir lieu ; car je crois que quand même l'experience & le ſentiment commun ne nous feroient point reconnoitre une grande varieté dans notre Ame, il ſeroit permis de la ſuppoſer. Ce ne ſera pas une preuve d'impoſſibilité de dire ſeulement, qu'on ne ſauroit concevoir une telle ou telle choſe, quand on ne marque pas, en quoi elle choque la Raiſon, & quand la difficulté n'eſt que dans l'imagination, ſans qu'il y en ait dans l'entendement.

Il y a du plaiſir d'avoir à faire à un oppoſant auſſi équitable & auſſi profond en même-tems, que M. Bayle, qui rend tellement juſtice, qu'il prévient ſouvent les réponſes, comme il a fait en remarquant, que, ſelon moi, *la conſtitution primitive de chaque eſprit* étant *diffé-*

différente de celle *de tout autre*, cela ne doit pas paroitre plus extraordinaire, que ce que disent les *Thomistes*, après leur Maître, de la diversité spécifique de toutes les intelligences separées. Je suis bien aise de me rencontrer encore en cela avec lui, car j'ai allegué quelque part cette même autorité. Il est vrai, que, suivant ma définition de *l'espéce*, je n'appelle pas cette différence *spécifique*: Car comme, selon moi, jamais deux invidus ne se ressemblent parfaitement, il faudroit dire que jamais deux invidus ne sont d'une même espéce; ce qui ne seroit point parler juste. Je suis fâché, de n'avoir pas encor pû voir les objections de Dom *François Lami*, contenuës, à ce que M. Bayle m'aprend, dans son second Traité de *la Connoissance de soi-même*, (edit. 1699.) autrement j'y aurois encore dirigé mes réponses. M. Bayle m'a voulu épargner, exprès, les objections communes à d'autres Systêmes, & c'est encor une obligation que je lui ai. Je dirai seulement, qu'à l'égard de la force donnée aux créatures, je crois d'avoir répondu dans le mois de *Septembre* du Journal de *Leipsic*, 1698, à toutes les objections du Memoire d'un savant homme, contenuës dans

le même Journal 1697, que M. Bayle cite ici à la marge *, & d'avoir démontré même, que ſans la force *active* dans les Corps, il n'y auroit point de varieté dans les phénoménes, ce qui vaudroit autant, que s'il n'y avoit rien du tout. Il eſt vrai que ce ſavant adverſaire a repliqué, (*May* 1699.) mais c'eſt proprement en expliquant ſon ſentiment, ſans toucher aſſez à mes raiſons contraires; ce qui a fait, qu'il ne s'eſt point ſouvenu de répondre à cette demonſtration; d'autant qu'il ſe preſſoit de finir la conteſtation, qu'il regardoit comme inutile à perſuader, & à éclaircir d'avantage la matière, & même comme capable d'alterer la bonne intelligence. J'avouë, que c'eſt le deſtin ordinaire des conteſtations; mais il y a de l'exception; & ce qui s'eſt paſſé entre M. Bayle & moi, paroit d'une autre nature. Je tâche toûjours de mon côté de prendre des meſures propres à conſerver la modération, & à pouſſer l'éclairciſſement de la choſe, afin que la diſpute non ſeulement ne ſoit point nuiſible, mais puiſſe même devenir utile. Je ne ſai ſi j'ai obtenu maintenant ce dernier point; mais quoique je ne puiſſe point me

* Page 2610, let. S.

me flatter de donner une entiere ſatisfaction à un eſprit auſſi pénétrant que celui de M. Bayle, dans une matière auſſi difficile que celle dont il s'agit, je ſerai toûjours content, s'il trouve que j'ai fait quelque progrès dans une ſi importante recherche.

Je n'ai pû m'empêcher de renouveller le plaiſir, que j'avois eu autrefois, de lire avec une attention particuliere pluſieurs Articles de ſon excellent & riche Dictionaire; & entre autres ceux qui regardent la Philoſophie: comme les Articles des PAULICIENS, ORIGENE, PEREIRA, RORARIUS, SPINOSA, ZENON. J'ai été ſurpris, tout de nouveau, de la fécondité, de la force, & du brillant des penſées. Jamais Académicien, ſans excepter Carneade, n'aura mieux fait ſentir les difficultez. M. *Foucher*, quoique très-habile dans ces méditations, n'y approchoit pas; & moi je trouve que rien au monde n'eſt plus utile pour ſurmonter ces mémes difficultez. C'eſt-ce qui fait que je me plais extrémement aux objections des perſonnes habiles & modérées; car je ſens que cela me donne de nouvelles forces, comme dans la fable d'*Antée terraſſé*. Et ce qui me fait parler avec un peu de

de confiance, c'eſt que ne m'étant fixé qu'après avoir regardé de tous côtez, & bien balancé, je puis peut-être dire ſans vanité: *Omnia percepi, atque animo mecum antè peregi.* Mais les objections me remettent dans les voïes, & m'épargnent bien de la peine: car il n'y en a pas peu de vouloir repaſſer par tous les écarts, pour déviner & prevenir ce que d'autres peuvent trouver à redire: puiſque les preventions & les inclinations ſont ſi différentes, qu'il y a eu des perſonnes fort pénétrantes, qui ont donné d'abord dans mon Hypothéſe, & ont pris même la peine de la recommander à d'autres. Il y en a eu encor de très-habiles, qui m'ont marqué de l'avoir déja eûë en effet; & méme quelques autres ont dit, qu'ils entendoient ainſi l'Hypothéſe des *cauſes occaſionelles*, & ne la diſtinguoient point de la mienne, dont je ſuis bien aiſe. Mais je ne le ſuis pas moins, lorſque je vois qu'on ſe met à l'examiner comme il faut.

Pour dire quelque choſe ſur les Articles de M. Bayle, dont je viens de parler, & dont le ſujet a beaucoup de connexion avec cette matière: il ſemble que la raiſon de la permiſſion du mal vient des *poſſibilitez* éternelles, ſuivant leſquelles

cette

cette maniere d'Univers qui l'admet, & qui a été admiſe à l'exiſtence actuelle, ſe trouve la plus parfaite en ſomme parmi toutes les façons poſſibles. Mais on s'égare, en voulant montrer en détail, avec les Stoïciens, cette utilité du mal qui releve le bien, que S. Auguſtin a bien reconnuë en general, & qui, pour ainſi dire, fait reculer pour mieux ſauter: car peut-on entrer dans les particularitez infinies de l'*Harmonie univerſelle?* Cependant s'il faloit choiſir entre deux, ſuivant la Raiſon, je ſerois plûtôt pour l'Origeniſte, & jamais pour le Manichéen. Il ne me paroit pas ainſi qu'il faut ôter l'action ou la force aux créatures, ſous pretexte qu'elles créeroient ſi elles produiſoient des modalitez: car c'eſt Dieu qui conſerve & crée continuellement leurs forces, c'eſt-à-dire une *ſource* de *modifications*, qui eſt dans la créature, ou bien un état, par lequel on peut juger qu'il y aura changement de modifications: parce que ſans cela je trouve, comme j'ai dit ci-deſſus d'avoir montré ailleurs, que Dieu ne produiroit rien, & qu'il n'y auroit point de ſubſtances hormis la ſienne, ce qui nous rameneroit toutes les abſurditez du Dieu de *Spinoſa*: auſſi paroit-il, que

que l'erreur de cet Auteur ne vient que de ce qu'il a pouſſé les ſuites de la doctrine, qui ôte la force & l'action aux créatures.

Je reconnois que le tems, l'étenduë, le mouvement, & le continu en general, de la manière qu'on les prend en Mathématique, ne ſont que des choſes idéales, c'eſt-à-dire, qui expriment les poſſibilitez, tout comme ſont les nombres. Hobbes même a défini l'eſpace par *Phantaſma exiſtentis*. Mais pour parler plus juſte, l'étenduë eſt l'ordre des *coexiſtences poſſibles*, comme le tems eſt l'ordre des *poſſibilitez inconſiſtentes*, mais qui ont pourtant de la connexion; de ſorte que ces ordres quadrent non ſeulement à ce qui eſt actuellement, mais encore à ce qui pourroit être mis à la place, comme les nombres ſont indifferens à tout ce qui peut être *res numerata*. Et quoique dans la Nature il ne ſe trouve jamais de changemens parfaitement uniformes, tels que demande l'idée que les Mathématiques nous donnent du mouvement, non plus que des figures actuelles à la rigueur, de la nature de celles que la Géometrie nous enſeigne : néanmoins les phénoménes actuels de la Nature ſont ménagez & doivent

vent l'être de telle ſorte, qu'il ne ſe rencontre jamais rien, où la loi de la continuité (que j'ai introduite, & dont j'ai fait la premiere mention dans les *Nouvelles de la Republique des Lettres* de M. Bayle) & toutes les autres regles les plus exactes des Mathématiques ſoient violées. Et bien loin de cela, les choſes ne ſauroient être renduës intelligibles que par ces regles, ſeules capables, avec celles de l'*Harmonie*, ou de la perfection que la véritable Metaphyſique fournit, de nous faire entrer dans les raiſons & vûës de l'Auteur des choſes. La trop grande multitude des compoſitions infinies fait à la vérité que nous nous perdons enfin, & ſommes obligez de nous arrêter dans l'application des regles de la Metaphyſique, auſſi bien que des Mathématiques, à la Phyſique: cependant jamais ces applications ne trompent; & quand il y a du mécompte après un raiſonnement exact, c'eſt qu'on ne ſauroit aſſez éplucher le fait, & qu'il y a imperfection dans la ſuppoſition. On eſt même d'autant plus capable d'aller loin dans cette application, qu'on eſt plus capable de ménager la conſideration de l'infini, comme nos dernieres methodes ont fait voir. Ainſi quoique les méditations

Ma-

Mathématiques ſont idéales, cela ne diminuë rien de leur utilité, parce que les choſes actuelles ne ſauroient s'écarter de leurs regles; & on peut dire en effet, que c'eſt en cela que conſiſte la réalité des phénoménes, qui les diſtingue des ſonges. Les Mathématiciens cependant n'ont point beſoin du tout des diſcuſſions Metaphyſiques, ni de s'embarraſſer de l'exiſtence réelle des *points*, des *indiviſibles*, des *infiniment petits*, & des *infinis à la rigueur*. Je l'ai marqué dans ma réponſe à l'endroit des Memoires de Trevoux, *Mai* & *Juin* 1701. que M. Bayle a cité dans l'Article de *Zenon* *; & j'ai donné à conſiderer la même année †, qu'il ſuffit aux Mathématiciens, pour la rigueur de leurs démonſtrations, de prendre, au-lieu des *grandeurs infiniment petites*, d'auſſi petites qu'il en faut, pour montrer que l'erreur eſt moindre, que celle qu'un adverſaire vouloit aſſigner, & par conſéquent qu'on n'en ſauroit aſſigner aucune: de ſorte que quand les infiniment petits *exacts*, qui terminent la diminution des aſſignations, ne

* Article de ZENON, *Philoſophe Epicurien*. Remarque D.

† Voyez les *Memoires du Trevoux* de Janvier & Fevrier 1702, edit. Holl.

ne ſeroient que comme les racines imaginaires, cela ne nuiroit point au calcul *infiniteſimal*, ou des differences & des ſommes, que j'ai propoſé, que des excellens Mathématiciens ont cultivé ſi utilement, & où on ne ſauroit s'égarer, que faute de l'entendre, ou faute d'application, car il porte ſa démonſtration avec ſoi. Auſſi a-t-on reconnu depuis dans le Journal de Trevoux, au même endroit, que ce qu'on y avoit dit auparavant n'alloit pas contre mon explication. Il eſt vrai, qu'on y prétend encore, que cela va contre celle de M. le Marquis de l'Hôpital, mais je croïs qu'il ne voudra pas, non plus que moi, charger la Géometrie des queſtions Metaphyſiques.

J'ai preſque ri des airs que M. le Chevalier de *Méré* s'eſt donné, dans la Lettre à M. *Paſcal*, que M. Bayle rapporte au même Article. Mais je vois que le Chevalier ſavoit, que ce grand génie avoit ſes inégalitez, qui le rendoïent quelquefois trop ſuſceptible aux impreſſions des Spiritualiſtes outrez, & le dégoutoient même par intervalles des connoiſſances ſolides: ce qu'on a vû arriver dépuis, mais ſans retour, à Meſſieurs *Stenonis* & *Swammerdam*, faute d'avoir joint la Metaphyſique

ſique véritable à la Phyſique & aux Mathématiques. M. de Méré en profitoit, pour parler de haut en bas à M. Paſcal. Il ſemble qu'il ſe mocque un peu, comme font les gens du monde, qui ont beaucoup d'eſprit & un ſavoir mediocre. Ils voudroient nous perſuader, que ce qu'ils n'entendent pas aſſez, eſt peu de choſe. Il auroit falu l'envoïer à l'école chez M. *Roberval.* Il eſt vrai cependant que le Chevalier avoit quelque génie extraordinaire, même pour des Mathématiques; & j'ai appris de M. *Des Billettes*, Ami de M. Paſcal, excellent dans les Mécaniques, ce que c'eſt que cette découverte, dont ce Chevalier ſe vante ici dans ſa Lettre. C'eſt, qu'étant grand joueur, il donna les premières ouvertures ſur l'eſtime des partis; ce qui fit naître les belles penſées *de Alea*, de Meſſieurs Fermal, Paſcal, & Hugens, où M. Roberval ne pouvoit, ou ne vouloit rien comprendre. M. le Penſionnaire de Wit a pouſſé cela encor davantage, & l'applique à d'autres uſages plus conſiderables par raport aux rentes de vie: & M. Hugens m'a dit, qu'encore M. Hudde a eu d'excellentes méditations là-deſſus, qu'il eſt dommage qu'il a ſupprimées avec tant d'autres. Ainſi les jeux mêmes

mêmes mériteroient d'être examinez ; & ſi quelque Mathématicien pénétrant meditoit là-deſſus, il y trouveroit beaucoup d'importantes conſiderations : car les hommes n'ont jamais montré plus d'eſprit que lors qu'ils ont badiné. Je veux ajouter, en paſſant, que non ſeulement *Cavallieri* & *Torricelli*, dont parle Gaſſendi dans le paſſage cité ici par M. Bayle, mais encore moi-même & beaucoup d'autres, ont trouvé des figures d'une longueur infinie, égales à des eſpaces finis. Il n'y a rien de plus extraordinaire en cela, que dans les *ſeries* infinies, où l'on fait voir qu'$\frac{1}{2} + \frac{1}{4} + \frac{1}{8} + \frac{1}{16} + \frac{1}{32}$ &c. eſt égal à l'unité. Il ſe peut cependant, que ce Chevalier ait encore eu quelque bon enthouſiaſme, qui l'ait tranſporté *dans ce monde inviſible, & dans cette étenduë infinie*, dont il parle, & que je crois être celle des idées ou des formes, dont ont parlé encore quelques Scholaſtiques, en mettant en queſtion, *utrùm detur vacuum formarum*. Car il dit, *qu'on y peut découvrir les raiſons & les principes des choſes, les vérités les plus cachées, les convenances, les juſteſſes, les proportions, les vrais originaux & les parfaites idées de tout ce qu'on cherche.* Ce monde intellectuel, dont les Anciens ont

fort

fort parlé, eſt en Dieu, & en quelque façon en nous auſſi. Mais ce que la Lettre dit contre la diviſion à l'infini, fait bien voir, que celui qui l'a écrite étoit encore trop étranger dans ce monde ſupérieur, & que les *agrémens* du monde viſible, dont il a écrit, ne lui laiſſoient pas le tems qu'il faut pour acquerir le droit de bourgeoiſie encore dans l'autre. M. Bayle a raiſon de dire avec les Anciens, que *Dieu exerce* la *Géometrie*, & que les Mathématiques ſont une partie du monde intellectuel, & ſont les plus propres pour y donner entrée. Mais je crois moi-même, que ſon interieur eſt quelque choſe de plus. J'ai inſinué ailleurs, qu'il y a un calcul plus important, que ceux de l'Arithmetique & de la Géometrie, & qui dépend de l'*Analyſe des Idées*. Ce ſeroit une Caracteriſtique univerſelle, dont la formation me paroit une des plus importantes choſes, qu'on pourroit entreprendre.

FIN.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES
Contenuës dans ce Recueil.

La lettre *a* marque le Tom. I. & la lettre *b* le Tom. II.

A.

Action réelle en quoi differe d'une ſimple paſſion, *a* 76. en quoi elle conſiſte, 170. eſt libre dans l'Homme, 224. la Liberté eſt ſon principe dans l'Homme, 225. s'il n'y en a point de néceſſaire, 290

Actions des Hommes & celles des Animaux comparées enſemble, *a* 291. pourquoi les grandes Actions ſont rares, *b* 271

Agent ou *Action* néceſſaire, expreſſion impropre: *a* 356

Ame (l') n'eſt pas préſente aux choſes de la même manière que Dieu, *a* 35. s'il elle agit ſur le Corps, 75. ſi elle lui donne de la force, 133. ſi elle connoit ſa ſubſtance, 208. ſi elle eſt quelquefois ſans penſer à rien, *b* 148

Amitié véritable eſt très-rare, *b* 272

Anciens, toleroient les Viſionaires & les Railleurs, *b* 252

Anglois, leurs ſentimens ſur la Religion naturelle, *a* 3. Savans de cette Nation loüez par M. Leibniz, *b* 70

Anſelme, ſon Argument pour prouver l'Exiſtence de Dieu, *b* 152

Antitypie, ce que c'eſt, *b* 214

Appendix de la Diſpute entre Mrs. Leibniz & Newton, *b* 99

Argumens contre la Liberté de l'Homme, *a* 252. examinez par M. Clarke, 374. *& ſuiv.*

Ariſtote, ſa *Tabula raſa*, *b* 147

Athées fanatiques, *b* 267. ſont obligez de ſuivre la Vertu, 282

Athéiſme (l') fait tout dépendre du Hazard, *b* 281

Attila, pourquoi ne va pas à Rome, *b* 285

Attractions proprement dites, inexplicables, *a* 142. en quel ſens on doit les admettre, 190
Auteurs, avis qu'on leur donne ſur les préjugez, *b* 277

B.

Bayle (M.) ce qu'il dit ſur la Liberté, *a* 267. les meilleures preuves qu'il croit qu'on en a, 268
Bernoulli (M. Jean) ſa Lettre ſur le *Commercium Epiſtolicum*, *b* 36. ſon Probleme propoſé dans le Journal de Leipſic, 39. eſt partie & ne peut-être juge dans la Diſpute, 80
Bienheureux, s'ils ſont libres dans le Ciel, *a* 313. 394
Biſcayenne (Langue) ſon ancienneté & ſon utilité pour la Geographie, *b* 119. approche de la Langue Irlandoiſe, 124
Boyle (M.) Savant dans la Chymie, *b* 70

C.

Calcul differentiel, Lettres ſur ſon invention, *b* 1 *& ſuiv.*
Cauſes ſecondes, leur efficace, *b* 329
Chamberlayne (M.) veut raccommoder enſemble Mrs. Leibniz & Newton, *b* 116. veut faire travailler à un Dictionnaire de la Langue Biſcayenne, 119
Chambre Imperiale, en quoi differe des Diétes, *b* 18.
Charlemagne, s'il tire ſon origine d'une Famille Romaine ou Françoiſe, *b* 322
Charles II. ſon Regne appellé le Siècle d'or des Sciences en Angleterre, *b* 70
Chrêtien, doit regler ſon zèle, *b* 257
Ciceron, ce qu'il penſe de la Preſcience de Dieu & du Hazard, *a* 319
Clerc (M. Le) ſa définition de la Liberté, *a* 259
Clarke (M.) répond à M. de Leibniz, convient des erreurs de M. Locke ſur l'Ame, & explique le *Senſorium* de M. Newton, *a* 6. Son II. Ecrit, 20. Son III. Ecrit, 39. Son IV. Ecrit, 63. Son V. Ecrit, 150. ſes réponſes à un Savant de Cambridge, 223. ce qu'il dit ſur la Néceſſité, 344. ſes Remarques ſur les *Recherches* ſur la Liberté, 353. deſavouë le ſens qu'on donne à un paſſage de ſes Ecrits, 372
Commercium Epiſtolicum de M. Collins, publié par les Adverſaires de M. Leibniz, *b* 4. en quoi il differe de la Lettre publiée contre M. Newton, 78
Committé de la Societé Royale, M. Leibniz s'en plaint, *b* 18. s'il a été injuſte à ſon égard, 82

Conſcience, ſi elle peut arrêter ou accuſer un homme déterminé néceſſairement à agir, *a* 338
Conti (M. l'Abbé) ſa réponſe à M. Leibniz, *b* 12. ce qu'il penſe ſur la Diſpute de Mrs. Leibniz & Newton, 13. ſes Remarques ſur le Syſtême de M. Leibniz, 161
Continu, ſource de nos embarras ſur la compoſition, *b* 139
Contrainte, ennemie de la Vérité, *b* 253
Cordonnier de Leyde, ſon hiſtoire, *b* 40
Corps de l'Homme ſa difference d'avec les autres Machines, *a* 143. ſi ſes mouvemens ſont indépendans de l'Ame, 170
Critique, s'il eſt permis de l'étendre ſur tout, *b* 247
Culte public, doit être établi par les Loix, *b* 251
Cyneas (nouveau) ce que c'eſt, *b* 174

D.

Daniel (le P.) ſon Voyage du Monde de Deſcartes, *b* 142
Définition nominale & réelle, ce que c'eſt, *b* 151
Démoniſme, ce que c'eſt, *b* 281
Démonſtrations, ſi on en doit chercher par tout, *b* 285
Deſcartes, jugement de M. Leibniz ſur ſa Philoſophie, *b* 135
Des Maizeaux (M.) Lettres que lui écrit M. Leibniz, *b* 355. 382. ſa Lettre à M. l'Abbé Conti ſur la Syſtême de M. Leibniz, 362
Dieu, comment il gouverne le Monde, *a* 18. s'il aperçoit les choſes par ſa ſeule préſence, 23. s'il eſt l'Ame du Monde, 27. s'il agit le plus parfaitement, s'il peut agir ſans raiſon, 37. s'il eſt déterminé par les choſes externes, 54. s'il peut donner des bornes à la quantité de la Matière, 73. s'il a pu créer le Monde plûtôt, 115. l'Immenſité lui eſt auſſi eſſentielle que l'Eternité, 162. Il n'exiſte point dans l'Eſpace ni dans le tems, 163. ſi ſes Actes ſont néceſſaires, 312. ſi ſa Preſcience eſt contraire à la Liberté de l'Homme, 317. 399. ſi l'on peut dire qu'il eſt l'Eſpace, *b* 7. ſon Exiſtence ſe démontre, 152. s'il eſt permis d'examiner ſes attributs. 261. on ne peut l'honorer ſans aimer la Vertu, 265
Dynamique ou Doctrine des Forces, *b* 7. 200

E.

Empereur (l') a droit de direction dans la Societé Chrêtienne, *b* 178

Enfans, quand ils commençent à être des Agens Libres, *a* 294. 384
Enteléchie d'Ariſtote, ce que c'eſt, *b* 329
Entendement, ſon dernier Jugement eſt néceſſaire, *a* 224. n'eſt pas la ſource de l'Action, 225. 237
Enthouſiaſme, Remarques de M. Leibniz ſur ce ſujet, *b* 215. s'il eſt accompagné de Melancolie, 250
Epicuriens defenſeurs de la Liberté, *a* 297
Epiſcopius, ce qu'il dit ſur la Liberté, *a* 263
Ermoldus Nigelus, Ecrivain François, *b* 298
Eſpace (l') s'il eſt un Etre réel abſolu, *a* 30. 40. 97. s'il eſt une ſubſtance ou un attribut, 67. 164. s'il eſt indépendant de la Matière, 166. s'il eſt une ſubſtance differente de Dieu, *b* 7
Eſprits (Beaux) ont tort de mépriſer les Langues & la Critique, *b* 286
Etenduë, ſi elle eſt l'eſſence du Corps, *b* 214. *& ſuiv.*
Etre Libre, ſa véritable définition, *a* 369
Etres intelligens, s'ils ſont des Agens, *a* 63. en quoi leur mouvement differe de celui d'une Balance, 150
Euclide, ſa methode, *b* 145
Exiſtence, nous connoiſſons la notre par une intuition immediate & celle de Dieu par Démonſtration, *b* 152
Experience examinée par raport à la Liberté, *a* 270. 375
Experiences, néceſſaires dans la Phyſique, *b* 153

F.

Fataliſtes en grand nombre parmi les Chrêtiens, *a* 267
Fatio de Duillier, extrait de ſon Traité, contraire à M. Leibniz, *b* 110
Fatum Mahometanum, *Stoïcum*, *& Chriſtianum*, leur difference, *a* 86
Flamſteed (M.) ſavant Anglois, *b* 10
Force active, ce que c'eſt, *a* 46
Forme des Logiciens, ſon utilité, *b* 153
Forces naturelles des Corps ſoumiſes aux loix méchaniques, & les Forces des Eſprits ſoumiſes aux loix morales, *a* 146
Formaliſte, en quoi il faut l'être, *b* 249
Fou, quand il doit être permis au Peuple de l'être, *b* 250
Fragment de l'Extrait des Oeuvres de M. Wallis, donné dans les *Acta Erudit.* *b* 105
Fragnier (M. l'Abbé) fait des vers à l'honneur de M. Leib-

Leibniz, *b* 137
François, négligent trop l'érudition dans leurs Ouvrages, *b* 172. leur Origine, 277. fable sur leur Origine Troyenne, 288. leur premier établissement entre l'Elbe & la Mer Baltique, 305. ensuite entre l'Elbe & le Weser, & puis entre le Weser & le Rhin, *ibid.*

G.

Galles (Madame la Princesse de) prend part à la Dispute de Mrs. Leibniz & Clarke, *a* 3. souhaite un traduction Angloise de la Théodicée, *b* 113
Gassendi, jugement sur ses Ouvrages, *b* 164
Geographe de Ravenne, ce qu'il dit de l'Origine des François, *b* 295. Editions qui en ont été faites, 296
Goût (le) en quoi il consiste, *b* 285
Gravité universelle de M. Newton, *b* 7
Gravité, si elle est essentielle à l'imposture, *b* 248

H.

Halley (M.) savant Astronome, *b* 72
Harmonie préetablie, ce que c'est, *a* 31. *b* 135. paroit une Hypothese étrange à M. Clarke, *a* 191. a du raport au Systême des *Causes Occasionnelles*, *b* 158. Critiquée par M. Parent & le P. Lami, *ibid.*
Hazard d'Epicure est une nécessité aveugle, *a* 73
Helmont le fils (M. van) ses Ouvrages & son Caractère, *b* 277
Hesse-Reinfels (Ernestе de) Ouvrages de ce Prince, *b* 174
Histoire de la Dispute entre Mrs. Leibniz & Newton, *b* 30. 42. plaisante d'un Cordonnier de Leyde, 40
Hommes, s'ils doivent être punis, supposé qu'ils soient des Agens nécessaires, *a* 327. 403. s'il est utile de les ménaçer ou de les punir, s'ils sont nécessitez dans leurs actions, 330. sont ingenieux dans les Jeux & dans le badinage, *b* 195. ne sont ni assès méchans ni assès bons, 270
Honnête-Homme ne peut déliberer sur le mal, *b* 274
Hook (M.) ses Observations du Microscope, *b* 70

I.

Idées, leur Origine, *b* 147. adéquates ce que c'est, 151
Idées primitives leur possibilité est indemonstrable, *b* 147

Jeſuites, plus raiſonnables que Boileau ſur la damnation des Payens, *b* 191
Jeu d'Evêque, ce que c'eſt, *b* 342
Jeux de Hazard, Traité ſur ce ſujet, *b* 167. 341
Individus indiſcernables, s'il y en a, *a* 50
Intelligentia ſupramundana, ce qu'on entend par là, *a* 36. 47
Interêt gouverne le Monde & commande aux Princes, *b* 272
Jorger (M. le Comte de) habile dans la Chymie, *b* 163
Ives (le P.) ſon *Digeſtum Sapientiæ*, *b* 164
Juifs, leurs ſentimens ſur la Liberté, *a* 297
Julien (l'Empereur) défend aux Chrêtiens de lire Homere, & veut leur ôter le ſecours des belles lettres, *b* 257. ſon éloge, 284
Juſtice, eſt une charité conforme à la ſageſſe, *b* 281

K.

Keill (M.) ſa quérelle avec M. Leibniz, *b* 76. 116. le traite durement, 201
Kilmanſegger (Madame de) prend connoiſſance de la Diſpute de Mrs. Leibniz & Newton, *b* 29.

L.

Lacy (M.) devient Enthouſiaſte, *b* 266
Leibniz (M.) extrait de ſa Lettre à la Princeſſe de Galles, *a* 3. Son I. Ecrit pour refuter quelques Savans Anglois, *ibid.* Son II. Ecrit contre les *Principes Mathématiques* de M. Newton, oppoſe les Principes Metaphyſiques aux Materialiſtes, 12. comment Dieu Gouverne le Monde, ſelon lui, & ſelon ſes Adverſaires, 17. Son III. Ecrit ſur l'Eſpace réel abſolu, 30. Son IV. Ecrit, 49. Son V. Ecrit 82. Recueil de paſſages tirez de ſes Ouvrages, 200. Ne croit pas la Liberté fondée ſur l'Experience, 268. diſpute à M. Newton l'invention du Calcul differentiel, *b* 1. Son Apoſtille à M l'Abbé Conti, 3. fait peu de cas de la Métaphyſique & de la Mathematique de M. Newton, 8. eſtime beaucoup les Meditations Phyſiques du même, *ibid.* propoſe un Probleme aux Anglois, 11. ſe plaint que le Committé n'a pas été équitable à ſon égard, 18 . veu qu'il fait en faveur de M. Newton, 20. accuſé d'avoir dégui ſe la Methode de M. Barrow, & de ſe l'être attribuée, 12. 62. ſes Lettres à M. l'Abbé Conti, 26. 337. ſa Lettre à Madame de Kilmanſegger, 29. ſa Lettre au Comte de Bothmer, 42. ſa Ré-

Réponſe à Mrs. Conti & Newton. 48. juſtifie ſa conduite à l'égard de Newton, *ibid.* pourquoi n'a pas répondu au *Commercium Epiſt.* 52. ſe plaint qu'on a mal reconnu ſon honnêté pour M. Newton, 68. 118. ſes Lettres à M. Remond, 72. 112. 129 137. 155. 159. 185. 198. 205. 326. 346. 352. 359 ſa Lettre écrite à M. Newton en 1693. 100. à M. Chamberlayne, 116. eſt ennemi des diſputes desobligeantes, 116. ſa ſeconde Lettre à M. Chamberlayne, 123. veut publier un *Commercium Epiſtolarum*, 124. ſes Lettres & ſes Opuſcules, 127. ſe *Specieuſe Générale*, ce que c'eſt, 130. s'eſt écarté de S. Auguſtin dans ſa *Théodicée* & pourquoi, 132. ſes études dans ſa jeuneſſe, *ibid.* ſon eſtime pour Platon, *ibid.* 138. Ce qu'il penſe de la Philoſophie de Deſcartes, 135. répond aux vers de M. Fraguier, 137. ſes Remarques ſur le Traité de l'*Entendement Humain*, 140. 143. Ce qu'il penſe du *Voyage du Monde* de Deſcartes, 142. eſtime l'art de Lulle, 164. ſon jugement ſur Gaſſendi, *ibid.* ſa Lettre à M. l'Abbé de S. Pierre, & ſes Obſervations ſur le Projet d'une Paix perpetuelle, 169. *& ſuiv.* répond aux difficultez de M Remond ſur ſon Syſtême, 185. aime mieux ſe tromper à l'avantage qu'au deſavantage des perſonnes, 209. ſon Examen des Principes du P. Malebranche, 211. ſes Remarques ſur l'Enthouſiaſme, 245. ſon jugement ſur les *Characteriſticks* de M. Shaftsbury, 269. ſon Eſſai ſur l'origine des François, 267. ſes Remarques ſur le Livre du P. du Tertre, 326. ſa Lettre à M. de Montmort, 341. ſes Lettres à M. Des Maizeaux, 355. 382. ſa modeſtie ſur ſes propres découvertes, 368. ſa Replique aux Reflexions de M. Bayle, 389. critique le Chevalier de Meré, 421

Lettres d'un Savant ſur la Liberté & la Néceſſité, *a* 219. ſur l'Invention du Calcul differentiel, *b* 1. de M. Leibniz à M. Remond, 72. 112. 129. 137. 155. 159. 185. 198. 205. 326. 346. 352. 359. & Opuſcules de M. Leibniz, 127. de M. Leibniz à M. des Maizeaux, 355. 382

Lettres Chinois, leur Théologie naturelle, *b* 335

Liberté de l'Homme, recherches ſur ce ſujet, *a* 239. en quel ſens l'Auteur la combat, 241. ſi on peut la prouver par l'Experience, 253. 375. comment elle eſt définie par divers Auteurs, 255. ſi elle eſt impoſſible, 259. ſi elle eſt une perfection ou une imperfection, 299. 390. ſi elle peut contribuër au plaiſir & un bonheur de l'Homme, 305. quelle ſorte de Liberté accordent à l'Homme les défenſeurs de la Néceſſité, 347.

fauſſes diſtinctions ſur la Liberté, 358. ſi on peut traiter d'Atheïſme la doctrine de la Liberté, 389
Liſter (M.) ſavant dans la Médecine, *b* 70
Locke (M.) parle avec mépris des Remarques de M. Leibniz, *b* 140. le caractère qu'en fait M. Leibniz, 141. rejette les Principes & les Idées innées, 144. admet le Vuide, 149. n'aime pas les objections, 166
Lucrece, tourne en ridicule le ſentiment d'Heraclite, *b* 380
Lulle (Raym.) préferé aux Philoſophes Modernes, *b* 163
Lumière ſeminale, ce que c'eſt, *b* 338
Luther, ce qu'il penſe de la Preſcience de Dieu, *a* 320

M.

Magiſtrats, quand ils doivent punir les railleries, *b* 259. ſi des Peuples entiers peuvent s'en paſſer, 271
Malebranche (le P.) Examen de ſes Principes, *b* 211. Remarques du P. du Tertre contre lui, 326
Materialiſtes, en quoi ils ont tort, *b* 134
Matière (la) ſi elle peut affecter une ſubſtance immaterielle, *a* 127. ſi elle eſt une ſubſtance, *b* 7. ſi elle eſt differente de l'Eſprit, 149
Matière, ſon inertie. *b* 188
Mélanges de Mylord Shaftsbury, *b* 284
Menaces, déterminent néceſſairement la Volonté, *a* 331
Méré (le Chevalier de) airs qu'ils ſe donne en écrivant à M. Paſcal, *b* 421
Merſenne (le P.) ſon caractère, *b* 142
Metaphyſique néceſſaire pour le Mécaniſme, *b* 133
Metempſycoſe, ſi on peut l'admettre, *b* 186
Miracle, ce que c'eſt, *a* 47. ſi ſa nature conſiſte dans l'*uſualité* & *inuſualité*, 59. l'idée qu'il renferme, 79
Moivre (M. de) ſavant Mathematicien, *b* 10
Monades, ce que c'eſt, *b* 133. éclairciſſement ſur ce ſujet, 159. 188
Montmort (M.) ſon *Eſſay d'Analyſe ſur les Jeux de Hazard*, *b* 167. 341
Morus (Henri) ſes imaginations ſur la pénétration des Eſprits, *a* 110. *b* 203. croit qu'on ne peut expliquer tous les Phénomenes, 134. étoit Platonicien & Origeniſte, 203
Motifs, s'ils agiſſent ſur l'Eſprit, *a* 88. s'ils ſont des cauſes qui néceſſitent à agir, 334
Mouvement, s'il y en a une égale quantité dans le Monde, *a* 180

N.

Neceſſité de diverſes ſortes, *a* 83. la Néceſſité Hypothétique & la Morale ne détruiſent pas la Liberté, 83. 369. idée de la Néceſſité, ſuivant laquelle elle ſeroit compatible avec la Liberté, 226. ſi elle eſt une perfection, 310. la Néceſſité Morale & la Néceſſité Phyſique doivent être diſtinguées, 370

Newton (M.) ſes ſentimens ſur la Religion naturelle attaquez par M. Leibniz & defendus par M. Clarke, *a* 4. *& ſuiv.* ſa Diſpute avec M. de Leibniz ſur l'Invention du *Calcul differentiel*, *b* 1. eſt le premier inventeur des *Series*, 4. ſa Lettre à M. Conti ſur l'Apoſtille de M. Leibniz, 16. ſe plaint de M. Leibniz, 17. blame la Philoſophie & ſon Harmonie préétablie, 18. accuſé de plagiat par M. Leibniz, 24. paſſage de ſes *Principes Mathem.* honorable à M. Leibniz, 34. 87. ſes Remarques ſur la Lettre de M. Leibniz à M. l'Abbé Conti, 75. accuſe M. Leibniz d'avoir mis en piéces ſa Methode générale, 81. ſa Remarque ſur les Oeuvres de M. Wallis, contre M. Leibniz, 106. ſa Lettre à M. Chamberlayne, 121

Nigriſoli (M.) ſon Syſtême ſur la Generation, *b* 338

Nouvelles Litteraires, Lettre de M. Bernoulli qu'on y trouve, *b* 37

O.

Objections contre la doctrine de la Néceſſité, avec les réponſes, *a* 326. *& ſuiv.*

Objets, ſi nous ſommes Libres dans leur choix, *a* 279

Oceana de M. Harrington, ce que c'eſt, *b* 251

Ochin (Bern.) ſes *Labyrinthes du Libre Arbitre & de la Prédeſtination*, *a* 261

Origine des François, Eſſai ſur ce ſujet, *b* 287. Auteurs qui en ont parlé, *ibid.* opinions ridicules ſur ce ſujet, 288 *& ſuiv.*

P.

Panique (Terreur) d'où vient ce mot, *b* 250

Papes leurs prétentions, cauſes de leur décadence, *b* 176

Paſcal (M.) ſon Ouvrage ſur les Coniques, *b* 141

Paul III. veut établir une Inquiſition contre les Poëtes, & croit qu'ils veulent rétablir le Paganiſme, *b* 254

Perception des Idées néceſſaire dans l'Homme, *a* 271. ne doit pas être confonduë avec l'*Action*, 358

Perſecution, ſi elle eſt utile, *b* 259
Philoſophes anciens, leurs ſentimens ſur les Principes des choſes, *b* 37,
Philoſophie de M. Newton paroît étrange de M. Leibniz, *b* 6. fauſſes conſéquences qu'on tire de ſa Methode, 15
Philoſophie de Deſcartes à *l'Antichambre de la Vérité*, *b* 135.
Philoſophie, ſi elle eſt utile à la bonne Morale, *b* 275. 278
Pierre (M. l'Abbé de S.) Obſervations de M. Leibniz ſur ſon Projet, *b* 169, *& ſuiv.*
Platon ſoûtient qu'il eſt ridicule d'aſſurer, que les hommes faſſent le mal volontairement, *a* 282. ſa *Reminiſcence*, *b* 148. ſa Morale eſtimée, 150. ſa définition de l'Homme, 221
Platoniciens, en quoi ils ont raiſon ou tort, *b* 134
Pline (nouveau) projet à executer, 202
Poëtes Modernes, s'ils ſont blamables d'invoquer les Muſes, *b* 246
Poëtes Anciens, s'ils ont crû l'exiſtence des Divinitez qu'ils invoquoient, *b* 46
Politheiſme, ce que c'eſt, *b* 287
Preſcience de Dieu, ſi elle prouve que l'Homme eſt un Agent néceſſaire, *a* 317. 399
Probleme propoſé aux Analiſtes Anglois par M. Leibniz, *b* 11. 28. reſolu à Londres & à Oxford, 14
Proportions, ſi elles ſont des Quantitez, *a* 167
Propoſitions, ſi l'Homme à la Liberté d'en juger, *a* 272

R.

Raillerie, ſi on peut l'étendre ſur les choſes ſaintes, *b* 245. tolerée par les Anciens, 252. doit avoir certaines bornes, 253. 269. propre à détourner du Vice, 263. irrite les ſuperſtitieux, 254. peut les rendre impies, 255
Raiſon ſuffiſante, néceſſité de ce Principe de M. de Leibniz, *a* 147
Raiſons, ſi elles déterminent néceſſairement à agir, *a* 334. 363
Rapſodie de M. Shaftsbury, beauté de cette Piéce, *b* 282
Ray (M.) ſavant Botaniſte, *b* 70
Recherches ſur la Liberté, *a* 239. Remarques ſur cet Ouvrage, 353. ſur la Vertu & le Mérite, *b* 280
Recompenſes & *Châtimens*, s'ils déterminent l'Homme à agir, *a* 322. 401
Refugiez qui voudroient être perſecutez, *b* 257
Religion ne peut ſubſiſter ſans la Liberté, *a* 408, n'eſt point

point oppoſée à la joye, *b* 256 comment il doit être permis d'attaquer celle qui eſt établie, 259
Remarques de M. Newton ſur la Lettre de M Leibniz à M. l'Abbé Conti, *b* 75. ſur le Livre du P. du Tertre, 326
Reminiſcence de Platon, *b* 148
Remond (M.) Lettres qu'il reçoit de M. Leibniz, *b* 72. 112. 129. 137. 155. 159. 185. 198. 205. 326. 346. 352. 359
Replique de M. Leibniz à M Bayle, *b* 389
Ridicule, s'il eſt utile de l'employer, *b* 247. s'il auroit pu empêcher les progrès du Chriſtianiſme & de la Reformation, 258
Robert (le Prince) ſavant dans les Mécaniques, *b* 70
Romains, parallele de la Liberté & des Sciences parmi eux, *b* 276

S.

Salique (Loi) faite par les François, où & quand, *b* 305
Satyres, ſont trop bien reçuës, *b* 274
Savans, leurs opinions ſur la *Liberté*, la Néceſſité & le Hazard, *a* 343
Scholaſtique peut être utile, a été eſtimée par Scaliger & mépriſée par Vives, *b* 157
Sciences fleuriſſent en Angleterre, *b* 70. leur Siècle d'or ſous Charles II. *ibid.* M. Wotton écrit ſur leurs progrès, *ibid.*
Senſorium de Dieu, ce que M. Newton entend par-là, *a* 7. ce que Goclenius entend par ce mot, *a* 35. 44. 55
Serieux (Gens) s'ils s'ont moins ſuſceptibles que d'autres, des impreſſions qu'on veut leur donner, *b* 258
Shaftsbury (Mylord) Jugement ſur ſes Oeuvres, *b* 269. éloge qu'on en fait, 283. eſtime les Langues & la Critique, 286
Sloane (M.) un des Savans du premier Ordre en Angleterre, *b* 71. a un excellent Cabinet, 112
Sluſius, imperfection de ſa Methode pour les Tangentes, *b* 22
Son (M. du) croyoit les Propheties de Noſtradamus & rejettoit celles de la Bible, *b* 267
South (le Dr.) ce qu'il croit ſur la Preſcience de Dieu, *a* 321
Specieuſe Générale de M. Leibniz, *b* 30. ſon utilité, *ibid.*
Stoïciens defenſeurs du *Fatum*, *a* 297. leur définition des Paſſions, *b* 278
Sublime dans le ſtile, eſt très-difficile, *b* 276
Sully, ſon Ouvrage ſur les Horloges, *b* 193
Sydenham (M.) habile Médecin, *b* 79

T.

Tems (le) eſt une choſe idéale comme l'*Eſpace*, *a* 115
Tertre (le P. du) Remarques ſur ſon Livre contre le P. Malebranché, *b* 326. eſt quelquefois outré, 332
Theiſme, ce que c'eſt, *b* 281
Tritheme (l'Abbé) ſa liſte fabuleuſe des Rois François, *b* 288

V.

Verité, ſa connoiſſance, *b* 152. a été connuë des Anciens, 156
Véritez morales peuvent être démontrées, *b* 152
Vertu, ſi l'Homme peut la connoître ſans être *néceſſité*, à s'y attacher, *a* 262. 324. 402. ſa pratique n'expoſe à aucun danger, *b* 263. néceſſaire pour rendre à Dieu un vrai culte, 265. doit être deſintereſſée, 271. aſſure le bonheur des hommes, 273
Vie, ſi elle a un periode fixe & déterminé, & s'il eſt inutile de chercher les moyens de la conſerver, *a* 337
Union Germanique, comment elle s'eſt formée, *b* 181
Volitions, ſi elles ſont néceſſaires, *a* 220
Volonté (la) choiſit un objet ſous l'idée du bien, *a* 283. ſi elle eſt libre de choiſir entre des choſes indifferentes ou ſemblables, *ibid.* eſt un terme équivoque, 378
Vouloir, s'il eſt libre dans l'Homme, *a* 276
Vuide, choſe imaginaire, *a* 51. 66. s'il eſt démontré par M. Newton, *b* 7. admis par M. Locke, 149

W.

Wallis (le Dr.) ſon témoignage en faveur de M. Newton, *b* 24. Extrait de ſa Lettre à M. Newton, 103. paſſage de ſes Oeuvres, 105
Wendelin, ſes imaginations ſur les Malbergues des François, *b* 308
Wiſſon (M.) ſon zèle étrange le détourne des Sciences, *b* 10
Wotton (M.) ſavant Anglois, *b* 71. ſes Ecrits ſur les Anciens & les Modernes & ſur les progrès des Sciences, 113. favorable à M. Leibniz, 116
Woodward (M.) ſavant Anglois, *b* 71. ſes Recherches ſur la Globe de la Terre, 112
Wren (le Chevalier) ſavant Anglois, *b* 10

Fin de la Table du Tome I. & II.

Chan-

Changemens ou corrections à faire dans le Tome II.

Pag. 122. ligne 6. *publiée*, lisez, *publié.* p. 131. l. 3. *dirigeroient*, lis. *y dirigeroient*, ibid. l. 7. *Langue Caractéristique*, l. *Langue, ou Caractéristique*, p. 133. l. penult. *& les*, l. *& même les* p. 136. l. 5. *les*, l. *de*, ibid. l. 18. *vouliez me*, l. *vouliez continuer de me* p. 138. l. 17. *embellies*, l. *embellie*, ib. l. 18. 19. *Et je vous ai*, lis. *Et en effet, il y a aussi bien du bon là dedans. Et je vous ai* p. 139. l. 18. *les* l. *des.* p. 156. l. 11. *remarquer*, l. *marquer.* p. 157. l. 14 *ou* l. *&.* p. 161. l. 17. *j'étois*, l. *je suis.* p. 164 l. 2. *trouver*, l. *entrevoir*, p. 167. l. 21. *curieuse*, l. *eminente*, p. 182. l. 4. *conservassent*, l. *gouvernassent*, p. 187. l. 10. *du* l. *d'un*, p. 190. l. 13. *ce qui*, l. *c'est ce qui*, p. 191, dans la Note, l. 1. *le*, l *la.* p 193 l. antepenult. *bontez de*, l. *bontez, & de*, p 196. l. 27. *adjugera*, l. *fera donner une Medaille à celui à qui l'Academie adjugera*, p 200 dans la Note, effacez les trois dernières lignes. p. 201. l. 15 *supplie*, l. *supplierai.* p. 203. l. 16. *ajoutent*, l. *ajouteront.* p. 292. l. 10. *Offrid*, l. *Otfrid*, p. 294. l. 5. *Lacarty*, l. *Lacarry*, p. 295. l. 1. *Religion*, l. *Region*, p. 297. l. 22. *Hercules*, l. *Herules.* p. 306 *Olfrid*, l. *Otfrid*, p. 310. l. 24. *Bodageue*, l. *Bodogeve*, p. 314. l. 23. *Indriesta*, l. *Indrista*, p. 321. l. 25. *Illudevic*, l. *Hludevic.* p. 327. *refutation de*, l. *refutation du Systême de*, p. 337. dans la Note, l. 1.

l. 1. effacez ces mots, *la plus grande partie de*, p. 339. l. 23. *ſa*, l. *la*. p. 340. l. 2. *Et il*, l. *Mais il y a peut-être encore eu des gens qui ont ſoutenu des Odeurs plaſtiques: & il*, p. 343. l. 12, 13. *infinie*, l. *finie*, p. 347. l. dern. *J'ai des*, l. *J'ai eu des*, p. 349. l. 17. *on offenſe*, l. *l'on attend*. p. 353. l. 4. *un*, l. *mon*. p. 356. l. 17. après, *repliqué*, ajoutez : *ce qui ne paroît point, puiſque je n'en ai rien apris depuis*. p. 357, l. 13. *Principe d'une*, l. *Principe du beſoin d'une*. p. 363. dans les Notes, l. 1. *habile*, l. *ſi habile*, p. 364. l. 5. *reſte*, l. *reſtoit*, p. 365. l. 9. *Vnites*, l. *Unitez*, ib. l 11. *ſoient*, l. *ſont*. p 373. dans la Note, l. 2. *moriantur*, l *moriatur*. p. 376. l. 8, 9. *partie eſt le même*, l. *partie au Tout, & du Tout à chaque partie, eſt le même*. p. 379. l. 7, 8. *me dire*, l. *m'apprendre*. ib. l. *des autres*, l. *de divers autres*: ib. l penult. effacez, *mot de* p 380 l. 9 *videtur* *. l. *videtur, &c* *. p. 382. l. 24. *a*, l. *y a*